N° 684 37e Année. Tome CXCII 15 Décembre 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 10 francs l'un, coûteraient 500 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1926 :

116 études, essais, longs articles, contes, romans, nouvelles et fantaisies ;

86 poésies (de 24 poètes) ;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 80 rubriques suivantes :

Anthropologie.
Archéologie.
Art.
L'Art à l'étranger.
L'Art du Livre.
Bibliographie politique.
Chronique de Belgique.
Chronique de la Suisse romande.
Cinématographie.
Echos.
Enseignement.
Ethnographie.
Folklore.
La France jugée à l'étranger.
Gazette d'Hier et d'Aujourd'hui.
Géographie.
Graphologie.
Hagiographie et Mystique.
Histoire.
Histoire des Religions.
Indianisme.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres bulgares.
Lettres canadiennes.
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres espagnoles.
Lettres hispano-américaines.
Lettres hongroises.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres néerlandaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres russes.
Lettres turques.
Lettres Yougoslaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature dramatique.
Métapsychique.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents financiers.
Notes et documents d'histoire.
Notes et Documents juridiques.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents de musique.
Notes et documents philosophiques.
Notes et Documents scientifiques.
Ouvrages sur la Guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Police et criminologie.
Préhistoire.
Publications d'art.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions fiscales.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Régionalisme.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Science sociale.
Sciences médicales.
Société des Nations.
Théâtre.
Tourisme.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen

sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

Librairie Henri LAURENS, 6, rue de Tournon, PARIS (VIe)

NOUVEAUTÉS :

MANET RACONTÉ PAR LUI-MÊME. Etude d'après ses œuvres et ses écrits, par **E. MOREAU-NELATON**
2 vol, in-4o carré 353 héliotypies, sur vélin d'Arches .... **800 fr.**

VERSAILLES, par Camille MAUCLAIR et J.-F. BOUCHOR. Trente planches en couleurs.
1 vol. (19×24). Broché............... **60 fr.** ; Relié.................. **85 fr.**

L'ART CHINOIS CLASSIQUE, par **H. d'ARDENNE DE TIZAC**
Un vol. (17×25) 192 gravures .... **60 fr.**

HISTOIRE DE L'URBANISME, Antiquité, Moyen Age, par **P. LAVEDAN**
1 vol. (23×28), 352 dessins, 32 phototypies .... **125 fr.**

QU'EST-CE QUE L'URBANISME ? par **P. LAVEDAN.**
1 vol. (17×2[illegible]) 80 gravures .... **30 fr.**

LES FLÉAUX DE LA PEINTURE, par **E. DINET.**
1 vol. (17×25), 8 planches.. **18 fr.**

L'ART FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS, par **L. RÉAU.**
1 vol. (19×24), 24 phototypies .... **50 fr.**

ASSISE, par **A. MASSERON**, 115 gravures.

BRUXELLES, par **H. HYMANS**, 139 gravures.
Chaque vol. (14×24). Broché.. **18 fr.** Relié... **25 fr.** **(Les villes d'art célèbres)**

L'ART FRANÇAIS, XVIIIe Siècle, par **René SCHNEIDER.** 140 gravures.
1 vol. (16×21). Broché....... **20 fr.** Relié....... **27 fr.** **(Les Patries de l'art)**

SMETANA, par **Julien TIERSOT**. 12 planches.

COUPERIN, par **André TESSIER.** 12 planches.
Chaque vol. (14×21). Broché.... **9 fr.** Relié.... **14 fr.** **(Les Musiciens célèbres)**

SAINTE ANNE, par **A. MASSERON.** 36 gravures.

SAINTE BARBE, par **le Comte de LAPPARENT.** 43 gravures.
Chaque vol. 12,5×18. Broché...... **5 fr.** Relié...... **8 fr.** **(L'Art et les Saints)**

LE LIMOUSIN ET LA MARCHE, par **J. NOUAILLAC.** 140 gravures.
1 vol. (17,5×25). Broché **20 fr.** Relié **30 fr.** **(Anthologie illustrée des Provinces Françaises)**

Le Musée de Beauvais, par M. Magnien.
Le Musée breton de Quimper, par H. Waquet.
Le Musée de Strasbourg, par H. Haug.
Les Chapelles Bretonnes, par P. Gruyer.
Chaque vol. (13× 18) très illustré. **5 fr.** (*Memoranda*).
La Cathédrale d'Auxerre, par Ch. Porée.

Le Pont du Gard, par E. Espérandieu.
Loches, par J. Vallery-Radot.
Cathédrale de Laon, par L. Broche.
Eglise Saint-Savin (*Poitou*), par E. Maillard.
Chaque vol. (13× 20) très illustré. Br. **6 fr.**
(*Petites Monographies des grands Edifices de la France.*)

ENVOI SUR DEMANDE DU CATALOGUE ILLUSTRÉ 1927

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL Frères

JEAN CASSOU

LES HARMONIES VIENNOISES

un livre entre ciel et terre.

EMMANUEL BOVE

ARMAND

un livre humain,
une émotion surhumaine.

Du même auteur : **MES AMIS**

MAURICE BETZ

LE DÉMON IMPUR

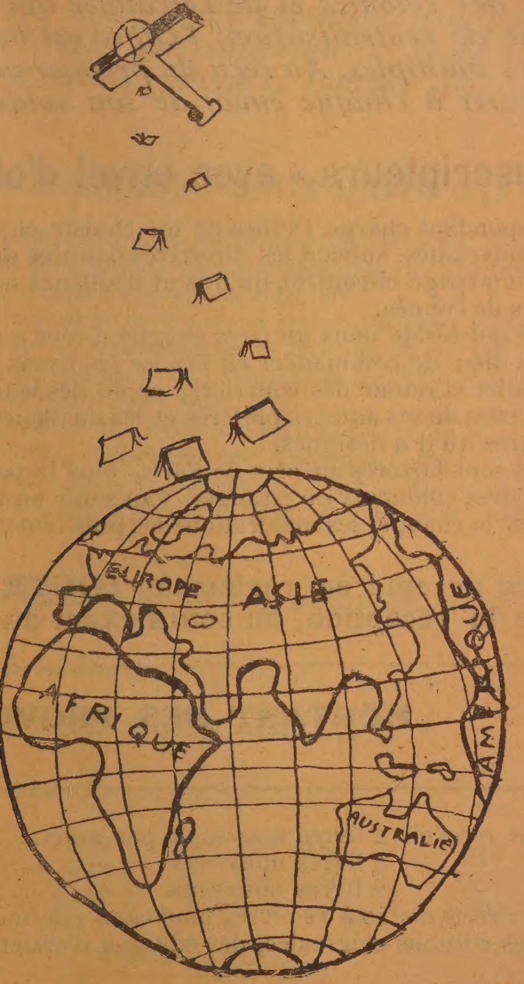
qui peut prévoir la minute
où tout chavire en nous ?

Chaque volume : 12 francs.

L'OFFICE DE LIVRES
du « Crapouillot »
3, place de la Sorbonne, Paris

apporte

DANS TOUS LES PAYS DU MONDE



L'AIR DE PARIS

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint	55 fr. (France) 75 ou 65 (Étranger)	pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"
2. — Je vous adresse ci-joint	400 fr. (Paris) 450 fr. (France) 510 fr. (Étranger)	pour recevoir la collection reliée des huit années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES [1]

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. M'adresser uniquement les livres que je commanderai.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

(...ration 20 0/0)

Dr GASTON LYON, ancien chef de clinique médicale de la Fac... de Paris
Lauréat de la Faculté et de l'Académie de Médecine

LE LIVRE DES MÈRES

La Santé et la maladie au foyer

In-8........ 20 fr.

GUILLAUME II - SOUVENIRS DE MA VIE (1859-1888)

(Enfance et Jeunesse)

In-8........ 25 fr.

THEODOR WOLFF, Directeur du *Berliner Tageblatt*

LE PRÉLUDE

In-8........ 20 fr.

WILLIAM MARTIN

HISTOIRE DE LA SUISSE

Essai sur la formation d'une Confédération d'États

In-8........ 20 fr.

SAINT MARTIN

Récits de SULPICE SÉVÈRE

Mis en français avec une introduction par PAUL MONCEAUX
Membre de l'Institut, professeur au Collège de France

In-16........ 15 fr.

ŒUVRES DE MOLIÈRE

illustrées de gravures anciennes et publiées d'après les textes originaux
avec des notes par BERTRAND GUÉGAN

TOME II. — **Les Précieuses Ridicules.** — **Sganarelle ou le Cocu imaginaire.** — **Dom Garcie de Navarre.** — **L'Ecole des Maris.** — **Les Fâcheux.**

Notes de BERTRAND GUÉGAN. Musique des *Précieuses Ridicules* et ballet inédit des *Fâcheux* transcrit pour piano par ANDRÉ SCHAEFFNER.

In-16 avec trente gravures en pleine page d'après des documents du temps. Bandeaux et culs-de-lampe........ 15 fr.

250 ex. sur vélin de Rives numérotés. L'ex........ 35 fr.

GŒTHE

LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER

Traduction nouvelle avec une introduction par JOSEPH AYNARD.

Illustrations de Chodowiecki. In-16........ 15 fr.

RAPHAËL ALIBERT, Maître des requêtes honoraire au Conseil d'État
Professeur à l'École libre des Sciences Politiques

LE CONTRÔLE JURIDICTIONNEL DE L'ADMINISTRATION

Au moyen du recours pour excès de pouvoir

In-8 raisin........ 35 fr.

ALBIN ..ICHEL, 22,

V..NNENT DE PARAITRE :

GEORGE DELAMARE
Auteur des " PROPOS EN L'AIR "
par T. S. F.

LE ROI DE MINUIT

ROMAN

Un volume in-16 broché. Prix.................... 12 fr.

HERBERT WILD

LES CHIENS ABOIENT...

Roman de Mœurs contemporaines

Un volume in-16 broché. Prix.................... 12 fr.

BERNARD SHAW

—

Rien n'aura manqué à la gloire de George Bernard Shaw. Après des débuts assez difficiles, il aura connu une renommée mondiale, — puis bientôt, en Angleterre même, une étrange gloire réclamière.

Du jour où Sa Gracieuse Majesté le roi Edouard VII eut assisté à la représentation d'une comédie de Shaw, celui-ci devint l'idole du public mondain, l'auteur à la mode, l'oracle des fumoirs, la coqueluche des ruelles. Il est d'autant plus recherché des salons qu'il affecte de les mépriser. Il a fait savoir aux deux hémisphères qu' « il ne peut souffrir la vie mondaine » et qu'il professe une sainte horreur du frac. Au surplus, il compte au « petit nombre des gens d'importance internationale » : il jouit donc de moins de loisirs, pour courir la bonne compagnie, que telle tête couronnée ou tel chef de gouvernement. Pourtant, il consent à recevoir les journalistes, devant qui il se donne « l'air méphistophélique » et à qui il déclare de grandes choses : par exemple, qu'il préfère le pétrole au cognac et qu'au reste il ne boit pas; qu'il est végétarien; qu'il s'abstient de fumer; qu'il réformerait volontiers les lois, les mœurs et l'orthographe; qu'il a horreur des sports et de la vivisection; enfin, qu'il mérite la ciguë. Au besoin, il affiche ses défauts : il en inventerait. Il est d'ailleurs, à son estime, « l'homme

le plus remarquable de l'époque..., un personnage aussi légendaire que le Hollandais du Vaisseau fantôme ». Tout cela n'est pas maladroit. Ses compatriotes le nomment G. B. S. Oui, G. B. S. tout court. Ses trois initiales suffisent à le désigner aux foules : on vit même un M. Marius Nixon publier un calendrier, dit de G. B. S., dont chaque feuillet portait une pensée du maître.

Quant au public français, Bernard Shaw est pour lui « le Molière du vingtième siècle ». Du moins, des commentateurs stylés nous l'affirment. Le traducteur de Shaw, M. Augustin Hamon, lui a consacré un gros volume in-octavo qui porte ce titre. Sans doute les Anglais, qui ont parfois de la drôlerie et le sentiment du grotesque, manquent-ils de cette finesse comique qui est à base de sens critique; mais Shaw est Irlandais : il n'est pas « un Molière anglais », il est « un Molière mondial »... On le rattache aussi à Beaumarchais, et à Voltaire, pourquoi pas? C'est le fils de Sterne, bien sûr, de Swift, de Sheridan; le neveu de Jean-Jacques; l'arrière-cousin de Lesage. Rabelais est son ancêtre, Renan son frère aîné. Et on le compare à Pinero, à Jones, à Sudermann, à tous les autres pour décréter doctoralement que « ce sont, eux, des dramatistes de talent, voire de grand talent, mais que lui est un dramatiste de génie ». Lui-même, qui sait honnir Shakespeare, ne met-il pas un point d'honneur à se dire le rejeton pêle-mêle de Blake, Bunyan, Gœthe, Hogarth, Ibsen, Morris, Nietzsche, Schopenhauer, Shelley, Tolstoï, Turner, enfin Wagner! Il faut bien de là conclure que le « destin » de son théâtre, « c'est de devenir populaire et classique en France ». — Ou c'est à désespérer de tout.

M. Bernard Shaw est décidément un habile homme. Cette « popularité » menaçait d'être compromise par la guerre. L'auteur des *Comédies désagréables* avait beau multiplier les appels du pied, on n'y prenait pas garde : il y avait plus désagréable encore. Dépassées les inventions les plus

paradoxales! Eclipsées les imaginations les plus cocasses! Lui-même ne se disait plus l'homme le plus remarquable *in the world*; il tirait son feutre à un « génie » plus étonnant encore et qui était « le seul diplomate de l'Europe » : Lénine. Sans doute demeurait-il, aux yeux de tous les Lunatcharsky du monde, une « lumière », un « prophète qui annonce le soleil levant »; il pouvait applaudir à la mutilation de la cathédrale de Reims et la définir « comme un énergique avertissement de la Providence »; s'étonner qu'on y ait accordé plus d'importance qu'à la destruction du *Little Theatre;* ou encore imprimer noir sur blanc que « le seul moyen d'annihiler l'ennemi, c'est de tuer les femmes » : ces belles diableries faisaient long feu. Au lendemain de la guerre, encore, la reprise du *Héros et du Soldat,* qui aux beaux jours d'avant 1914 avaient surpris, ne fit même point scandale : cette guéguerre où il n'est question ni de tranchée ni de pinard parut anodine, sans portée. Alors, M. Shaw composa sa *Sainte Jeanne*. Double audace : Dada chez Shakespeare, la bonne Lorraine qu'Anglois bruslèrent à Rouen chantée par un Britannique! Cette fois, l'habile homme avait de nouveau surpris un public qui aime à se laisser surprendre. Sauf deux ou trois critiques, il eut une presse mirifique... Le voici aujourd'hui lauré du prix Nobel, qu'il se donne les gants de ne point toucher.

Il semble bien que ce goût du bruit, qui fit le succès temporel du théâtre de Bernard Shaw, en soit aussi le point vulnérable. Il semble, en tous cas, que cela soit son infériorité.

§

On notera dès l'abord que M. George Bernard Shaw est aussi peu artiste que possible. Ses goûts littéraires sont ceux de M. Clément Vautel : si son dédain pour Shakespeare est vraisemblablement une attitude outrancière, il est symptomatique qu'il admire, quasi par-dessus

tout, et l'œuvre de Zola et celle de M. Brieux. La vérité est que M. Shaw, qui débuta dans le journalisme et méritait d'y faire la plus fructueuse carrière, n'aime ni ne comprend profondément les lettres. On le voit assez reprenant l'exclamation de Malebranche : « Qu'est-ce que cela prouve? » Il eût été un chroniqueur brillant, un polémiste redoutable. Il est né maître d'école; il se proclame philosophe; il se dit également saltimbanque. Voyons les choses d'un peu près.

Les romans de M. Bernard Shaw, les « œuvres de sa minorité », ne sont guère que des cadres pour thèses sociales; tout son théâtre est pareillement, selon l'expression du critique Walkley, « d'un idéologue qui essaie de faire entrer de force ses idées dans le moule dramatique ». C'est une « campagne contre nos vieilles institutions », disait M. Augustin Filon. Le fait est qu'à vingt ans, George Bernard Shaw discourait en public, à la mode anglaise, grimpé sur un banc de square ou sur la borne d'un carrefour, et développait des thèses socialistes. Membre de la Fabian Society, il croit « à l'égalité comme à la seule base permanente de l'organisation sociale ». Il publie des brochures nombreuses sur *la Société fabienne et son œuvre, les Bases économiques du socialisme, l'Evolution de la société actuelle vers le socialisme, la Journée de huit heures, le Fabianisme et la question sociale, le Fabianisme et l'Empire*, etc., etc. Il multiplie les articles de journaux, les manifestes. Il devient — oui! — conseiller municipal d'un quartier de Londres. On a rappelé, plus haut, ce qu'il écrivait pendant la guerre : tout récemment, il signait un manifeste contre les duretés du traité de Versailles, qui fut conçu dans l'esprit de la vieille diplomatie. Toujours le cuisinier de la révolution, le militant.

Nous n'avons pas le moindre goût de lui faire grief de « se frotter le ventre avec ce panier ». Je cite Rabelais puisque c'est « son ancêtre »! La lecture de ses manuels

révolutionnaires est digne d'intérêt, osons même dire que nous la préférons à celle de son théâtre. « Le socialisme, écrit Hamon, est le but de sa vie. » L'intérêt du socialisme shavien, c'est qu'il rompt, appuyé sur Jevons, la construction idéologique du marxisme. « Marx, écrit Bernard Shaw, n'est pas plus infaillible qu'Aristote ou Bacon, que Ricardo ou que Buckle. » Les fabiens retiennent du marxisme le cri de von Schweitzer à l'apparition du *Capital* : « Le Socialisme est une science. » Loin d'eux la nouvelle Jérusalem saint-simonienne, les châteaux en Espagne fouriéristes, les petites Icaries de Cabet. Puérilités pompeuses ! Mais loin d'eux également cette théorie de la valeur où Marx voyait l'une des deux assises de la « science socialiste ». Ils s'en tiennent à la « conception matérialiste de l'histoire ». Ils croient, avec le prophète de Trèves, que les transformations matérielles nécessitent des transformations économiques et que l'économique régit le politique. Mais ils voient son péché essentiel : cette folie de mêler à l'économie politique des préoccupations morales et, par exemple, de juger du travail en considérant les travailleurs comme une fin. Oui, Shaw paraît bien avoir vu, contrairement au talmudiste du *Capital*, que la valeur d'un objet n'est pas dans son passé, mais dans son avenir, non dans le *quantum* de force humaine qui a été nécessaire à le créer, mais dans le *quantum* de force humaine qu'on en tirera. Et il s'emporte jusqu'à écrire justement que « *le Capital* n'est qu'une jérémiade ».

Sans doute faut-il se méfier. Si l'auteur du *Manuel du Parfait socialiste* n'accepte point l'hypothèse de la « plus-value », il semble pourtant qu'il l'illustra, une fois au moins, sur le théâtre. L'intérêt réel de l'œuvre de Shaw n'en demeure pas moins dans la critique brillante qu'il a apportée du marxisme, comme peut-être dans certaines remarques de son traité du *Wagnérien parfait*.

Tout le malheur de M. Shaw vient de sa méthode.

Dévoué corps et âme à une mystique politique, il a prétendu la servir par le moyen qui lui était propre : le bruit, le tam-tam. Procédé excellent pour le journaliste que nous avons dit que M. Shaw eût dû demeurer. Déplorable pour un auteur dramatique.

Insistons. Il ne s'agit nullement de reprocher au dramaturge irlandais d'avoir porté à la scène des idées politiques. Nous serions bien sots : *les Nuées* sont une comédie politique et le meilleur cadre pour la satire est la forme dramatique, « non seulement parce que le dialogue y met plus de variété, mais parce que personne ne peut mieux parler contre le vice que la conscience d'un homme vicieux, et parce que le ridicule n'est jamais plus frappant que lorsqu'il est en action ». (Je cite La Harpe et je recommencerai.) Pourquoi exclurait-on la satire sociale?

Ce que nous déplorons, c'est que M. Shaw n'ait point, du journal à la scène, renouvelé ses procédés. Les feuilles quotidiennes, que le même jour voit naître et se flétrir, agréent une recherche de l'effet, une vaillance de l'écritoire qui supporte mal le feu de la rampe. Pour ses débuts sur le théâtre, notre auteur choisit « un titre tiré par les cheveux » et « faussement biblique » (c'est lui qui parle : *Widowers' Houses* (*Non olet*). La pièce fut lancée, « avec toutes ses bêtises », dit-il : ainsi devint-il « infâme comme dramaturge ». On se battit à la première, conservateurs contre socialistes; il n'y manquait que les gilets rouges d'*Hernani*. Shaw avait « fait du vacarme » : il « résolut de continuer ». Hélas! ce qui est fait pour le bruit est fait pour le vent.

§

Du vacarme? En voici.

Sans doute, il est des idées puissantes qui dresseront toujours les foules, poings levés, gauche contre droite, rouges contre blancs. Idées en nombre limité. Les gilets

rouges montrent vite la corde. Pour entretenir l'agitation, il fallait surprendre sans cesse. Shaw crut trouver la panacée dont il rêvait dans le procédé du contrepied.

A qui n'a point le génie d'étonner par la sublimation du vrai, le faux ouvre des perspectives : du simple burlesque et du cocasse au divaguant pur, il aperçoit bien des degrés. Ici, danger. Ces degrés sont à pic. D'Assoucy, le d'Assoucy cher à Moréas,

Grrand merci, M. d'Assoucy
M. d'Assoucy, grrrand merci !

qui fut en son temps empereur du burlesque, proclamait sagement que « ne fait pas qui veut du bon burlesque ». Bernard Shaw ne lui aura pas ravi sa couronne. Il aura passé sa vie à peindre le monde la tête en bas : le retournement est facile, d'une simplicité quasi géométrique, et qui s'est aiguillé sur cette voie glissante échappe difficilement à la tentation de s'y laisser aller sans retour. M. Shaw n'a pas résisté. D'autant moins qu'il déchaînait ainsi le scandale et le bravo d'un public puritain, mais facile. Facile, facile : la méthode comme le public; si la muse de M. Shaw est celle du scandale, il ne s'en faut point alarmer, ce n'est pas tragique : scandale facile. Depuis des années, M. Shaw n'a plus écrit que des à la manière de lui-même. Fabrication. En série.

Facilité, puérilité. Scandale qui, très vite, ne scandalise plus. Un personnage de Shaw, le William d'*On ne peut jamais dire,* fait une mince remarque, qui s'appliquerait à tout ce théâtre : « C'est toujours l'inattendu qui arrive », dit-il.

Ouais, l'inattendu? Toujours? Alors, on l'attend. Il ne surprend plus. Soit des personnages dramatiques quelconques : soyons assurés qu'au dernier acte chacun aura agi au rebours de son caractère. Il y a, dans la vie, des revers de fortune et Sarcey parlait de « rebondissement » : mais M. Shaw, dont l'observation vaut tout juste l'amour de Chamfort et se contente de l'épiderme,

n'a de prétention qu'à l'excès; si l'action rebondit, c'est pour retomber sur le chef. Ce n'est qu'à ce moment, où elle se débat comme elle peut, les quatre fers en l'air, que M. Shaw commence d'y prendre intérêt; c'est, paraît-il, son tour d'esprit : où l'esprit va-t-il se nicher!

Si M. Shaw est l'homme le plus remarquable qui soit, fut et sera, c'est que lui seul possède la « vue normale ». Comme je vous le dis! Un ophtalmologiste le lui a affirmé. « Un soir, dit M. Shaw, il essaya ma vue et me déclara qu'elle était absolument dénuée d'intérêt, parce qu'elle était *normale*. Naturellement, je compris que cela voulait dire qu'elle était pareille à celle de tout le monde. Mais, aussitôt, il repoussa cette interprétation, paradoxale selon lui, et il se hâta de m'expliquer qu'en ce qui concerne la vue j'étais une personne exceptionnelle et tout à fait fortunée. J'étais en effet doué de la vue *normale* qui confère le pouvoir de voir les choses exactement... L'œil de mon esprit est comme celui de mon corps : *normal*. Il voit les choses différemment que ne le voient les yeux des autres hommes et il les voit mieux. » M. Bernard Shaw n'est plus seulement un homme remarquable, c'est un phénomène : l'homme-lynx. Il en est « prodigieusement satisfait », il est « flatté de sa normalité ». Dès lors, la seule façon pour lui de « gagner *son* pain quotidien à l'aide de *sa* plume » n'est-elle point de se faire « critique bouffon, car tout despote a besoin d'un sujet loyal pour lui conserver l'esprit sain, et c'est toi le sujet loyal avec ton œil *normal* et le despote est le public avec sa vue anormale ».

Quelle pitié! Comme il se travaille pour montrer blanc ce qui est noir! et comme ses inventions, par ce procédé même, si honteusement exploité, vont tomber au-dessous du médiocre! Lemice-Terrieux qui se désole d'avoir été percé à jour.

« Je crois, dit-il, que ce qui déplaît, dans mes pièces, c'est moi. » Et ailleurs : « Ma façon de plaisanter, c'est

de dire la vérité, et il n'existe pas au monde de plaisanterie plus drôle. » Ce genre d'espiègleries faisait fureur il y a vingt ans.

§

Je vois bien l'excuse de M. Bernard Shaw. Il s'est pu méprendre. Cédant à ce goût du « vacarme », de très bonne foi il s'est pu persuader qu'il cédait surtout à sa passion politique. Marx l'a exprimé un jour, par hasard, comme par inadvertance, dans ses *Thèses sur Feuerbach* : « Il ne s'agit pas de comprendre le monde, mais de le changer. » Quelle meilleure arme pour changer le monde, pour abattre la société, que le ridicule? Le ridicule tue.

La balle de revolver également. Encore faut-il qu'elle fasse mouche. Le défaut capital du paradoxe shavien, c'est de ne pas porter : il n'atteint pas le but, parce qu'il le dépasse. La première dupe du shavisme, c'est peut-être Shaw lui-même.

Veut-on des exemples? Nous avons nommé *le Héros et le Soldat*. On y apprend qu'une charge de cavalerie est la chose la plus réjouissante qui soit, que l'art militaire consiste à tourner les talons toutes les fois qu'on n'est pas deux contre un, que le vrai soldat c'est celui qui, au lieu de balles, garnit de chocolat ses cartouchières et que les vrais héros sont les maîtres d'hôtel. L'auteur a d'ailleurs un faible pour les maîtres d'hôtel. C'est un maître d'hôtel, dans *le Mariage,* qui fournit le type du parfait philosophe.

M. Bernard Shaw n'était que romancier qu'il utilisait déjà ce charmant procédé : le héros du *Lien irrationnel,* l'ingénieur Conolly, sachant que sa femme a un amant, n'imagine rien de mieux que de confier celle-là à celui-ci; le compositeur Jack, d'*un Amour parmi les artistes,* le *Socialiste insocial* Tréfusis sont des paradoxes vivants; et la bouquetière de *Pygmalion* devient grande dame par

la vertu de la phonétique. Dans ses comédies, les enfants font la leçon aux parents (*On ne peut jamais dire*), les prévenus la font au juge (*Le Disciple du Diable*), ce sont les valets qui enseignent les belles manières aux maîtres (*La première place de Fanny*), etc., etc. Non point par hasard : par procédé. Tous ses pères et mères (sauf Mme Clandon et sir Patrick) sont ridicules, « réellement sans autorité et obéissants ». Il peint les bandits retournés, vertueux, Grandisson et Bonhomme Richard. Ses meilleurs philosophes sont des illettrés, à tout le moins des hommes du peuple sans culture. Une matrone parlera de sa « profession » avec plus de *respectability* que Napoléon ne traite de la guerre et du gouvernement des peuples; si un personnage se marie, ce sera malgré soi-même; un gibier de potence se plaint-il des magistrats? c'est qu'ils l'ont « acquitté injustement »; un personnage passe-t-il ses nuits à réfléchir à la manière d'économiser six pence? c'est un nabab riche à millions; tel autre va-t-il en soirée? il s'habille en Arabe; le grand Dubedat se proclame « disciple de Bernard Shaw »? alors il sera bigame, insolent, tapeur et voleur.

On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir.

Quoi encore? Supposez qu'un soldat de la guerre s'en vienne en permission. Par ma barbe! le village français où il se bat est « plus paisible » que son patelin d'Irlande, « le silence à peine troublé par les cris des canards ou d'une vache, avec des shrapnells qui font de petits nuages dans le ciel, des obus qui sifflent et peut-être un cri ou deux échappés à quelque blessé ».

Prenez *Sainte Jeanne*. On ne me fera point être injuste pour cette pièce. Mis à part l'inutile et bizarre épilogue, il y a ici de vraies beautés, dépouillées, éloquentes, une sorte d'appel très émouvant, des traits d'une simplicité sublime, que l'auteur n'a point inventés, mais qu'on lui sait gré de rapporter sans arabesques. Mais quelle trahison, quel goût de Jocrisse, quelle sot-

tise qu'il faut bien nommer selon ses mérites, que d'y mêler toute une jonglerie sans excuse : cette folie que Jeanne est « un des premiers martyrs protestants » (1), « un des premiers apôtres du nationalisme » : Luther mâtiné de Napoléon III; cette autre folie d'un archevêque libre-penseur et anticlérical, qui préfère Aristote aux saints et Pythagore aux anges, qui dénonce l'Eglise comme une « idole » et les miracles comme des « combinaisons » — d'ailleurs « poétiques ». La Trémouille, quel embusqué! Barbe-Bleu : un « agneau fidèle ». Le Roi : une « pauvre créature », un « pauvre imbécile », un « pauvre petit gars ». Dunois n'a rien de mieux à faire, durant le siège d'Orléans, que de rimer des vers langoureux. Un seul comparse sympathique : Cauchon, bien sûr; il porte une âme d'apôtre...

Fantoches de rhétorique! Il semble qu'ils agaceraient particulièrement un ami politique de l'auteur. Cette critique sociale est la critique de rien du tout. Où M. Gustave Lanson a-t-il vu qu'elle affecte la qualité d' « une bouteille de vitriol jetée à la face de la prude Angleterre »? M. Bernard Shaw se juge mieux soi-même, par cette réplique d'un de ses personnages : « Sommes-nous en Angleterre ou dans un asile d'aliénés? » Et une vieille servante au franc parler précise : « Ça fait toujours cet effet aux gens qui ne connaissent pas les façons de la maison. » Le malheur est, par surcroît, que ces « façons » on les connaît bien vite : ce Fracasse, ce Matamore n'a qu'un seul tour dans son sac.

§

Il est curieux, il n'est pas rassurant pour notre pauvre siècle, qu'une critique ait pu présenter une caricature, si grossière, si plate, comme un tableau de la société

(1) « *Monstruosité!* s'écrie M. Paul Claudel dans une lettre privée que j'ai eue sous les yeux : *Elle qui voulut s'armer pour combattre Jean Huss* ».

bourgeoise. Il est plus décevant encore que l'on ait agréé ce théâtre comme une réaction contre le romantisme. Si le romantisme est l'excès, on accordera que cette satire ne porte pas.

Courons à l'essentiel. Shaw s'est emporté contre ce qu'il nomme le romantisme, et qui est aussi le simple romanesque, et qui est aussi le cœur.

Les biographes rapportent que l'auteur de *Non olet* se vante d'avoir fait un mariage d'argent. Il paraît que c'est inexact, qu'il se calomnie, qu'au reste M[me] Shaw prend cela du très bon côté : « Cause, mon ami, cause, puisque cela te plaît (1). » Par cette vanterie, M. Shaw entend montrer son horreur de la sentimentalité.

C'est peut-être là un trait marxiste. Le *Manifeste communiste* exprime la nécessité de l' « élimination de toute sentimentalité ». Réaction contre le lyrisme de la génération de 1830 : le Réalisme, le Naturalisme, le Parnasse en ont vécu. Le moins que l'on puisse dire est que M. Shaw retarde. Ou peut-être faut-il voir en lui un puritain qui s'ignore, pour qui l'amour est la perdition : « C'est pour sauver mon âme, dit une héroïne du *Château des cœurs*, que j'ai fait un mariage d'argent. »

Oui, il y a du puritain chez M. Bernard Shaw. Il a beau faire, se contorsionner de toutes manières, le vieil homme demeure en lui. Old England. England ne lui suffit même plus : « Quand vous aurez trouvé une île où il y ait du bonheur et où il n'y ait pas de femmes, écrivez-moi son degré de latitude et de longitude, et j'y cours. » (*Le Château des cœurs.*) Tel est à ses yeux le type du *Surhomme.* « Un homme n'a pas besoin de femme. » Eve est Satan. Elle « emporte les hommes par delà l'honneur et le déshonneur. » Elle n'a pas de cœur : elle n'a rien autre en tête que le mariage, fût-ce avec le premier venu; elle cherche seulement « qui prendra

(1) Réplique d'Anne, dans *l'Homme et le Surhomme.*

soin d'elle. » Le trouve-t-elle, voici l'homme réduit en « esclavage... Y a-t-il rien de plus abject? » L'Homme est celui qui s'imagine que la femme est un butin de conquête, mais elle joue avec lui; le Surhomme sait que le plus courageux est de fuir.

Shaw revient vingt fois sur ce thème. Cela lui tient à cœur. Et voici bien une de ses infériorités : toutes ces comédies, qui roulent autour du rôle des femmes, de leur importance, de leur influence, ne présentent pas de portraits féminins bien caractérisés. Mise à part la charmante Candida, qui est une perle, qui ne rentre pas dans le système, toutes les femmes de Bernard Shaw se ressemblent. Le miroir qu'il promène sur le monde, s'il déforme tout ce qu'il reflèchit, ne manque pas non plus de le brouiller, de tout réduire à une seule image.

§

S'agit-il encore de montrer combien tout cela est loin de Molière? Il a peint lui aussi l'Eve éternelle, cette voix de la sirène, la faiblesse de l'homme, son cœur et son ridicule. Shaw, encore un coup, n'innove pas, mais a-t-il rien qui vaille ce seul trait, le mot d'Alceste à Célimène, ce simple cri humain : « Ah! traîtresse! », et tout ce qu'il avoue de défaites?...

Sans doute il y a chez Shaw, sous la grimace et sous la platitude, une force parfois réelle. Il a souvent de la vivacité. Ses pantins sont habilement présentés, menés, escamotés. Il a du savoir-faire. Certaines de ses caricatures, par leurs excès mêmes, arrivent à faire image d'Epinal.

Il fait rire. Peut-être y a-t-il au théâtre plusieurs sortes de rires. Sans aller chercher Bergson, sans le mêler où il n'a que faire, citons La Harpe, qui distingue : le rire de la gaieté « qui naît des méprises, des saillies, des facéties »; le rire de la farce; le rire du burlesque; le sourire « que fait venir au bord des lèvres la finesse

des petits aperçus »; le rire enfin « né de cet excellent comique qui montre le ridicule de nos faiblesses et de nos travers et qui fait dire à part soi : Que cela est vrai ! »

C'est ce dernier qui manque à Bernard Shaw.

RENÉ GROOS.

L'ÉTRANGE PASSION DE JUNOT, DUC D'ABRANTÈS

—

Malgré la tournure de fiction littéraire donnée à ce récit, tous les faits rapportés, toutes les paroles significatives mises dans la bouche de Junot ou de Bonaparte, ont été cueillis soit dans les abondants Mémoires de la duchesse d'Abrantès, *soit dans ceux, moins connus, du général Thiébault, soit dans la* Folie de Junot, *d'Arthur Chuquet, soit enfin et surtout dans les souvenirs oraux laissés dans la famille de l'auteur par un monsieur Vial, négociant retiré, qui mourut vers 1850. Ce Vial, ami intime de mon grand-père Hector de Collias, et dont je possède chez moi, outre un beau portrait par Bourgeois, une édition originale des* Mémoires *de la duchesse d'Abrantès, ainsi dédicacée par l'auteur :* Souvenir d'amitié de l'auteur à Monsieur Vial — 4 mai 1835 — duchesse d'Abrantès, — *ce Vial, donc, avait été très lié avec la famille Junot, et racontait souvent à mon grand-père Hector les visites qu'il faisait au Raincy, propriété du duc d'Abrantès; et comme quoi, se rendant à Dijon, en juin 1813, il en avait profité pour aller voir le malheureux Junot, dont il voulait donner des nouvelles à sa femme. Le sentiment tout spécial qui liait cet être bizarre à Napoléon avait vivement frappé Vial, et il en a à maintes reprises rapporté à mon grand-père les circonstances singulières que j'ai consignées ici.*

I

Octobre 1840.

Voici l'hiver qui vient tout doucement. J'entends dehors comme un petit bruit de papiers froissés; ce sont les feuilles qui dégringolent toutes, l'une après l'autre, des platanes et des châtaigniers; la cour sent très fort le moût de raisin à cause du pressoir que l'on a fait marcher depuis ce matin; mais, à présent, les hommes sont partis, car on n'y voit plus clair. Alors, moi, au coin de ma cheminée où les bûches flambent à rôtir un

bœuf — je n'ai jamais regardé à la dépense quant au feu, — je suis là, tout seul, à réfléchir en mâchonnant ma pipe, comme un vieux veuf sans enfants que je suis; et peut-être bien que je n'entendrai plus une parole jusqu'à demain, sauf : « Monsieur le commandant, la soupe est servie »; ou : « Voilà votre bougeoir, monsieur le commandant »; car ma vieille Palmyre est tellement sourde que l'on ne peut guère se risquer à faire la conversation avec elle; surtout moi qui ai de l'asthme et ne peut pas parler fort.

Alors, plutôt que de relire encore un des cinq ou six bouquins qui sont là, sur mon étagère : les *Poésies d'Ossian* (c'est bien joli, mais un peu triste); l'*Almanach des Campagnes;* les *Annales de la Vertu,* de Mme de Genlis; les *Bienfaits de Napoléon, Empereur des Français,* par Guinguené; *Coelina* ou *l'Enfant du Mystère,* par Ducret; au lieu de relire tout cela, j'ai une idée; je vais prendre un cahier neuf, et écrire à mon tour une histoire vraie, à laquelle j'ai assisté. Pas le récit de mes campagnes; cela, je l'ai déjà fait sur un carnet qui ne me quittait jamais; et même, monsieur le directeur du *Moniteur de la Côte-d'Or* a bien voulu m'en publier quelques chapitres sous le titre : « Récit d'un héros de la Grande Armée. » Mais voilà : j'ai eu l'heureuse fortune de passer toute la première partie de ma vie dans l'intimité presque constante d'un homme vraiment étonnant; non pas tant pour son caractère ou ses talents que pour l'étrange passion qui a animé toute son existence avant de la détruire; à tel point que, si je ne craignais de m'exprimer en style vulgaire, je comparerais cet homme à une lanterne; objet peu intéressant par lui-même, et qui frappe les yeux uniquement à cause de la flamme qu'il porte. Cet homme — mon excellent compagnon dont je pleure toujours la triste fin — fut Junot, duc d'Abrantès.

J'ai lu beaucoup de romans dans ma vie, surtout de-

puis que je me suis retiré dans mon pays natal, après avoir servi l'Empereur du mieux que j'ai pu; et dans tous ces romans, comme dans toutes les poésies, je n'ai jamais vu célébrer qu'une passion : l'amour d'un homme pour une femme, ou d'une femme pour un homme. Certainement, c'est bien intéressant, cet attrait auquel nous devons tous l'existence; moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai été porté vers ce sexe, non moins séduisant que perfide; et Junot, également, a dû parfois se soumettre à son empire. Mais à présent que j'ai eu bien le temps de réfléchir à tout ceci, dans ma vieille caboche, il me semble que la Nature n'a pas établi les choses d'une manière si nette, si tranchée qu'on a bien voulu nous l'enseigner; et que certains êtres, doués d'une sensibilité particulière, confondent en eux l'amour et l'amitié, de telle façon qu'ils arrivent aux transports de la plus délirante passion, sans que l'objet de cette passion soit nécessairement d'un sexe opposé, ainsi que nous le voyons toujours dans les romans, les tragédies et les opéras. Seuls les Anciens (du moins, à ce que j'ai pu lire dans les traductions, car j'ignore le latin comme le grec), seuls, les Anciens ont célébré de manière fort touchante la flamme de l'amitié, consumant le cœur de deux nobles et beaux jeunes hommes. Ils auraient certainement honoré à ce titre les mânes de Junot, duc d'Abrantès, qui aima Napoléon comme aucune femme ne l'a jamais aimé, bien loin de là, et qui mourut de son amour...

II

Je me rappelle fort bien le petit Andoche jouant dans le jardin de M. Junot, son respectable père, à Montbard, où demeurait également ma famille. A la vérité, je ne le voyais que pendant les vacances; car Junot était pensionnaire au collège de Châtillon-sur-Seine; et moi-

même, je ne suivais que l'école des frères ignorantins de Montbard. Mes parents, modestes cultivateurs-vignerons, n'auraient pas eu les moyens de me faire instruire dans un établissement fréquenté par les fils de gentilshommes ou de gros propriétaires, comme étaient les parents de Junot.

Je vois toujours cet aimable enfant, vers la dixième année de son âge, vêtu d'un petit pantalon de basin blanc et d'une veste pareille, lesquels, avec ses cheveux blonds comme du miel, ses grands yeux bleus, le faisaient ressembler au dauphin Louis XVI, tel qu'on le voit sur les portraits de M[me] Vigée-Lebrun. Il folâtrait avec une grande pétulance sous les charmilles bien symétriques du jardin de son père, ou dans les allées de ce magnifique potager qui sentait si fort le melon et l'abricot mûr. La chaleur de l'été ne nous empêchait point de nous livrer aux innocents jeux de notre âge : la marelle, chat-perché, trou-madame, colin-maillard et broche-en-cu. Il y avait là beaucoup de petits messieurs et de petites demoiselles du voisinage, dont quelques-uns étaient déjà pleins de morgue à l'égard des enfants de condition inférieure comme moi, dont on ne tolérait, au reste, la présence, que dans la cour de l'habitation; mais le jeune Junot avait prié que l'on fît exception en ma faveur; et un jour même, il me fit entrer dans le vestibule, afin de me faire admirer une horloge de fabrication allemande dont un battant s'ouvrait quand sonnait l'heure, montrant six petites marionnettes en costume de gala, qui dansaient un rigaudon; d'ailleurs, j'eus soin d'ôter mes galoches et de marcher en pieds de bas sur le beau carrelage noir et blanc qui luisait comme du marbre.

Le petit Junot n'avait guère que douze ans lorsqu'il laissa éclater toute la sensibilité dont, plus tard, devait tellement souffrir cette âme exceptionnelle. Il avait, au collège de Châtillon, un jeune camarade nommé Muiron,

dont je revois toujours le petit visage brun, à la pâleur intéressante, et auquel il avait voué une amitié toute particulière. Les bons Pères s'étaient même un peu fâchés, parce que les deux enfants avaient réussi à tromper la surveillance de cette sainte maison qui interdisait à deux élèves de causer seuls à l'écart, pendant une récréation, et que l'on avait découvert Junot, lequel, feignant d'attendre la sortie de Muiron à la porte des cabinets privés, bavardait avec lui à travers le petit losange pratiqué dans cette porte. « Que ces entretiens secrets me semblaient délicieux! » me confiait Junot, plus tard, tandis que ses yeux brillaient de douces larmes; « à tel point que je subis avec bonheur les quelques coups de verge qui me furent appliqués sur le derrière, parce qu'ensuite je songeai que j'avais enduré cette peine pour l'amour de Muiron ».

Il obtint de ses parents que Muiron fût invité à Montbard pour les vacances de Pâques; et les deux camarades purent épancher leur cœur tout à l'aise, soit sous les ombrages parfumés des tilleuls qui ornaient la propriété, soit dans la petite chambre que Junot partageait avec son ami. Mais un jour Muiron fut attiré dans la maison du bailli, dont la fille, jeune demoiselle de onze ans, fort pétulante, avait naguère fait de grandes agaceries à Junot, toujours très cajolé par les jeunes filles. Celle-ci avait même oublié la décence naturelle à son sexe jusqu'à promettre au petit Junot deux onces de pralines s'il se laissait embrasser sur le cou et le coin de la bouche; chose que Junot accepta de la meilleure grâce du monde. Mais aujourd'hui, c'était Muiron qui attirait ses regards; et elle le convia plusieurs fois à venir jouer dans un petit bois touchant la propriété de ses parents, sans avoir eu soin d'en avertir tout d'abord ces derniers, comme elle le devait. Muiron, flatté de cette attention, négligea peu à peu Junot, qu'il refusa deux fois d'accompagner en promenade. Junot ne s'en plaignit

pas, car la coutume de cet homme sensible fut toujours de garder le silence sur ce qui blessait le plus cruellement son cœur. Mais un jour où j'étais venu apporter à M. Junot père un petit fromage blanc d'Epoisses, je fus frappé par la pâleur du jeune Andoche, assis sur un banc de pierre, contre un mur tout plein de chèvrefeuille, au milieu duquel se trouvait le cadran solaire.

— As-tu rencontré Albert? me demanda-t-il fébrilement. Il a disparu depuis le déjeuner; et voici quatre heures que je le cherche inutilement. Pourvu, grand Dieu! qu'il ne soit pas tombé dans le canal...

— Non, monsieur Andoche, rassurez-vous, lui dis-je tout heureux. En longeant le mur à M. Cusset, j'ai entendu sa voix, de l'autre côté; il riait avec Mlle Dorothée.

— Est-ce possible! et c'est pour cela qu'il m'a abandonné depuis ce matin!...

Le jeune garçon fondit en larmes; et durant de longs instants, il sanglota avec cette violence, cette étonnante facilité qui devait le suivre toute sa vie, ainsi que Mme la duchesse d'Abrantès, son épouse, l'a fort bien consigné dans ses mémoires, comme, d'ailleurs, presque tous les faits intéressants dont je parlerai ici. Pour moi, j'étais abasourdi de le voir plongé dans un désespoir si disproportionné à son objet. Il se roulait sur le banc, et gâtait à plaisir son joli petit habit de jaconas gorge-de-pigeon, à rayures blanches.

— Monsieur Andoche, lui dis-je timidement, prenez garde à votre jabot qui est empesé de frais.

— Voilà ce que j'en fais de mon jabot! cria-t-il, dans ses sanglots; et il lacéra furieusement son jabot de linon; puis, il arracha une mèche de ses beaux cheveux dorés qui lui importunaient les yeux et la jeta à terre, sans paraître sentir la douleur. Albert ne m'aime plus! Il préfère la compagnie d'une petite sotte! Un ami tel que moi, ô Dieux!... J'ai envie de mourir sur l'heure, et tu voudrais que je songe à mes vêtements!

A ce moment, Mme Junot se dirigea de notre côté; et moi je m'esquivai; car je pensais bien que son fils allait être fouetté d'importance, et ce spectacle m'aurait trop affligé.

Plus tard, je revis les deux amis marcher, graves et silencieux, l'un près de l'autre. Muiron semblait de mauvaise humeur; quant à Junot, c'était l'abattement d'un sombre désespoir qui se lisait sur son visage. Quoique bien jeune à cette époque, j'étais déjà assez observateur pour m'apercevoir de toutes ces petites nuances.

Et je songeai à part moi qu'une si profonde sensibilité devait ménager de bien douloureuses vicissitudes à l'âme qui l'a reçue en partage...

III

Vers ma dix-huitième année, je quittai le paisible Montbard, mes parents m'ayant placé comme garçon de boutique chez un pâtissier-confiseur de la rue Montpensier. Là, j'avais revu plusieurs fois Junot, maintenant un grand et beau jeune homme, dont les yeux clairs bordés de très longs cils bruns, le teint rose, les magnifiques cheveux blonds, qu'il avait la coquetterie de porter sans poudre, attiraient les plus agréables murmures sur son passage. Toujours accueillant et pas fier, comme il le fut jusqu'au faîte de sa gloire, il n'avait point honte de m'emmener au café prendre des glaces, quoique je fusse d'une condition inférieure à la sienne. Je constatai, dans les divers lieux de plaisir que nous fréquentâmes, au Palais-Royal, qu'il était courtisé par les personnes de l'autre sexe, autant qu'une jolie femme peut l'être dans les salons du beau monde. Il répondait de fort bonne grâce à ces avances, et eut alors quelques intrigues bien flatteuses. Mais moi qui connaissais sa sensibilité et l'enthousiasme dont son cœur était ca-

pable, je m'étonnai deux ou trois fois de l'insouciance avec laquelle il me parla de ses maîtresses. Plus tard, au reste, M. le général Thiébault fit la même remarque à propos d'une charmante dame de l'aristocratie espagnole, la marquise de Layas, qui, en 1807, à Salamanque, s'était follement amourachée de son beau danseur, le général Junot; lequel Junot prit si peu cette intrigue au sérieux qu'il chargea Thiébault de répondre pour lui aux lettres passionnées que cette amante infortunée lui envoya lors de son départ pour le Portugal.

Cette disposition me surprenait bien, car moi-même, à cette époque, je subissais l'empire d'une jeune personne, vendeuse chez Mlle Paméla, la célèbre marchande de frivolités: et ses inconstances me firent souvent verser des larmes amères. Mais Junot, que j'avais vu pleurer comme un fou parce que son ami Muiron préférait la société d'autres enfants à la sienne, ne me paraissait pas du tout accorder l'importance que j'aurais crue aux menues vicissitudes de liaisons que l'on forme avec les personnes d'un sexe créé tout à la fois pour notre joie et notre malheur. Une réflexion qu'il fit un jour devant moi m'éclaira quelque peu sur la nature de ses sentiments à cet égard. Il venait de rendre à un de ses camarades un livre que ce dernier lui avait prêté : c'étaient les idylles d'un auteur grec, nommé Théocrite, traduites en vers français par un précepteur de Monseigneur le Dauphin.

— Je comprends fort bien les Anciens, déclara-t-il. Ce Théocrite, par exemple, ne méprise point la compagnie des femmes et peint avec complaisance la beauté des jeunes bergères; mais de toutes ses poésies, la plus touchante, celle qui a tiré des larmes du plus profond de mon cœur, peint le désespoir d'un jeune homme dévoué au culte d'un ami qui ne le paye pas de retour; si bien que ce malheureux va se pendre à la porte de l'ami indifférent. Voilà comment je comprends l'amitié. Les

femmes sont pour moi comme de fort aimables compagnons de jeux; mais je ne puis attacher une importance exagérée à leurs minauderies, leurs pleurnicheries bébêtes, leurs frayeurs plus ou moins affectées, leurs artifices d'âme et de parure. Un véritable ami du même sexe que le mien, voilà l'être pour lequel je serais prêt à sacrifier mon dernier souffle de vie, comme Nisus le fit pour Euryale, Antinoüs pour Hadrien.

Le camarade de Junot garda le silence quelques instants, puis il dit :

— Je crois, Junot, que ton sentiment vient précisément d'une raison opposée à celle que tu supposes. Ce n'est point parce que ta nature est trop éloignée de celle des femmes que tu ne te sens guère subjugué par elles; mais, au contraire, parce que tu es femme toi-même par plusieurs côtés.

Et comme Junot se récriait, il ajouta :

— N'as-tu point une sensibilité exagérée qui te torture pour d'infimes nuances sentimentales? Ne t'ai-je pas vu tout à coup pleurer comme pleurent les femmes? N'es-tu pas un peu frivole, quant aux soins excessifs que tu prends de ton visage et de tes ajustements? Enfin, ne t'ai-je pas vu, dans cette partie de campagne que nous fîmes à Chaillot, pâlir de frayeur en voyant un gros rat traverser notre chemin?

Il disait vrai. Junot, si brave dans sa vie militaire, se troublait singulièrement devant certaines bestioles; je l'avais remarqué souvent à Montbard. Les crapauds, surtout, le faisaient presque s'évanouir d'horreur.

— Ce sont les hommes très masculins, continua ce monsieur, qui se laissent entièrement piper par les petites manières féminines. Mais toi qui les partages si souvent, il te faudrait peut-être une femme très virile pour t'en imposer.

Je n'osai rien ajouter à cela, ne pouvant guère me mêler à la conversation de ces jeunes messieurs. Mais

je songeai à part moi qu'il fallait être bien original pour s'attacher plus fortement à une personne de son sexe qu'à celle du sexe opposé. A part les sentiments sacrés de la famille, bien entendu. . . . .

IV

Les drames de la Révolution nous séparèrent, car Junot, qui avait dû cesser les études de droit auxquelles il s'adonnait sans entrain, était retourné dans sa famille à Montbard. Lorsque la Convention décréta la « patrie en danger », je me trouvai parmi une foule de jeunes hommes coiffés du bonnet phrygien, qui entouraient un sergent recruteur sur le Pont-Neuf; il parlait d'ailleurs fort bien, ce sergent, et nous tira des larmes d'indignation patriotique en nous représentant les Alliés débarqués à Toulon, qui avaient pris possession de la ville pour la remettre au fils de Louis Capet. J'ai toujours été un enthousiaste et loyal sujet du gouvernement français; je criais de toutes mes forces : Vive le Roi! lorsque le carrosse du roi passait dans notre rue; j'acclamai ensuite la République, et jetai des fleurs sur l'autel de la Déesse Raison, à Notre-Dame; puis, je pleurai de joie le jour du sacre de l'Empereur; enfin, aujourd'hui, j'allume fort exactement des lampions dans mon jardin, le soir de la fête de notre souverain Louis-Philippe. Le peuple français change volontiers de chef, c'est entendu; mais précisément, je ne comprends pas qu'on ne veuille point s'adapter de bonne humeur à celui qui, temporairement, fait marcher cahin-caha la vieille charrette des Gaules; s'il la verse parfois dans le fossé, comme il arriva à Louis XV, puis, finalement, à Napoléon, l'on sait qu'elle se relèvera d'elle-même. Quant aux étrangers, malgré l'estime que je leur porte, je trouve fort déplaisant qu'ils viennent se mêler de nos affaires intérieures; et de la façon la plus incivile,

c'est-à-dire le fusil au poing. Que les Russes (pour prendre l'exemple le plus saugrenu) prennent fantaisie de détrôner leur Czar pour proclamer la République spartiate, je m'en laverais les mains, et n'approuverais pas du tout que nous allassions débarquer une escadre à Odessa ou à Cronstadt afin de nous emparer de ces villes et les remettre aux mains du souverain déchu. Il est vrai que les Toulonnais eurent, à cette époque, l'indigne faiblesse d'ouvrir de bon gré leurs portes aux troupes anglaises.

Quoi qu'il en soit, je signai mon enrôlement, en criant : Vive la République! à plein gosier; et quinze jours plus tard, équipé un peu au décrochez-moi-çà, je partais pour la côte méditerranéenne, où Junot m'avait devancé.

Je le trouvai, en effet, au quartier du général Dugommier; et j'eus peine à le reconnaître, tant il était beau garçon et faraud dans son uniforme de lieutenant d'artillerie. Quelle différence avec mon pantalon effrangé du bas, mon bicorne trop large pour moi, qui m'obligeait à lever la tête pour y voir clair, mon visage que je n'avais pu raser depuis cinq jours! Malgré toutes ces disgrâces, il me sauta au cou et m'embrassa, les yeux baignés de larmes. J'aurais été bien fier de provoquer une telle émotion si je n'avais connu de longue date la facilité aux pleurs que possédait cet excellent garçon. Nous nous promenâmes toute une soirée au clair de lune, dans cette aride campagne hérissée de vilains cactus, qui ressemble si peu à nos belles et fertiles plaines de Bourgogne. L'attitude de Junot me frappa dès l'abord; je lui avais rarement vu ces yeux brillants, ce sourire de félicité attendrie.

— Mon lieutenant, lui dis-je, n'êtes-vous pas amoureux?

Il s'arrêta, et leva le visage vers le ciel étincelant

comme si l'on y avait allumé des girandoles aux milliers de bougies.

— C'est là un grand mot que tu profanes sans le savoir, dit-il gravement; mais peut-être est-il plus vrai que tu ne le peux croire.

— Et quelle est donc la dame qui a pu fixer un cœur si volage?

— Il s'agit bien d'une dame, en vérité! Ne sais-tu pas, mon pauvre Pierre, qu'il existe des amitiés plus fortes cent fois que ce que tu appelles amour? Cette amitié-là comporte une telle dose d'admiration, de vénération, de respect — quoique son objet n'aie pas atteint l'âge de vingt-cinq ans — que, véritablement, je tremble en songeant à quel point toute ma personne, mes actes, mes pensées même, vont en dépendre...

— Mon lieutenant, permettez-moi de vous rappeler que vous disiez déjà la même chose à Montbard, en me parlant de votre petit camarade Muiron, dont vous vous souciez aujourd'hui comme d'un noyau de prune.

— Ne dis pas de sottises pareilles! Aucune comparaison n'est à établir; le tenter même, serait un sacrilège.

Il s'arrêta encore, me serra fortement le bras, et ses beaux yeux bleus levés vers le ciel avec l'expression d'un premier communiant :

— Aujourd'hui, Pierre, j'en atteste l'Etre Suprême qui nous écoute, je consacre mon existence entière au chef de bataillon d'artillerie, Napoléon Buonaparte.

V

J'étais resté, on le pense bien, assez éberlué devant cette belle déclaration; et le lendemain, quand Junot m'appela de loin pour voir ce chef de bataillon qui s'entretenait avec le général, j'accourus, bien curieux de contempler un homme si rare. Eh bien, franchement,

cela fut une déception. Je m'attendais à voir un superbe gaillard de la taille d'un tambour-major, le teint fleuri comme nous les aimons en Bourgogne, tout rayonnant d'une joviale autorité; et je me trouvais, révérence gardée, en face d'un foutriquet. Ce Buonaparte n'était même pas aussi bien mis que Junot; il portait un dolman ciré aux coudes, une culotte sale, des bottes trop larges pour lui; et surtout, des deux côtés de son bicorne, pendaient des cheveux gras d'un noir de charbon, sur lesquels se voyaient des traînées de poudre aussi mal plaquée qu'il est possible. Le visage était d'une pâleur terreuse, comme celle des vagabonds qui viennent mendier dans nos fermes, et encore plus maigre que ne le sont généralement ces malheureux. Lorsque Junot, peu après, vint me dire, l'air triomphant : « Comment le trouves-tu? » je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Franchement, il n'est point beau. » Junot, alors, me tourna le dos, rouge de colère, et marmotta je ne sais quoi sur la stupidité des croquants de la campagne.

Un peu plus tard, ce Buonaparte étant nommé général, Junot devint son aide de camp. Je le revis peu après la prise du fort de l'Eguillette, qui avait été fort chaude. Il était tout ravi et glorieux, sans en convenir, d'une circonstance qui lui avait permis de briller aux yeux de son idole. Comme Buonaparte lui dictait une lettre, un boulet éclata tout près du lieu où ils se trouvaient et Junot fut aspergé de terre. « Très bien! s'écria-t-il en riant; je n'avais pas de poudre pour sécher mon encre! »

Cet étonnant garçon, si prompt à se troubler pour un rêve qu'il jugeait menaçant, ou devant des bestioles de rien du tout, comme je l'ai déjà dit, ne paraissait jamais s'apercevoir d'un danger réel; ce n'était point un des moindres contrastes de sa bizarre nature. Il paraît que le général Buonaparte le regarda attentivement en lui disant : « Vous n'avez pas froid aux yeux. » C'était

la première parole aimable qu'il lui adressait. Junot en conçut une extrême satisfaction; et il ne laissa pas que de me raconter trois ou quatre fois cette petite anecdote. Moi, pour lui faire plaisir, je me récriais chaque fois d'admiration, comme si c'était tout neuf...

VI

A présent, dans les rouges lueurs de mon feu où j'ai mis péter quelques châtaignes pour égayer ma solitude, je revois la mansarde de la rue Dauphine où je revins loger après la campagne de Provence, et, tout à côté de là, quai Conti, le petit logement que j'avais trouvé sous les toits pour Junot. Il était ravi de bonheur, car, ce triste logement, il le partageait avec le général Buonaparte, dont il était l'aide de camp. Celui-ci se trouvait alors, comme on dit un peu vulgairement, entre deux selles le cul par terre, la Convention l'ayant destitué de son grade de général; et il n'avait encore pu trouver un emploi. Il écrivait des pétitions à tout le monde, ou plutôt les faisait écrire par Junot, car son écriture était celle d'un Tartare ivre, et son orthographe l'eût fait punir à l'école des frères ignorantins. Les deux amis, sans travail l'un et l'autre, vivaient comme des gueux. Je suis allé parfois le soir, une fois ma journée finie, voir Junot qui restait fidèle à ses amitiés bourguignonnés. La chambre où l'on se réunissait, carrelée par terre, tapissée d'un vilain papier, et n'ayant comme seul mérite qu'une belle vue sur la rivière, me faisait peine à voir quand je pensais au confort et à l'élégance parmi lesquels Junot avait toujours vécu; mais lorsque je fis part de cette réflexion à mon compatriote, il me répondit avec un geste aussi lyrique que ceux du citoyen Talma :

— Oui, mais dans ce logis misérable, il y a Lui! et

du moment qu'il est là, j'ignore si ces murs sont ceux d'une mansarde, ou d'un palais de Golconde!

Vraiment, je me demande quelle femme la plus aimée m'aurait inspiré une pareille phrase...

Lorsque j'arrivais le soir chez eux, je trouvais généralement Buonaparte à demi étendu sur le lit, couvert d'une serge pisseuse qu'il se moquait de gâter avec ses bottes; et Junot, assis près de lui, lisait à haute voix quelque belle pièce qu'il avait lui-même traduite des Antiques; soit encore une tragédie de M. de Voltaire ou de Thomas Corneille. Car le jeune Buonaparte, qui n'avait guère plus d'instruction que moi, était cependant fort curieux de s'instruire, et je l'entendais à chaque instant poser des questions sur des sujets historiques ou littéraires. D'autres fois, je vis tout simplement Junot occupé à raccommoder les bas ou les culottes de son ami, « qui usait ses effets d'une manière désolante », me déclarait-il. Ce brave garçon se montrait aussi attentif qu'une épouse dévouée dans les soins du petit ménage; et il lui fallait une sévère économie, qui n'était pas dans sa nature, car c'était, comme disent les vieilles gens, « la famine en Prusse », quai Conti. En réalité, ce jeune officier corse n'était quasiment nourri que par les envois d'argent que faisait, aussi rarement que possible, M. Junot père. Lorsque les ressources s'épuisaient et que les deux amis n'avaient pu trouver à dîner, soit chez des Bourguignons ayant préservé quelques écus, soit dans la famille de Mme Permon, une amie de la famille Buonaparte, il arrivait souvent au jeune Napoléon de se contenter pour toute sa journée d'une flûte de pain d'un sou et d'un sou de lait.

— Cela me fend le cœur de le voir pâtir ainsi! soupirait Junot. Moi, je tomberais en défaillance dans la rue s'il me fallait manger si peu; et pourtant je rogne tant que je puis sur ma nourriture afin qu'il lui en reste davantage...

Pour tromper son inaction, Buonaparte, accroché au bras de son fidèle compagnon, arpentait, les soirs d'été, la promenade des Champs-Elysées, où le beau monde allait prendre l'air. Tous deux s'asseyaient sur un banc, n'ayant pas de quoi donner un sou pour une chaise; et Buonaparte, qui regardait fort peu les femmes, portait toute son attention, plutôt malveillante, sur les toilettes des jeunes élégants. Les incroyables, ainsi qu'on les nommait, avec leurs petits habits de soie zinzolin ou gorge de pigeon, leurs manchettes de dentelles, leurs face-à-main et leur senteur de bergamote, avaient le don de l'exaspérer.

— La France manque de pain, mais il y a toujours de quoi attifer ces petits jean-foutre! disait-il à Junot, qui lui répondait :

— Patience, mon bon ami! quelque chose me dit qu'un jour vous mettrez tous ces petits jean-foutre sous le talon de votre botte, et que c'est vous qui pourrez vous couvrir d'or et de pierreries, si cela vous plaît! J'ai rêvé encore la nuit dernière que je vous voyais dans un palais magnifique; et vous savez si mes rêves sont souvent significatifs...

Car il est certain que Junot, être doué d'une sensibilité anormale, rêvait parfois de choses qui se réalisaient d'une manière saisissante; les personnages de son entourage l'ont remarqué plusieurs fois.

Mais à ces promenades parmi l'élégante cohue des Champs-Elysées, Junot préférait les flâneries du soir sous les ombrages parfumés du Jardin des Plantes à peu près désert; « car, me disait-il, là je suis seul avec lui; les sentiments d'irritation, de dédain, ne peuvent venir troubler sa pensée; et je puis alors jouir en toute tranquillité de cette belle âme, avec tout ce qu'elle renferme de sublime et de tendre à la fois... »

J'étais un peu sceptique sur ce qualificatif de « tendre », qui me paraissait si mal s'appliquer à la nature

sombre, rude et concentrée de ce jeune Corse. Mais plus tard — c'était pendant la campagne d'Egypte — Junot me montra triomphalement une lettre écrite entièrement de la main de Buonaparte, ce qui était une rareté, car, se défiant de son épouvantable écriture, il dictait même sa correspondance à ses frères. Or, cette lettre se terminait ainsi :

Dans quelque lieu, en quelque position que je me trouve, sois sûr que je te donnerai toujours des preuves positives de la tendre amitié que je t'ai vouée.

Et d'ailleurs, j'ai constaté par la suite que Napoléon gardait en lui un sentiment tout spécial pour son ami de la première heure, Junot.

VII

Vers la même époque, je notai pour la première fois chez Junot une nuance de désapprobation et de tristesse à l'égard de celui qu'il considérait comme un dieu. Celui-ci, décidé à sortir de sa misère et de son obscurité, songeait obstinément à faire un riche mariage. Ayant fait la connaissance de la Montausier, une actrice quinquagénaire qui dirigeait le théâtre du Palais-Royal, et ayant appris que cette personne avait amassé une fortune considérable par son inconduite, toujours bien calculée, il n'hésita pas à faire demander sa main. Il s'en ouvrit à Junot, que je vis alors abattu et consterné, n'osant blâmer ouvertement son idole, mais tourmenté d'une cruelle angoisse à l'idée que cette union, tout de même un peu dégradante, pourrait s'accomplir. Elle ne se fit pas; et Junot respira. D'ailleurs, presque dans le même temps, le jeune Corse demanda franchement en mariage cette Mme Permon dont j'ai parlé, une veuve qui possédait quelque bien. Celle-là lui rit au nez, en lui faisant observer qu'elle pourrait largement être sa mère. Mais la ténacité de ce jeune homme bien avisé

devait être couronnée de succès. Il courtisait une « merveilleuse », créole fort jolie, quoiqu'elle fût déjà mère de deux grands enfants, et qu'on me montra un jour à la promenade des Tuileries, vêtue d'un péplum soi-disant grec, qui montrait sa jambe nue jusqu'à la cuisse (entre parenthèses, j'étais bien choqué de l'impudeur de toutes ces dames du beau monde). Elle était la maîtresse de Barras, le puissant dictateur, lequel ne l'aimait plus guère. Il fut enchanté de lui voir un nouvel adorateur; et, de fait, ici ce ne fut plus seulement l'intérêt de sa carrière qui guida Napoléon, car il s'enthousiasma tout de bon sur les charmes de la belle Joséphine de Beauharnais. Il l'épousa, d'accord avec Barras; et le petit ennui de la différence d'âge fut atténué par le fait que, dans l'acte de mariage, Buonaparte se donna deux ans de plus qu'il n'avait, et sa fiancée cinq ans de moins. Quant à Barras, qui servit de témoin à Napoléon, il lui donna comme cadeau de noces le commandement en chef de l'armée d'Italie. Ainsi, tout le monde fut content.

Les sentiments de Junot dans cette histoire furent bien mélangés. Certes, il fut ravi de voir son ami sortir de l'ombre où il végétait; mais, pour moi qui connaissais à fond les détours de cette affection si ardente et si jalouse, j'avoue n'avoir point été surpris en constatant que mon compatriote n'éprouvait aucun sentiment bienveillant à l'égard de la maîtresse de son préféré (jusque-là, Napoléon n'avait accordé à l'amour que des instants étonnamment rares et brefs). Il fit bien voir, d'ailleurs, peu de temps après, l'hostilité qu'il nourrissait secrètement contre cette créole, pourtant douce et inoffensive; car son étrange ressentiment l'emporta jusqu'à lui faire commettre une de ces petites perfidies que, seule, une femme amoureuse peut se permettre à l'égard d'une rivale.

Drôle d'être, en vérité, que ce Junot, si brave, si loyal,

si homme d'honneur, et qui, par instants, laissait voir soudain l'âme d'une grisette...

VIII

Je passe rapidement sur la campagne d'Italie, au cours de laquelle je gagnai mes premiers galons de sous-lieutenant, à la bataille de Montenotte. L'on sait qu'arrivées en Lombardie, nos troupes se mirent à piller les maisons avec une allégresse endiablée, ce dont Junot fut navré jusqu'aux larmes, car cet homme au cœur sensible détestait les actes de brigandage; mais quoi! les soldats n'avaient fait que profiter de la permission donnée par Buonaparte, qui leur avait dit : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus. Je vais vous conduire dans les plaines les plus fertiles du monde; vous y trouverez la gloire et la richesse à la fois. » Et ils furent aussi étonnés que marris lorsque leur chef, un peu gêné par les proportions que le pillage avait prises, à Mondovi, par exemple, se décida à faire fusiller au hasard une centaine d'hommes pris à la foire d'empoigne. Je sais que Junot était fort troublé quand on faisait allusion à tout cela; mais je crois, ma parole, que sa passion pour Buonaparte grandissait toujours; et si ce dernier avait assassiné devant lui M. Junot père et son épouse, leur fils aurait excusé ce malheur, qu'il eût imputé à quelque nécessité politique.

J'ai déjà dit quelle étrange sensibilité montrait ce garçon, quant aux événements qui devaient s'accomplir, le touchant particulièrement. C'était surtout en rêve qu'il recevait de ces avertissements. Pour moi, je ne puis me résoudre à croire à ces choses que nous voyons cependant narrées tout au long dans l'Ecriture Sainte. Le vicaire de Montbard nous disait qu'il arrivait parfois à Dieu d'envoyer ainsi des avertissements mystérieux à ses élus; toutefois, quand il s'agissait des bohémiennes

qui vous lisaient dans la main les jours de foire (même, l'une d'elles a bien frappé mon père en lui disant qu'il était ennuyé à cause d'un veau malade, et que ce veau périrait dans la nuit), quand il s'agissait, dis-je, de ces filles, l'abbé déclarait que leur pouvoir venait du diable; et il ajoutait qu'on devait se méfier d'autant plus des devins qu'ils appartenaient presque tous au sexe femelle. Ceci est assez vrai: cependant Junot possédait certainement ce don qu'il devait d'ailleurs à l'exagération de sa sensibilité féminine, disaient quelques-uns de ses camarades. Je ne me mêle point de trancher cette question; ce qu'il y a de sûr, c'est que la veille de la bataille de Lonato, je le vis pâle et agité: il m'emmena dans un coin, et me raconta qu'un étrange rêve l'avait oppressé toute la nuit. Il se battait en duel avec un chevalier en armure, qui avait une tête de mort; cet effrayant personnage n'était arrivé qu'à le blesser à la tempe, et s'était écrié : « Je n'ai pas pu t'avoir, toi, mais je t'enlèverai un de tes meilleurs amis. »

— Donc, je serai blessé à la tête et je perdrai un ami, me dit-il; cela, j'en suis sûr. Mais lequel? Heureusement, d'après les termes de cette phrase, ce ne peut être Bonaparte: le mot : un de tes meilleurs amis, serait ridiculement faible pour lui...

Je le gourmandai un peu de sa crédulité; mais le surlendemain j'appris avec stupéfaction qu'il avait reçu un coup de sabre sur le crâne au cours de la bataille. J'allai immédiatement le voir; il délirait en demandant sans cesse lequel de ses camarades avait été tué. A la fin de la journée, un lieutenant se présenta dans sa tente, et lui annonça qu'en effet, un de ses amis avait été fauché sur le champ de bataille; ce n'était autre que son ancien camarade Muiron, pour lequel il avait une si vive amitié au collège de Châtillon. Une telle coïncidence frappa profondément cette âme sensible.

— Combien j'aurais dorénavant à trembler pour Bo-

naparte, me confia-t-il, si je n'étais sûr qu'un être pareil est marqué par Dieu pour faire la gloire et le bonheur de l'humanité...

IX

La blessure de Junot fut grave, et, par la suite, ébranla beaucoup cet organisme dont le système nerveux était si délicat. Lorsqu'il fut rétabli, Bonaparte le convia à venir se reposer au château de Montebello, où il avait fait venir son épouse, et où se tenait alors une véritable petite cour. Un officier de ma connaissance, qui fut témoin de la scène, me raconta qu'un soir Junot était assis devant une table de jeu, lorsque Bonaparte entra à l'improviste. Selon son habitude, qui était toujours de turlupiner les gens, il s'approcha tout doucement, par derrière, de son aide de camp et saisit à poignée sa belle chevelure blonde, aux ondulations gracieuses, qu'il secoua vigoureusement. Junot poussa un cri perçant : cette brutale secousse avait rouvert sa blessure, et les cheveux dorés se teignirent de sang! Mais, lorsque, se retournant d'un bond, il reconnut Bonaparte, un sourire d'extase illumina son visage.

— Ah! mon pauvre ami! s'écria le général, véritablement consterné, quel butor je suis! combien j'ai dû te faire mal!

Junot, en effet, était devenu tout pâle, et il fut obligé de s'étendre sur un sofa, luttant visiblement contre un évanouissement. Mais ses yeux ne quittaient pas ceux de son idole.

— Me faire du mal, vous! murmura-t-il; c'est la chose du monde la plus impossible...

Et l'impression de tous les témoins de cette scène fut qu'au contraire, Junot avait été satisfait de cet accident, suivi cependant d'une petite rechute; car Napoléon lui donna là les marques d'une émotion qu'il ressentait pour

bien peu de personnes; au point que, peu de temps après, il se troublait et sa voix s'altérait en se rappelant comment il avait fait couler le sang de son ami.

— Comme il est bon de s'émouvoir ainsi pour moi! répétait Junot, ravi d'extase et les yeux pleins de larmes. Ah! vingt blessures ne paieraient pas trop cher la joie de voir tout ce que j'ai vu alors de tendresse dans son regard d'acier!...

Moi, malgré tout le respect que j'ai pour les sentiments d'amitié, je continuais à trouver ces attendrissements, ces mignardises un peu exagérées; et je n'étais point seul de mon avis. Seulement, je n'en disais rien; tandis que d'autres, dont un certain capitaine Napier, qui écrivit même là-dessus, étant général, des choses singulièrement méchantes, pouffaient de rire à la dérobée, en parlant du favori de Napoléon. Au camp de la Ceva, un officier fit, à ce sujet, devant moi, une allusion au bel Antinoüs, le favori si dévoué de l'empereur Hadrien; allusion que je ne saisis pas alors, mais qui m'agaça, car elle fit ricaner tous les assistants. Je n'osai point prévenir Junot de la manière dont on le tournait en ridicule, sachant l'emportement de son caractère; mais peut-être ai-je eu tort, car les mauvaises langues s'en donnèrent bien davantage quelques mois plus tard.

X

Junot partit pour l'Egypte avec le grade de général; ce qui était bien joli à vingt-sept ans. Eh bien, il fut presque fâché de cette nomination qui lui faisait perdre ses fonctions d'aide de camp.

— Vous êtes rudement difficile, monsieur Andoche, lui dis-je, la veille de son départ, où j'étais allé lui faire mes adieux; car, moi, j'étais cloué à Paris par les suites d'une blessure qui m'empêchaient de reprendre du service actif.

Il me répondit avec humeur, un peu agacé, sans doute, par ce prénom d'Andoche, que j'avais l'étourderie de lui donner parfois, et qui le rendait fort malheureux :

— Hé, balourd que tu es, ne comprends-tu jamais? Jusqu'ici j'étais son aide de camp; je le voyais tous les jours... Maintenant, je vais être séparé de lui des mois peut-être...

On sait la folie que commit là-bas ce malheureux, comme s'il trouvait plaisir à faire trouer sa peau, déjà suffisamment endommagée par l'ennemi. Un de ses camarades qu'il aimait le mieux, le général Lanusse, avait dit publiquement : « Ce petit Buonaparte n'est, malgré tout, qu'un officier de fortune et qu'un maquereau. » Junot, blessé à mort par cette expression, alla chercher querelle à son camarade, tout en lui disant qu'il en était navré, parce qu'il l'aimait et l'estimait beaucoup; mais on avait offensé son dieu; il fallait que lui ou l'insulteur pérît. Aucune protestation, ni de Lanusse, ni des témoins de la scène, ne put calmer son exaltation; et quoique le soir fût déjà tombé, il fallut aller incontinent s'aligner dans un jardin qui descendait jusqu'au Nil. Les deux adversaires ôtèrent leurs dolmans et se mirent à ferrailler au bord du fleuve, éclairés tant bien que mal par leurs témoins qui portaient des torches. Je pense toujours à cette scène romanesque en regardant une bien jolie gravure d'après M. Amaury-Duval, que j'ai encadrée dans ma bibliothèque : deux jeunes seigneurs de la Renaissance — ou du moyen âge, je ne sais pas — se battant en duel, la nuit, au pied d'un château-fort, éclairés par un valet qui porte une torche. A l'une des fenêtres du château, l'on aperçoit le visage éploré de la jeune châtelaine, qui est certainement cause de ce duel. Au moins, l'artiste a-t-il placé ici la figure d'une femme; s'il y avait mis celle d'un homme, personne n'y eût rien compris.

Le pauvre Junot attrapa cette fois un bon coup de

sabre dans le ventre et resta près de deux mois couché. Mais là encore, il se déclara royalement payé, parce que son cher Bonaparte, en apprenant cet exploit, se hâta de le venir voir, et, après l'avoir grondé, le serra dans ses bras en l'embrassant plus de cent fois. Junot m'a parlé depuis, avec son attendrissement presque bébête, des promenades qu'étant convalescent, il fit au clair de lune, dans les beaux jardins d'El-Arisch, ayant Bonaparte pendu à son bras, comme c'était son habitude. Malheureusement, celui-ci, alors dans l'enthousiasme de sa lune de miel (qui ne devait pas durer longtemps), parlait un peu trop des charmes de son épouse Joséphine; et, je ne sais guère pourquoi, ceci ne plaisait pas à Junot. Un soir, impatienté, il déclara tout de go à son ami que la citoyenne Bonaparte se moquait de lui; qu'elle s'amusait à Paris tandis qu'il se faisait rôtir au soleil d'Egypte : bref, que tout le monde, excepté lui, savait qu'il était cocu. Il nomma même l'amant de la belle Joséphine : un certain M. Charles.

Certes, j'ai beaucoup aimé Junot; j'admirais même son caractère; mais là, j'avoue avoir été bien étonné de cette petite perfidie, qui ne servait, en somme, qu'à détruire le repos et le bonheur de son ami. Si invraisemblable que cela fût, il faut, pour l'expliquer, admettre que le dépit de voir Napoléon accaparé, subjugué, à ce moment, par le souvenir d'une femme, ait été pour lui plus fort que tous les sentiments d'honneur, voire de civilité, aussi bien à l'égard d'une personne du sexe qu'à l'égard de ce M. Charles, qui se trouvait précisément être de ses amis les plus aimables et obligeants. Quelle bizarre chose, tout de même, que la nature humaine! Les philosophes sont bien malins s'ils se débrouillent là-dedans.

Il est fort étonnant aussi que cette histoire n'ait pas fait du vilain entre Junot et Bonaparte; car on sait que celui-ci adorait se faire rapporter des ragots sur lui

ou les membres de sa famille; puis, il se brouillait tout net avec l'imprudent auteur desdits ragots. Et l'on sait aussi que, fou de colère et de désespoir, il s'en fallut de très peu qu'il ne demandât le divorce dès son retour en France. Mais, dans ce temps-là, Junot était encore sacré pour lui.

Ce fut à ce moment que l'on commença de murmurer contre le favori du maître. J'ai entendu certains ennemis de Bonaparte insinuer que ce dernier, non content de se déguiser en mamamouchi, trouvait plaisant d'adopter les mœurs des Arabes; de fait, ayant reçu un jour un grenadier qui se plaignait amèrement d'avoir été violé par des Bédouins soi-disant amis de la France, Bonaparte ne fit qu'en rire, et déclara qu'il était bien benêt de se désoler pour une chose cent fois préférable à une jambe cassée. Cette remarque choqua les gens dont je parle, qui ne manquèrent point de dire : « Parbleu! ces abominations ne sont point faites pour l'indigner : demandez plutôt au général Junot. » Et je dois consigner ici que toutes ces choses déplorables furent répétées plus tard par des intimes de l'empereur à un sieur Goldsmith, traducteur juré au tribunal de la Seine, qui ne craignit point d'imprimer dans un petit livre, publié en 1815, que Napoléon ne faisait guère de différence entre les hommes et les femmes; qu'il avait des mœurs tout italiennes à cet égard, et que son mamelouk Roustan était surnommé « l'impératrice » par les familiers du palais. Un mamelouk! Faut-il qu'aujourd'hui l'on aie l'imagination corrompue!...

Quoi qu'il en soit, l'on murmura donc hautement contre le pauvre Junot, qui était à cent lieues de se douter de ces infamies. Il se répandit dans l'armée que Napoléon avait pillé le trésor des Pharaons pour le donner à son favori. Celui-ci avait refusé de rester en Egypte, où Kléber voulait lui confier une situation de premier plan, et courait en hâte s'embarquer à Saint-

Jean-d'Acre, afin de rejoindre Bonaparte, rentré depuis peu à Paris; comme il emportait avec lui plusieurs caisses contenant de beaux tapis, des poteries, des étoffes et autres raretés égyptiennes, les soldats, soutenus par quelques officiers, commencèrent une baroufe sérieuse, et exigèrent qu'on ouvrît les caisses avant de les embarquer. Ils furent bien attrapés de ne point y voir les monceaux d'or qu'ils espéraient piller un peu au passage; et Junot, arrivé sur ces entrefaites, se fâcha tout rouge, comme bien on pense; mais, avec la mobilité de son caractère insouciant et changeant pour tout ce qui n'était pas sa passion « napoléonienne », il n'y pensait déjà plus au large de Suez.

XI

A son retour, Bonaparte voulut donner à son ami la situation la plus magnifique qu'il pût accorder à tout autre qu'un de ses frères, puisque ceux-ci furent tous changés en rois. Il résolut donc de le nommer gouverneur de Paris. Mais, pour occuper ce poste, un célibataire ne pouvait convenir.

— Bonaparte vient de me dire qu'il fallait me marier au plus vite, déclara en riant Junot, un soir où il jouait au billard avec quelques Bourguignons dont j'étais, dans un café du Palais-Royal. Moi, ça m'est égal; je veux bien me marier pour lui faire plaisir.

— Et qui pensez-vous épouser? lui demandai-je.

— La première jeune fille venue, pourvu qu'elle ne soit pas sotte; et çà, je reconnais que c'est difficile à trouver.

Un mois plus tard, il épousait à minuit — toujours par son goût des choses romanesques — Mlle Laure, fille de cette Mme Permon que Bonaparte avait jadis demandée en mariage. C'était une petite brune de seize ans, pas jolie, mais très décidée pour son âge et futée

en diable. La veille de ses noces, comme j'étais allé lui porter mon cadeau, il me prit par le bras et me confia :

— J'ai rêvé que j'avais une grande paire de cornes sur la tête; certainement je serai cocu; je m'y attends. Mais Bonaparte l'a bien été; cela n'a, en somme, guère d'importance.

Tous ceux qui l'ont vu à cette époque ont eu la même impression que moi; c'est-à-dire qu'il épousait, en effet, la première femme venue pour obéir aux ordres de Napoléon, et qu'il aurait été bien en peine de dire seulement si elle était blonde ou brune; Mme Junot elle-même n'a pas laissé que de le noter. Cependant, je dois ajouter qu'avec son caractère affectueux, il s'y attacha d'autant plus que cette jeune femme, qui était fort intelligente, le complétait à merveille. Douée d'un esprit net et ferme, elle sut le guider en bien des circonstances où son étourderie l'aurait fait trébucher. Un officier qui les fréquenta tous deux pendant la campagne d'Espagne me dit :

— C'est elle l'homme du ménage.

Il y avait du vrai là-dedans.

C'est bizarre comme la nature, avec son amour des contrastes, trouva toujours moyen de réunir les êtres dont l'un possède les facultés qui manquent à l'autre...

XII

Au sein de ses splendeurs nouvelles, le pauvre Junot dut encore passer par de singulières transes. Je le vis tout juste le lendemain de cet attentat de la rue Saint-Nicaise qui faillit coûter la vie au premier consul, tandis qu'il se rendait à l'Opéra. Chacun s'accorda à trouver que le nouveau gouverneur de Paris garda une tenue, un sang-froid parfaits tant que dura la représentation; mais, dès qu'il fut rentré chez lui, il s'affaissa dans une sorte de crise nerveuse, et se roula sur un sofa en pous-

sant des sanglots si déchirants que sa femme et sa belle-mère en furent véritablement consternées. Le lendemain, il était encore pâle, ses beaux yeux bleus creusés par l'insomnie.

— Quand on songe, me dit-il, qu'il existe des monstres capables de vouloir ravir au monde cet ange de lumière!

— Ange de lumière est un peu exagéré, à ce qu'il me semble, dis-je timidement.

— Tais-toi, imbécile! cria Junot, dont les yeux lancèrent soudain des éclairs. Je ne te permets pas de juger cet homme... Non! j'ai bien dit : cet ange!... et même cet archange. Tout capitaine que tu es, je te souffletterai comme un postillon insolent si tu tentes de le rabaisser dans un moment pareil!

Je le vis sur le point de pleurer encore d'énervement et de colère; aussi, je m'esquivai tout doucement sous prétexte d'aller présenter mes respects à Mme Junot.

C'est le moment de placer ici une petite réflexion. Bien des personnes qui ont connu Junot ont dit ou écrit que l'exaltation qui gâta la fin de sa vie était due à un accident physique, — je veux parler de l'incommodité qu'il gagna dans une de ses fredaines de quatre sous dont il était malheureusement coutumier, et que, dans ma jeunesse, l'on nommait le mal de Naples. Mais qu'on songe que cette disgrâce lui arriva en Espagne, c'est-à-dire en 1809 seulement, et que j'ai toujours connu Junot exalté, nerveux comme une petite maîtresse, et, surtout, battant la campagne dès qu'il s'agissait de Napoléon. La maladie a achevé de dérégler son cerveau, voilà tout; et l'idée fixe qu'il portait en lui est devenue le monstre qui, finalement, l'a dévoré...

XIII

J'espérais — vainement, je dois dire — que la paternité mettrait du poids dans la tête de Junot; car il pos-

sédait bien cette fibre que les femmes ont généralement, à un dégré plus fort que nous. Il adora ses enfants, qui furent, au reste, presque tous de lui, et dont l'aînée fut une petite fille appelée Joséphine. Lorsque j'allai le féliciter, il promenait de long en large, depuis une heure, ce poupon qui me parut avoir de fort jolis yeux verdâtres et des cheveux bruns déjà longs.

— N'est-ce pas qu'elle est d'une beauté superbe? me dit-il; et ne trouves-tu pas qu'elle a dans ses traits quelque chose de Bonaparte?

Je pouffai de rire intérieurement, car on avait pas mal jaboté à la Malmaison, sur ce que le Premier Consul avait pris l'habitude d'entrer tous les matins dès six heures dans la chambre de la jeune Mme Junot, qui dormait encore, de s'asseoir sur son lit et de rester là deux bonnes heures à bavarder avec elle. Junot les avait même surpris une fois dans cette attitude bizarre, et n'avait fait que s'attendrir sur la simplicité familière du maître. Au reste, il aurait eu tort de s'alarmer, car celui-là n'avait jamais songé à lui planter des cornes. Mais il est certaines phrases qu'il eût évité de dire si son étrange passion napoléonienne ne l'avait rendu aveugle et sourd.

Le pauvre diable, au moment de la naissance de cet enfant, avait totalement perdu le sens et s'était fait la risée des Tuileries en courant, dès la pointe du jour, chez son bien-aimé Bonaparte, afin de se faire réconforter par lui, car cet accouchement, assez difficile, le rendait positivement malade d'effroi. D'ailleurs, chacun fut encore une fois frappé de la patience et de la compassion que le Premier Consul témoigna à son ami, chose d'autant plus rare de sa part qu'il n'accordait pas la moindre indulgence aux petites faiblesses un peu bêtasses de Joséphine. Ce fut au point qu'il lâcha immédiatement tous ses travaux, consigna sa porte et passa une matinée entière à promener Junot à travers les ga-

leries des Tuileries, en le tenant par le bras et en lui racontant des histoires comme on le ferait avec un enfant malade. Junot pleurait encore en me faisant le récit de cette scène émouvante.

— Comment n'adorerait-on pas un tel être? répétait-il sans cesse.

Peu de temps après, son idole devait encore lui causer de cruels tourments. Le Premier Consul venait de se faire nommer Consul à vie, bousculant ainsi la Constitution de l'an VIII; et personne de ses intimes ne doutait que ce ne fût là un acheminement vers le trône de France. Or, Junot était républicain convaincu, et ceci le troubla profondément. Bonaparte ne fut pas long à saisir une nuance de tristesse et de gêne dans la contenance de son favori; et comme il ne souffrait jamais la moindre résistance, même inavouée, il lança toutes sortes de phrases désagréables au pauvre garçon, allant jusqu'à lui reprocher d'avoir des amis anglais, antibonapartistes. Mme Junot — qui m'honora toujours de sa confiance et de son amitié — m'a raconté qu'à la suite d'une visite à Saint-Cloud, son mari, désespéré de la froideur dédaigneuse du Premier Consul, ne cessa de pleurer pendant le retour en voiture, tout en répétant :

— Il ne m'aime plus! Il a complètement oublié Toulon!

Ce bienheureux séjour à Toulon revenait d'ailleurs dans toutes les occasions où il eut à se plaindre de Bonaparte. Mais le plus fort fut qu'étant rentré dans son hôtel de la rue des Champs-Elysées, il se mit à se pâmer, vomir comme un perdu, grelotter la fièvre; un cholérique n'aurait pas été plus malade. On le couche, on appelle le médecin, on lui applique trente sangsues; et le voilà délirant toute la nuit. Mme Junot, effrayée, croyait à un empoisonnement.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, Madame, lui dis-je le lendemain, en sortant de la chambre du malade.

Je le connais depuis belle lurette, allez; c'est uniquement dans la tête que ça le tient. Voulez-vous m'en croire? allez à Saint-Cloud, puisque aussi bien, vous êtes invitée à y déjeuner aujourd'hui; racontez la chose au citoyen consul; peut-être bien qu'il écrira un mot gentil à ce pauvre Junot : ça le guérira plus que toutes les drogues de Paris.

— Vous croyez que le Premier Consul fait ainsi des avances aux gens qui l'ont froissé? me répond Mme Junot; cela, j'en doute fort. Enfin, je vais toujours faire atteler pour aller à Saint-Cloud; et si l'on me demande pourquoi mon mari n'est pas avec moi, je répondrai la vérité.

Le lendemain matin, j'arrive aux Champs-Elysées, pour prendre des nouvelles de Junot; je le trouve debout, frais et rose, dans sa belle houppelande à ramages de toutes les couleurs, encore coiffé du madras de mousseline turque qu'il mettait la nuit, et qui lui seyait fort.

— Hé bien, monsieur Alexandre! lui dis-je, — car, depuis son mariage, on ne l'appelait plus Andoche, mais Alexandre, — vous voilà donc relevé de maladie, à cette heure?

— Complètement, mon vieux Pierre! dit-il, l'air radieux, en me tapant sur les fesses (c'était son habitude, et M. de Castellane, dans les souvenirs qu'il a écrits relativement à Junot, a même dit qu'il était bien ennuyeux avec cette manie de tapoter les fesses aux gens), et, l'air animé, il me raconta la scène qui s'était passée la veille. Sa femme ayant dit à Bonaparte qu'il était réellement malade parce qu'il n'avait pu supporter la mine fâchée que lui avait faite son maître adoré, celui-ci avait commencé par maugréer contre la sentimentalité outrée de son aide de camp; puis, il avait brusquement planté là tous les gens qui l'attendaient, fait atteler un cabriolet, et filé au grand galop rue des Champs-Elysées. Là, il entra droit comme un boulet de canon jusque dans la

chambre où Junot sommeillait à demi, en s'écriant : « Eh bien, grande bête! tu as donc tes vapeurs? », alla s'asseoir sur son lit, et se mit à le pincer, lui tirailler le nez, les oreilles, les cheveux, enfin, lui faire des grâces et des mignoteries à sa manière. Ce fut une cure aussi miraculeuse pour ce malheureux que s'il avait avalé un verre de la fontaine Saint-Martial. Il se leva de son lit, et, si extraordinaire que cela paraisse, sa femme m'attesta que la fièvre, pourtant à son paroxysme, était complètement tombée au bout de dix minutes. Lui qui ne pouvait se tenir debout, même le temps de satisfaire un besoin naturel, il alla dans son cabinet de toilette, s'habilla tout seul en grand uniforme, s'enveloppa dans sa cape, et, malgré les protestations alarmées de Bonaparte, tint à reconduire celui-ci jusqu'au village de Neuilly, quoiqu'on fût en pleine nuit. Il revint ensuite à pied, aussi dispos que lorsque, moi, je fais le matin un tour dans mes vignes. Ceci prouve à quel point notre guenille charnelle est gouvernée par les mouvements de notre cœur.

— Vous voyez, monsieur Alexandre, lui dis-je, qu'il ne faut point vous tourmenter pour le citoyen consul. Il est vif, mais il vous aime joliment; et vos chamailleries finissent toujours par s'arranger.

Baste! autant vouloir raisonner un cabri de six mois. Quelques semaines plus tard, la même scène, ou peu s'en faut, recommençait. On était le 20 floréal 1803, et le traité d'Amiens venait d'être déchiré par l'Angleterre qui en avait assez des exigences de Bonaparte. Celui-ci, furieux, envoya à Junot l'ordre de faire coffrer, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, tous les Anglais résidant en France; et Dieu sait s'il y en avait! on n'entendait que leur charabia dans le Palais-Royal. Je vis Junot juste à ce moment (je le voyais d'ailleurs constamment puisque je commandais un de ses régiments de grenadiers); il était dans un état de désarroi et de

consternation indescriptibles. Car c'était un homme sensible et d'une droiture parfaite; tout en lui se révoltait donc à la pensée d'une si horrible injustice, qui devait plonger des centaines d'innocentes familles dans le tourment, la misère et l'anxiété. Comme je le sus plus tard, il alla supplier Bonaparte de le dispenser de cet ordre inhumain. Bonaparte le reçut très mal, et l'accabla encore une fois de ses reproches ridiculement soupçonneux.

— Tu te plais à fréquenter mes ennemis; tu es toujours fourré avec le colonel Green, ce sale Angliche qui te monte la tête contre moi!

A la suite de cette scène, Junot eut encore une nuit de fièvre et de cauchemars épouvantables.

— J'ai rêvé, me dit-il, que je le voyais sous la forme d'un vautour — ou d'un vampire, je ne sais — en train de me déchiqueter le cœur!

Dès l'aube, il alla se promener à grands pas dans son jardin, en proie au plus terrible drame de conscience qu'il ait éprouvé de sa vie. Il se voyait à l'instant d'une brouille sérieuse avec le Premier Consul s'il refusait de lui obéir; et cependant, sa délicatesse, le sens de l'honneur qu'il conserva toujours, furent plus forts que son idolâtrie. Quand il me parla de cette scène, il me sembla entendre le monologue du *Cid*, que je venais d'applaudir à la Comédie-Française, récité par M. Dazincourt; et je trouvai la chose d'autant plus touchante. Enfin, il n'y put tenir; il alla tout droit aux Tuileries et, pâle comme un mort, se jeta à genoux devant Bonaparte.

— Citoyen consul, je vous offre ma vie! dit-il; faites-moi arrêter et fusiller sur l'heure; je mourrai en bénissant votre nom. Mais il m'est impossible d'exécuter l'ordre relatif à l'incarcération des Anglais.

La chose tourna autrement qu'on aurait pu l'espérer. Bonaparte, d'abord stupéfait, puis très perplexe, le releva en le traitant de grand imbécile, et consentit à rap-

porter cet ordre insensé. Plus tard, il dit à Mme Junot :

— J'avais une forte envie de l'embrasser, mon pauvre Junot, tant j'ai trouvé magnifique cette rébellion venant de sa part!

En réfléchissant aujourd'hui à tous ces incidents, depuis le projet de mariage de Bonaparte jusqu'à l'exil de Mme Récamier, qui était amie de Junot, il me semble qu'on y voyait toujours la marque de l'antagonisme subsistant — malgré l'attachement le plus passionné — entre deux natures foncièrement différentes : celle du Français septentrional, assez moyen comme intelligence, mais loyal, généreux même envers l'ennemi, épris de justice démocratique; et celle de l'Italien, jamais gêné par aucun scrupule, qui fait bon marché des moyens, soit mesquins, soit violents, pour arriver à son but. Ah! qu'un poète dramatique, comme, par exemple, M. Baour-Lormian, eût donc écrit une belle tragédie sur ce sujet! Seulement, pour toucher le public, il aurait fallu changer le sexe d'un des personnages, et représenter un souverain adoré de sa maîtresse, qui, cependant, ne peut se résoudre à lui obéir, lorsque ses intentions sont contraires aux lois de l'honneur...

SUZANNE DE CALLIAS.

(A suivre.)

PRIÈRES

I

Seigneur, le soir déjà monte de la vallée.
Sur les chemins, des pas amis s'éloignent, plus confus,
Et je songe à l'Enfant très humble que tu fus,
Et j'évoque un petit village, en Galilée.

Au temps des oraisons candides, je me plus
Chaque dimanche, à voir sur les vitraux des fenestrages,
La crèche de l'étable où l'étoile des Mages
Guida les rois dorés et les bergers velus.

Silencieux, à la tâche déterminée,
Sur son établi se courbait le charpentier.
Et par la porte grande ouverte au fond de l'atelier,
Entrait le calme lumineux de la journée.

Or, devant ta maison, de fiers soldats romains
Chevauchaient un matin, dans le soleil et la poussière;
Et tu tendis vers eux tes bras joyeux. Ta mère,
Ta mère qui savait, te détourna les mains

Et plus fort, te serra contre elle, sans rien dire
Du secret confié par l'Ange... Et devinant
Les épines, le bois, la boue et le fer du Tourment,
Elle étouffe un sanglot sur ton premier sourire.

Car elle voit, au fond d'un rêve, en un décor
D'oliviers que les vents tordent, sous les nuées
Livides qui s'enfuient, fantastiques, au bord
Du ciel, une croix où tes mains qu'ils ont clouées

Semblent, vers l'immense horizon, se tendre encor...

II

Comme ceux qui, depuis le temps des douze apôtres,
Chaque automne ont semé le blé de l'an qui vient,
Je gagne simplement mon pain quotidien.
Seigneur, je ne suis qu'un homme parmi les autres.

Les os de mes aïeux ont mêlé leur poussière
En ce champ que retourne, au matin, mon labour.
Et l'air que je respire et dont je vis est lourd,
Lourd de l'esprit des morts qui fume de la terre.

Et toujours, au-dessus des foules qui écoutent
Choquer les glaives et sonner l'or des marchands,
Ton geste de miséricorde aux pauvres gens,
Que grandissent les bras des croix, au bord des routes!

Autour de moi, l'odeur de la chair chaude flotte.
Et j'ai la honte, ô Corps vaincu, resté debout,
De lamentables vers que lit seule et qu'absout,
Une qui se souvient, peut-être, et qui sanglote.

Mais l'enfant amoureux des romantiques peines
— Lignes, musiques, mots, couleurs — sans espérer
Qu'un narcisse fleurisse, et las de se mirer
Meurt en l'azur imaginaire des fontaines.

Tendresse, vanité des lâches! Je vois comme,
Droit devant eux, visage au vent, les sages vont!
Ciels. Océans. Courses des astres. Horizons.
Cris. Ruts. Orgueils. Dédain des fleurs sous mes pas d'homme...

Les étoiles, mes mains rudes les ont touchées.
Je vais, face au soleil qui brûle mes remords.
Et loin des routes que mes livres ont jonchées,
Mes pieds tassent la terre où j'enfouis les morts,
O vrai Dieu, décloué des croix qui sont couchées...

MAURICE MARDELLE.

ORIGINE NÉOLITHIQUE DES ALPHABETS MÉDITERRANÉENS

A la preuve archéologique tirée des industries associées, ornées de caractères alphabétiformes, sur lesquelles nous avons basé notre classement chronologique de la station de Glozel, viennent, s'ajouter de nombreux arguments d'ordre linguistique. Si, en effet, l'alphabet de Glozel, avec une centaine de signes. constitua le fonds commun où les peuples de souche néolithique puisèrent selon leur génie propre, nous devons retrouver en lui les prototypes des lettres les plus caractéristiques des autres alphabets.

Tout d'abord ce n'est qu'à un examen superficiel qu'on pourrait se demander si cet alphabet n'a pas puisé dans les langues méditerranéennes au lieu de les alimenter. Non seulement il existe dans l'alphabet de Glozel de nombreux signes qui lui sont propres, mais, beaucoup plus riche en caractères, il pouvait en donner une vingtaine à chaque écriture, alors que, pour atteindre au total des siens, il lui eût fallu absorber tous les alphabets méditerranéens. Et comme la similitude des formes linéaires est trop grande pour qu'il n'y ait pas eu filiation, cette simple constatation numérique indique déjà que la diffusion n'a pu s'effectuer que du plus riche aux plus pauvres, de Glozel à la Méditerranée.

Mais voyons les différentes théories qui, jusqu'à ce jour, se sont disputé l'explication de l'origine du premier alphabet.

Dans la *théorie de de Rougé*, on fait dériver le phénicien du *hiératique égyptien*. Mais, comme on a pu le voir par l'examen du tableau comparatif que nous avons donné

Égypte { Préhistoire et 1ère Dynastie | Glozélien

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28

Fig 1

Egypte {Préhistoire et 1ère Dynastie	Glozélien	
		29
		30
		31
		32
		33
		34
		35
		36
		37
		38
		39
		40
		41
		42
		43
		44
		45
		46
		47
		48
		49
		50
		51
		52
		53
		54
		55

Fig. 1 *bis*

dans notre article sur *l'Invention et la diffusion de l'alphabet néolithique*, cette démonstration de filiation est tellement laborieuse qu'en réalité, comme le dit M. Flinders Petrie, « il n'y a que deux lettres sur 22 pour lesquelles cette hypothèse paraît plausible ».

Plus tard, *Deecke* voulut rechercher l'origine de l'alphabet phénicien dans les *cunéiformes*. Mais comme il dut, pour soutenir sa thèse, emprunter ses exemples à des écritures d'époques et de lieux très différents, ses rapprochements perdent de leur valeur (Dr Contenau).

La théorie d'*Evans* veut établir pour le phénicien une *origine Crétoise*, en partant de plusieurs écritures du monde égéen, à éléments communs. Mais cette théorie laisse la question en état, puisque l'alphabet prototype d'où seraient nées ces écritures égéennes reste à trouver.

La théorie de *Gardiner* réclame pour l'alphabet une *origine sinaïtique*. Mais la plus ancienne inscription phénicienne, celle d'Ahiram, montre, comme le dit le Dr Contenau (1), que « pour les lettres où la différence est notable entre le Sinaï et la stèle de Mesa qui a servi à la comparaison, on ne trouve pas d'intermédiaire dans Ahiram ».

Il semble donc bien impossible de trouver l'origine de l'alphabet phénicien dans le hiératique égyptien, les cunéiformes, les écritures du monde égéen, les inscriptions de la presqu'île du Sinaï.

Voyons maintenant si l'on peut considérer le phénicien comme la source des alphabets méditerranéens.

Dans un important ouvrage de linguistique, *The Formation of the Alphabet*, M. Flinders Petrie dit qu' « il est impossible que le court alphabet phénicien, ou tout autre fonds semblable, ait été le point de départ de tous les systèmes d'écriture connus ». Il considère que l'origine des alphabets ne peut être trouvée que dans un corps de signes très étendu (*wide-spread body of signs*). « Nous ne som-

(1) *La Civilisation phénicienne*, par le Dr Contenau, Payot, Paris, 1926.

mes, ajoute-t-il, qu'au début de ce grand problème et un jour viendra où un plein panier de tessons trouvés dans quelque ville inconnue de l'Asie Mineure ou de la Mésopotamie ouvrira un nouveau chapitre. »

Ce chapitre qu'entrevoyait M. Flinders Petrie, nous l'avons ouvert au mois d'avril dernier en publiant *l'alphabet de Glozel*... non d'après des trouvailles effectuées en Asie Mineure ou en Mésopotamie, mais d'après celles que nous avons faites au centre même de la France.

Avec l'alphabet néolithique de Glozel, nous avons découvert les prototypes communs d'où sont issus les alphabets méditerranéens. Et la grande diffusion de signes semblables dans les contrées les plus lointaines constitue la preuve indéniable d'une même origine aux époques les plus reculées.

Comme le fait remarquer M. Flinders Petrie, « ce sont en effet des signes et non des peintures qui constituent le système primitif ». Même en Egypte, bien avant l'adoption des hiéroglyphes, « dès la première civilisation préhistorique », il existait une écriture linéaire *très proche des Caractères de l'Ouest* (fig. 1).

Egyptien | Phénicien (ahiram) | Glozélien

Fig. 2

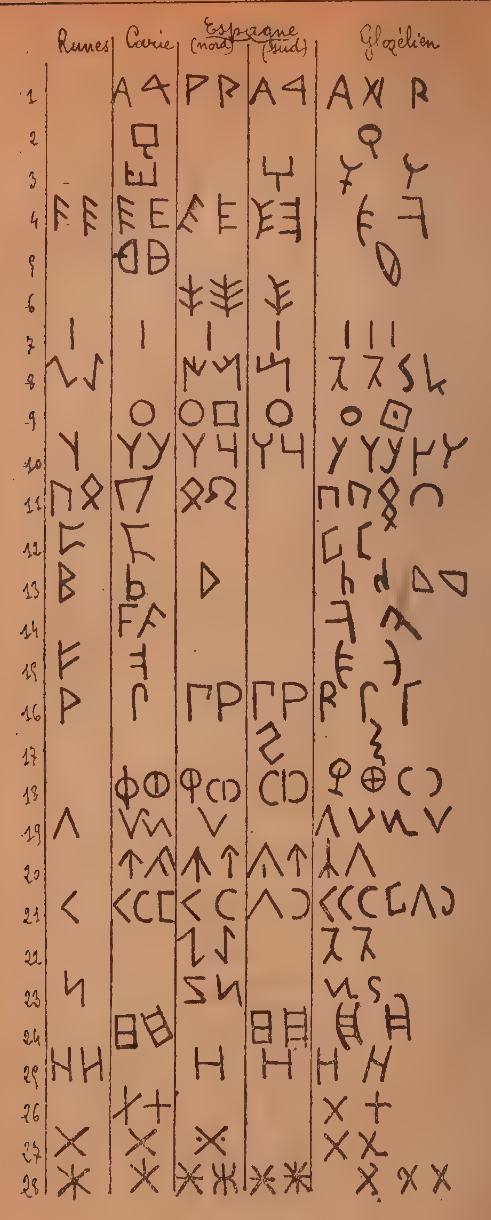

Runes
Carie
Espagne
(nord)
(sud)
Glozélien
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28

Fig. 3

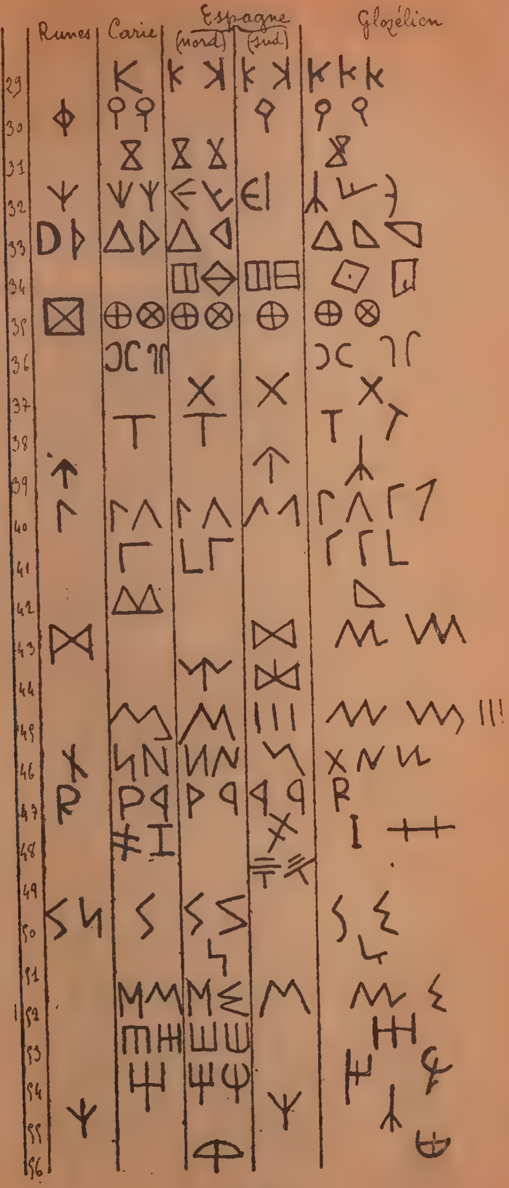


FIG. 3 *bis*

M. Flinders Petrie a pu relever de nombreux signes sur des poteries remontant à cette époque (2). D'autres, datant de la 1re dynastie, se trouvaient mélangés à des hiéroglyphes. Cependant, comme il n'y en avait jamais plus de deux assemblés, M. Flinders Petrie ne les considère que comme des marques de propriétaires (*in the stage of owner's marks*), alors que l'on peut regarder les tablettes inscrites de Glozel comme les premiers monuments de l'alphabet en tant que système.

Nous allons voir, maintenant, que si la démonstration de la filiation égyptienne des signes phéniciens avait paru si laborieuse dans la théorie de de Rougé, elle ne souffre plus aucune difficulté avec les signes néolithiques de Glozel (fig. 2). Il est même à noter que, si nous faisons intervenir des signes phéniciens plus anciens que ceux qui avaient servi de base à de Rougé, ceux par exemple de l'inscription d'Ahiram (1250) au lieu de ceux d'Eshmunazar (500), la correspondance est encore plus complète avec les signes de Glozel, et devient de plus en plus problématique avec le hiératique égyptien (3).

De même, il est impossible de voir dans le phénicien la source de tous les alphabets méditerranéens, puisqu'ils contiennent des caractères qui ne sont pas sémites. Si les alphabets ibériques, par exemple, comme le dit Berger dans son *Histoire de l'Ecriture*, étaient nés directement du phénicien, il faudrait admettre que c'est à une époque très reculée et qu'ils n'ont plus varié depuis, puisque c'est aux anciennes formes phéniciennes qu'ils ressemblent. D'ailleurs ils possèdent des caractères qui leur sont propres et dont on ne retrouve les prototypes que dans le fonds néolithique de Glozel. Cette source unique d'une

(2) « The prehistoric Egyptian signs are entirely derived from the marks upon pottery found in the forms of that age. » *The Formation of the Alphabet*, by W. M. Flinders Petrie, London, 1912.

(3) L'alphabet phénicien tiré de l'inscription d'Ahiram et les caractères correspondants égyptiens ont été pris dans *La Civilisation phénicienne* du Dr G. Contenau.

Chypre | Crète | Égéen | | Chypre | Crète | Égéen

Fig. 4

Libyen Glozélien

Fig. 5

grande richesse de caractères et d'une époque très reculée peut seule nous expliquer la présence de signes semblables dans les alphabets aussi éloignés que ceux de l'Espagne et de la Carie (fig.3.)

Nous observons également que, dans le monde égéen, où un système d'écriture linéaire précéda la pictographie, les formes les plus caractéristiques de chaque idiome ont leurs prototypes sur nos tablettes d'argile (fig. 4).

Il n'est pas jusqu'aux *runes* qui, contrairement à ce qu'on avait cru, ne soient une branche des alphabets méditerranéens issus de la souche néolithique (fig. 3). Car, « tout ce qu'elles ont de commun avec le grec et le latin, nous dit M. Flinders Petrie, elles l'ont également avec les autres alphabets et elles ont des signes semblables à ceux de l'Espagne, de la Carie et de Chypre qui ne se retrouvent pas dans le grec et le latin ». La seule conclusion logique est que les runes dérivent en partie du vieux fonds préhistorique, comme nous l'avons montré dans une étude précédente (4) pour les alphabets pré-helléniques influencés plus tard par le phénicien et les alphabets italiques qui deviendront tributaires du grec.

) *Invention et diffusion de l'Alphabet néolithique*, par le Dr A. Morlet, « Mercure de France », 1er avril 1926.

Aussi bien, à la théorie d'un alphabet primitif phénicien d'où seraient venus tous les autres, nous opposons la notion d'alphabets méditerranéens dérivés d'un prototype néolithique où les peuplades de même souche avaient puisé la forme de leurs lettres.

Enfin si nous établissons à part un tableau comparatif avec le Libyen (fig. 5), c'est qu'il est probable, comme le dit Flinders Petrie, que les Tifinars modernes en descendent et qu'un jour on pourra peut-être y retrouver certains éléments d'interprétation de nos signes. Cependant il ne faut pas oublier qu'il ne peut s'agir ici, comme dans les autres tableaux comparatifs (5), que de la morphologie des caractères alphabétiformes. Et quoique les écritures méditerranéennes aient puisé dans les signes néolithiques de Glozel la forme de leurs lettres, elles ne peuvent nous en faire retrouver la signification, puisqu'elles ne leur ont pas conservé leurs premières valeurs idéographiques ou syllabiques.

Dr A. MORLET.

(5) Pour établir nos tableaux comparatifs avec le glozélien, nous avons pris comme base pour les caractères linéaires égyptiens, ibériques, cariens, égéens, libyens, etc..., les listes données par M. Flinders Petrie dans *The Formation of the Alphabet.*

GARIBALDI
ET LES ÉTATS-UNIS

A cause des prouesses policières d'un Ricciotti Garibaldi, on a, ces temps derniers, beaucoup pensé, par contraste, à ce que fut l'aïeul de cet individu. Ainsi P.-B. Gheusi a rappelé que son Toulousain de père avait été matelot sous les ordres de Garibaldi, avec un mousse qui était le futur père de Léon Gambetta, et un passager qui était le futur pape Pie IX.

C'est peut-être le moment de raconter des incidents qui ont été négligés, on se demande pourquoi, par tous les biographes du grand paladin, et en conséquence desquels celui-ci a failli jouer un rôle de premier plan dans la guerre de Sécession, le plus important de tous les conflits qui aient ensanglanté la planète entre 1815 et 1904.

Après avoir de son mieux défendu l'éphémère République Romaine, en mai et juin 1849, contre l'armée que la France avait envoyée au secours du Pape, Garibaldi s'enfuit à travers l'Italie méridionale, épouvantable exode que j'ai relaté ailleurs. Il souffla un peu à Tunis, puis à Gibraltar, puis à Tanger, s'installa à Liverpool, ne tarda guère à passer l'Atlantique.

Il débarquait à New-York le 30 juin 1850. Les journaux demandaient qu'on lui décernât une réception grandiose. Voici, par exemple, comment s'exprimait *The Tribune* :

Le steamer *Waterloo* est arrivé ce matin de Liverpool, ayant à son bord un homme dont la gloire est universelle à juste titre, Garibaldi, le héros de Montevideo, le défenseur de Rome. Tout le monde ici l'accueillera comme il convient à son caractère chevaleresque et aux services qu'il a rendus à la cause de la liberté.

Et immédiatement l'on prépara des cérémonies, dont un banquet dans Astor House.

Garibaldi se déroba aux ovations, se cacha dans une famille amie, à Staten Island. Il comprenait cependant l'impossibilité de ne pas remercier, au moins remercier, le comité qui avait organisé le banquet, et il lui écrivit :

Une manifestation publique de ce genre est superflue pour me prouver la sympathie qu'ont inspirée à mes compatriotes immigrés ici, au peuple américain à tous les vrais républicains, les déboires dont j'ai souffert, et pour témoigner de leur dévouement à la cause qui m'a valu ces déboires. Certes, une démonstration solennelle de ces sentiments serait éminemment réconfortante pour moi, exilé de ma patrie, séparé de mes enfants, et tout endolori du coup dont une intervention étrangère a frappé mon pays. Mais vous concevrez que je préfère l'éviter, et devenir, dans le calme et la retraite, citoyen de cette grande république d'hommes libres. J'aspire à ne plus naviguer que sous son pavillon, je ne veux plus penser qu'à gagner ainsi ma vie, en attendant une occasion qui me permettrait de travailler, avec plus de chances de succès que dans le passé, à débarrasser mon pays de ses oppresseurs, étrangers ou non.

Il demanda en effet la naturalisation. La requête resta sans réponse. On n'osait pas lui notifier le refus qu'imposait la législation en vigueur.

Au lieu de naviguer sous le pavillon étoilé, il s'établit fabricant de chandelles. Mais une profession de cette catégorie ne pouvait le garder longtemps. Il passa dans l'Amérique du Sud, fut capitaine au long cours pour une firme péruvienne. Puis ses amis politiques le rappelèrent en Europe, le présentèrent à Cavour, et il organisa les fameux Chasseurs des Alpes. Nous n'avons pas à parler des événements subséquents. Ils sont d'ailleurs bien connus.

Quand le royaume de Naples et Sicile eut été incorporé aux Etats de Victor-Emmanuel II, la *North American Review* de janvier 1861, par la plume de Henry Théodore Tuckerman, expliqua aux bonnes gens du Nouveau Conti-

nent qu'un pareil événement était dû surtout aux prodigieux efforts de Garibaldi et de ses mille chemises rouges.

Le héros chargea son ami Augusto Vecchi de remercier Tuckerman, et Vecchi se permit un excès de zèle qui allait susciter des incidents abracadabrants le long de presque trois années. Il adressa à l'Américain une brève lettre qu'il avait au préalable soumise à son chef, et un long post-scriptum dont ledit chef ne connut la teneur que quatre ou cinq mois après. Il était exposé là que Garibaldi, ayant accompli la majeure part de la mission à laquelle il avait voué sa vie, se trouvait disponible, en ce moment, pour des tâches analogues en d'autres contrées. Tuckerman recevait donc le conseil d'inviter le grand homme à offrir aux Fédéraux, aux Nordistes, le concours de son expérience militaire et de son prestige universel.

On ignore si Tuckerman écrivit dans ce sens à Garibaldi, il est même probable qu'il évita cette manière de céder aux suggestions de Vecchi. Mais l'on sait qu'il montra la lettre de celui-ci à tout le monde, y compris le gouvernement de Washington. Et, comme c'était à prévoir, tout le monde, y compris ce gouvernement, attribua à Garibaldi en personne l'inspiration du post-scriptum.

Le 8 juin, Mr. Quiggle, consul des Etats-Unis à Anvers, qui avait connu Garibaldi à New-York en 1851, lui écrivit :

Les journaux de partout assurent que vous êtes disposé à vous rendre aux Etats-Unis pour vous joindre à l'armée du Nord. Il est évident que des milliers d'Italiens, de Hongrois, etc., accourront immédiatement sous vos ordres, et que des milliers, des dizaines de milliers d'Américains accepteront avec fierté de se battre en avant à leur tête le Washington de l'Italie. Je vous serais reconnaissant de me faire savoir si vos intentions sont bien celles que l'on vous prête. Dans le cas de l'affirmative, je m'empresserais de résigner mes fonctions consulaires pour soutenir avec vous par les armes un gouvernement composé d'hommes que je tiens pour les dignes successeurs des Washington, des Franklin, des Jefferson.

De Caprera, le 27, Garibaldi répondit :

La nouvelle, donnée par les journaux, de mon prochain voyage aux Etats-Unis, n'est pas exacte. J'ai eu, et j'ai encore, un vif désir de me rendre là-bas, mais beaucoup de choses m'attachent ici. Cependant si votre gouvernement, saisi par vous de la question, jugeait mes services de quelque utilité, je me rendrais en Amérique, à moins d'en être empêché par une nouvelle nécessité de défendre ma patrie. Veuillez me dire si le problème qui s'est posé chez vous est réellement et exclusivement celui de l'émancipation des noirs. Je serais très heureux de vous avoir pour compagnon dans une guerre à laquelle je participerais alors par devoir autant que par sympathie.

On n'était pas près de lui répondre avec netteté au sujet de ce problème, qui était primordial à ses yeux. Il ne lui échappait point que la Sécession avait des causes multiples, et que les Confédérés, les Sudistes, n'étaient pas dans leurs torts sur toute la ligne, en matière de droit naturel ou écrit. Il savait que des Français, tous connus et estimés de lui, exerçaient des commandements dans les deux camps, mais il prétendait, lui, ne se mêler à une guerre civile que si quelque grand principe national ou humanitaire y était en jeu positivement.

Quiggle envoya à son gouvernement copie des deux lettres. La situation des Nordistes semblait presque désespérée, à ce moment. Lincoln se hâta d'expédier à Sanford, son ministre plénipotentiaire à Bruxelles, les instructions suivantes :

Se rendre sans délai à Caprera auprès de l'éminent soldat de la liberté. Lui dire que, selon l'opinion de ce gouvernement, ses services, dans l'actuelle lutte pour l'unité et la liberté du peuple américain, seraient énormément utiles, et qu'en conséquence ils sont désirés et sollicités. Ce gouvernement, ajouterez-vous, a confiance qu'il acceptera une telle invitation si cela lui est possible, car il se rendra compte que si jamais l'Union Américaine venait à succomber, la cause de la liberté humaine, sur ce continent, et en Europe, et dans le reste du monde, en subirait un contre-coup désastreux. L'aviser enfin qu'il recevra le grade de major général

dans l'armée des Etats-Unis, avec les émoluments correspondants, et l'assurer que cette nomination sera chaleureusement approuvée par tout le peuple américain.

Sanford commença par aller causer à Anvers avec Quiggle. Il lui importait de s'initier à la genèse de l'affaire. Ensuite il voulut consulter son collègue en Italie, Marsh, qui résidait à Turin, puisque Florence ne devait être choisie pour capitale que trois années plus tard. Marsh, étonné, froissé aussi que Lincoln ne se fût pas adressé à lui directement et exclusivement, appliqua à son visiteur une douche. Il avait d'ailleurs beau jeu. On se préparait dans la coulisse à compléter, par la conquête des Etats Pontificaux, l'unification de l'Italie. Le gouvernement de Victor-Emmanuel II agirait comme il avait fait pour Naples et la Sicile. Une bande de volontaires, politiquement indépendants et irresponsables, se jetterait sur Rome. S'ils échouaient, tant pis pour eux. S'ils réussissaient, on daignerait agréer d'eux le beau cadeau représenté par la Ville Eternelle. En tout cas, Garibaldi était leur chef tout désigné.

Sanford, découragé par ces révélations, jugea inutile de se rendre à Caprera. Il se contenta de faire porter une lettre à Garibaldi par un attaché de la légation de Turin. A cette missive rédigée conformément aux instructions de Lincoln, Garibaldi répondit qu'il s'estimait obligé de solliciter l'avis de son souverain. Que celui-ci déclarât n'avoir pas besoin de lui avant plusieurs mois, et l'affaire était conclue.

Vecchi alla à Turin. Le roi lui dit que Garibaldi était absolument libre de rester à Caprera ou de voyager, fût-ce au delà des mers, et pour les motifs qui lui conviendraient.

Cela ne signifie pas que Marsh s'était trompé, ou avait trompé son collègue, mais qu'il avait indiqué à Sanford les deux partis qui militaient autour du gouvernement, et celui des deux qui lui paraissait destiné à triompher dans un délai assez court. Le monarque lui-même était de cœur

avec le parti de l'action prochaine contre Rome. Seulement il était contraint de favoriser le parti de l'action différée, et il eût été enchanté que Garibaldi, en s'éloignant de son plein gré un bon moment, eût semblé renforcer cette tendance.

Il avait ses raisons pour craindre que la Papauté fût défendue de nouveau par Napoléon III, qui personnellement n'était certes pas clérical, mais qui ne pouvait se maintenir au pouvoir sans l'appui de l'Eglise, et n'était capable de rien refuser à la belle et bigote Espagnole dont il avait fait sa femme. Or, le Piémontais se demandait si le secours de la France ne suffirait pas, cette fois encore, à conserver ou restituer au Souverain Pontife sa puissance temporelle. D'autre part il répugnait à feindre, si prématurément du moins, d'oublier que Napoléon III l'avait aidé à conquérir, avait en somme conquis pour lui la Lombardie, et ensuite veillé à ce que personne n'intervînt en faveur des dynasties de Toscane, de Parme et de Modène, de Naples.

Vecchi, récidiviste des initiatives compromettantes pour son chef, communiqua la réponse royale à Sanford seul. L'Américain se précipita à Gênes, y affréta un *vaporetto*, et le 8 septembre il débarquait à Caprera.

Garibaldi, depuis deux mois, avait beaucoup réfléchi, sur son îlot. Le problème de l'émancipation des noirs le tourmentait plus que jamais. Et puis il avait contracté quelque mégalomanie, à recevoir presque chaque jour des messages laudatifs, hyperboliquement laudatifs, de toute l'Italie, ou plutôt de l'Europe entière, et des délégations, et des espèces de pèlerins, qui le traitaient en demi-dieu. Il déclara à Sanford qu'il était loin d'avoir renoncé à aller se battre pour les Nordistes, mais qu'il ne franchirait pas l'océan avant d'avoir reçu par écrit l'assurance officielle qu'il serait le généralissime de leurs armées. En outre, il exigeait qu'on lui donnât pleins pouvoirs pour proclamer, dès son arrivée, l'abolition de l'esclavage sur l'entière étendue des Etats-Unis.

L'autre souleva deux objections. D'abord, c'est au président de l'Union que la Constitution de celle-ci attribue le commandement suprême de toutes les forces de terre et de mer, et il n'était pas probable qu'une première dérogation à ce principe fût consentie au profit d'un étranger, même du plus glorieux et du plus vénéré des étrangers. Quant à l'affranchissement absolu de tous les noirs, il était bien dans les desseins du gouvernement de Washington, mais il n'avait pas encore été promis officiellement, et Lincoln n'admettrait pas que l'on fût fondé à lui reprocher d'avoir soudain adopté la mesure sous une pression extérieure.

Garibaldi refusa courtoisement de discuter davantage, et Sanford se retira bredouille.

Il regagna la légation de Turin, et s'y concerta avec son collègue sur les termes du rapport à envoyer à Washington. Au même moment, un journal de la capitale piémontaise annonçait que Garibaldi venait d'accepter le commandement en chef de l'armée nordiste.

Faut-il supposer une insuffisance de discrétion chez Vecchi, ou chez Marsh ? On doit comprendre plutôt que les murs de la légation avaient des oreilles, bizarrerie architecturale qui, en Italie, a été de mode en tout temps, et fait encore fureur.

Le mouvement d'opinion qu'avaient voulu déclencher les auteurs de l'information, membres, évidemment, du parti de l'action prochaine contre Rome, ce mouvement se produisit avec une ampleur grandiose. La presse entière protesta avec douleur, indignation, etc., surtout avec éloquence, contre le projet attribué au héros national. Celui-ci reçut par centaines les adresses où on le conjurait de ne pas abandonner sa patrie à la veille d'une journée décisive. Le roi et les ministres furent mitraillés de pétitions qui leur enjoignaient d'interdire et d'empêcher le départ de Garibaldi.

Le silence tomba sur l'affaire au bout de deux ou trois semaines, et en Italie comme aux Etats-Unis. Car tout

vacarme a sa fin, même en Italie, et même aux Etats-Unis. Et l'oubli s'ensuivit d'autant plus vite, que les Nordistes, sous la direction de Grant, de Butler, de Sheridan, de Sherman, se mettaient à remporter victoire sur victoire, — et que Garibaldi, entraîné, poussé, bousculé par les impatients, appelait ses Mille, dispersés depuis plusieurs mois vers tous les points cardinaux, et préparait enfin la suprême attaque.

Inutile de rappeler comment Rattazzi, le lamentable successeur d'un Cavour, la fit échouer.

Le 29 août 1862, dans l'Aspromonte, Garibaldi, sa troupe encerclée, décimée, lui même criblé de blessures, tendait la garde de son épée au colonel Pallavicino.

Dès le 1er septembre, un certain Théodore Canisius, consul des Etats-Unis à Vienne, éprouva le besoin de lui écrire pour lui donner le conseil d'en revenir au projet de 1860, d'aller prendre un commandement chez les Fédéraux.

Il est à craindre, affirmait-il, que vous ne soyez obligé d'attendre longtemps une occasion nouvelle de travailler à l'achèvement de votre grande œuvre patriotique. Profitez donc de ce répit pour seconder mon gouvernement, qui poursuit, lui aussi, une tâche éminemment humanitaire.

La réponse partit de Varignano le 14.

Vous savez que je suis prisonnier, et grièvement blessé, et vous concevez que pour l'instant je ne puisse disposer de moi-même. Je crois cependant que l'on me rendra la liberté, et que je guérirai. Alors en effet il me serait possible de satisfaire à mon désir de servir la grande république américaine, dont je suis citoyen, et qui combat aujourd'hui pour la liberté universelle.

Libéré, voire amnistié, il le fut bientôt. Egalement rétabli, grâce à la science et à l'art de Nélaton, dépêché auprès de lui par Napoléon III, qui se rappelait souvent son carbonarisme d'antan, admirait beaucoup Garibaldi, et avait de très bons mouvements chaque fois qu'il pouvait agir sans avoir écouté ou consulté Eugénie.

Quant à la qualité de citoyen des Etats-Unis, nous avons vu qu'elle n'existait que dans l'imagination de Garibaldi. Enfin le mot : aujourd'hui, était une allusion à une information officieuse répandue par le gouvernement de Washington sur sa ferme intention de proclamer l'abolition de l'esclavage, — ce qui, pourtant, ne devait advenir que le 1er janvier suivant.

Garibaldi prit au sérieux ce qu'il regardait comme une seconde et décisive phase de négociations, et il est à peu près certain que cette fois il eût accepté d'être simplement l'un des généraux de là-bas et non pas le généralissime.

Le 5 octobre, il envoya à Marsh le fidèle et l'infidèle Vecchi. Marsh, ignorant la lettre du consul de Vienne, crut que Garibaldi à présent offrait son concours spontanément. Il en écrivit le 8 à son chef le ministre d'Etat, c'est-à-dire le ministre des Affaires étrangères.

Celui-ci n'avait pas encore reçu cette lettre, qu'il avait déjà eu connaissance de la démarche dudit consul, lequel ne s'était pas assez méfié de la police autrichienne et de son cabinet noir. Il avait expédié sur-le-champ au pauvre Canisius une dépêche de révocation. Avoir écrit au nom de son gouvernement sans invitation ni autorisation de celui-ci, sans même que le ministre d'Etat en eût été avisé ! Et avoir risqué un incident diplomatique en qualifiant de grande œuvre patriotique une entreprise que le gouvernement italien avait combattue par les armes !

Marsh, lui, attendit toujours en vain une réponse, et jugea prudent de ne la point réclamer.

Garibaldi aussi. Et les Etats-Unis ne s'en portèrent pas plus mal, l'armée fédérale ayant tout « fait par elle-même », selon la formule du *Risorgimento*.

Le grand paladin devait d'ailleurs, à sept années de là, démontrer, bien plus près de l'Italie, qu'il n'était pas seulement un patriote, qu'il se considérait comme le champion né de toute belle cause dans n'importe quel pays Ce fut

lorsque, passant l'éponge sur les souvenirs de la Rome de 1849, et de Castelfidardo, et de Mentana, il se jeta avec sa légion dans la France enfin républicaine, et se battit pour nous si magnifiquement.

A. CHABOSEAU.

LE CHOIX D'UN AMANT[1]

—

XIII

Depuis trois jours, le chevalier cuve sa rancœur.

Il ne se repent pas de sa fausse manœuvre, au contraire il s'en enorgueillit, et dans la résistance de la marquise de Candiac, ne voit qu'une raison de plus de s'obstiner et de vaincre. Si les conquêtes faciles sont insipides, celle-ci sera de haut goût. Ses anciens triomphes ne seront rien à côté du prochain. Séduire une dévote en contrefaisant le dévot, c'est à la portée du premier béjaune. Mais devenir l'amant d'une femme qu'on a blessée, et presque forcée à vous haïr, voilà qui en vaut la peine!

Il réfléchit.

Peut-être aurait-il dû, l'autre jour, aller jusqu'au bout. Elle aurait crié. Eh bien, quoi? Les domestiques n'auraient certainement pas bougé. Quant à Margot, ou bien Suzon l'aurait retenue, ou bien elle serait venue mais pour assister à la consommation de la défaite de son amie : une mauviette comme Gisèle était incapable d'une longue résistance, et tout aurait été fini quand l'autre aurait paru; du coup, Margot aurait éclaté de rire et tout le monde en aurait fait autant.

Assurément, il eût mieux valu que le rire fût de la fête dès le début. Mais avec les femmes on ne sait jamais de quoi il va retourner. Surtout les grandes dames! C'est égal, on aurait pu s'attendre à mieux. Pour une, capable de faire sottement son Arsinoé, comme la mar-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 680, 681, 682 et 683.

quise, combien d'autres qui, comme la baronne, eussent été ravies de la passade! Oui, avec Margot à la place de Gisèle, et une autre délurée avec Suzon, quelle gentille orgie à quatre aurait pris place dans les souvenirs galants du chevalier! Inutiles regrets...

Mais le passé est passé, et l'avenir seul importe. Il s'agit de mieux combiner le prochain coup, et ici Russan a besoin de toute sa maîtrise. Proposer à la marquise un nouveau rendez-vous, il n'y faut pas songer. La faire tomber à l'improviste dans un piège décisif, ce serait préférable. Mais quel piège? Un enlèvement, oui, voilà qui met un homme à la mode. Chacun sait que le chevalier courtise la marquise, et que celle-ci ne le regarde pas d'un œil trop cruel, tout le monde croira donc que l'amoureuse est de connivence avec l'amoureux, et personne ne croira à un coup de force. En mettant les choses au pire, le marquis se croira, peut-être, obligé, pour la galerie, de croiser le fer avec le séducteur de sa femme; eh bien, la rencontre se passera correctement, et le lendemain on redeviendra bons amis. Candiac et Russan ont tant de motifs de rester d'accord!

La semaine prochaine, le comte d'Artois donne une grande fête à Bagatelle, et comme on prépare illuminations et feu d'artifice, les invités ne se retireront qu'après minuit. La marquise, qui ira là certainement, rentrera à Versailles à travers les bois entre 1 heure et 2 heures du matin. Voilà bien l'occasion rêvée.

Réfléchissons. L'enlever brutalement et directement? Non, ce serait maladroit et M. Lenoir pourrait y trouver à redire. Il faudrait quelque chose de plus sinueux. Voici. Le carrosse de la marquise serait attaqué dans le bois de Fausse-Repose, entre Saint-Cloud et Versailles, par trois ou quatre malandrins qui auront l'air d'en vouloir à ses bijoux ou même à sa personne. Le cocher et les laquais prendront certainement la fuite. Les brigands restés seuls font descendre la marquise de sa voiture sur la

route. Mais à ce moment, le chevalier, qui, lui aussi, rentre à Versailles, arrive au grand galop, il tombe l'épée haute sur les malandrins qui n'attendent que la péripétie pour se disperser, et Russan, maître du champ de bataille, s'incline respectueusement devant celle qu'il vient de sauver du déshonneur, peut-être de la mort. Une femme, en ce cas, peut-elle refuser quelque chose à son sauveur? Il y aura là, tout près, une chaumière inhabitée où l'on sera à l'aise pour attendre le petit jour, et les deux amants en sortiront brisés d'émotion et de plaisir.

Russan hoche un peu la tête. Tout cela s'arrange trop bien. Il faut entrer dans les détails. Le cocher et les laquais peuvent résister, ou du moins ne s'éclipser qu'à demi pour reparaître quand les bandits auront été mis en fuite, alors ils reprennent leurs places et le carrosse s'éloigne, laissant Russan comme devant... D'autre part, mettre lesdits domestiques dans la confidence, cela peut devenir grave s'ils refusent et dénoncent, ou seulement s'ils acceptent et jasent. Il faut plutôt que les affidés s'occupent d'eux, les pourchassent, démolissent une roue du carrosse pour l'empêcher de reprendre la route. Alors le chevalier et la marquise restent en tête-à-tête forcé. Comme on ne peut vraiment pas passer la nuit sur une grand'route, il va frapper à l'huis de la chaumière voisine, et personne ne répondant de l'intérieur, il enfonce la porte et trouve au dedans, surprise délicieuse, un lit très confortable avec tout ce qu'il faut pour passer une nuit d'amour romanesque. Au petit jour, on regagne le carrosse. Le chevalier répare la roue, il faudra qu'elle soit simplement démise et non cassée, monte sur le siège, et fouette cocher! il ramène triomphalement à Versailles son Andromède, en recevant d'un air modeste les éloges de tous pour son héroïsme.

Oui, en gros, cela peut aller, mais dans les détails, que de points à préciser, que d'anicroches à prévoir dont une seule peut tout compromettre! Un moment, Russan pense

à accourir en sens contraire non pas seul et à cheval, mais en cabriolet avec un domestique: on peut avoir besoin d'un aide quand il s'agit de faire entendre raison à une femme irritée. Mais décidément non; il vaut mieux être seul, la marquise sera glacée d'épouvante, elle se laissera faire, il y a déjà trop de gens dans la confidence avec les faux bandits! Sans doute le coup peut rater, eh bien il ratera; cela vaut mieux que de s'exposer, pour le faire réussir, à avoir affaire à ces messieurs de la maréchaussée.

On peut, d'ailleurs, toujours préparer les choses, car, bien combiné, le coup ne doit pas rater. Le chevalier a quelques jours devant lui, c'est suffisant. Une promenade attentive sur la route qui traverse le bois lui fait vite trouver la maison inhabitée, non loin du chemin, où il pourra conduire la marquise. Quelques heures auparavant on y apportera tout ce qui convient pour passer une nuit agréable. L'endroit est désert, la route fait un coude et les fossés sont à souhait pour dissimuler les malandrins. Ceux-ci, au surplus, seront faciles à recruter, puisqu'il s'agit d'une simple comédie.

Néanmoins Russan aimerait bien prendre l'avis de quelques-uns de ses intimes. Il voudrait même sonder habilement le lieutenant de police. On ne saurait trop se précautionner avant d'agir.

Il se décide donc à aller voir son grand et puissant ami. Les prétextes ne lui manquent pas pour obtenir une audience de faveur, et M. Lenoir, en effet, le reçoit tout de suite avec ses habituelles démonstrations d'amitié.

Comme la conversation, entre eux, commence toujours par des histoires galantes, Russan n'a pas de peine à glisser, entre deux anecdotes qui mettent son interlocuteur en gaieté, l'aventure des faux bandits, de la fausse victime et du faux libérateur, qu'il met sur le dos d'un jeune hobereau de province lointaine. Lenoir ne s'étonne pas autrement de l'ignorer; il a assez avec ce qui se passe

dans son ressort pour aller s'occuper de ce qui échappe à sa juridiction; il se borne à dire que, du moment qu'il n'y a pas eu violence, ce n'est qu'une plaisanterie. Bonne ou mauvaise? Cela regarde l'amoureux et l'amoureuse; mais à première vue il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Rassuré, le chevalier n'insiste pas, et toute sa bonne humeur revenue, il narre d'autres aventures jusqu'au moment où, déclarant qu'il ne voudrait pas abuser de la complaisance d'un si haut fonctionnaire, il se lève en lui demandant s'il n'a pas besoin de ses services pour quelque mission de confiance.

Lenoir le remercie avec vivacité, mais pour le moment, il ne voit pas trop à quoi l'employer. Sans doute, ajoute-t-il, n'a-t-il rien trouvé qui puisse le mettre sur la voie des auteurs de ces abominables libelles contre la reine! Et comme le chevalier assure qu'il n'a absolument rien pu découvrir, le lieutenant de police n'insiste pas et glisse à un sujet voisin.

— C'est curieux, dit-il, comme le libertinage des écrivains et des artistes se développe. Il ne fait que paraître des ouvrages à faire damner tous les saints. Oh! rien contre la reine ni contre les princesses, et de ce chef mon rôle de lieutenant de police est fort diminué, mais des livres et des images qui n'en mettent pas moins les bonnes mœurs à dure épreuve. Il paraît d'ailleurs que ces machines à bouter le feu à toutes les poudres de la continence sont de vraies œuvres d'art. Le feu roi, qui était fort appréciateur de ce genre de productions, avait toujours soin quand il en ordonnait la saisie, de faire mettre de côté un des exemplaires les plus soignés pour sa collection particulière, et j'avoue que je comprends un peu cette faiblesse. Je voudrais profiter de mon passage aux affaires de police pour me constituer une collection pouvant rivaliser avec la sienne. Vous qui, mon cher chevalier, êtes en rapports avec tant de gens de plume et de burin,

ne pourriez-vous pas m'aider en ceci? Il vous sera plus facile qu'à moi d'obtenir discrètement ce qui se fait de mieux dans ce genre. Vous n'y perdriez pas, car les amateurs comme moi paient un bon prix les œuvres qui leur plaisent.

Le chevalier a vite éventé le piège. S'il met le doigt dans l'engrenage il est perdu, car de fil en aiguille on pourra remonter jusqu'à l'auteur des pamphlets contre la reine, et alors le rôle du lieutenant de police reprendra toute son opportunité. Aussi, avec les accents les plus sincères, assure-t-il son protecteur à la fois de son zèle le plus lucide, et de son ignorance la plus aveugle de tout ce monde de libellistes. M. Lenoir n'insiste pas davantage et ouvre une autre incidence.

— Vous connaissez du moins, mon cher chevalier, tous les grands écrivains de ce temps-ci, ceux qui sont la parure et la gloire de l'esprit français. Vous devez connaître, par exemple, M. Diderot?

— Beaucoup! fait le chevalier qui ne l'a jamais vu.

— Eh bien, ne pourriez-vous pas, ceci n'est plus une mission de mon service, mais une démarche de bon Français, ne pourriez-vous pas obtenir de lui qu'il parlât un peu, dans son monde de philosophes et d'économistes où l'on se souvient trop de son M. Turgot, en faveur de M. Necker? Le roi serait très heureux de s'appuyer sur l'opinion publique pour mener à bien les réformes que prépare son Directeur général des finances...

Russan ne dit pas non, mais il veut montrer que la chose est difficile pour s'acquérir de nouveaux droits à de hautes gratitudes.

— Diderot, vous le savez, Monseigneur, est très jaloux de son indépendance. La suggestion a besoin d'être faite avec précaution sous peine de rebuffade. Je vais étudier cela. Peut-être ferai-je bien d'en parler à son ami Grimm en qui il a pleine confiance, et alors à nous deux...

— Oui, c'est cela, voyez Grimm, c'est maintenant un

personnage officiel, mais voyez surtout Diderot. Le roi tient énormément à ce que ses ministres puissent travailler au bien général sans se heurter à cet esprit d'opposition, je pourrais dire de faction, qui agite le pays tout entier et qui finit, vous le savez, par s'attaquer aux princes, à la reine, à lui-même. En vérité, il faut que cela cesse!

Le lieutenant de police s'est levé sur ces mots très nets, indiquant ainsi la fin de l'audience. Les dernières protestations de dévoûment s'échangent. Le chevalier, sorti, prend vite décision.

Voir Grimm et Diderot, cela ne peut que lui être profitable. Il ira donc les trouver avant de rejoindre ses intimes donneurs de bons conseils. Se montrer zélé pour son ami Lenoir importe avant tout, en ce moment. Le reste, d'ailleurs, sera vite préparé.

Grimm habite justement tout près. Comme il le connaît un peu, il se présente chez lui surtout pour obtenir un mot d'introduction auprès de Diderot qu'il ne connaît pas. L'hôtel est de belle apparence, car Grimm, ainsi que l'a dit le lieutenant de police, est maintenant un personnage officiel; il est baron et ministre à Paris du duc de Saxe-Gotha, mais il est resté d'accueil facile, et aussi captivé que jadis par la littérature. S'il ne rédige plus la *Correspondance littéraire* qu'il envoyait jadis aux princes allemands, il continue à suivre de près le mouvement de l'esprit français et à le comparer à celui de l'esprit allemand. Précisément il a auprès de lui un de ses compatriotes, un homme d'une cinquantaine d'années, massif et grave, qu'il présente au chevalier, mais dont le nom, Lessing, ne dit rien à celui-ci.

Grimm semble tout heureux de voir pénétrer chez lui un représentant de cet esprit français, pétillant et moqueur, qu'il adore. Dès les premiers mots d'arrivée, il a remis au chevalier un billet d'introduction pour Diderot et, ce point réglé, la conversation soubresaute main-

tenant vive et légère, de Diderot à Voltaire, de l'art à la littérature, des mœurs publiques aux mœurs privées.

— Oui, Monsieur le chevalier, nous causions de tout ceci avant que vous vinssiez, avec mon vieil ami Lessing qui a abandonné pour quelques jours son austère bibliothèque de Wolfenbuttel, et qui est venu se rajeunir un peu dans ce chaudron jasonien qu'est Paris. Nous différions d'avis, comme il sied à deux Allemands, car nous ne nous entendons pas plus, pris en général, que Leurs Majestés Joseph II et Frédéric II prises en particulier, et je suis heureux du secours que vous m'apportez, car du coup je vais alors me trouver au milieu de la bataille et non plus à une aile lointaine.

— De quelle guerre s'agit-il, Monsieur le baron?

— Ah! voilà bien les Français! s'exclame joyeusement Grimm, ils se croient seuls au monde, et quand on leur dit : Mais il y a d'autres gens qui existent! — ils tombent des nues. — Vraiment, Monsieur est Persan? Comment peut-on être Persan?... Mais oui, mon cher chevalier, il y a des Allemands! et les Allemands ne pensent pas comme les Français.

— Alors, c'est qu'ils pensent mal.

— Je crois entendre M. de Voltaire! fait Grimm en s'esclaffant très fort. Il avait toujours raison! et ceux qui n'étaient pas de son avis avaient tort. Mais il était si spirituel qu'on lui pardonnait tout. Moi, du moins, qui raffolais de ses écrits, tandis que mon ami Lessing a été sévère pour lui, oui, trop sévère peut-être. Car vous ne savez pas, mon cher Russan, que Lessing est un grand savant, un grand penseur, un grand écrivain allemand, qu'il a écrit un *Laocoon*, une *Dramaturgie*, une *Minna de Barnhelm*, une *Emilia Galotti*, un *Nathan le sage*, qui n'ont rien de comparable avec ce qui existe en langue française.

— J'en suis persuadé, fait poliment le chevalier.

— Mais au fond vous n'en croyez rien, rectifie Grimm

en éclatant de rire. Et je me demande si vous n'avez pas raison. Quand je suis seul avec Lessing, je me réveille un peu Allemand. Mais si j'étais seul avec vous, comme je sens que je ne serais plus Goth! C'est pour cela, mes amis, que je me trouve bien entre vous deux, que je voudrais vous servir de trait d'union, vous faire connaître tous les uns aux autres.

— C'est un rôle, Monsieur le baron, dont vous vous êtes acquitté brillamment pendant de longues années, et c'est un peu grâce à vous que l'Allemagne connaît, admire et imite nos écrivains et nos philosophes.

Ici Lessing sort de son silence :

— Malheureusement! grogne-t-il.

Ce mot, cet accent, ce peu d'urbanité impatientent Russan.

— Il n'est jamais mauvais de connaître ni d'admirer, et si les écrivains et philosophes d'Allemagne imitent ceux de France, c'est apparemment qu'ils en avouent la supériorité. N'est-ce pas l'académie de Berlin qui a mis au concours la question : Comment expliquer l'universalité de la langue française? — Cette supériorité de notre génie national ne peut faire l'ombre d'un doute. Partout ce sont nos écrits, nos pièces de théâtre, nos œuvres d'art, nos découvertes scientifiques qui l'emportent sur toutes les autres, et jusqu'ici les Allemagnes ne jouent dans tous ces domaines qu'un rôle de second ordre, si ce n'est pas de troisième.

— Jusqu'ici? s'exclame Lessing. C'est d'abord faire bon marché de tous les grands hommes de mon pays dans tous les domaines de l'esprit pendant tous les siècles antérieurs. Mais supposons que ce soit exact. Pouvez-vous affirmer que ce « jusqu'ici » n'est pas déjà en train de devenir caduc? Vous ne connaissez pas mon pays, Monsieur le chevalier, et M. le baron Grimm lui-même le connaît mal parce qu'il ne l'habite pas; il ne sait pas le merveilleux bouillonnement qui s'y produit

aujourd'hui, les génies qui y brillent, les chefs-d'œuvre qui y paraissent; philosophes, poètes, écrivains, dramaturges, musiciens, nous avons en ce moment de tout, entendez-vous, de tout, et autrement mieux que chez vous! Attendez seulement dix ou vingt ans et vous m'en direz des nouvelles. Le règne intellectuel de votre pays dont vous êtes si fier ne sera rien à côté de celui du mien que vous méprisez tant!

Grimm essaie de calmer son bouillant ami. Il lui jure que personne en France ne méprise, par exemple, Bach, Gluck ou Mozart, que l'on rend justice à Képler et à Leibniz, mais que pour la littérature et le théâtre...

— Le beau théâtre! crie Lessing, et la belle littérature! Un Molière, qu'est-ce que c'est qu'un Molière? Nous avons dix fois mieux chez nous! Et un La Fontaine? Mais j'ai fait, moi, des fables qui sont très supérieures aux siennes! Et Racine et Corneille? Je les ai joliment arrangés dans ma *Dramaturgie*! On est d'ailleurs en train de traduire dans votre langue un Goth nommé Shakespeare qui est à eux deux ce que le splendide Rhin est à la maigrelette Seine! Non, non, croyez-moi, le temps de la France est fini, et celui de l'Allemagne commence. Vous vous croyez nos maîtres parce que vos armées sont tout le temps chez nous. Patience! patience! peut-être un jour prochain les nôtres seront-elles chez vous à leur tour. Et personne ne s'en étonnera. La France est un pays corrompu jusqu'aux moelles et qui n'est bon qu'à crever!

— J'avoue son infériorité dans l'art d'injurier les autres, répond simplement le chevalier.

— L'ironie est facile, Monsieur. Il ne s'agit pas de savoir si ce que je dis vous blesse, mais si ce que je dis est exact. Que la France soit corrompue jusqu'aux moelles, vous ne le contesterez pas sans doute; un pays où tout est à vendre, les hommes comme les femmes, où tous les ménages sont à trois et à quatre, où tous les

passants dans la rue courent risque d'être détroussés ou assassinés, où l'on vole jusqu'à la table de jeu de la reine, nous le savons, Messieurs! où du haut en bas de l'échelle sociale chacun ne cherche qu'à vivre aux dépens du voisin, avouez, Monsieur le chevalier, que ce pays-là ne pourrait pas être pire!

— Mais si! mais si! réplique Rûssan sans rien perdre de sa politesse, il pourait pratiquer en règle commune les mœurs de Sodome et de Gomorrhe comme certains pays voisins, ou élever l'esclavage et la traite des soldats à la hauteur d'une institution fondamentale comme beaucoup de princes étrangers que je me garderai de nommer. Mais, en vérité, ce sujet est si vaste que je ne saurais le parcourir en une fois, et comme le temps presse et que M. Diderot m'attend, je vous supplierai, Monsieur le baron, de me permettre d'aller lui porter de vos excellentes nouvelles et de l'assurer que vous ne nourrissez pas sur son pays des opinions aussi sévères que celles que nous venons d'entendre.

Grimm essaie en vain de le retenir, le chevalier a hâte de ne plus subir ces insolences martelées avec l'accent tudesque. Il s'arrache aux embrassades du baron, salue son ami avec une froideur hautaine et se précipite au dehors.

Une fois à l'air libre, sa susceptibilité patriotique le surprend un peu. Par ma foi, se dit-il, je ne me croyais pas si bon Français! Voilà un Visigoth qui m'a rendu le même service que le roi Frédéric à son bon ami Voltaire!

Il se hâte vers la rue Taranne où habite Diderot. Il voudrait le voir avant l'heure du repas, car il sait qu'après dîner les hommes de lettres quittent volontiers leur table à écrire, et, quoique gros travailleur, Diderot, qui se fait âgé, doit sortir pour se distraire, une fois sa besogne de la matinée accomplie.

Il sonne. Un vieux bonhomme vient ouvrir la porte, mal rasé, mal coiffé, le cou libre dans une chemise sans

bouton et entortillé dans une vieille robe de chambre zébrée de traits d'encre.

— Que me voulez-vous, Monsieur? Une lettre de Grimm? Donnez vite et entrez. Cet excellent Grimm! Oui, entrez. C'est mon cabinet de travail. J'avais fini ma besogne habituelle et j'allais me reposer un peu avant de me mettre à table... Vous tombez donc bien, et ne me dérangez nullement.

Russan entre, et considère avec curiosité l'endroit et l'homme. L'endroit, une vaste pièce avec des livres tapissant les murs jusqu'au plafond, des livres sur tous les meubles, des livres sur toutes les chaises, pas moyen de s'asseoir nulle part, une table surchargée de papiers, le sol jonché d'autres brochures, sur la cheminée des lampes, des statuettes, des estampes, des livres encore... L'homme, un beau sexagénaire malgré son négligé, avec des yeux étincelants et des lèvres d'une vie frémissante. Il s'empresse, débarrasse une chaise pour son visiteur, approche son fauteuil, lui plante presque ses jambes dans les siennes, et d'une voix joyeuse :

— Si Grimm vous envoie à moi, c'est que vous voulez sans doute faire de la littérature. Parfait! Les lettres ont été la grande joie de ma vie et de bien d'autres existences que la mienne!

Et il énumère tous ceux qu'il a connus et qui n'ont été heureux au fond que par les lettres: elles consolent, elles exaltent, elles instruisent, elles purifient. Il parle d'abondance et d'éloquence, on sent que le sujet le transporte. Historiettes contemporaines, anecdotes d'autrefois, souvenirs de l'antiquité, tout s'enchaîne, se chevauche, se croise, s'embrouille et se débrouille. Russan, prodigieusement intéressé, écoute en se gardant bien d'interrompre.

— Mais dans les lettres, jeune homme, qu'est-ce qui vous intéresse le plus, la poésie, le roman, le théâtre?

Et sans attendre la réponse, il dit le pour et le contre de chaque genre, il compare la poésie française à la poé-

sie latine, le roman français au roman anglais, le théâtre français au théâtre grec. C'est une explosion de noms, de titres, de dates, d'éditions, de critiques, d'éloges. Russan se tient la tête à deux mains. Mais Diderot continue. Comme il y aurait à faire! Nous n'avons pas en France de vrai grand poète. Et c'est une sarabande nouvelle où dansent Voltaire, Ronsard, Jean-Baptiste, Villon, La Fontaine... Sur chacun un mot juste ou surprenant avec des éclats de voix et des éclats de rire, et des citations en italien, en anglais, en français. Une théorie du roman. En quoi Clarisse Harlowe ne vaut pas Julie. Et les Espagnols, connaissez-vous les Espagnols? Pourquoi il y a si peu de romans dans les littératures anciennes? Mais il doit y en avoir. On en trouvera. Les fouilles de Pompéi et d'Herculanum n'ont pas dit leur dernier mot. Et il parle de ces fouilles, en dresse la carte, les décrit, les vante, les scrute, les devine. Russan cherche à placer un mot, impossible!

— Qui sait? fait Diderot peut-être rénoverez-vous notre théâtre!

Car le théâtre, il le croit caduc, moribond, mort. Il a essayé de le ressusciter. Oui, le *Fils naturel,* le *Père de famille.* Non, ce n'est pas ça. Il faudrait tenter autre chose. Ah! s'il était plus jeune! Des sujets nouveaux? Mais il y en a à foison! Et il indique à Russan deux, trois, quatre sujets de tragédie, des sujets merveilleux qu'il découpe instantanément en actes et en scènes, il commence même les premiers vers...

— Je ne suis pas poète tragique, avoue piteusement Russan.

— Alors vous êtes poète comique. Tant mieux!

Et le voilà emballé, comme un cheval sans frein, sur les comédies de tous les temps : Plaute et Térence, Molière et Regnard, Gozzi et Goldoni. Comme c'est étrange que Voltaire n'ait jamais pu faire une bonne comédie! Il récite des tirades entières de *Tartufe.* Il change de

voix, il montre comment Turcaret doit se rengorger en parlant. Beaumarchais? Mais oui, c'est ce que nous avons de mieux. Soudain il se lève : Aristophane? Un géant! Et il parle des *Nuées,* des *Oiseaux,* de la *Paix.* Il mime Cléon et Lachès. Il éclate de rire, il arpente la pièce, il trébuche sur les livres. Russan en profite pour rompre les chiens.

— Avec le baron Grimm, dit-il, nous parlions de M. Necker.

— Intéressant aussi, réplique Diderot, tous les sujets sont intéressants. Et que disiez-vous donc de Necker?

Mais il n'attend pas la réponse, le voilà parti sur les ministres, les intendants, les parlements, les courtisans, les évêques, les jansénistes, les philosophes, les fermiers généraux, les réformes. Ah Turgot! Quel grand homme! et comme nous avons perdu en le perdant! Quoi! vous ne connaissez pas la science de l'économie politique? Il ne s'en scandalise pas autrement, mais il en profite pour expliquer à son visiteur ce que c'est que cette science nouvelle, et toute la production agricole et industrielle y passe, tout le commerce et toute la banque, et il poursuit, merveilleux d'assurance, de science, de clarté, d'ingéniosité. Les réformes politiques? mais on voit très bien celles qu'il faudrait faire. Et il les indique, les détaille, les soupèse, parle de Grotius, parle de Puffendorf, critique Jean-Jacques, rappelle Montesquieu, compare les constitutions de Suisse et d'Angleterre, de Rome et d'Athènes, de Pologne et des Etats-Unis, avec, à chaque phrase, des vues perçantes ou puissantes, des digressions, des plaisanteries, des frémissements.

— Quel génie est le vôtre, Monsieur Diderot! ne peut s'empêcher de dire le chevalier.

Diderot, comme sortant d'un rêve, regarde son visiteur pour savoir s'il parle sérieusement ou non, mais le voyant vraiment intéressé, il rapproche son fauteuil,

les yeux dans les yeux, et lui tapant fortement sur la cuisse, il lui dit :

— Eh bien, oui! je sais ce que je vaux, et je suis peut-être seul à le savoir! Qu'est-ce qu'on connaît en moi? le directeur de l'*Encyclopédie,* la belle affaire! On me prend pour un faiseur d'articles techniques, un monsieur qui vous expliquera comment on tisse la laine ou on forge le fer, quelle niaiserie! Mais je ne suis pas surpris qu'on ne me connaisse pas : tout ce que j'ai écrit de bon, je l'ai gardé pour moi, dans mes tiroirs. Oui, le public croit que je n'ai fait que le *Fils naturel* et le *Père de famille,* ou encore *Les Bijoux indiscrets.*

— Un petit chef-d'œuvre, hasarde Russan.

Diderot le regarde bien en face, encore, pour savoir s'il se moque ou non, mais comme Russan a l'air sincère, il se rassure.

— J'ai dit, un jour, fait-il lentement, que je donnerais une de mes mains pour n'avoir pas écrit ce conte; entre nous, c'était être un peu sévère... Au surplus, ça ne vaut pas *Candide,* je le reconnais. Mais j'ai fait autre chose qui vaut *Candide* et autre chose qui vaut la *Nouvelle Héloïse!* Un jour peut-être, si on publie tout ce que je laisserai dans mes tiroirs, on verra que je suis l'égal, au moins l'égal de Voltaire et de Rousseau! Et qui sait si, dans cent ans d'ici, les Français ne se sentiront pas plus près de moi que de Rousseau et de Voltaire?

Diderot a prononcé ces derniers mots d'un ton mélancolique, sa chaleur de naguère est tombée, il parle pour lui-même, et sans voir son visiteur.

— Oui, je suis vieux, je vais mourir peut-être et je n'aurai pas donné ce que j'aurais pu donner. Le temps et le calme m'ont manqué. Il m'a fallu gagner ma vie, écrire de tout, des sermons, des remontrances de parlements, des gaudrioles, des travaux d'érudition, me battre contre mes créanciers, contre mes ennemis, contre mes amis. Je me suis épuisé pour les autres. C'est moi

qui ai fait Jean-Jacques. Oui, son premier *Discours* est de moi et il n'a eu qu'à continuer... Ah! si j'avais trouvé plus tôt une protectrice comme la tsarine! Notre ami Grimm me parlait justement d'un poète allemand qui a eu cette chance; jeune encore puisqu'il n'a que trente ans, il est ministre d'un petit prince de là-bas, à Weimar; il n'a pas d'affaires publiques et il peut se consacrer tout entier à ses affaires à lui, d'art et de lettres. Le connaissez-vous? Il s'appelle Wolfgang Gœthe. Il m'écrit quelquefois et me parle de ses travaux. Je sais qu'il prépare un grand poème légendaire sur *Faust*, et je l'envie parce que c'est moi qui aurais dû le faire, c'est moi qui aurais dû avoir cette idée-là! Mettre toute l'humanité, toute la divinité, toute l'universalité cosmique dans une œuvre, voilà ce qu'il aurait fallu me conseiller de faire, à moi aussi, quand j'avais trente ans! Ah! si je vous avais connu alors, peut-être m'auriez-vous donné ce conseil, mon cher ami!

Et Diderot s'attendrit, et il presse dans ses bras le chevalier qui, tout ému, ne sait comment se dégager.

— Ces Allemands, lui dit Russan, sont peut-être plus forts que ce que nous pensons. J'en voyais un, dernièrement, qui était plein d'orgueil pour son pays et de mépris pour le nôtre. Il me disait que la France d'aujourd'hui était corrompue jusqu'aux moelles, que notre temps ne pouvait pas être pire qu'il est, que tout...

Diderot ne le laissa pas achever, il bondit.

— Qui a dit cela? Quel est l'âne bâté qui a parlé ainsi? Notre temps corrompu? Notre pays méprisable? Mais, Monsieur, puisque vous portez l'épée, vous auriez dû dégainer, et jamais vous ne vous seriez battu pour une plus noble cause! La France corrompue jusqu'aux moelles? C'est bien d'un étranger de parler ainsi! Il n'y a pas, sachez-le, Monsieur, de pays plus noble, plus pur, plus grand que le nôtre!... Oui, parce qu'à la cour, les grands seigneurs ont des maîtresses et les grandes dames des

sigisbées, les croquants et les manants affectent de se voiler la face, quelle sottise! Pas plus que les *Bijoux indiscrets* ne dominent dans mon œuvre, les petites aventures du prince d'Hénin et de Mlle Arnould ne comptent dans un grand peuple. La France, un pays perdu? Mais voyez, voyez, partout on travaille, on honore la vertu, on s'enflamme pour les grandes causes, on verse son sang pour la liberté des peuples! Mais trouvez-moi, Monsieur, une nation meilleure que la nôtre, et une génération meilleure que celle-ci! J'ai quelque mérite à lui rendre cet hommage puisque je n'en suis déjà plus, mais que de travaux, que de découvertes, que de nouveautés immenses, la mécanique analytique, les mesures du méridien, le calcul de la distance à la lune, la découverte de la planète Uranus, la cristallographie, le thermomètre, le paratonnerre, la montgolfière, le magnétisme terrestre, la médecine vitale, la vaccination, l'électricité, la machine à vapeur, la chimie, la décomposition de l'air et de l'eau, qu'est-ce qu'il vous faut si vous ne trouvez pas ce temps-ci splendide!

Diderot marche à grands pas dans la pièce, et ses yeux lancent des éclairs. Il est vraiment beau, d'une beauté de prophète. Russan l'admire.

— Corrompu, notre temps? Quand tous nous nous aimons! Quand nous ne vivons que pour nos enfants! Quand nous ne nous plaisons que dans notre famille! Ah! le bonheur du foyer! la douceur de l'épouse!...

Mais soudain la porte s'ouvre, et une vieille femme hargneuse fait irruption dans le cabinet de travail.

— Eh bien, Monsieur Diderot, qu'avez-vous donc à crier comme vous le faites depuis une heure? Ne savez-vous pas que c'est l'heure du déjeuner?

— Ma toute bonne, ma toute bonne,... fait le philosophe.

— Il n'y a pas de « ma toute bonne », répond la vieille dame de plus en plus en colère, il y a que votre déjeuner

va être trop cuit et que ce n'est pas la peine de le laisser trop cuire pour crier comme un fou. Vous voilà bien avancé avec toutes les sottises dont vous avez gratifié ce monsieur! Je pense, du moins, que vous ne l'avez pas retenu à déjeuner?

— Non, non, Madame! s'écrie en riant le chevalier.

— Alors tant mieux! fait-elle sans le regarder, et en s'attachant toujours à son mari. Car vous êtes coutumier du fait! Mais voyez-moi dans quel état vous vous mettez! Est-il permis de perdre ainsi tout sang-froid? Allons, venez déjeuner, et sans retard!

La vieille dame s'en va en faisant claquer la porte. Le philosophe, point autrement ému, car il a l'habitude de ces attrapades, revient à son visiteur, et lui serre affectueusement les mains.

— Ah! cher ami, cher ami, si vous saviez comme votre visite m'a fait du bien! Oui, vous m'avez montré des horizons nouveaux! Je vois, grâce à vous, s'ouvrir des perspectives immenses sur nous, sur notre temps, sur notre nation. Comme je suis heureux de vous avoir écouté!

Et il l'embrasse tendrement, en répétant : Cher ami! cher ami!

Le chevalier est déjà sur le seuil de la porte que Diderot le rappelle :

— Ah! cher ami, voudriez-vous me dire votre nom?

XIV

Le bois de Fausse-Repose est plongé dans le silence nocturne. La lune éclaire confusément les masses de verdure et fait étinceler sur la route les micas du pavé des gardes. Depuis longtemps se sont éteintes dans le ciel les dernières fusées du feu d'artifice que l'on a tiré cette nuit à la Folie-Bagatelle. Tout est calme, tout dort.

La route qui va de Paris à Versailles par Saint-Cloud, et qui traverse le bois de Fausse-Repose, fait, avant d'ar-

river aux premières maisons de Versailles, un coude brusque, non loin d'une maisonnette inhabitée un peu en retrait des fossés qui la bordent. C'est l'endroit que le chevalier a choisi pour tenter son risque, et nul ne peut être meilleur; il est impossible que le coup ne réussisse pas.

En effet, Russan a assez facilement trouvé, dans les bas-fonds de la capitale, l'homme capable de lui recruter deux acolytes pour mener l'affaire à bien; du moment qu'il s'agit d'une comédie galante, l'aventure ne présente aucun danger. Toutefois, pour éviter le sérieux justement, l'homme a exigé que les gens de la marquise soient de connivence, ce qui a entraîné des pourparlers et aussi d'assez gros frais, mais dont le chevalier ne se soucie guère, tout à la joie de son prochain succès.

Le scénario, en fin de compte, a donc été ainsi réglé : la fête de Bagatelle devant finir un peu après minuit, le carrosse de la marquise arriverait au point marqué vers 1 h. du matin. Le cocher avertirait de son approche en faisant claquer son fouet à trois reprises à cent toises du tournant. La marquise, seule à l'intérieur, et probablement dormante, serait brusquement réveillée par l'arrêt brusque de la voiture et les clameurs des trois hommes masqués qui, surgissant des fossés, se jetteraient à la tête des chevaux. Le cocher et les deux laquais, comme pris d'épouvante, avaient à dégringoler de leurs sièges et courir se cacher dans les bois pour éviter les terribles bandits; ils devaient ensuite regagner Versailles sans se presser et y arriver à l'aube de façon à préparer une expédition de secours avec les autres domestiques de l'hôtel de Candiac, à qui ils feraient un récit émouvant de l'attaque nocturne.

Quant au chevalier, il avait été reconnu préférable, réflexion faite, qu'il vînt de Paris à la suite de la voiture et non de Versailles à sa rencontre. Lui aussi, ayant assisté à la fête, mais perdu dans la foule et sans se faire voir de la marquise, il pourrait monter à cheval une fois

qu'il aurait vu le carrosse venir la prendre, et il la suivrait à distance comme revenant lui aussi de la fête, et ne prenant le galop qu'à proximité de l'endroit de l'embuscade, de façon à se précipiter l'épée haute sur les faux bandits et à leur arracher leur victime avec toutes les apparences de l'héroïsme. Puisque lui aussi rentrait à Versailles, personne ne pouvait trouver étrange sa présence sur cette route en plein clair de lune.

Tout était prêt également dans la maisonnette voisine. Le chevalier pourrait y conduire sa conquête sans craindre que quelque chose leur fît défaut pour la nuit; et si la marquise en concluait que tout se présentait trop bien pour que ce ne fût pas soigneusement machiné d'avance, ce n'était nullement un mal puisqu'elle ne pourrait qu'en concevoir plus d'admiration pour le génie du chevalier. Au petit jour, l'un et l'autre sortaient de la maisonnette, ravis de l'aventure, retrouvaient sur la route le carrosse que les faux bandits auraient garanti de tous vrais malandrins; le chevalier montait sur le siège, prenait les rênes et, clic-clac, taratata, ramenait triomphalement à Versailles sa belle délivrée. Quelle gloire pour lui! et quels murmures d'envie sur le passage de la jolie marquise! tant de belles dames eussent voulu être à sa place!

A la Folie-Bagatelle, la fête a été brillante et la cohue indescriptible. Le chevalier en a profité pour tout voir sans être vu; il n'a parlé ni à Candiac, ni à Sauclière, ni à Langlade, ni à d'Avèze, ni à personne; il sait seulement que le marquis restera à Paris où il a un pied-à-terre près de la barrière du Roule, et que la marquise rentrera donc toute seule à Versailles. C'est parfait. Aussi évite-t-il d'être là quand elle doit se hisser prestement en carrosse, mais il connaît la voiture et les livrées, il monte à son tour à cheval et suit de loin.

Là-bas, au coude du bois, les trois faux brigands attendent. Ils ont passé la nuit dans la maisonnette qui, ainsi, n'aura pas l'air trop inhabitée, et où la présence

de pâtés et de flacons ne surprendra personne. Minuit sonné, ils gagnent leur poste dans les fossés. Beaucoup de voitures passent, revenant de la fête; celle de la marquise sera la dernière sans doute, car le cocher a l'ordre de n'aller que très lentement pour arriver juste à l'heure dite à l'endroit voulu.

Attention! A petite distance, un grand carrosse roule avec claquements de fouet. Le moment decisif approche. A cent toises, le fouet recommence à claquer, une fois, deux fois, trois fois. C'est bien la marquise de Candiac. La voiture sort de la zone sombre, et entre dans la partie de la route que la lune éclaire.

Trois hommes masqués, brusquement, sortent des fossés. L'un se jette à la tête des chevaux qu'il maîtrise. Un autre s'approche de la portière. Le troisième agite de grands bras en criant : « A nous les camarades! » Les deux autres crient non moins fort : « Arrêtez! La bourse ou la vie! Pas un pas de plus ou vous êtes tous morts! »

Le cocher et les laquais jappent eux aussi comme des assassinés : « A l'aide! Au secours! Au voleur! » et ils s'enfuient à toutes jambes. On les entend encore crier dans le lointain.

Celui des hommes masqués qui a l'air d'être le chef s'approche de la portière du carrosse, et d'une voix brutale :

— Allons, allons, sortez de là-dedans, vous qui y êtes! Les riches doivent venir en aide aux pauvres, et c'est pitié qu'il y ait des gens portant tant d'or et de bijoux quand d'autres en ont si peu!

Dans le cadre de la portière apparaît la marquise de Candiac, pas trop effrayée, semble-t-il, de l'aventure.

— Brave homme, dit-elle au chef des bandits, montez donc sur le siège puisque mon poltron de cocher nous a faussé compagnie, et ramenez-moi à l'hôtel de Candiac, à Versailles, vous aurez bonne récompense.

— Vous voulez rire! fait le malandrin, d'une voix de

plus en plus avinée. Vous reconduire chez vous, pour qu'immédiatement la maréchaussée nous octroie la petite gratification à laquelle peut-être vous pensez? Non, non, c'est ici qu'il faut nous payer. Allons, ouste! sortez de la boîte, et donnez-nous tout ce que vous avez sur vous, sinon nous le prenons de force! et vous aussi par-dessus le marché.

La portière est fermée en dedans. L'homme a beau la secouer, elle résiste. Il jure comme un païen et ses camarades viennent lui prêter main-forte.

— Hardi, les gars! S'il faut enfoncer, enfonçons!

Mais soudain un galop retentit au loin. Un des malandrins crie : Alerte! — Le galop approche. Une silhouette hautaine de cavalier se profile au clair de lune, et une voix ordonne :

— Bas les pattes, bandits, ou je tire!

L'homme qui tient la poignée de la portière fait mine de résister, mais déjà ses camarades se sont éclipsés. Le cavalier bondit, piaffe, cabre son cheval, tire en l'air un coup de pistolet, fait moulinet de son épée. On entend dans la nuit des cris : « Ah! je suis blessé! A moi, les camarades! » Puis les cris s'éteignent. Le cavalier revient, met pied à terre et s'approche de la voiture.

— Quelle est, dit-il, la belle dame que j'ai eu l'honneur et le bonheur de délivrer d'une aussi vilaine engeance?

— Mais c'est moi, chevalier, répond la marquise, toujours en buste dans le cadre de la portière.

Le chevalier simule la stupéfaction la plus intense.

— Quoi! vous ici, marquise, toute seule dans ce bois?

— Mais vous y êtes bien tout seul, vous aussi!

— C'est vrai, nous rentrons tous deux de la fête donnée par M. le comte d'Artois; notre rencontre est donc toute naturelle.

— On ne peut plus naturelle.

— L'aventure n'en est pas moins merveilleuse, et souffrez, marquise, que je m'en réjouisse de tout cœur.

— Je le souffre, chevalier.

— Outre le plaisir de la rencontre, plaisir dont l'imprévu double le prix, j'ai celui de vous avoir rendu, marquise, un de ces services qui, quelque fortuits qu'ils soient, ouvrent droit à une certaine gratitude.

— Vraiment ?

— Songez, Madame, au sort auquel je viens, par le plus grand des hasards, de vous soustraire ! Ces malandrins, que ma bonne étoile m'a fait mettre en fuite, n'étaient-ils capables de tout ? non seulement de vous dépouiller de vos richesses, mais encore... je n'ose préciser, Madame.

— Osez, chevalier, vous savez oser. En effet, ce beau bandit qui secouait ma portière était capable de tout !... Mais, ajoute-t-elle avec un léger soupir, oserai-je vous dire à mon tour que je regrette un peu que vous ayez interrompu l'aventure? J'ai toujours eu envie d'être enlevée par un bandit !

Le chevalier est assez surpris par cette ironie. Il se dit que sans doute la marquise se croit complètement à l'abri dans sa boîte verrouillée, et il s'applaudit d'avoir recommandé à ses trois acolytes de ne pas trop s'éloigner.

— Ah, marquise, fait-il, vous allez me donner regret de ne pas avoir été moi-même un de ces hommes masqués ! Mais, en vérité, ajoute-t-il en changeant de ton, nous aurions tort de prendre les choses en riant. Ces bandits peuvent revenir en nombre, et même à eux quatre ou cinq, je ne sais plus combien au juste ils étaient...

— Trois seulement, chevalier.

— Eh bien, à eux trois, ils peuvent avoir raison de nous deux ; un coup de pistolet parti de l'ombre peut me jeter sur le sol puisque je suis en pleine lumière. Je crois donc, marquise, qu'il serait prudent de ne pas rester ici.

— Et où donc voulez-vous aller?

— N'importe où, pourvu que l'on soit moins en vue.

Tenez, dans cette maison rustique, là-bas, que vous n'avez peut-être pas remarquée à travers les arbres.

— Si, chevalier, je l'avais bien remarquée.

— Nous y serions mieux qu'ici, marquise, avouez-le. Il est impossible que nous n'y trouvions pas de quoi nous mettre en défense contre un retour possible de nos brigands. Veuillez m'en croire, Madame, et ne restez pas plus longtemps dans ce carrosse inconfortable.

— Pas si inconfortable que vous pensez, chevalier; je vous assure que je m'y trouve très bien.

— En vérité, vous ne pouvez pas rester toute la nuit ici.

— Alors, chevalier, complétez le service rendu. Attachez votre cheval par la bride au carrosse et montez sur le siège du cocher. Vous me ramènerez à Versailles et aurez droit à une gratitude proportionnelle à votre mérite.

— L'ironie est charmante quand elle ne dure pas trop.

— Où voyez-vous, mon ami, de l'ironie? Vous me proposez de m'abriter dans une masure abominable et qui doit être pleine de serpents. Moi je vous demande de me ramener dans un hôtel où je serai beaucoup mieux sans le moindre doute, c'est du simple bon sens.

— Comment le savoir si vous ne faites pas la comparaison?

— Mais laissez donc cette portière, chevalier, vous allez la démolir. Vous auriez tort, d'ailleurs, de vouloir entrer ici, vous y trouveriez le diable!

— Un diable dont je n'ai pas peur, au contraire!

Il se met à secouer plus vigoureusement encore la poignée. La marquise a un petit rire, vraiment de diablotine:

— Vous ne voyez donc pas, chevalier, que vous devenez tout à fait ridicule?

Russan s'irrite :

— Je le suis, en effet, mais par votre faute. Si vous y mettiez un peu de bon vouloir, nous serions aussi pleins

d'esprit l'un que l'autre. Voyons, Madame, ouvrez, descendez et acceptez mon bras jusqu'à cette favorable chaumière.

— Où il me faudra sans doute accepter autre chose?

— Peut-être bien.

— Et si je refusais?

— Ce ne serait ni gentil ni reconnaissant. Songez encore une fois à ce dont je vous ai sauvée.

— Et si je refusais quand même?

— Alors ce ne serait pas prudent. Quand une jeune femme fragile et un homme vigoureux se rencontrent seuls, la nuit, dans un bois, il vaut mieux que celle-là fasse de bon gré ce que celui-ci désire. Sinon, elle le fait quand même, mais de force. Quant à cette portière, à un appel de moi, trois solides gaillards peuvent venir la faire sauter en éclats.

A ce moment, la portière du côté opposé s'ouvre brusquement et une voix d'homme demande :

— Etes-vous sûr, Monsieur, que vous soyez seul avec Madame?

Le chevalier fait un soubresaut : Qui est là?

— Quelqu'un que vous n'attendiez pas.

Le nouveau venu fait le tour du carrosse et paraît lui aussi en pleine clarté lunaire. Russan reconnaît Jean d'Avèze.

— Vous m'excuserez, Monsieur, fait celui-ci, de n'être pas intervenu plus tôt dans la conversation. Ma cousine m'avait demandé de ne pas le faire avant son signal. Celui-ci, en tardant, vous a permis de vous montrer sous un jour que nous ne connaissions pas. Vous pouvez appeler vos trois complices, je saurai me débarrasser d'eux aussi.

— Monsieur le vicomte, fait le chevalier en dégainant, je ne compte que sur moi-même quand l'affaire devient sérieuse.

— Elle ne l'était donc pas jusqu'ici? demande la mar-

quise qui sourit dans son cadre comme un pastel de La Tour.

— Madame, fait Russan d'un ton de mépris, il n'y a jamais rien de sérieux entre un homme et une femme. Vous vous êtes moquée de moi; ce monsieur va le payer cher, voilà tout. Je serais d'autant plus heureux de me venger sur lui que je vous atteindrai du même coup puisqu'il est votre amant.

— Pas encore, chevalier, minaude Gisèle.

— Monsieur, interrompt le capitaine, vous commencez à vous oublier, il vaut mieux hâter les choses, vous finirez par parler comme ne doivent pas parler...

— ... des gentilshommes, n'est-ce pas? demande Russan d'une voix sarcastique.

— Non, Monsieur, des Français, tout simplement; la loyauté et la courtoisie ne sont pas l'apanage de certains, mais doivent être le lot de tous. En garde, Monsieur!

Les deux adversaires jettent manteaux et habits et s'éloignent du carrosse.

— Monsieur, fait le chevalier, obliquons légèrement. Placés comme nous sommes, la clarté de la lune me favorise.

— Comme il vous plaira, Monsieur.

Les fers se croisent. Un cliquetis prolongé, puis un arrêt.

— Vous êtes touché, Monsieur, fait le chevalier.

— A peine, Monsieur.

— N'importe, le combat devient inégal.

— C'était un risque à courir. Continuons, Monsieur.

— J'obéis, Monsieur.

De nouveau, les épées s'engagent. Le chevalier attaque avec fougue et le capitaine se borne à se défendre.

De la portière, la marquise étouffe un cri.

— Prenez garde! fait-elle, et elle ajoute : Les trois hommes masqués sont là!

Russan l'a entendue; il fait un mouvement comme

pour les voir, mais aussitôt il tombe, l'épée de son adversaire l'a atteint en pleine poitrine. Allait-il appeler ses complices? ou leur interdire, au contraire, d'approcher? Il tombe et, baigné dans son sang, s'évanouit.

Jean d'Avèze le regarde un moment.

— Ceci est toujours juste, fait-il.

Il reprend son habit et son manteau, et s'approche de la portière. La marquise vient d'en descendre, elle est toute pâle, toute tremblante.

— Vous êtes blessé? demande-t-elle avec angoisse.

— Legèrement. Je peux regagner la ville qui est toute proche. Remontez dans votre carrosse. C'est moi qui ferai l'office de cocher.

— Jean, Jean, vous avez failli mourir pour moi.

— Mais, cousine, lointaine cousine, tout homme de cœur en aurait fait autant.

— Comment m'acquitter jamais?...

— En rentrant vite, répond-il gaiement, pour me panser cette estafilade de pacotille. Ainsi nous serons quittes, belle Gisèle, complètement quittes.

Le chevalier gît toujours inanimé sur le sol. Bah! ses amis, avec ou sans masque, viendront le secourir. La marquise détourne la tête.

— Peut-être, fait d'Avèze, en le regardant aussi, valait-il mieux qu'il ne semblait. Lui aussi est une victime de ce temps-ci.

— Qui n'est pas victime de son temps?

— C'est peut-être vrai, mais il ne faudrait pas que ce fût vrai.

Il est monté sur le siège et la marquise a repris place à l'intérieur. Le carrosse roule au grand trot dans la direction de Versailles.

XV

L'aventure du bois de Fausse-Repose n'a été connue que d'un petit nombre de personnes. Ni la marquise, ni son cousin n'en ont soufflé mot, et ce n'est que par les bavardages des laquais et du cocher congédiés qu'on s'est douté de quelque chose parmi les familiers de la maison de Candiac.

La façon de vivre du chevalier de Russan était, par moments, si mystérieuse que sa disparition brusque n'a pas trop étonné les cercles de la cour. Ceux qui le connaissent le mieux l'ont cru parti à l'étranger en mission secrète. En réalité, il traîne une convalescence assez pénible, si formidable a été le coup d'épée qui l'a transpercé de part en part. Relevé après le départ du carrosse par les trois affidés qui, voyant qu'il y avait des coups à recevoir, se tenaient prudemment à distance, il a été transporté par eux dans la maisonnette qu'il destinait à un tout autre usage, et soigné par un chirurgien de confiance que l'un d'eux est allé quérir en toute hâte. De ce côté-là, personne n'a jasé. Dès qu'il a pu supporter le voyage, le chevalier s'est fait conduire dans une petite ville éloignée où il sera à l'abri des investigations de la police sur l'aventure, s'il devait y en avoir. Mais il n'y en aura pas; du moment que mort d'homme ne s'en est pas suivie, M. Lenoir, qui a suffisamment d'affaires sur les bras à Paris, ne bougera pas.

Ce qu'on a seulement remarqué à la cour, c'est que le jeune vicomte d'Avèze est désormais très assidu auprès de sa cousine. Sauclière et Langlade, comme d'un commun accord, se sont effacés, et Russan ayant tout à fait disparu, c'est lui qu'on voit maintenant accompagner partout la marquise de Candiac. Peu à peu, car tout finit par se savoir, l'histoire de la rencontre a été connue dans ses grandes lignes, et toutes les belles dames contemplent d'un œil d'envie le couple charmant que font

le vaillant capitaine et la délicieuse marquise qu'il a sauvée d'une effroyable bande de brigands, au cœur d'une forêt nocturne.

Langlade a pris assez gaîment son parti de la mésaventure. A être supplanté, il préfère que ce soit par un improviste; ainsi tous les anciens soupirants sont mis d'accord. D'autant que Sauclière était vraiment trop saule pleureur et Russan trop merle siffleur; le jeune Avèze est autrement sympathique.

Ses amis avec qui il en cause sont de cet avis.

— Il vaut mieux, lui dit Joly de Fleury, qu'il en soit ainsi pour tout le monde, et pour le marquis de Candiac surtout. Je sais bien que le mari, suivant nos mœurs d'aujourd'hui, n'a rien à voir dans les goûts de sa femme, mais justement le bel Hector s'occupait peut-être trop de la sienne. Ma parole, on aurait dit parfois qu'il la poussait dans les bras de Sauclière! Tout cela, parce que Sauclière est de la confrérie, et qu'il pouvait lui être utile pour ses projets! Mais en vérité, les brigues sont les brigues et les amours sont les amours. Pour moi, il me plaît que la marquise ait choisi un petit officier de fortune sans fortune, et sans se demander s'il pouvait lui servir en ceci ou en cela pour arriver à redorer le blason des Saint-Gilles de Candiac.

— C'est ma foi vrai, fait Langlade, qui se demande, du coup, si l'amitié que lui témoignait le marquis n'était pas aussi un tant soit peu intéressée.

— Si nos grandes familles, dit Lepelletier de Saint-Fargeau, n'étaient pas toutes ruinées et incapables de reconstituer leurs domaines, elles ne penseraient pas à toutes ces manigances.

— Donc, conclut Hérault de Séchelles, plus de charges de cour!

— Et même plus de cour, ajoute l'autre.

— C'est aller vite en besogne, dit Langlade. Avec cour ou sans cour, il y aura toujours des intrigues d'amour.

Peut-être regrettera-t-on un jour ce beau temps où, pour la première fois, peut-être, depuis que le monde existe, on a vu les hommes et les femmes briser leurs jalousies, leurs vanités, leurs colères et leurs sottes craintes d'un prétendu ridicule aux pieds de la statue du petit dieu tout nu.

De son côté, Sauclière, quoique toujours épris, se résigne à la situation nouvelle. Oui, mieux vaut Avèze que Russan ou Langlade. Néanmoins le coup lui a été douloureux, et ses idées sur la douceur de vivre en ce bel an de grâce 1780 s'en ressentent.

— Tout va de mal en pis, se lamente-t-il avec les vieux abbés de Dions et de la Calmette. Les progrès de l'irréligion sont aussi effrayants que ceux de l'immoralité. Où allons-nous? Demain peut-être, il n'y aura plus ni royaume ni église!

— Là, là, Monsieur le comte, vous broyez du noir, fait le gros abbé de Dions. Jamais le pouvoir royal n'a été plus étendu, plus remuant, plus touche-à-tout qu'aujourd'hui. Et jamais la situation des ordres privilégiés, vrais soutiens du trône, n'a été meilleure. La noblesse, qui se rajeunit continuellement en s'incorporant les meilleurs éléments du tiers état par le moyen des offices de justice et d'administration, affermit d'autre part chaque jour sa puissance. Il faut être noble pour monter dans l'armée comme dans le clergé, et l'épiscopat s'enorgueillit des plus grands noms de France.

— Est-ce un bien?

— Mais certainement! Jamais le clergé n'a joué dans l'Etat un rôle aussi important. Nos évêques sont à la tête des assemblées provinciales; tous les grands travaux publics, toutes les innovations industrielles ou agricoles sont leur œuvre.

— Ce n'est pas leur affaire, mon cher abbé. Les prêtres ne sont pas faits pour administrer, mais pour prier. Or, nos évêques ne croient même pas en Dieu.

— Deux ou trois, oui, peut-être, rectifie l'abbé de la Calmette, mais la grande majorité de nos prélats et la presque totalité de nos curés sont au-dessus de tout soupçon. Oh! je ne nie pas que pour la règle des mœurs nos grands seigneurs crossés et mitrés laissent à désirer; ils chassent, ils sacrent, ils forniquent, cela les regarde, eux et le bon Dieu, mais ce n'est qu'une toute petite escouade dans la grande armée ecclésiastique; sur cent cinquante mille prêtres que nous sommes, nous pouvons compter cent quarante-cinq mille saints ou demi-saints, la proportion n'est pas mauvaise.

— Si vous confondez saints et philosophes, vous avez raison.

— Non, non, je dis bien saints. Vous croyez que nos philosophes sont maîtres des esprits, quelle erreur! On ne va pas loin avec des gouailleries et des sarcasmes, et Voltaire n'a rien d'autre à nous offrir. Je prévois une réaction formidable contre ce temps-ci, et la religion a encore de beaux jours devant elle.

— Dieu vous entende, mon cher abbé, fait Sauclière avec componction.

— Et que la religion dont vous nous annoncez le retour, ajoute le sceptique abbé de Dions, ne rejette pas tout de la philosophie! Il y a une certaine vertu que les uns appellent tolérance et les autres charité, et sur laquelle tout le monde devrait bien convenir.

Les deux abbés continuent à s'escrimer opiniâtrément, mais Sauclière ne les écoute plus. Il pense au tort qu'a eu Candiac de jeter par son abandon sa femme dans les bras d'un autre que lui. Ah! comme l'amour-caprice est peu de chose comparé à cet amour profond, stable, unique, qu'est l'amour conjugal! A défaut de cette adorable Gisèle, quelle femme peut se comparer à l'excellente comtesse de Sauclière, que le volage Hector est en train, paraît-il, de délaisser pour une conquête nouvelle? Et il sent fleurir en lui des corbeilles de fleurs vertueuses.

Mais, pendant ce temps, d'autres s'inquiètent de la disparition de Russan, ses amis de la Ville qui goûtaient tant ses propos de liberté sarcastique.

Laclos, attablé au Café Procope, avec quelques amis de son âge, Chamfort, Sade, Marat, Condorcet, leur fait part de ses hypothèses :

— Il doit être en mission secrète à Vienne ou à Venise. Russan est un garçon énigmatique dont personne, pas même moi, ne connaît la vie complète. Jusqu'ici il s'est contenté de jouer les Don Juan, et non sans succès, mais je crois bien qu'il commence à trouver ces rôles un peu fades. Que quelque échec le rebute, et il se tournera d'un autre côté. Or, avec l'âge, les échecs arrivent à tous les don juans; vous vous rappelez ce Casanova de Seingalt, disparu lui aussi on ne sait où. Si les affaires politiques doivent s'embrouiller en France, je ne serais pas étonné que Russan se jetât à corps perdu dans l'embrouillamini.

— A mon avis, fait Sade, d'un ton doucereux, il aurait bien tort. Les femmes ont de quoi occuper un homme toute sa vie, à condition de leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent lui donner.

— Je ne comprends pas trop, dit Chamfort, ce que vous voulez dire; vous m'expliquerez cela quelque jour.

— Croyez-vous que les choses politiques s'embrouillent? demande Condorcet.

— Pour cela, j'en suis sûr, répond Laclos. Oh! pas demain, ni peut-être après-demain. Mais nous ne mourrons pas sans avoir vu de drôles de choses.

— C'est aussi mon espoir, appuie Condorcet.

— Necker est encore solide, mais il finira par ne plus l'être. Ce sera comme pour Turgot. Les réformes, de loin tout le monde en veut; de près, personne. Il faut se résigner à trop de culs par-dessus têtes. Voyons, vous autres, les marquis, vous plairait-il de n'être plus marquis?

— Pour ce que mon marquisat me rapporte! fait Sade qui est en rupture de Bastille.

— Je ne parle pas seulement des droits féodaux, mais du titre, du nom. Ça vous amuserait-il, Monsieur le marquis de Condorcet, de vous appeler simplement M. Caritat?

— Mon Dieu, je m'y ferais bien volontiers, si d'autres choses étaient aussi supprimées.

— Oui, approuve un autre aux prunelles hagardes, les courtisans, les nobles, les prêtres, les académiciens, les ennemis du peuple, tous les ennemis du peuple, et il y en a beaucoup.

— Cela vous ferait beaucoup de travail, Monsieur Marat, observe Condorcet, jamais votre bistouri n'aura eu plus de clients.

—Donc, reprend Laclos, Necker finira par tomber comme Turgot. Après lui, qui aurons-nous? Le roi seul le sait. Et encore le sait-il? Il ne sait jamais rien, celui-là. Au dernier moment, on lui poussera quelqu'un dans les bras, Brienne si c'est la reine qui est là, Calonne si c'est d'Artois, Breteuil, si c'est Provence. Mais tout cela n'a pas d'importance; ni Breteuil, ni Calonne, ni Brienne ne pourront gouverner.

— Alors?

— Alors, il faudra bien en arriver à convoquer les Etats généraux, et c'est là que nous attendons le roi et la reine. Tels que nous les connaissons, lui infatué de son aïeul, le Grand Roi, elle, enorgueillie de sa mère, la Grande Impératrice, ils ne voudront pas, ils ne pourront pas se plier à un partage de pouvoir avec l'assemblée.

— Eh bien?

— Eh bien, ils s'en iront, ils laisseront la place à d'autres, de gré ou de force. Voyez-vous, tout le mal, en France, vient d'une autre Marie-Thérèse, celle qui a épousé Louis XIV et qui a transmis à sa descendance le poison du sang espagnol. Toute la branche aînée des Bourbons en est contaminée. Il n'y a de salut pour la France que dans la branche cadette, celle qui tire son

ascendance de Louis XIII et d'Henri IV, nos vrais rois nationaux. Ici, pas de sang espagnol, pas de poison.

— Bonnet blanc, blanc bonnet, ricane Marat en haussant les épaules.

— Il nous faut bien un roi tout de même! fait Laclos impatienté.

— Je n'en vois pas la nécessité, répond Marat. Un dictateur au début, oui, pour nous débarrasser, précisément, des rois, reines, princes et autres candidats à la royauté. Mais ce nettoyage fait, le peuple peut très bien se suffire à lui-même, avec quelques amis en qui il mettra sa confiance et qui lui montreront quels sont ses ennemis.

— Votre constitution, docteur, est un peu simplette.

— Oh! vous, Condorcet, parce que vous êtes de l'académie des sciences, vous méprisez tout le monde. Mais nous savons très bien ce que valent les académiciens!

— Là, là, calmez-vous, fait Chamfort.

Mais Marat ne se calme pas. Lui, d'ordinaire assez doux, il a pris ce que Sade appelle sa figure des beaux jours, une physionomie âpre, dure, avec des éclairs dans les yeux et des crispations dans les lèvres. Il déteste dans Chamfort et dans Condorcet les membres d'académies dont il aurait voulu être lui aussi, et dont il n'est pas, et sa colère recuite le rend corrosif.

— Vous verrez, vous verrez! Personne ne se doute de ce qui arrivera. Ah, le bel abatis quand le moment sera venu! On ne sait pas ce que c'est que le peuple, de quoi le peuple est capable, personne ne le sait! A condition qu'il soit bien conseillé! Mais ceux qui aiment vraiment le peuple sont rares!

— Nous l'aimons tous, fait Laclos.

— Nous? est-ce que nous comptons, nous? Nous sommes trop vieux. Nous approchons de la quarantaine. Dans dix ans nous serons finis, et la grande opération ne commencera pas avant dix ans. Ceux qui comptent, ce sont les petits jeunes gens qui sortent en ce moment du col-

lège, et qui, dans dix ans, seront, eux, en pleine force! Une saignée, une saignée gigantesque, voilà ce qu'il faudra alors!

Il parle, il parle et ses regards deviennent plus torves, et ses tremblements de lèvres plus convulsifs. Les autres le regardent et se demandent : Est-il fou?

Il l'est assurément pour prévoir des massacres et des carnages quand tout le monde est si heureux, si policé, si souriant. Jamais le beau royaume de France n'a été si prospère, jamais la bonne grâce mondaine n'a été plus grande, jamais les esprits n'ont été plus éclairés. Les petits embarras du moment, qu'est-ce que cela? on les fera évanouir quand on le voudra. Les réformes de Turgot subsistent; celles de Necker s'y ajouteront; d'autres viendront ensuite. Le peuple aime son roi, comme le roi aime son peuple. La jeunesse d'aujourd'hui ne fera que continuer l'œuvre de la jeunesse d'hier.

Justement, en ce moment même, trois jeunes gens, sortis depuis peu du collège, se reposent sur les talus gazonnés de la route qui va du Petit Trianon au Grand Trianon. Pour se débarrasser de la poudre des greffes où ils travaillent, ils sont venus, cette fin de journée-là, respirer le bon air de la campagne, et ils se sentent l'âme pleine de sensibilité dans cet adorable crépuscule où l'on goûte vraiment la douceur de vivre. Ils ne savent pas que la reine est tout près d'eux, au Petit Trianon, où elle joue à la laitière avec ses amis et amies dans ce joli Hameau rustique qu'elle vient de faire construire, et ils ne savent pas davantage que le roi est attendu au Grand Trianon où, la chasse finie, il doit venir dîner et coucher, car il préfère ce joli logis de Louis XV à l'immense château solennel du Roi-Soleil. Ils s'occupent si peu, ces trois jeunes gens, des frivolités des grands, et la double beauté de la nature agreste et de la vertu humaine suffit si bien à remplir leurs âmes d'un attendrissement délicieux!

L'un d'eux, qui semble avoir mis en rapports les deux autres, car il les tutoie alors qu'ils se disent vous entre eux, a une figure pétillante d'intelligence, des yeux rieurs, des lèvres frémissantes et la parole si vive, si pressée qu'il en bégaie, ce qui le fait éclater de rire de bon cœur. Celui qui est à sa droite est grand, gros, fort, laid, une hure de sanglier, une voix de tonnerre, un bras d'assommeur, mais il se tait, écoutant les deux autres, celui dont la parole sautille en bégayant comme une cascade, et l'autre, le troisième, dont le verbe aigrelet, mais abondant, s'épand en périodes intarissables comme une rivière onduleuse en des prés fleuris.

Ce dernier, maigrelet, svelte, nez pointu, front étroit, yeux vifs de myope derrière des conserves, voix sèche mais séductrice quand même, et dominatrice, parle, le regard perdu dans le vague, et ses deux compagnons l'écoutent, l'un avec une admiration affectueuse, l'autre avec une observation narquoise.

— Non, fait-il, plein d'une chaleur contenue mais qu'on sent intense, non! Vertu, tu n'es pas un rêve! Brutus avait tort de te nier, et sa grande âme pliait sous le poids des désastres quand il proférait ce mot impie : Vertu, tu n'es qu'un mot. Oui, tu existes, et même tu es seule à exister. Tout le reste n'est rien, il n'y a que toi qui rayonnes et qui donnes du prix à tout ce qui existe. Voyez les grands de la terre, ils se croient heureux parce qu'ils foulent la pourpre sous des lambris dorés, parce qu'ils choquent des verres pleins d'ivresse à des tables impures, parce qu'ils se font traîner dans des carrosses où s'accrochent des laquais gonflés d'arrogance, quelle vanité! et comme il y a plus de bonheur véritable dans la modeste chaumière où le vertueux laboureur vient, sa journée finie, rejoindre sa femme et ses enfants! Quel spectacle propre à réjouir les âmes sensibles! Le voyez-vous? il rentre, accablé de fatigue, trempé de sueur, brûlé par le soleil, mais la vertu fleurit en son âme, et

il est plus près de l'Etre suprême que tous les prélats, tous les princes et tous les rois. Comme sa compagne l'embrasse! Comme ses petits l'entourent!

— Un tableau de Greuze! dit à mi-voix le sanglier.

— Greuze, fait l'autre, est un grand pein.. pein... peintre.

— L'art, reprend l'orateur à tête de fouine, l'art est beau quand il rend hommage à la vertu, mais quand il chante le vice, quand il rend séduisantes la goinfrerie et la luxure, il ne mérite que l'anathème. Ah! quand donc l'homme connaîtra-t-il le charme de la tempérance, le plaisir de l'austérité, la volupté de la domination des sens? Comme les Spartiates avaient bien résolu le problème du bonheur! et comme leur grande âme héroïque prendrait en mépris nos intrigues et nos friponneries!

— On peut, fait la grosse hure, aimer les arts, les femmes et même les bons dîners sans être un fripon ni un intrigant.

L'autre ne répond pas, sa lèvre garde un rictus un peu méprisant et ses yeux à éclairs aigus restent indifférents au réel, mais son ami prend sa défense avec une chaleur sautillante.

— Mon vieux, tu as l'air de croire que mon cher Maximilien plaisante. Il ne plaisante jamais, je te le jure. Personne n'est aussi sincère que lui, aussi incorruptible que lui. Au collège, nous l'appelions le pur. Il vaut mieux que nous, vois-tu.

Maximilien ne proteste pas; il a l'air de trouver toute naturelle l'hyperdulie de son ami. Mais comme il devine que l'autre va parler à son tour, il coupe de sa petite voix sèche le bruit de tonnerre qui commençait à gronder et qui du coup se tait.

— Je n'ai pas dit tout ce que j'avais à dire!...

Et il continue, et dans la sérénité crépusculaire, sa voix, de plus en plus mordante, de plus en plus puissante, de plus en plus dominante, s'élève encore et sans fin pour

glorifier la vertu et anathématiser le vice... Les deux autres, submergés, subjugués, n'interrompent même plus.

Cependant, tout près de là, dans les jardins exquis du Hameau, près du Petit Trianon, les pipeaux et les tambourins se répondent pendant que les groupes de beaux pâtres en habits de satin blanc, et de jolies bergères en falbalas de mousseline claire causent et rient sur les pelouses diaprées de pâquerettes.

La reine donne à goûter à ses amis particuliers, grands seigneurs et grandes dames qu'on reconnaît à peine sous leurs déguisements champêtres. Voici le marquis de Paulmy en berger céladon, et le vicomte de Talaru en garde rural, et le comte de Polignac en tambour de village, et le duc de Roquedol en vieux laboureur, et l'évêque de Chartres en joueur de chalumeau. Et voici la princesse de Chimay, la duchesse de Mailly, la comtesse de Grammont, toutes en robes paysannes de couleurs tendres, la gamme entière et délicate de la palette des Grâces qui fleurettent avec les familiers, Vaudreuil, Dillon, Lauzun, Besenval. Tout ce monde souriant d'Estelles et de Némorins joue et danse sous la feuillée, au son des violons dissimulés dans les bocages, et les bourrées d'Auvergne succèdent aux farandoles de Provence. On est censé couronner la rosière du village, la duchesse de Chaulnes, que l'on vient présenter au seigneur du village, l'évêque de Laon, et à sa femme, la reine elle-même. Tout le monde joue son rôle à merveille et ce ne sont que chansons, danses et musiques...

Là-haut, là-haut sur la montagne
J'entendais la voix du berger...

Mais sous les jeux et les ris veillent les pensées sérieuses. La baronne de Blandas conduit à la reine son amie la marquise de Candiac, pour qui elle a obtenu, fa-

veur insigne, une invitation à la fête champêtre. La reine accueille la jolie Gisèle avec un sourire enchanteur.

— Je sais que notre petite Margot vous aime, fait la jeune souveraine; c'est dire que chacun ici vous aimera.

Ce mot gracieux est au fond une promesse. Le marquis Hector, qui se tient tout près, ôte son chapeau de pastoureau à grands bords et vient faire sa cour à la reine. Celle-ci le prend à part un moment.

— Je ne me cache pas, lui dit-elle, que ce sera difficile. Le roi trouve que j'ai déjà trop de dames d'honneur, comme si douze dames du palais étaient trop pour une reine de France! Et on lui a soufflé qu'il ne fallait plus accorder de survivances ni de gratifications. Mais on verra bien qui l'emportera, de M. Necker ou de moi! Jusqu'ici j'ai soutenu cet étranger parce qu'il était bien vu de la ville et de la cour, mais, en vérité, j'ai si peu à me louer de la cour et de la ville que je me décide à ne plus suivre que ma propre inspiration.

Le marquis de Candiac s'incline très bas, tout plein de gratitude et de certitude. Si la reine s'exprime ainsi, c'est que tout ce qu'elle demande sera accordé; le roi ne lui résiste jamais longtemps. Il le dit à mi-voix à Marie-Antoinette en lui baisant respectueusement la main.

— Ne le croyez pas trop, Monsieur le marquis, le roi a ses volontés très nettes et je n'arrive pas toujours à en triompher. Il y a des gens qui s'interposent entre lui et moi. Mais pour ce qui vous intéresse, votre délicieuse femme et vous, je crois que je réussirai. Le roi va rentrer tout à l'heure de la chasse. J'irai le rejoindre au Grand Trianon. M. Amelot, le ministre de la maison du roi, sera là et M. Necker n'y sera pas. Nous tâcherons d'enlever sa signature.

La conversation prend fin, car il ne faut pas, un jour de fête, que les choses sérieuses fassent tort aux choses plaisantes. Les musiques reprennent sous les ombrages, et les couples dansent dans l'or du crépuscule.

La baronne de Blandas vient rejoindre les Candiac. Elle aussi a bon espoir, bien qu'au dernier moment des obstacles puissent surgir. En effet, l'idée de la survivance de la charge de grand veneur a réveillé mille ambitions assoupies. Provence, Artois, Condé, Orléans, chacun a son candidat. Hector de Candiac est un peu nerveux; il a peut-être eu tort de solliciter trop de choses à la fois, et il se demande s'il ne sacrifiera pas la charge de dame du palais pour acquérir celle plus lucrative de grand veneur. Sa fortune est au bord du fossé, il faut le franchir coûte que coûte.

Le nuit approche. C'est le moment d'aller rejoindre le roi au Grand Trianon. Louis XVI doit être revenu de la chasse. La route du Petit Trianon au Grand Trianon est courte, et ce sera délicieux de la faire à pied à la nuit tombante, en robe de bergère.

La reine se met donc en marche avec ses amies intimes, la princesse de Lamballe, la comtesse de Polignac, la baronne de Blandas. Les trois Grâces accompagnant la déesse Vénus! A quelque distance viennent plusieurs grands seigneurs qui ont repris leurs habits de cour; parmi eux Hector de Candiac.

On s'approche du Grand Trianon quand le groupe des grandes dames passe devant les trois jeunes gens toujours assis sur le talus gazonné de la route. La reine ne les connaît pas, mais eux la reconnaissent sous son déguisement de pastoure; elle est si charmante avec ses grands cheveux blonds cendrés et ses yeux de clarté et sa lèvre un peu pendante comme pour le baiser, qu'ils ne peuvent résister à sa séduction, et que, debout et tête nue, tous trois disent :

— Vive la reine!

Marie-Antoinette leur dédie sa plus gentille révérence, et se tournant vers la princesse de Lamballe :

— Voyez, chère, on prétend que les Parisiens ne nous aiment pas. Les vieux peut-être, mais pas les jeunes!

Elle leur sourit encore, et s'éloigne en murmurant :

— Comme il est bon d'être aimée!

Les seigneurs passent à leur tour, mais les trois jeunes gens se sont rassis, et le soir, dames et messieurs ne s'entendront pas, les dames ayant trouvé ces trois inconnus beaux comme des anges quand les messieurs assurent qu'ils ont cru leur voir des regards de démons.

Au Grand Trianon dont ils approchent, tout est dans une animation joyeuse. Le roi rentre de la chasse et la cour d'honneur du petit château s'emplit d'un flot d'habits brodés et de toilettes multicolores.

Louis XVI est descendu de cheval un moment auparavent. Il est gros et gras, les yeux placides, l'air toujours un peu embarrassé. La chasse a été bonne, il est content. Les piqueurs rassemblent les chiens, et les pièces tuées sont étalées en tableau sur le pavé de la cour. Il se débarrasse de son habit de chasse, et comme son appétit a été aiguisé par le grand air, il se réjouit en pensant à la bonne grosse nourriture qui l'attend.

Il a vu vite tous ceux qui sont là, ses frères, ses cousins, ses familiers, quelques grands seigneurs qui vont et viennent avec une aisance parfaite, deux ou trois ministres, qui attendent respectueusement pour approcher qu'il leur fasse signe; il sait en effet qu'il a quelques signatures sans importance à donner avant le dîner. Il s'informe de la reine, elle a passé l'après-midi au Hameau et ne peut tarder à paraître; elle sait que le roi n'aime pas à attendre quand a sonné l'heure de se mettre à table.

Un de ses familiers s'approche de lui avec révérences, et lui demande si la chasse a été bonne. Le roi, enchanté d'être mis sur un terrain qu'il connaît bien, s'épand en détails. Tout s'est bien passé. Deux cerfs ont donné beaucoup de mal. Pas de fâcheuse rencontre, sauf un curé; le roi n'aime pas la prêtraille et il a ma foi cravaché

celui-là pour se débarrasser d'un oiseau d'aussi triste augure. Son cheval a été excellent, c'est un de ceux qu'il préfère monter. Les chiens aussi, sauf Miraut qui s'est sottement blessé à la patte gauche, mais ce ne sera rien.

Le roi parle avec facilité, et sans bredouiller comme il fait avec ceux qu'il ne connaît pas. D'autres personnages, voyant le roi de bonne humeur, s'approchent et prennent part à la conversation. Les répliques se croisent. Louis XVI est tout à fait à son aise; sa gaieté s'affirme et son appétit augmente.

Les ministres, enhardis, s'approchent à l'abri des dos des courtisans. Le roi qui n'est point sot les voit venir et sourit, l'air figue et raisin. Ces maudites signatures à donner! Il passe avec eux dans son cabinet de travail dont la porte reste ouverte et où quelques grands seigneurs, de temps en temps, entrent et sortent, car ce n'est pas un vrai conseil de cabinet, mais un simple débarras de bagatelles urgentes avant dîner.

— Voyons, messieurs, qu'y a-t-il?

Chacun s'approche à son tour et explique en quelques mots ce qu'il a en portefeuille. A chaque fois le roi répond :

— Cela peut attendre. Oui, c'est très important, il faut voir de près.

A chaque fois aussi le ministre s'incline.

Le ministre de la maison du roi vient d'un air dégagé.

— Sire, voici le dossier que Votre Majesté a demandé l'autre jour. Il est tout près.

— Quel est ce dossier?

— Celui de la charge dont est titulaire M. le duc de Penthièvre.

— Mon très cher et aimé cousin, fait le roi.

— Il s'agit, Sire, de la survivance de la charge de grand veneur. Le duc de Penthièvre propose de l'accorder à son cousin le marquis de Saint-Gilles de Candiac.

— Je connais beaucoup le marquis Hector de Candiac.

— Sire, il n'y a qu'une voix favorable sur son compte, et c'est pour cela que, sachant votre bienveillance, j'ai cru devoir préparer les pièces que vous n'aurez qu'à signer.

En effet les pièces sont toutes prêtes et M. Amelot les glisse sous la main du roi. Mais comme toujours, au moment de signer, Louis XVI hésite.

— Tout le monde est bien d'accord?

— Oui, Sire, répond le ministre.

— A moins, Sire, fait le comte de Provence qui suit la scène depuis un moment, que vous ne désiriez réfléchir encore.

— C'est, Monsieur mon frère, que j'ai tant réfléchi!... Je ne fais que cela depuis trois semaines. Avez-vous un autre nom à me proposer?

— Il ne m'appartient pas, Sire, de diriger votre choix.

— Diriger, assurément. C'est moi qui décide, seul. Mais on peut toujours me parler. C'est là ce qui est ennuyeux dans ce genre de nominations. On croit que tout le monde est d'accord et puis, au dernier moment, on devine des réticences, des blâmes... Je voudrais pourtant faire plaisir à tout le monde, moi.

— Sire, fait le duc de Roquedol, vous connaissez le mot de votre grand aïeul : Quand je nomme quelqu'un, je fais quatre-vingt-dix-neuf mécontents et un ingrat.

— Le marquis de Candiac, dit le ministre, ne sera certainement pas un ingrat.

— Non, répond Monsieur, mais les quatre-vingt-dix-neuf seront certainement mécontents.

— Enfin, fait Louis XVI, de plus en plus embarrassé, avez-vous un autre candidat à me proposer?

Successivement des oui se font entendre : le comte de Provence, le comte d'Artois, le prince de Condé prononcent un nom. Le roi regarde tout autour de lui comme pour trouver un sauveur.

— Sire, insiste Amelot, que Votre Majesté veuille bien considérer que les candidats ne manqueront jamais pour un poste tel que celui-ci, que chacun, prince du sang, duc et pair, ministre, a le sien, et qu'il n'y a pourtant qu'une place, que dans l'espèce c'est l'avis du duc de Penthièvre qui doit primer tous les autres...

— Mais c'est vrai, interrompt joyeusement le roi, je l'avais oublié. Du moment que mon cousin le demande, j'aurais vraiment mauvaise grâce...

Ici une voix un peu bourrue s'élève brusquement.

— Vous plairait-il, Sire, de m'entendre?

Louis XVI a reconnu la voix de Necker qui vient d'arriver sans qu'il l'ait vu, et il rougit comme un écolier pris en faute.

— Sire, il n'y a aucune raison pour que cette nomination se fasse ainsi à la hussarde, et sans que votre Directeur général des finances ait été entendu. Je rends hommage à la haute naissance de M. le marquis de Candiac et tiens que nul ne serait plus propre que lui, puisque le titulaire de la charge est de cet avis, à l'obtenir en survivance. Mais la question est délicate. Vous avez reconnu, Sire, qu'il y avait lieu de réduire et non d'augmenter ni même de maintenir les charges de la cour. Le prédécès déplorable du prince de Lamballe permet de ne pas perpétuer la charge dont son père est investi. J'ajouterai, Sire, que le dossier qui vous est soumis ne comprend pas seulement la nomination du marquis de Candiac comme grand veneur, il comprend aussi la nomination de la marquise comme dame du palais de la reine.

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'un léger brouhaha se produit. La reine vient d'arriver, et les assistants s'écartent respectueusement pour lui laisser passage.

— J'arrive à point, fait-elle d'un ton gai, puisqu'il est question de moi.

Necker s'incline aussi profondément qu'il peut.

— Madame, il est plutôt question de la marquise de Candiac.

— ... que je voudrais avoir comme dame de ma maison. C'est donc bien moi qui suis en cause. Ne puis-je pas prendre pour dame de compagnie qui m'en semble digne?

— Madame, vous êtes la reine, et s'il ne s'agissait que d'un titre nu, le Directeur général des finances du royaume n'aurait rien à dire. Mais vous le savez aussi, un traitement élevé est attaché à ce titre, et mon devoir est d'attirer l'attention du roi sur la nécessité impérieuse de réduire toutes les dépenses de caractère somptuaire. Votre maison, Madame, contient une surintendante, une dame d'honneur, une dame d'atours et treize dames du palais; le roi m'a dit qu'il trouvait suffisant ce brillant effectif.

A ces mots, Marie-Antoinette regarde fixement le roi qui rougit un peu et balbutie:

— C'est bien possible, mais je ne me rappelle pas; toutefois il faut faire des économies; j'ai moi-même donné l'exemple.

La reine, d'un ton plaisant, mais où l'on devine de l'impatience, réplique :

— Mais, moi aussi, je donnerai l'exemple. S'il le faut, je réglerai mon ménage sur celui de la rue Saint-Denis et je porterai la clé de la cave dans ma poche.

Le roi, de plus en plus embarrassé, se tourne vers son ministre :

— Ne pensez-vous pas, mon cher Necker...

Mais comme il ne finit pas sa phrase, Necker poursuit:

— J'ajouterai encore, Sire, que dans le même dossier se trouve, si je suis bien informé, une troisième pièce à signer, une gratification d'un million de livres sur la cassette royale. Bien qu'il ne s'agisse pas ici précisément des finances du royaume, j'ose supplier Votre Majesté de ne pas signer cette pièce sans m'avoir entendu, et je

lui demande de vouloir bien reporter cette affaire au prochain conseil de cabinet où j'exposerai devant Elle et les autres ministres les raisons qui me paraissent militer pour ou contre cette décision.

— Mais oui, mais oui, fait le roi tout heureux d'être débarrassé pour l'instant de cette fâcheuse affaire, demain nous verrons à loisir.

La reine ne dit rien, mais sa figure s'est contractée de colère. Le roi l'évite, et, se tournant vers son ministre, il lui dit du ton un peu bourru qu'il prend quelquefois :

— Enfin, expliquez-moi donc, Monsieur Necker, comment, en suivant vos conseils et en voulant faire le bien de tous, je trouve moyen de ne faire plaisir à personne!

Et sans attendre la réponse, il prend le bras de la reine, et se dirige vers la salle où le couvert royal est mis. L'idée de la bonne chère qui l'attend l'a remis en bonne humeur, et il ose regarder Marie-Antoinette qui, fine mouche, ne refuse pas de lui sourire.

Dans la salle qu'ils quittent, les groupes se forment et les chuchotements vont bon train. Chacun regarde Necker qui s'en va comme si de rien n'était, son gros portefeuille sous le bras, sans parler à personne, pas même à ses collègues du cabinet.

— Quel ours! fait Sauclière à Candiac qui, un peu pâle, a suivi la scène à distance et sans se faire voir. N'importe, il a reçu un bon coup d'épieu, et je crois qu'il est sérieusement blessé.

— Je le crois aussi, répond le marquis, et même s'il en réchappait, il n'irait pas loin. Tout le monde est maintenant contre lui. Avec son successeur, je pense bien obtenir tout ce que je voudrai.

Ils s'éloignent, prêtant l'oreille aux causeries des groupes près desquels ils passent. Partout ce n'est qu'une voix : Necker est condamné. L'irritation de la reine et la mauvaise humeur du roi ne permettent aucun doute. Presque tout le monde s'en réjouit ouvertement et ceux

qui s'en inquiètent n'osent le montrer. C'est du successeur prochain que tout le monde parle. Les amis de la reine portent aux nues l'archevêque de Toulouse, M. de Brienne, quand ceux des princes prônent l'intendant de Flandre, M. de Calonne. D'autres noms sont prononcés : d'Ormesson, Fleury, Saint-Priest, Breteuil. La ruche courtisane s'emplit d'un bourdonnement d'abeilles aux dards acérés.

Dans un salon reculé, le vicomte d'Avèze est venu retrouver la marquise Gisèle qui, pendant que se livrait la petite bataille, a voulu être seule, tout à fait seule. A la mine du jeune capitaine, elle devine que tout est perdu. L'autre lui explique comment les choses se sont passées, et sans ignorer que pour la maison de Candiac c'est un désastre, il essaie de peindre l'avenir sous des couleurs d'espérance.

Mais la marquise chasse toute mélancolie et plonge ses beaux yeux dans les siens :

— Qu'importe, ô mon Jean, si nous nous aimons?

HENRI MAZEL.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Marcel Bouteron : *Muses romantiques*, Le Goupy. — E. Benoît-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, Les Presses universitaires de France. — Sainte-Beuve : *Mes Poisons*, cahiers intimes inédits publiés avec une introduction et des notes par Victor Giraud, Plon-Nourrit. — Sainte-Beuve : *La Littérature française des origines à 1870, Moyen âge, XVIe, XVIIe siècles*, 3 vol., La Renaissance du Livre. — *Les Grands Ecrivains français, par Sainte-Beuve.* Etudes des Lundis et des Portraits classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem, Garnier frères.

Au premier chapitre de son volume nouveau : **Muses romantiques**, volume d'une belle tenue typographique, orné avec un soin minutieux, dans le texte et hors texte, des plus curieuses et caractéristiques compositions de Tony Johannot, Devéria, Daumier, Gavarni, Monnier, Bertal, Lami, M. Marcel Bouteron, fort docte sur l'époque qu'il étudie et, au surplus, s'inspirant de Balzac, son maître, nous précise ce qu'il entend par *muses romantiques*. Les muses romantiques, ce sont les dernières précieuses, bien différentes des autres, ardentes d'imagination, vouées à la mélancolie et au sentimentalisme. Toute la France, vers 1830, en est infestée, comme elle le fut, au siècle XVIIe, de leurs devancières. On en rencontre dans la plupart des villes provinciales, mais elles florissent surtout à Paris où elles trouvent un terrain mieux préparé à les accueillir et moins disposé à les ridiculiser. Elles sont intoxiquées de littérature funèbre ou fantastique, et sur les rayons de leurs bibliothèques voisinent Byron, Goethe, le Goethe de *Werther*, Walter Scott, Ossian, Young, Anne Radcliffe, Hoffmann, tous les écrivains qui, en outre des romantiques, peuvent alimenter et satisfaire leur soif éternelle de rêve et d'étrangeté. Elles vivent hors de la vie, dans un décor gothique ou féodal, ou bien elles se transportent sans cesse dans quelque cadre de féerie orientale où, poursuivant leurs chimères, elles savourent les délices d'héroïques aventures

et de passions surnaturelles. Au demeurant, elles parlent un langage tarabiscoté, écrivent en vers fades d'élégie et aspirent aux lauriers académiques qui, en ce temps là, consacrent et déifient ces curieuses péronnelles.

Balzac, dans les portraits qu'il trace d'elles, semble bien les traiter un peu à la farce et avec quelque outrance. Les plus illustres d'entre elles, et celles qui réalisèrent en partie leurs songes mirobolants, une Louise Collet, une Delphine Gay, une Récamier, ne présentent point, ce semble, ce grotesque qui les rapetisse et les ravale. M. Marcel Bouteron nous fait d'ailleurs, avec grand souci de vérité, des détails très nouveaux que sa forte érudition lui fournit, de l'ironie, quelque malice même, la peinture de plusieurs de ces muses romantiques. L'Elvire de Lamartine, l'Etrangère de Balzac correspondent peu aux modèles généraux dont nous avons ci-dessus donné les traits essentiels. L'une est une malade sentimentale que la douceur d'aimer un être jeune, beau, tendre comme elle et nimbé de son génie, préoccupe plus que le désir d'en être l'Egérie. L'autre est conduite à l'amour, avec plus de complexité peut-être et de maniérisme, par l'admiration. Le désir d'être une inspiratrice viendra plus tard. Marie Dorval, George Sand, les Saint-Simoniennes, les héroïnes de salons que M. Marcel Bouteron situe dans leur cadre de vie, justifient par contre admirablement le titre du volume. Sur ces extravagantes et fantasques, sur leurs gestes et leurs doctrines, sur le « sandisme » en particulier, culte amoral de la passion mêlé aux revendications en faveur de l'émancipation des femmes, M. Marcel Bouteron apporte faits, anecdotes, lumières, tout un faisceau de documents qui rendent son travail précieux pour les historiens intéressés par l'étude philosophique et sociale du romantisme.

Cependant, M. Marcel Bouteron a laissé de côté certaines muses qui comptent dans les annales littéraires de cette époque. Il ne s'est pas arrêté par exemple devant les visages d'Hortense Allart de Méritens, de Mme d'Arbouville, de Mme Victor Hugo, de ce groupe de femmes qui émurent le cœur de Sainte-Beuve et suscitèrent les accents lamentables de sa poésie. Le terrain était hasardeux. Entrer dans les commerces galants de Sainte-Beuve, cela réserve de médiocres satisfactions de l'esprit.

L'histoire amoureuse du critique a été établie d'ailleurs, avec

des détails précis, par Léon Séché, par Troubat, par bien d'autres. Etait-il nécessaire d'y revenir ? M. E. Benoît-Lévy l'a pensé. M. Benoît-Lévy est plein de bonnes intentions. Il a écrit un gros, gros volume sur **Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo** dans le dessein de laver la seconde de l'accusation d'avoir satisfait les grossiers appétits du premier. Tâche malaisée. M. Benoît-Lévy connaît merveilleusement son sujet. Il l'a préparé avec minutie, sans laisser échapper un seul témoignage, en avocat intelligent et plein de sens critique, sous la forme d'un patient rapport ou encore d'une mosaïque de citations. Il a certainement cru dresser un plaidoyer victorieux et non point un rapport. Il a cru emporter la conviction de ses lecteurs. Par malheur, ses conclusions sont singulièrement écourtées et sa dialectique manque de souffle. A la barre, il perdrait inévitablement le procès de sa partie.

Ce qu'il est parvenu à nous démontrer, avec un luxe de renseignements incomparable, c'est l'ignominie de Sainte-Beuve. Le critique sort de cette enquête définitivement jugé. Jamais sa mémoire ne regagnera l'estime des gens soucieux de quelque propreté morale. On savait déjà d'ailleurs, avant M. Benoît-Lévy, avec quel soin ce pleutre avait préparé le déshonneur de la seule femme qui ait éprouvé pour lui quelque sentiment de tendresse véritable, tendresse assurément mêlée de pitié. Laid et salace comme un faune, intelligent, adroit, bien disant surtout dans l'intimité, bon comédien, sachant cacher ses véritables pensées, Sainte-Beuve captait aisément l'esprit des femmes qui consentaient à l'écouter ; mais ce qu'il désirait d'elles, c'était leur abandon physique, nullement leur amitié. Il les obsédait de ses prières, voulait ce triomphe, le seul auquel il tînt, ne fût-ce que pour un moment rapide et dût-il à jamais ensuite renoncer à les revoir.

Sa liaison avec Mme Hugo fait, à toutes les pages de M. Benoît-Lévy, éclater sa vilenie et la loyauté, la franchise, les hautes qualités morales du poète. Assurément quand Sainte-Beuve, après tant de causeries familières, dans la solitude confiante où il demeure avec la jeune femme, s'aperçoit que son cœur vibre, il hésite à poursuivre cette dangereuse conquête. Est-ce par crainte de la violence, est-ce par scrupule de conscience ? Il découvre ses sentiments au mari et cesse des rapports qui présentent un grand danger. Mais, en même temps, il laisse croître en lui une

haine affreuse contre son légitime rival, haine qui ne s'éteindra jamais et qui se manifestera tout au long de sa vie, par de basses intrigues, des propos venimeux, des actes de félonie, une critique acerbe et injuste. Ainsi Hugo sera-t-il recompensé d'une affection qui souffre, mais ne veut pas mourir, de mille douceurs et prévenances, d'une générosité dont peu d'époux donneraient les témoignages.

Les scrupules de Sainte-Beuve n'iront pas au delà d'une certaine limite. Ici, la coupable est Mme Victor Hugo. Comment cette femme, intelligente et fine, belle et plantureuse comme une héroïne de Rubens, épouse d'un homme magnifique et génial, mère heureuse et comblée, comment cette femme, avant le commerce du poète avec Juliette Drouet, qui plus tard pourrait lui servir d'excuse, consent-elle à rejoindre dans l'ombre Sainte-Beuve, jésuite fielleux, dont le contraste, au moral comme au physique, avec son époux devrait la frapper ? Car, personne ne peut le nier, et M. Benoît-Lévy ne le nie point, il y eut entre eux correspondance, promenades, rendez-vous furtifs, le tout ignoré, à l'origine au moins, de Victor Hugo. Il semble que, dans l'existence de la jeune femme, Sainte-Beuve soit un vice caché, plaisant et impérieux. La Bruyère a écrit : « A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer. Son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit ». Voilà une pensée merveilleusement applicable au cas qui nous occupe.

Le petit monstre ne manque pas d'esprit ; il manque de cœur, de délicatesse, d'honneur. Il est curieux, vaniteux, plein d'acrimonie. Il souhaite que personne n'ignore les faiblesses de son amie à son endroit. Les preuves matérielles de ces faiblesses, M. Benoît-Lévy le démontre, malgré M. Louis Barthou, ne viennent pas de Mme Hugo, du moins on peut le soutenir. C'est le bénéficiaire présumé de la défaillance qui les établira par tous les moyens et qui s'acharnera à en laisser, avec des précautions infinies, la trace posthume. Il semble bien difficile de prétendre qu'il s'est vanté.

Que Sainte-Beuve ait aimé Mme Hugo, cela n'offrirait guère d'importance s'il n'avait trahi l'amitié la plus vive et sali la réputation d'une femme qui lui accordait sa confiance. On lui par-

donnerait aisément sa double lâcheté, si, du moins, cette liaison lui avait inspiré des poésies où l'on percevrait quelques profondes exaltations de l'âme ou même quelques pathétiques vibrations des sens. L'homme semble, au contraire, n'exprimer dans le prosaïque pathos du *Livre d'Amour* que les cyniques satisfactions de la vanité.

Pour en terminer avec l'ouvrage de M. E. Benoît-Lévy, remarquable par sa parfaite documentation et sa belle illustration, répétons que Mme Hugo ne nous paraît nullement délivrée de sa culpabilité. On ne saura jamais, sans un aveu formel de sa plume, si Sainte-Beuve lui apparut un jour comme un Eliacin assez séduisant pour mériter le sacrifice de sa vertu, mais peut-on imaginer qu'ayant, pendant des années, accepté sa compagnie secrète, elle ait entretenu de philosophie cet homme qui lui parlait d'amour ?

En dehors du recueil de poésies que nous citons plus haut, Sainte-Beuve a laissé d'autres papiers où il confirme la défaite de Mme Hugo, en particulier ses *Cahiers intimes* restés jusqu'à l'heure inédits et que M. Victor Giraud vient de publier sous le titre heureux et affreux à la fois de **Mes Poisons**. Quiconque souhaite de connaître la vraie psychologie du critique doit lire ces pages où de poignants cris de désolation se mêlent à de furieux accès de haine et de méchanceté.

Sainte-Beuve, comme nous l'explique M. Victor Giraud, rêvait une gloire de moraliste et c'est, dans ses *Cahiers*, au milieu des confidences les plus secrètes, qu'il assemblait les sentences et maximes dont il donna subrepticement quelques-unes à la fin de plusieurs de ses volumes. Beaucoup de ces maximes sont fortes et vraies. On y sent la pensée souvent profonde d'un être maltraité par la vie, qui voit clairement, mais qui se laisse emporter trop souvent par son pessimisme, voire par son scepticisme.

Sur Mme Hugo, Sainte-Beuve écrit : « En amour, je n'ai eu qu'un seul grand et vrai succès, mon Adèle. Je suis comme ces généraux qui vivent sur une grande victoire que leur a value leur étoile encore plus que leur mérite ». Plus tard, il ajoute : « Illusion, je l'ai reperdue et je la hais ; elle n'a plus de cœur, elle n'a jamais eu d'esprit. »

Délicieux caractère, n'est-il pas vrai ?

Les jugements du critique, les vrais, où les dissimulations,

obligées par les convenances ou par la lâcheté, ne subsistent plus, sur Hugo. Cousin, Villemain, Lamartine, Lamennais, Musset, Sand, Balzac, Michelet, Thiers, etc..., sur l'amour et les femmes présentent un intérêt très vif Néanmoins nous leur préférons ce que Sainte-Beuve dit de lui-même. Il se connaît admirablement après avoir fait de son âme un examen sérieux : « Je suis un hypocrite... Je ne pense qu'à la gloire... Les grands sentiments et le sublime ne sont pas mon fait... Je ne suis point véritablement passionné; ma vie n'a été qu'une longue suite de caprices... J'ai eu quelquefois la louange perfide... Ne me demandez pas ce que j'aime et ce que je crois, n'allez pas au fond de mon âme... Je le sais trop, je manque de toute grandeur .. etc... »

De tels aveux contribuent à détourner toute sympathie de Sainte-Beuve. Pourtant, c'est dans les *Cahiers* que l'on peut le mieux comprendre l'homme et lui trouver une excuse. Sainte-Beuve était laid, nous l'avons dit, timide et gauche en outre, mais fort enclin à l'amour. Les femmes s'éloignèrent de lui et il dut trop souvent chercher des satisfactions en de bas commerces. Il souffrit, et cette douleur de n'avoir point, autant qu'il l'aurait désiré, connu les tendresses qui élèvent l'âme, le détourna de l'indulgence et des scrupules. Certaines phrases des *Poisons* formulent tragiquement sa désespérance :

Je n'ai eu ni printemps ni automne : je n'ai eu qu'un été sec, brûlant, triste et dur, et qui a tout dévoré... Je vis dans une tristesse continuelle et mortelle, sans ombre de joie et sans un sourire. Est ce donc parce qu'il ne m'est plus donné d'espérer l'amour ?... On croit que je vis : je ne suis plus qu'un homme qui végète... J'ai beau inventer, je défie l'univers de m'apporter une seule joie... etc ..

Sur son œuvre, Sainte-Beuve écrit :

Je ne suis pas un historien, mais j'ai des coins d'historien... Si j'avais à me juger moi-même... je dirais : « Sainte-Beuve ne fait pas un portrait qu'il ne s'y mire... Ce que j'ai voulu, en critique, ç'a été d'y introduire une sorte de charme et en même temps plus de réalité qu'on n'en mettait auparavant.

Là encore Sainte-Beuve se connaît bien. Avec raison, il est convaincu d'avoir apporté une formule nouvelle dans la critique. C'est son principal titre de gloire, en effet. Mais il a trop embrassé et souvent mal étreint. Il n'est point un savant. Sur les périodes anciennes de notre littérature, sur le XVIe siècle qu'il remit en

honneur, sur le XVIIe qu'il parcourut avec assiduité, ses jugements manquent parfois de base et de justesse. La finesse de son esprit lui a permis cependant de tracer d'heureux portraits plus psychologiques que littéraires. Il s'efforçait d'ailleurs de s'entourer de références, mais manquait de loisirs pour les utiliser. Il posséda les manuscrits de Chapelain et une foule d'autres papiers utiles. Très souvent, on ne s'aperçoit guère de ses richesses documentaires. Seul son *Port-Royal* domine sa production d'historien.

M. Maurice Allem se propose de réimprimer, en les éclairant de notes, sous le titre : **Les Grands Ecrivains français par Sainte-Beuve**, les *Lundis*, *les Portraits*, etc... M. Maurice Wilmotte, de son côté, et sous une forme différente, plus abrégée, se dispose à publier, sous le titre : **La littérature française des origines à 1870**, les mêmes ouvrages. Deux tomes de la première et trois de la seconde collection viennent de paraître. On y pourra vérifier ce que nous disons plus haut.

Il semble que le travail de M. Wilmotte conviendra mieux, par sa tendance à l'anthologie, au lecteur pressé de connaître les meilleurs morceaux de Sainte-Beuve. Celui de M. Maurice Allem vise plus haut. Il donne des textes généralement complets (Lamartine, Vigny, Victor Hugo, Musset, Théophile Gautier pour les deux tomes susdits, une véritable histoire du mouvement romantique). Il les accompagne d'une annotation abondante, très avertie, puisée à des sources sûres et variées. Complète, sa collection remplacera avantageusement les éditions hâtives, aujourd'hui périmées, que l'on fit, jusqu'à l'heure, de l'œuvre de Sainte-Beuve.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jean Richepin : *Choix de Poésies*, Fasquelle. — René Ghil : *Les Images de l'Homme*, Messein.

La chanson des Gueux, 1876. Je ne sais si le succès fut immédiat, mais on parlait du livre et de l'auteur avec enthousiasme, avec dédain ou colère, à l'époque où je commençais à prendre intérêt à la littérature nouvelle, sans doute aux environs de 1880 ou 1882. Et déjà (1877) avaient paru *les Caresses* que je me pro-

curai assez tôt, et qui firent mes délices. J'assistai à des représentations de *la Glu* (1882) où la tragique et tendre Marie Laurent, inoubliable à ceux qui l'ont admirée en scène, disait, pathétique et frissonnante, la célèbre chanson si réussie dans son sentiment et son tour populaires :

Y avait un'fois un pauv'gas,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Y avait un'fois un pauv'gas
Qu'aimait cell' qui n'l' aimait pas...

J'entendis encore, sans doute à peine plus tard, à la Porte Saint-Martin, je crois, à moins que ce ne fût à l'Ambigu, ce drame mouvementé, *Nana-Sahib*, où Richepin, lui-même, tenait, superbe de verve et de virile élégance, le rôle du protagoniste. Mais surtout surtout les vers de *la Chanson des Gueux* me paraissaient merveilleux, et ils chantaient sans cesse sur mes lèvres.

Renierai-je ma ferveur et mon enthousiasme d'enfant, parce que, à mesure que j'ai pris connaissance plus approfondie d'un art raffiné, moins en surface seulement, moins en gestes, d'une poésie plus intérieure et intimement fondue au mystère de l'être, à mesure que se confirmait en moi une tendance d'un lyrisme plus musical et plus essentiel, je délaissais l'œuvre que j'avais tant aimée ? Non. Je n'ai pu m'empêcher de longuement rêver et de me retrouver avec mes lèvres d'alors, à relire en ce **Choix de Poésies** tant de poèmes et tant de vers dont j'ai tressailli et que, assurément, je ne relirai jamais sans émoi : *le Bouc aux Enfants*, *Oiseaux de passage*, *Eau-forte*, *les Terrains Vagues*, des visions de couleurs ou des fusions de flamme ou de fumée dans le ciel clair :

Monte, monte toujours, déroule tes spirales,
Monte, évanouis-toi, fuis, disparais ! Voici
Que ton dernier flocon flotte seul, aminci,
Et se fond, se dissout, s'en va...

J'y trouve toujours la même puissance d'élan, et un art merveilleux du traitement du vers, souple, délicat, significatif

Je le sais bien ; depuis, ce que M. Jean Richepin a écrit en vers, *les Blasphèmes* surtout, où le poète se raidit à une attitude de défi, me décevait de plus en plus. L'auteur, en dépit de ses évidents dons de poète, ne recouvrait jamais l'essentielle sim-

plicité, la bonhomie indispensable ; on discernait trop en lui le normalien d'autrefois, habile à traiter au mieux le sujet imposé, à en réunir, à en disposer savamment les éléments ; même ce qui jaillit, et assurément M. Richepin ne refrène pas en ses chants les caprices et le bondissement, même ce qui jaillit semble provenir d'une source trouble. Destinée étrange et émouvante, de cet homme, vrai poète aux dons multiples et magnifiques, trop intelligent pour ne s'en pas apercevoir, trop fier pour avouer aux autres et peut-être à soi-même son martyre, il sait, il sent où est la vraie poésie, lumineuse, décisive, puisque parfois il la rejoint, mais chez lui, malgré cela, une volonté sourdement façonnée à des habitudes d'adresse et d'artificialité l'emporte sur la candeur native et profonde de son génie véritable.

Autour de lui, de son temps, auparavant, depuis lors, hélas! dans le nombre de ceux que certains tiennent pour des poètes, il ne manque pas de producteurs immédiatement médiocres d'âme, de sentiment, de pensée, et dont les ouvrages à peine nés sont frappés de mort. M. Jean Richepin est une âme farouche, un sentiment juste, une pensée lucide et ferme, de plus un ouvrier du vers diligent et habile. Mais à ses dons si sûrs se mêlent sans cesse, à son insu, un calcul de l'effet qu'il va produire, le goût de se faire remarquer, d'étonner, comme si écrire un poème équivalait à paraître sur les tréteaux d'un théâtre. Il s'affuble d'oripeaux voyants quand il faudrait montrer son âme à nu, ou plutôt, n'est-ce un peu qu'il attache aux accidents secondaires de sa personnalité une importance excessive, si bien qu'il ne songe pas même à faire de soi l'élément qui se fond au général, que l'homme qu'il est, croit ou veut être, lui cache, au lieu de lui découvrir, l'humain ?

J'insiste sur cette futile réserve, parce que je voudrais m'expliquer à moi-même les motifs singuliers que je sens en moi, confusément mais impérieusement, de ne pas céder à un poète que tout de même j'aime et j'admire, de m'opposer moi-même à mon propre sentiment... Et c'est assurément les motifs que j'ai dits, à moins que ce soit, plus platement, à qui s'est engagé de cœur et d'esprit dans une voie de ferveur et d'amour, la lamentable impossibilité de comprendre, d'admettre la ferveur et l'amour chez qui s'est non moins délibérément engagé dans une voie divergente.

Pourtant, en résumé, si mon cerveau n'y consent pas sans restrictions, l'art de M. Jean Richepin me demeure sympathique ; mon admiration et l'amour que j'en ai se mitigent de scrupules et de résistances ; ils se combattent au lieu de se renforcer. Mais ni l'un ni l'autre ne cède tout entier ; j'en suis épris et tourmenté.

Au même temps où je me passionnais de Richepin et de *la Chanson des Gueux*, nous nous réunissions, écoliers, quelques-uns chaque semaine et nous communiquions nos premiers vers. C'était, avec Darzens survivant, Ephraïm Mikhaël, marqué déjà du sceau hâtif, et Pierre Quillard, et Stuart Merrill, et enfin René Ghil, souvenirs chers ! Bien qu'il rimât alors des vers amoureux au los d'une actrice connue, déjà il nous étonnait non moins par son goût d'une méthode que par des réalisations, dans ses poèmes, d'harmonies fortes et répétées où s'exaltait, intuition ou savoir, un élan incessant vers une conception du monde d'ensemble et coordonnée. Ce qu'il méditait alors, toute sa vie fut consacrée à y ployer son art et sa pensée. Quel homme a plus que lui ignoré les préférences de son temps, ou par quelles concessions on sollicite les engouements et la faveur de ceux qui lisent ou qui prônent ? L'intransigeance d'un esprit lucide et hautain, comme celui de René Ghil, n'est pas passible d'erreur, et si l'on n'accède point à en pénétrer les mysteres, c'est preuve d'infirmité ; mais qui donc consent à s'accoutumer aux attitudes d'un poète aussi personnel, et ne lui reproche d'avoir renoncé aux facilités familières, lâches et réduites, où son rêve n'aurait pu s'épanouir, se reconnaître ? Croit-on que ce soit sans motif et sans réflexion qu'on choisisse délibérément de créer à son vertige des altitudes malaisées parce qu'elles sont trop pures et nécessaires à son dessein ? On n'ignore pas qu'on les hantera presque seul. Pourquoi railler l'exilé volontaire d'avoir préféré aux moiteurs parfumées de la médiocrité les cimes ardues où c'est un constant courage d'avoir gravi et, plus encore, de se maintenir sans aucune défaillance ? Et quand même le choix d'un René Ghil ne lui eût été imposé que par l'ivresse d'une illusion, qu'est-ce donc, parmi les hommes, qui ne soit, en analyse suprême, le produit d'une illusion ? La sienne fut noble et éperdument belle, nette, vivante ; que demander davantage, et comment le cerveau volontaire d'un tel homme ne nous inspirerait-il pas le respect et la vénération ?

Son œuvre ambitieuse est à présent brisée. Elle est grande et s'impose par sa simplicité héroïque, cependant. **Les Images de l'Homme** qui forment dans *l'Œuvre* poursuivie et tentée, le quatrième tome de la deuxième partie (*Dire des Sangs*) la termine à présent, au lieu que devait s'y ajouter, couronnement, une partie troisième : *Dire de la Loi*, en deux volumes, I. *Le Dieu qui détruit ;* II. *Les Lois et les Rites.*

Une analyse remarquable de l'Œuvre de René Ghil accompagne l'envoi de ce tome ultime. Après l'épopée des origines et de l'évolution géologique et paléontologique du globe, « une psycho-physique de l'individu », à quoi succède « l'étude de l'homme en tant qu'être sociable ». Enfin « avec *les Images de l'Homme*, la conscience d'universelle devient anthropomorphe. Par là elle se limite, et, au lieu de se spiritualiser dans le sens de la vie, s'éloigne de l'idéal naturaliste des premiers âges : *Les Dieux sont hauts et loin, et l'Homme est en lui-même.* C'est, en gestation, le monde humain moderne, son dualisme antinomique, esprit et matière, ses déchirements, son déséquilibre... »

Tel le point de départ. Les sociétés s'organisent, les religions et les temples surgissent, les métiers et le négoce. L'envie, la guerre, les chefs. Ensuite, des bouleversements profonds ont lieu. L'homme évolue, « être vient de savoir », il fut l'initié, l'astrologue, le nécromant... il est devenu l'alchimiste... « Et le livre s'achève sur un rappel de l'identification du sorcier au mythe de Shiva, devenu « le Dieu dans l'ellipse », parce que l'ellipse, pour Ghil, est le graphique qui signifie l'évolution ».

L'attention du poète ne s'attacha pas uniquement à la construction de son plus haut dessein. Elle s'intéresse au détail, et, outre le récit épique ou narration large et précise des évolutions universelles, s'arrête au geste et aux phrases des idylles coutumières. Ces chants significatifs alors et mélodieux s'assouplissent, avec l'ardeur et la tendresse dont on se souvient au délicieux *Pantoun des Pantoun :*

— Batelier du long Fleuve — par le voile,
par le halage et la pagaie :

il s'en vient sur la plus vieille des routes
tant de gens, tant de dieux, et tant de doutes
en les deux sens, — que de l'usure
entre eux, des mots, des hommes et des Dieux !

il ne reste sans doute que le rire
d'être, multiple et nu à la mesure
où le présent monte et respire :
selon ton sein en mes doigts envieux !
selon la Vie, ô Bien-aimée...

Baissons, tempe à tempe, nos Yeux : le soir
horizontal et rouge, sous
la ramure longuement allumée
amasse au gîte le remuement noir
du monde épars, ma Bien-aimée :
et les oiseaux n'ont plus qu'un hoquet doux...
Baissons les Yeux...

Délices de fraîcheur subtile et d'ingénue tendresse dans cet enchaînement de méditations exprimées avec une concision souvent rude par saccades partant d'un timbre où elles s'accordent, de façon frappante et toujours précisément caractéristique, selon le vœu du maître à présent défunt.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Emmanuel Bove : *Armand*, Emile-Paul ; *Visite d'un soir* (Les Cahiers du Mois), Emile-Paul. — Maurice Betz : *Le démon impur*, Emile-Paul. — Pierre Varillon : *La fausse route*, Plon. — Henri Duclos : *Tenu par Espejo*, Grasset. — René Crevel : *Mon corps et moi*, Simon Kra.

Armand. J'ai signalé, l'an passé, l'intérêt du premier roman de M. Emmanuel Bove, *Mes amis*, et je suis heureux de voir ce jeune écrivain confirmer aujourd'hui ses qualités dans cette nouvelle œuvre. Sans doute pourra-t-on trouver une certaine ressemblance ou comme un air de famille entre ses personnages et ceux de M. Georges Duhamel, et notamment entre son héros, Armand, et le Salavin de *Confession de minuit*. Mais cette impression n'empêche pas de discerner en M. Bove une originalité très particulière, et qu'il faut attribuer, je crois, à l'extrême finesse de sa sensibilité, apte à vibrer aux moindres, aux plus communes impressions et à en conserver le souvenir dans toute sa fraîcheur. Comme les aveugles acquièrent un odorat, un tact, et surtout une ouïe d'une acuité souvent prodigieuse, à l'école des privations, les pauvres gens — et ce sont de pauvres gens que peint M. Bove — pour peu qu'ils aient une nature délicate, doivent développer le registre de leurs sensations sur une

étendue beaucoup plus vaste que les autres hommes. L'humiliation, la crainte, l'état de constant inassouvissement dans lequel ils vivent, les rendent, sans doute, particulièrement réceptifs. A mesure que leur volonté diminue, leur aptitude, non au plaisir, mais à la douleur augmente. Ils cessent d'agir pour laisser leur sensibilité réagir à leur insu, et si je puis dire, *passivement*. Du moins en va-t-il ainsi non seulement pour Lucien, ce misérable ami qu'Armand retrouve par hasard, mais pour Armand lui-même, qui jouit depuis peu de temps d'un certain confort, mais ne s'est pas encore adapté à sa nouvelle condition... Notez ce détail : Jeanne, la maîtresse avec laquelle il vit, est plus âgée que lui, et c'est dans ses meubles qu'il s'est mis... Il voudrait se montrer bon pour son ami. Il ne peut pas. La pensée de Jeanne s'interpose entre lui et Lucien chaque fois qu'un mouvement affectueux va le porter au-devant des aspirations timides du pauvre bougre qui, renfrogné, d'ailleurs, dans son envie, n'éprouve que dépit ou rancune des gestes de sympathie à demi-ébauchés d'Armand. Aussi bien, les sentiments qu'aura refrénés ce velléitaire le porteront-ils à faire une tentative de séduction auprès de la sœur de Lucien. Son amitié pusillanime prendra — comme une revanche — la forme vague d'un sentiment amoureux pour la créature du même sang et de la même condition sociale que le malheureux. Mais son courage n'ira pas au delà d'un baiser ; et Jeanne, ayant été informée de sa faute, exigera qu'il se sépare d'elle, et le renverra à la solitude, et probablement à la misère... Armand, Lucien, Marguerite (la sœur de Lucien), Jeanne ellemême, ont quelque chose d'inconsistant ou d'indéterminé dans le caractère qui, encore une fois, les apparente à ces êtres que M. Duhamel a empruntés à la littérature russe pour expérimenter sur eux sa science d'observation lucide et pénétrer un peu plus avant dans le mystère de notre âme. Mais M. Bove n'a pas les mêmes préoccupations ou la même curiosité. Du moins, semble-t-il plus désintéressé. Il abandonne ses personnages à leurs émotions et à leurs impressions, ou plutôt il recueille d'eux ces émotions et ces impressions, les unes après les autres, comme on compose un bouquet de modestes fleurs des champs. Aucun artifice chez lui. Point de ces ingénieuses et brillantes trouvailles, à la façon de M. Jean Giraudoux, et qui attestent l'agilité d'esprit de cet amusant assembleur de disparates. Il ne cherche pas, en effet,

à nous éblouir par la soudaineté et l'inattendu d'un rapprochement entre deux idées ou deux choses éloignées, et par le passage fulgurant du naturel à l'artificiel. Il y a de la gaucherie dans la manière donl il assortit les tons de son bouquet, d'aspect assez monotone, du reste. S'il étonne, c'est par la sûreté de son coup d'œil à surprendre un détail dans sa vérité toute simple, mais qui nous avait jusqu'alors échappé, et qui prend tout à coup une signification profonde. Il ajoute ainsi, à la vie, et la rajeunit par là même, car il n'y a qu'elle qui ne s'épuise pas en révélant ses secrets. — Il la rend plus proche de nous. Peut-être même ne laisse-t-il pas, dans son commerce étroit avec elle, de la traiter un peu familièrement, et y a-t-il quelque humour dans sa tristesse ? Cela se sent surtout dans **Visite d'un soir**, où un mari, à qui sa femme a avoué de but en blanc qu'elle ne l'aimait plus, épanche dans le sein d'un ancien camarade son désespoir de cette indifférence, désespoir, d'ailleurs, sans proportion avec le sujet qui le cause.

Le démon impur. Il est avéré, aujourd'hui, que l'inversion, quand elle ne résulte pas d'habitudes vicieuses, contractées à l'époque de la puberté, procède d'une malformation congénitale, et de la sécrétion insuffisante de certaines glandes ou de l'activité excessive de certaines autres. En la matière, les pratiques dues à la promiscuité unisexuelle ne sauraient entrer en ligne de compte, car elles sont purement accidentelles. Quant à l'homosexualité qui aurait à son origine une aberration intellectuelle d'essence misogynique, dans le genre de celle qui fait le sujet de ce récit, *Le prêtre et l'acolyte*, que l'on a peut-être attribué à tort à Oscar Wilde, je n'y crois guère, ou elle est infiniment rare. Les prétextes qu'invoquent ses sectateurs, ou l'apologie qu'ils tentent de leur goût spécial, ne me paraissent avoir été conçus qu'à la façon de certains systèmes philosophiques, en manière de justification d'un caractère ou d'un tempérament. Aussi est-il tout à fait exceptionnel qu'un homme qui a vécu normalement les deux tiers de sa vie passionnelle se découvre soudain, à la veille de son retour d'âge, des tendances anormales, comme le héros de M. Maurice Betz. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse, ici, d'autre chose que de la relation d'un *accident*, mettons, symbolique, de la manifestation de cette puissance obscure qu'on appelle la Fatalité, s'abattant sur un être supérieur

près d'assister au couronnement de sa carrière, et qui voit s'écrouler cet édifice en sombrant dans la folie. La lassitude triste que ressent Alain Didier, le lendemain d'un des plus beaux succès qu'il ait remportés à la Chambre, est l'indice de la crise qui va fondre sur lui et terrasser sa magnifique intelligence. Il a trop tôt sublimé ou sublimisé sa *libido*, pour parler le langage de Freud, et voilà que la neurasthénie qui l'envahit le remet dans l'état où, collégien, il se trouvait, à la veille d'orienter les ardeurs de son être vers les travaux de l'esprit. Pour avoir, à cette époque, avec trop de violence refoulé ses instincts, il est prêt à commettre les pires excès. Il lui faut solder, d'une manière ou de l'autre, cet arriéré... Et comme il aurait pu se mettre à boire ou à jouer, comme il aurait pu être la proie des filles, le hasard en le faisant faire le voyeur, d'une façon qui rappelle celle de *L'Enfer* de M. Henri Barbusse, l'incite à vouloir tenir le rôle d'un des deux personnages mâles de la pantomime érotique à laquelle il a assisté... Il n'a d'autre but, désormais, que de retrouver certain adolescent, d'une beauté vulgaire, rencontré à Toulon, et, faute de l'objet de sa première convoitise, se rabat sur un professionnel.

Dès lors, il est perdu. Il perd la raison, en effet, comme je l'ai dit — non que sa démence soit le résultat du vice auquel il s'est adonné — mais parce qu'il a aggravé le désordre de son esprit en luttant contre le désir qui l'entraînait, et qui était, lui-même, la première manifestation du mal auquel il devait finir par succomber. M. Betz a fort rigoureusement marqué les symptômes de la folie de son personnage ; il a suivi les démarches, d'abord diffuses de celle ci, avec une lucidité psychologique supérieure. S'il lui a plu d'aborder un sujet scabreux, du moins l'a-t-il traité avec une parfaite discrétion, je dirai même avec une absolue chasteté. Mais c'est peut-être un signe des temps qu'il ait choisi, entre toutes les aberrations auxquelles pouvait s'abandonner Alain Didier, celle qui eût paru, naguère encore, la moins admissible. En faisant de son héros un pédéraste, j'imagine qu'il a voulu atténuer ce que le cas de celui-ci pouvait paraître avoir d'extraordinaire...

La fausse route. Je suppose que ce n'est point la vocation qui décide, la plupart du temps, les rustres à entrer dans les ordres ; et le cas ne doit pas être rare de ce Justin Descreux que

son père, un paysan, décide d'orienter vers la prêtrise, parce qu'il a déjà deux autres fils, et qu'il ne veut pas morceler son bien... Aussi toute la première partie du livre de M. Pierre Varillon, où sont relatées les circonstances qui amènent Justin à la veille de son ordination, m'a-t-elle semblé avoir l'accent de la vérité. Pour la seconde, M. Varillon, qui avait fait preuve de modération, s'est laissé, sans doute, emporter par le désir de trop accentuer la misère de son personnage, et il a particularisé jusqu'à l'outrance le caractère de sa mésaventure. Non que je nie que Justin se mette dans une situation exceptionnelle en voulant rentrer dans le monde, après avoir passé par le séminaire. En général, en effet, lors même qu'un jeune homme des campagnes s'aperçoit qu'il n'est pas doué pour le sacerdoce, il n'en revêt pas moins la soutane, et il ne fait pas pour cela un mauvais prêtre. Justin se soustrait donc à la règle — et cela, en grande partie, à cause de la guerre qui lui a révélé sa vraie nature en le mêlant à la vie, et à la vie la plus violemment instinctive qui soit. Mais encore que déclassé, était-il impossible qu'il trouvât, au moins dans une ville comme Saint-Etienne, où il va chercher du travail, une occasion de s'employer ? Je pose la question sans y répondre ; mais c'est faute à M. Varillon d'avoir rendu vraisemblable le dénouement de son récit qu'il me vienne à l'esprit de la poser. Son roman n'en est pas moins remarquable par l'objectivité dont il témoigne et très bien écrit, si le passage qu'il y fait du style impersonnel au style personnel n'est peut-être pas assez sensible.

Tenu par Espejo. Les héros romantiques avaient, pour la plupart, un secret dans leur vie, qu'ils portaient d'un air fatal à quoi on les reconnaissait entre tous les hommes... Comment Didier et Antony, Jean-Marie Dupin — dans la maison de campagne délabrée où il habite, entre sa vieille mère et une servante qui guette avec convoitise l'éveil de sa sensualité — a le front marqué du signe néfaste. Des bruits circulent autour de son père mort, l'accusant d'avoir tué un oncle pour hériter de lui. De là l'humeur sombre du jeune homme, sa « paresse de cœur » ou cette espèce de résignation au destin qui l'incite à s'abandonner avec complaisance aux tentations les plus basses. Il n'est point lyrique, comme les personnages de Dumas et d'Hugo ; aucune aspiration supérieure ne le révolte contre l'injustice du sort qui

fait de lui le fils d'un assassin, et le seul bonheur qu'il souhaite, il le trouve dans l'assouvissement de ses appétits. Vendu le bien paternel, il épouse une fille, après s'être encanaillé dans le bouge, « tenu par Espejo », un lupanar à peine digne de Suburre... M. Duclos a évidemment pitié de son personnage. Il le regarde barboter dans sa fange avec l'attendrissement d'un romancier russe, mais sans mysticisme, et qui s'abstiendrait de déplorer la misère de l'humanité. C'est au ton de la nature, richement épanouie, au milieu de laquelle il l'a placé (nous sommes en Languedoc) qu'il accorde le caractère de son Jean-Marie, et la vulgarité de celui-ci ne laisse pas de s'harmoniser avec les grandes forces aveugles qui concourent au renouvellement de la vie. M. Duclos écrit avec une simplicité ferme, et il atteste un talent déjà très sûr dans la façon dont il réalise l'accord que j'ai dit.

Mon corps et moi. Autre caractéristique des héros romantiques : ils ont le sentiment moral de leur solitude, et c'est ce même sentiment que M. René Crevel exprime ici. Il faut distinguer, cependant. Cet isolement, auquel les romantiques se plaignaient d'être condamnés, non seulement au milieu de l'univers et des hommes, mais vis-à-vis d'eux-mêmes, M. Crevel souhaite de le réaliser, et se désole d'être empêché d'en jouir par la faute de ses médiocres compagnons de plaisir, et jusque de ses amis et de ses maîtresses... Dans la chambre anonyme du petit hôtel de Montagne où le hasard a permis qu'il se réfugiât, il s'ingénie à profiter des heures de liberté dont il dispose pour juger le monde et se juger ou, comme on disait naguère, pour faire son examen de conscience. Il a de la mémoire, une mémoire ironique et pittoresque, et sous l'aiguillon de sa vanité, qui est vif, il pousse une charge à fond contre les souvenirs qui l'assaillent, et finit par aboutir à cette découverte qu'il est composé d'une âme et d'un corps et que ces deux éléments antagonistes, en se disputant sa personnalité, l'obligent à vivre en contradiction constante avec lui-même. Rien de bien nouveau, sans doute, dans cette reconnaissance, ou dans cette profession de foi en faveur du vieux dualisme esprit-matière. Mais M. Crevel, qui est cynique, et ne recule devant aucune audace de langage, a souvent de fines, d'amusantes et piquantes trouvailles. Le « panorama intérieur » qu'il déroule pour son édification, est tout illustré — pour la nôtre — de figures gesticulantes, à la vue desquelles on oublie que c'est

d'une méditation philosophique qu'il s'agit. Je crois qu'il a vraiment l'obsession de la franchise et que le cabotinisme est candide qui l'incite à commettre des excentricités pour se bien prouver qu'il diffère des autres hommes et qu'il est voué à vivre en marge de ceux-là mêmes au milieu desquels il prétend qu'il a voulu ou cru se perdre. Son livre, qui n'est pas un roman, mais une sorte d'essai lyrico-satirique, a une indéniable valeur documentaire. Il aide à comprendre la mentalité de la jeunesse présente, et sinon à caractériser son « spleen », du moins à marquer son originalité assez falote. « L'inconscient nous mène », assurait Laforgue. Quand donc les surréalistes, qui se veulent pour ancêtres Lautréamont et Rimbaud, reconnaîtront-ils qu'ils ont pour frère aîné l'auteur des *Moralités légendaires*, et que, par delà Freud, c'est au vieil Hartmann qu'ils se rattachent ?

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Jean-Gabriel-Borkman ; quatre actes de Henrik Ibsen, à la Maison de l'Œuvre.

On connaît le célèbre drame. Je résume :

L'escroc **Jean-Gabriel Borkman** est, depuis 8 ans, libéré de la maison de force. Noué à son idée fixe, il rumine toujours, sans arrêt, ses illuminations grandioses qui font surgir du sol de l'or, des millions. — Sa femme, brute d'autre sorte, aliénée à l'idée fixe de réprobation et de honte, et à l'idée fixe de la réhabilitation qu'elle confie à leur fils Erhart (20 ans), à qui elle prête, gratuitement, cette inébranlable vocation. Les deux misérables, homme et femme, habitent sous le même toit. Ils ne se sont jamais revus depuis que Borkman a été élargi. Celui-ci rôde seul dans son repaire du premier étage, au-dessus de la pièce qu'habite sa femme au rez-de-chaussée. Arrive Ella Rentheim, sœur de Mme Borkman. Elle revient à cette maison familiale, car elle ne peut supporter d'être, comme elle le sent, arrachée du cœur du jeune Erhart, par les soins de Mme Borkman. Ella est *la Femme* du drame. C'est elle que Jean-Gabriel aima autrefois. Singulier amour. Il la sacrifia à celui qui la convoitait, à cet ami qui devait le livrer à la justice, mais dont Borkman croyait qu'il pourrait ainsi — lui cédant la femme — l'attacher à ses plans et à ses aventureux escomptes — à ses hallucinations.

Pour sceller sa trahison d'Ella (« une femme ne vaut-elle pas une autre femme »), il prit pour femme la sœur d'Ella, l'actuelle Mme Borkman. Puis survint la catastrophe, les 5 ans d'emprisonnement, ensuite les 8 ans plus récents où la décomposition morale de Borkman et de sa femme s'accentua. Ella avait donné pour toujours son amour à Borkman. Restée fille, elle a reporté toute sa tendresse compressée sur le fils de Borkman dont elle a été, pendant les années de la plus sévère détresse de ses parents, la mère adoptive, avec une grande passion dans l'usage de ses dispositions maternelles. Au jour de la pièce, elle sait qu'elle est mortellement malade ; qu'une année lui reste au maximum à vivre. Elle voudrait y être assistée de la présence affectueuse du jeune Erhart. Mais celui-ci est déjà très réclamé, non point par le père « qui est homme à porter son nom tout seul », et cède le jeune homme à Ella, mais : 1° par Mme Borkman qui se cramponne à lui avec la certitude qu'il réhabilitera le nom, 2° par une certaine femme aventureuse et délibérée, Mme Wilton, qui l'a déjà pris dans son lit, et qui désire l'y conserver. Naturellement, ce sont ces derniers agréments que le jeune homme préfère aux désolations et aux cahots de sa famille ravagée. Il part vers l'amour, vers « la vie, la vie, la vie ! » emporté enfin dans le beau traîneau de sa riche amante, précipitant ainsi, au son des grelots d'argent, l'écroulement des trois tragiques protagonistes. Mme Borkman s'enferme dans la maison comme dans un tombeau Borkman, lui, sort. Il s'avance au dehors, suivi d'Ella haletante, dans la nuit et la neige. Ici, dans une scène émouvante, poignante et sobre, en quelques répliques d'une magnifique substance, la vie de Borkman et celle d'Ella sont ramassées. Puis, Jean-Gabriel Borkman entend, voit les choses de son délire : les usines trépidantes, les filons d'or qui tendent vers lui comme des mains suppliantes. La crise est aiguë. Ella poursuit pourtant la destinée de son amour tragique. Elle suit Borkman, l'accompagne dans une imperturbable et fidèle immolation. Soudain, « BORKMAN *pousse un cri, la main crispée sur la poitrine* : Ah !... (*d'une voix faible.*) Elle m'a lâché ! — ELLA RENTHEIM. *lui secouant le bras* : Qu'as-tu, Jean ? — BORKMAN, *se laissant aller contre le dossier du banc* : J'ai senti une main de glace, qui me serrait le cœur. — ELLA RENTHEIM : Une main de glace, dis tu ? Jean ! — BORKMAN, *entre ses dents* : Non...

pas de glace... Une main de fer. *Il s'affaisse sur le banc* ». Et le monstre est mort.

Disons que cette main de fer, c'est la main inexorable d'Ibsen qui n'a pas voulu qu'un seul moment de tendresse, fût-ce au dernier article, ne vînt à cet homme dégénéré qui avait trahi l'amour. Le thème de la pièce est en effet : Malédiction pour qui sacrifie l'amour à l'ambition : maudite est la passion de l'or et de la puissance ; l'amour seul est le vrai bien. C'est ce que proclame Brunnehilde à la fin de la tétralogie : « Ni la richesse, ni l'or, ni la grandeur... ; dans la douleur comme dans la joie, seul nous rend bienheureux l'Amour ! » Sujet actuel, certes ; mais bien intempestif. L'amour ne disparaîtra sans doute jamais complèment ; mais il sera, probablement, de moins en moins disposé à gîter dans une chaumière (et bienheureux ceux qui peuvent encore s'acheter une chaumière aux prix du jour !). La dernière pièce d'Ibsen, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* (*J.-G. Borkman* est l'avant-dernière), remet encore sur-le-champ cette assurance de l'amour souverain. Là, Ibsen veut placer le débat encore plus haut. Dans cette pièce ultime, écrite à 68 ou 69 ans (Ibsen est mort en 1906, à 78 ans, mais déjà éteint depuis plusieurs années), le dramaturge semble (il faut toujours réserver, compter avec l'insondable ibsénien) affirmer que l'Amour serait même au-dessus de l'Art : un sculpteur, exclusivement épris d'esthétique (comme Borkman l'était de puissance et d'or) n'a pas voulu comprendre que dans le modèle qui lui avait servi pour son chef-d'œuvre (*La résurrection de la femme*) il y avait une femme qui aspirait à se donner à lui. D'où leur vie a été gâchée à tous deux. Réplique en somme de *Borkman*.

Ibsen, à mesure qu'il vieillit, donne le principal de sa force à solidifier, à conforter cette thèse, où il semble vouloir graver son épilogue moral, son legs suprême. Shakespeare n'a pas subi ce plomb qui est *la thèse*, et qui pèse quelquefois durement sur la propre agitation dramatique, sur le sondage humain, en le subordonnant au parti pris de démonstration, alors tyrannique, voire impératif, pour le débat. N'importe (en l'occurrence de ce compte rendu d'une seule pièce), *Borkman* est un drame très fort dans sa simplicité. L'œuvre est austère et sombre, mais non obscure, à la différence d'autres ouvrages de la dernière période. Le symbole

n'est pas trop dominant, et, quand il apparaît, c'est sous une forme claire, dramatique. Œuvre puissante, en somme, et bien supérieure au *Constructeur Solness* qui reste confus, incertain, et qui, quoique écrit depuis plusieurs années avant *Borkman*, traduit la vieillesse.

Il y a une observation formelle pour moi, après cette nouvelle audition — et vision — de *Borkman*, c'est que le travail de pénétration, d'émondement du secondaire, de dégagement du fondamental, travail selon lequel Ibsen traite ses personnages, fait surgir, des ténèbres où il apporte sa lanterne, des aliénés. Ibsen, à force de traquer, arrive à cette borne-là, qui est comme l'affirmation massive de ce drame. Ce sont des fous, mais particulièrement avertis chacun sur son cas, et qui en disputent, contradictoirement, avec une raison, une logique, une fermeté morale, qui les secoue, non seulement sans les accabler, mais en les affermissant. Jeu cruel dans un extraordinaire cirque moral. A les écouter, à les voir, une science épouvantable nous est transmise ; la science de ce que cet état d'aliéné est inexorablement, essentiellement, l'état humain. Borkman en ricane ; Mme Borkman enrage ridiculement ; Ella en est torturée, mais avec un halo sacré ; le jeune Erhart s'en moque et veut jouir. C'est cet état qui anime le drame d'une inquiétante et sombre panique. Ce sont des bêtes et des instincts réduits à leur essence qui s'y meuvent, mais en lesquels nous devons reconnaître des humains. Et des humains porteurs des dispositions et des pouvoirs d'examen et de contrôle, personnels et mutuels, les plus puissants. Ainsi les personnages se parlent avec une telle indépendante propriété personnelle que, avant que nous y devenions acclimatés, un étonnement intense nous vient de ce que cela se puisse admettre sans de constants sursauts chez ces interlocuteurs qui se fouillent, se labourent, se retournent à fond, et, au surplus, par rapport à leur jeu mutuel d'un antagonisme féroce et dévorant, et chacun cuirassé dans la carapace solide de son immuable idée fixe. Ils sont ainsi, ces interlocuteurs, sans frémir, sans tentation même d'agression de corps, sans s'élancer, ni se mordre des dents, se déchirant, avec une bonne foi, une justice personnelle et réciproque, une attention sans repos et sévère dans le parler et dans l'écoute qui peuvent écraser de honte nos misérables susceptibilités. Cette force, cette droiture irréduc-

tible dans les répliques, quand nous y devenons familiers, nous portent jusqu'à Ibsen, c'est-à-dire auprès d'un rare génie sanglant, profond, équitable, et dont la grande leçon à mon sens est celle du sang-froid qui domine les circonstances et les mouvements du cœur les plus tendus, et fût-ce jusqu'à rupture. Ibsen est implacable, certes, particulièrement ici, mais pour quel généreux noyau extraire et montrer! Dira-t-on que le soc assassine la terre qui la retourne et l'enrichit! Ibsen règne et règnera de plus en plus par son nihilisme radical. Son grand âge a cru pouvoir en excepter l'Amour, comme la substance même et le ressort du cœur, sa raison, son pouvoir, sa fin. Dans *Borkman*, sa proclamation est saisissante. Chef-d'œuvre évidemment. Ne soyons pas cyniques; ne cherchons pas quel crédit véritable mérite dans ses assurances un vieillard en mélancolie et justement, à l'encontre, tellement réputé pour n'avoir pas, ou si peu, expérimenté l'amour. A-t-il voulu (moins cruel avec lui-même qu'envers Borkman), a-t-il voulu travailler à dessouder de son propre cœur la dure « main de fer » du destin de son illustre vie désertique ? Ou bien a-t-il laissé simplement surgir tardivement une volonté fondamentale de sa nature trop longtemps et trop inhumainement jugulée par le labeur infatigable de son intelligence sans merci ?..

J'attendais la troupe l'escopette en mains; car la qualité exceptionnelle du drame demande que l'on considère sévèrement ceux qui osent l'incarner. Mais, les comédiens sont hors d'attaque. Mes projets de réserves ou de discussion sont par terre. Il n'y a lieu qu'à éloge. Donc, interprétation adéquate au drame, étonnante de qualité. Lugné-Poe, Suzanne Desprès et les autres donnent l'exemple rare, unique peut-être, d'artistes grands ou excellents qui, sans recherche de l'effet, de la virtuosité personnelle, s'attachent uniquement, attentivement (et sans solennité ni affectation) à rendre la pensee du maître, sa pensée profonde, complexe, et d'ailleurs parfois si distante de la mentalité française. L'honneur revient d'abord à Lugné qui tient le rôle le plus lourd (qu'il créa en 1897). Comme il campe la figure de Borkman, cet Icare de la spéculation, ce grand « loup malade » qui, farouche et seul, arpente sa « cage », remâchant sans repos une revanche éclatante, avec des alternatives d'exaltation et de doute! Comme il marque bien le *processus* habilement nuancé par lequel

Borkman passe de la stagnation d'état à l'exaltation en exercice, puis à la crise caractérisée de démence ! — Suzanne Després incarne en pleine maîtrise Ella Rentheim, *la Femme*, au cœur inébranlable. Elle se garde de toute fausse emphase dans ses revendications des droits de l'amour. Avec quelle dignité simple, quelle émotion sobre, après avoir été autrefois trahie, sacrifiée comme fiancée, elle se résigne aujourd'hui à être sacrifiée de nouveau comme mère adoptive ! — Greta Prozor tient au mieux le rôle ingrat de Mme Borkman, cette femme à l'esprit étroit, au cœur sec, qui représente les conventions sociales, l'honneur bourgeois. — Le rôle d'Erhart Borkman, le fils, n'est pas sans difficultés. Malgré toute la discrétion et même le silence de l'auteur sur ce point, ce jeune homme (étudiant sans un sou, qui se laisse enlever par une maîtresse riche) est bonnement un gigolo. De plus, il a des tirades bien surannées sur les droits de la jeunesse à vivre sa vie, à préférer la couche chaude et la Côte d'azur à l'Université et au — d'ailleurs sinistre — domicile familial. En somme, produit fort logique d'un couple de damnés. Un jeune artiste (Roussel) esquive le mieux possible ces écueils par un entrain naïf et juvénile, au surplus tout à fait plausible. — Sa séductrice, la belle divorcée Fanny Wilton (1), n'a qu'un rôle court, mais qui exige de la maîtrise. Il est très intelligemment tenu par Mlle Dominica. Seul reproche, galant du reste, celui d'être un peu jeune et un peu mignonne pour une femme qu'Ibsen a pris le soin de décrire aux formes opulentes. La traduction Prozor a supprimé le trait. Et, sans doute, précisément pour ne pas disqualifier des interprètes éventuelles qui ne seraient pas physiquement luxuriantes. Pourtant ces caractères matériels ne sont pas du tout indifférents pour une dame qui doit avoir une certaine assise, et même une certaine autorité qui lui permet de décocher aisément ses ironies et impertinences. — Une figure secondaire, mais touchante, c'est celle du bon vieux comptable Foldal, si doux, si peu rancunier, si résigné ! Ombre falote de Borkman et qui lui est resté fidèle ; et si heureux de savoir sa fille partie — en quête d'un bonheur des plus équivoques — avec le jeune Erhart et sa maîtresse, dont le traîneau, dans ce départ,

(1) A la représentation de l'Œuvre on la nomme : Wilson. Pourquoi ce désagréable et sot accroc qui étonne parmi le respect sacré d'Ibsen qui règne ici ?

a tamponné et meurtri le pauvre vieux ! Ce rôle — qui pourrait tourner à la caricature — en est sauvé par la bonhomie, la naïveté, la candeur de l'interprète (Riera). Que signifie ce rôle de Foldal ? Ibsen, très complexe, et volontiers objectif, a sans doute voulu montrer que dans la bonté, dans la résignation, l'abnégation, il y a un bonheur pour les âmes simples, candides. — Le petit rôle de la fille de Foldal, Erida (Fournier), consiste surtout à jouer au piano des fragments de la « danse macabre » de Saint-Saëns. Si c'est elle-même, comme il m'a semblé, qui fait vraiment marcher l'instrument, elle s'en acquitte très bien. — Enfin, j'ajouterai que, tout en étant très naturels et très éloignés de la déclamation, Lugné et les siens sont toujours intelligibles. Ils savent *dire*.

Décoration tout à fait adéquate. Intérieurs bien norvégiens — ou semblant tels. Très bien le décor final, relativement compliqué pour la maison : paysage lunaire, sapins, escarpement revêtu de neige.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Perrin, lauréat du prix Nobel de Physique. — Th. Moreux : *Pour comprendre la mécanique*, Doin. — Th. Moreux : *Pour comprendre la physique moderne*, Doin. — Mémento.

Depuis la fondation des **prix Nobel** (1901), ainsi que j'eus l'occasion de le rappeler (1), quatre Français reçurent le prix de Physique : Henri-Antoine Becquerel, Pierre Curie, Marie Curie et Gabriel Lippmann ; de même, quatre Français furent lauréats du prix de chimie : Henri Moissan, Marie Curie, Victor Grignard et Paul Sabatier. Parmi ces sept savants, seuls, les trois derniers sont encore vivants ; mais, depuis 1912, aucun de ces deux prix n'échut à l'un de nos compatriotes. Les quotidiens du début de novembre nous apprirent que le prix de Physique pour 1926 était attribué à **Jean Perrin**, professeur de chimie physique à la Sorbonne ; fort justement d'ailleurs, car son œuvre scientifique est considérable.

Perrin débuta, en 1895, avec une découverte sensationnelle : il établit, par une expérience définitive, que les rayons cathodiques — étudiés par Hittorff, par Crookes, par Hertz, par Lenard, —

(1) *Mercure de France*, 15 janvier 1925, p. 475-479.

sont constitués par de l'électricité négative, par des *électrons*, comme on dit aujourd'hui, et chacun sait que ces corpuscules ont eu depuis une brillante carrière, tant au point de vue théorique que dans le domaine des applications (tubes à rayons X, lampes de Tp. S. F.).

C'est à Perrin que nous devons aussi la preuve certaine de la réalité des molécules, grâce aux mesures qu'il effectua sur les *mouvements browniens* ; l'un des premiers, il réussit à compter avec précision le nombre des molécules présentes dans une portion quelconque de matière : non seulement, ce nombre déjoue toutes les fantaisies de l'imagination, mais on parvient au même résultat par une dizaine de méthodes tout à fait différentes.

Enfin, depuis la guerre, Jean Perrin s'occupa du mécanisme des réactions chimiques et il insista avec raison sur le rôle — non pas exclusif, mais essentiel — qu'y joue la lumière, plus généralement l'énergie rayonnante. Tels sont les principaux titres de gloire de notre compatriote, doué d'une des plus puissantes imaginations scientifiques de notre époque ; il est regrettable que tant d'esprits, qui passent pour « cultivés » ou qui se croient tels, soient aussi éloignés de toute une activité intellectuelle, où ils ne voient que des « spécialités » encombrantes et oiseuses, mais que l'histoire considérera comme le caractère propre du vingtième siècle.

§

« Hélas ! j'ai relu ces temps-ci les vieux traités de mécanique mis entre nos mains par nos maîtres d'antan. Quelle déception ! » ainsi s'exprime l'abbé Moreux dans son introduction à **Pour comprendre la mécanique**. Cette remarque, juste en soi, comporte néanmoins deux réserves : pourquoi l'auteur relit-il « les vieux traités » et n'apprend-il pas la mécanique dans les nouveaux ? pourquoi, méprisant « les vieux traités », continue-t-il à s'en inspirer servilement ? Cela ne l'empêche pas d'affirmer avec une visible satisfaction de soi-même : « Jusqu'ici la Mécanique a été présentée d'une façon plutôt rébarbative. Ceux qui liront cette simple *Initiation* me diront si cette lecture et cette étude sommaire leur a (*sic*) produit cet effet ». Tout doux, l'abbé, vous passez la mesure ; ignoreriez-vous, par hasard, cette excellente *Initiation à la Mécanique* (Hachette) de Ch. Ed. Guillaume

(prix Nobel, 1920), sans aucune formule, autrement suggestive, autrement philosophique que la vôtre ? Et, pour prendre un exemple plus voisin de votre essai, la *Mécanique* (Dunod) de Gouard et Hiernaux n'est pas plus ennuyeuse que du Moreux, et elle offre l'appréciable avantage de renfermer infiniment moins d'erreurs.

Non, tout dans la nature ne se réduit pas au mouvement (p. 6) : il y a beau temps que la mécanique a été ramenée à l'électromagnétisme. La question si importante de la masse est exposée (p. 160) d'une façon incompréhensible, suivant la tradition des vieux manuels : on n'arrive pas à voir ce que cette grandeur peut représenter ; et le choc (p. 167) est traité sans faire appel aux théorème des forces vives ! Ajoutons à cela que l'auteur *reste* brouillé avec les ordres de grandeur et les erreurs expérimentales (p. 130), qu'il se trompe à tout bout de champ sur les grandeurs et les unités : la vitesse angulaire devient « un nombre abstrait », alors qu'elle s'exprime industriellement en *tours par minute*. « Termes » et « facteurs » sont confondus (p. 95), et cependant l'auteur a écrit un « Pour comprendre l'algèbre ». Les expressions « travail, rendement, puissance, moment, pression, force » (1) dansent une sarabande effrénée, étant pris presque toujours l'un pour l'autre dans cette rédaction hâtive.

Je reconnais volontiers que les chapitres sur les *machines* présentent de réelles qualités didactiques (2) et qu'on peut y acquérir de bonnes notions sur la vis, le coin, les engrenages et les moteurs. Mais ceci ne saurait racheter cela.

§

« Je n'ai jamais eu la prétention d'être physicien », écrit l'ecclésiastique sus-nommé (p. 271) dans **Pour comprendre la physique moderne**. Mon Dieu ! cette précaution oratoire était superflue. L'ouvrage est cependant assez bien équilibré ; on y étudie successivement la pesanteur, la statique des liquides et des gaz, le son, la chaleur, un peu de thermodynamique, la lumière, les instruments d'optique, l'électricité statique et le magnétisme, le courant électrique et ses effets. Ce plan, parfaitement admissible, ne peut valoir que par la façon dont il est dé-

(1) Pages 24, 87, 88, 110, 111, 184.
(2) Sauf un raisonnement compliqué et erroné (p. 176).

veloppé. Malheureusement, on retrouve ici les mêmes inexactitudes que dans l'ouvrage précédent. Et un grand nombre d'autres, en plus. L'abbé Moreux n'est pas assez physicien pour distinguer conduction et rayonnement (p. 155), interférence et diffraction (p. 184), bolomètre et pile thermoélectrique (p. 274), longueur d'onde et période (p. 102) ; ce qui ne l'a nullement détourné de rédiger un « Pour comprendre la T. S. F. ». Sans parler de plusieurs figures fausses et d'une résurrection de vieilleries sur les baromètres, les aréomètres et les machines à glace.

L'ouvrage est émaillé de ce que son auteur considère sans doute comme des aperçus philosophiques, tels que celui-ci :

L'eau congelée, étant plus légère que l'eau liquide, peut rester à la partie supérieure des lacs et des océans et ne pas gêner, en s'accumulant dans les fonds, le développement des organismes aquatiques.

Oui, mais Dieu ne saurait songer à tout ; et c'est parce que « l'eau congelée est plus légère que l'eau liquide » que les froids rigoureux de l'hiver solidifient la sève des plantes et font éclater leurs vaisseaux.

En dénaturant les faits comme à plaisir, il n'est pas difficile de découvrir la « sage harmonie » de la nature : c'est ce que Moreux ne manque pas de faire dans « Pour comprendre la philosophie », opuscule animé de cet invraisemblable esprit antiscientifique auquel nous sommes maintenant habitués ; on y trouvera notamment des affirmations ahurissantes sur l'infini mathématique et sur le calcul des probabilités, sans parler des problèmes escamotés par des pirouettes, par de la pure logomachie. Peut-être MM. Bohn et Masson-Oursel auront-ils l'occasion de revenir, dans leurs rubriques, sur les contre-vérités biologiques et psychologiques, présentées en manière de preuves.

Notre auteur a rédigé une trentaine d'ouvrages, de valeur analogue ; en paraphrasant ce que disait André Metz de « Pour comprendre Einstein », on peut dire que l'abbé s'entend merveilleusement à réaliser ce programme : *expliquer tout sans comprendre rien.*

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et ces livres ont un très gros succès. (En préparation : *Pour comprendre la chimie.*)

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.

De ce succès, la médiocrité intellectuelle d'une génération saignée à blanc n'est pas seule responsable : la simple impartialité doit reconnaître, dans cet amas hétéroclite, un indéniable talent de vulgarisation, un tour de phrase alerte et familier. Quel dommage que le fond ne soit pas à la hauteur de la forme ! Et il était nécessaire que les non-spécialistes — même s'ils font de la critique scientifique dans les quotidiens — fussent au courant de ces imperfections.

Mémento. — Autre exemple de graphomane scientifique : *Charles Henry*, qui s'occupa de tout, même de la direction d'un laboratoire à la Sorbonne, est mort au début du mois dernier. Si j'y fais allusion, c'est que ses productions traînent partout et qu'elles ont dérangé déjà pas mal de cerveaux (celui de Robert Mirabaud, entre autres)... Henry, depuis quelques années, m'envoyait tout ce qu'il écrivait : depuis son psychide, méthode générale pour résoudre n'importe quelle question, jusqu'à l'application du rayonnement électromagnétique aux « phénomènes » spirites ! Tout cela est d'une obscurité inégalable, d'une ignorance tenant du prodige, d'une confusion telle qu'on perd pied à la quinzième ligne ; au surplus, je n'ai pas rencontré *un seul* savant qui ne fût de mon avis. Ne pas confondre avec Victor Henri, le distingué physicochimiste français, professeur à l'Université de Zurich, sur lequel je reviendrai prochainement.

La Science et la Vie (décembre 1926). — Ce numéro est une véritable encyclopédie industrielle et scientifique, où Charles Faroux parle de « l'automobile de 1927 », Lucien Fournier « de la télévision » et Louis Houllevigue, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, « du rendement ». J'y ai moi-même apporté ma contribution en deux articles : l'un traite des « préoccupations scientifiques de l'heure présente » (la place de la physique et des mathématiques, la matière et l'énergie, ordre et désordre des molécules, la théorie des quanta, la matière dispersée) ; dans le second, je passe en revue les « utopies d'hier » (élixir de longue vie, machine à explorer le temps, pierre philosophale, mouvement perpétuel, progrès social et bonheur) qui deviendront — ou ne deviendront pas — des « réalités de demain ».

Larousse mensuel (novembre 1926). — Suzanne Veil s'occupe de l'industrie de l'hélium, et Jean Petithuguenin de l'application de la photoélectricité à la chronométrie.

MARCEL BOLL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Désarmement — La S. D. N. ayant été créée pour organiser et maintenir la paix, une fièvre de désarmement agite périodiquement l'opinion publique des deux mondes. Les premiers accès de cette fièvre quarte retinrent peu l'attention des gouvernants, malgré l'activité des ligues pacifistes. Il fallait d'abord appliquer le traité, et le plus pressé c'était les réparations. Ce n'est qu'après l'établissement du plan Dawes que la première grande crise éclata. Une poussée mystique souleva la IVe Assemblée. Les discours prononcés à la tribune de Genève en septembre 1924 forment une nébuleuse d'où se détachèrent deux thèses : désarmement d'abord et sécurité d'abord. La thèse de la sécurité d'abord l'emporta. Une fois de plus, le désarmement fut relégué au second plan. L'année 1925 fut consacrée à l'organisation de la sécurité. Cela se passa, comme pour les réparations, en marge de la S. D. N. La conférence de la sécurité fut tenue non à Genève, mais à Locarno.

Ce bref résumé suffit à montrer que certaines conditions doivent être remplies avant que la paix désarmée puisse traduire en fin de compte un état d'équilibre. Il montre en outre la résistance que les Etats souverains opposent au courant qui les entraîne vers Genève.

Les accords de Locarno signés, la bataille du désarmement recommença, mais il apparut tout de suite, c'est-à dire dès la Ve Assemblée de 1925, que d'autres conditions encore devaient être remplies au préalable, à savoir : l'admission de l'Allemagne dans la Société, la participation des Etats Unis d'Amérique et de la Russie soviétique ; la délimitation du problème à résoudre. Toute l'année 1926 se passa en laborieuses negociations. Comité du Conseil, commission préparatoire, sous-commission militaire, sous-commission économique, on s'égare dans un dédale de procédure. Cependant le rythme des négociations est si régulier qu'il finit par se faire connaître.

Au commencement, il y a un vœu de l'Assemblée ou, comme on dit aussi, une recommandation. Le branle étant donné, les grandes puissances s'emparent de l'affaire et se mettent d'accord à Londres ou à Paris. Puis, quand les solutions ont été préparées dans les capitales, le Conseil se réunit à Genève, prend des déci-

sions et finalement fait rapport à l'Assemblée. C'est ainsi qu'au lendemain de la Ve Assemblée, les signataires des accords de Locarno ont tenu conciliabule à Londres, le 1er décembre 1925, et qu'ensuite à Genève, le 11 décembre, le Conseil a approuvé le programme franco-britannique pour la conférence préparatoire du désarmement du 15 février 1926. Mais comment réunir cette conference avant que l'Allemagne ait été admise ? Nouveau conciliabule de MM. Briand-Chamberlain à Paris, le 28 janvier, qui a pour effet, quelques jours plus tard, l'ajournement de la conférence. Celle-ci se réunit enfin le 18 mai 1926. Deux thèses opposées s'y entre-choquent. Malgré civilités et camouflages, on n'arrive pas à s'entendre sur la délimitation du problème à résoudre La thèse française du potentiel de guerre englobe non seulement les armées de terre et de mer, mais encore toutes les ressources de chaque pays, tandis que la thèse anglo-américaine ne vise que les armées de terre. Pour sortir de l'impasse et gagner du temps, on institue deux sous-commissions dites techniques et consultatives, mais au bout de trois mois, à la veille de la VIIe Assemblée (septembre 1926), on est obligé de constater que, si on a gagné du temps, on n'est pas sorti de l'impasse. Le conflit des thèses n'a fait que s'accentuer. Alors l'Assemblée, qui aime les votes unanimes et les solutions dites d'apaisement, chargea le Conseil de réunir la conférence du désarmement avant la prochaine session de septembre 1927, sauf dans le cas d'impossibilité matérielle. Comme dans l'histoire du petit navire, les conciliabules ont tout de suite recommencé de capitale en capitale ; ils vont bon train à l'heure présente.

A Londres et à Washington, on cherche manifestement les moyens d'imposer une limitation du problème, et on se réserve de faire invoquer le cas d'impossibilité matérielle. En France, la thèse du potentiel de guerre rallie la grande majorité des partis. Quant à l'Allemagne, elle occupe une position un peu en marge. A deux reprises, au cours des négociations de 1926, les anciens alliés ont fait donner la conférence des ambassadeurs et la commission de contrôle. Ces suprêmes interventions des vainqueurs marquent l'incorporation progressive de l'Allemagne dans la communauté des nations. Privée de flotte, partiellement désarmée et soumise à un contrôle international, l'Allemagne incline à donner au désarmement une portée très générale, dans le sens de la thèse

française. Mais, comme les Anglo-Américains, elle tend à écarter le principe du potentiel de guerre.

Si on envisage la situation dans son ensemble (en attendant le résultat des conciliabules), on voit que dans Société des Nations il y a deux choses, il y a nations et il y a société. Ce dualisme qui est dans le titre, au fronton et sur le drapeau, se retrouve jusque dans les moindres résolutions votées à Genève. Les conditions économiques et financières tendent à créer des formes nouvelles d'organisation sociale qui ébranlent la République une et indivisible, comme le Royaume-Uni, et débordent les frontières. Parallèlement les sentiments s'installent dans une forme nouvelle, la religion démocratique. Mais la création de formes nouvelles se heurte à des résistances et provoque des réactions. Des forces tendent à maintenir les frontières et l'idée de patrie. Ce sont, par exemple, dans l'ordre économique, les intérêts coalisés sous le nom de protectionnisme et dans l'ordre des sentiments la religion nationaliste.

Cet état de choses explique le désarroi de la cellule sociale. Tiraillés entre les nécessités de l'action et des doctrines enchevêtrées, les individus cherchent leur place sous des noms divers, monsieur, citoyen, camarade, et s'embrigadent dans les partis. Quant au gouvernement, il subit tous les contre-coups de la multiple bataille et on assiste à une alternance de concentration et de dissociation du pouvoir central. Pendant que les gouvernements imitent les mouvements du mercure dans le tube de verre, de toutes les capitales les routes convergent vers Genève, où les nations essayent de vivre en société. Une fois par an, le concile des nations se réunit dans le Vatican de la démocratie. Il s'agit d'y accorder les tendances nationales avec la religion nouvelle. Un maître ès lettres françaises, virtuose de la dialectique, disait récemment : « Il ne faut pas laisser éclater une guerre des Dogmes. » En réalité, si l'Europe d'après l'armistice a fait ce qu'on appelle des progrès dans toute espèce de techniques, elle peut rivaliser avec le plus triste passé en fait de pieux assassinats et de massacres de Wassy. Il se peut qu'elle prépare des Etats-Unis : pour le moment, elle est en pleine guerre de religion. C'est une guerre qui change d'aspect suivant les pays et les saisons, mais chacune des deux armées pourrait dresser une liste de victimes, un martyrologe.

La civilisation multiplie les échanges, organise la police des terres et des mers. Il en résulte que beaucoup de personnes finissent par perdre de vue que la vie des individus et des sociétés est environnée de périls. Les nourritures sont en quantité limitée. Chacun veut en avoir sa part, et quelle sera la mesure de cette part, sinon les forces dont chacun dispose ? Il y a peu de pain et beaucoup d'hommes, double menace de famine. Le besoin de pain rejoint le besoin de sécurité. C'est le besoin de sécurité qui depuis le temps des cavernes pousse les hommes à s'unir contre les bêtes sauvages et les ennemis qui menacent de les affamer. C'est le même besoin fondamental qui est à l'origine des associations d'ouvriers, des syndicats et des formes multiples de fascisme. Mais aucune société de brigands ou de nations n'a jamais pu vivre sans quelque discipline. Les difficultés présentes tiennent à ce que les tendances démocratique et nationale n'ont pas trouvé leur point d'équilibre. Chacune des deux tendances aboutit à un autre système. La S. D. N. oscille entre la vieille politique de l'équilibre des puissances et le système du protocole. Le système du protocole sera inapplicable tant que la S. D. N. n'aura pas son armée au service de sa justice. C'est pourquoi la S. D. N. se prépare à accoucher d'une cote mal taillée.

FLORIAN DELHORBE.

SCIENCE FINANCIÈRE

Octave Homberg : *La Grande Injustice*, Bernard Grasset.

Nous avons dans notre dernière chronique parlé de M. Octave Homberg ; nous avions dû, faute de place, ne faire qu'une trop brève allusion à sa remarquable campagne dans la question des dettes interalliées. Par la publication de son livre : **La Grande Injustice**, M. Octave Homberg nous fournit l'occasion de revenir à lui et nous la saisissons avec empressement.

Son ouvrage ne vise pas à faire l'historique complet de la question des dettes interalliées, à en exposer la genèse par le détail, à en établir le bilan, à en discuter les chiffres. Il a volontairement écarté les longues citations de documents, les statistiques, les graphiques ; ce qu'il apporte, ce sont d'abord les souvenirs d'un homme qui a été délégué financier de la France aux Etats-Unis avant l'entrée de ce pays dans le conflit mondial, et

qui fut ensuite chargé de quelques-unes des grandes questions de notre trésorerie de guerre ; c'est, aussi, à la suite d'une longue méditation sur cet angoissant problème, la protestation d'un Français contre l'injustice que l'on veut faire subir à son pays ; et c'est encore la tristesse de voir se terminer par une telle faillite la Grande Guerre soutenue pour le droit par tous les peuples libres.

Ainsi que le fait remarquer M. Octave Homberg, le règlement de la question dépend tout entier de l'attitude prise par l'Amérique. Dès le 15 février 1915, l'Angleterre, par la bouche de M. Lloyd George, posait le principe de la solidarité des belligérants et de la mise en commun de toutes leurs ressources. La Grande-Bretagne serait restée fidèle à cette ligne de conduite sans la politique suivie par les Etats Unis. Ceux-ci ayant invité la Grande-Bretagne à payer les intérêts qu'avait produits depuis 1919 la dette anglaise, ainsi qu'à consolider cette dette et à la rembourser en vingt-cinq ans, le gouvernement britannique se trouvait par là contraint à se retourner contre ses propres débiteurs. C'est ce que M. Balfour exposait dans sa note du 1er août 1922. Il faisait remarquer que la conduite suivie jusque-là par son gouvernement n'était admissible qu'autant qu'elle était généralement acceptée. La démarche qu'il faisait ainsi auprès de ses débiteurs, il ne l'accomplissait qu'à son corps défendant ; il demeurait en effet convaincu de l'influence néfaste de ces réclamations et il se déclarait prêt à renoncer à tout remboursement de la part des alliés, si cette renonciation était admise par tous. M. Asquith n'était pas d'un autre avis, qui affirmait : Ce ne sont pas de bonnes dettes ; leur annulation ne constituerait pas un acte de générosité, mais une mesure de bonne politique.

Il n'est pas douteux, selon M. Homberg, que c'est en Amérique, aujourd'hui comme hier, que se trouve le pivot de tout le problème des dettes interalliées. Ce n'est pas avec l'Angleterre qu'il y a lieu de discuter ; elle nous a donné par avance raison. C'est le peuple américain qu'il faut persuader ; il faut lui faire comprendre qu'il compromet, de façon peut-être irrémédiable, le retour à la vie normale des peuples. C'est là la tâche qu'a assumée M. Octave Homberg. Réussira-t-il ? Je crois bien que les Américains peuvent se diviser en deux catégories : ceux qui vivent en Amérique et que la question passionne peu, bien qu'ils ne soient

pas disposés à lâcher leur proie, et ceux qui, aidés par la situation privilégiée faite à leur monnaie, se sont rués au pillage de la vieille France. Ceux-là souhaitent ardemment que la situation ne change pas. Il suffit de voir leur mine déconfite quand le franc reprend un peu de verdeur. C'est un spectacle qu'un Français, leur ancien allié, peut regarder avec mépris du haut de sa pauvreté sereine.

Ayant fort justement posé ce principe que les Américains sont les maîtres de l'heure, M. Octave Homberg etudie les origines de la dette. Il est fort bien placé pour cela puisqu'il était, aux heures terribles de 1915, notre délégué financier aux Etats-Unis. Il n'a qu'à feuilleter sa mémoire pour y retrouver les propos publics ou privés des hommes d'Etat d'alors.

C'est le sénateur Kenyon, de l'Iowa, disant :

Je tiens à dire en mon nom, Monsieur le Président, que j'espère qu'aucun de ces prêts, si nous les faisons, ne sera jamais payé et que nous ne réclamerons jamais son remboursement. Nous devons plus à la République Française pour ce qu'elle a fait pour nous que nous ne pourrons jamais lui rendre. J'espère ne jamais voir ce gouvernement réclamer à la France le remboursement du prêt que nous pourrons lui faire

C'est un autre sénateur du même Etat d'Iowa, M. Cummins, prophétisant sans s'en douter :

Je suis parfaitement disposé à donner à n'importe lequel de nos alliés l'argent nécessaire pour faire notre guerre, car c'est maintenant notre guerre. Je donnerai aussi généreusement que je voterais l'équipement d'une armée américaine ou l'entretien d'une flotte américaine. Mais je redoute les conséquences qui, selon toute probabilité humaine, résulteront des suggestions de cette loi. J'aimerais donner aux nations alliées trois milliards de dollars, si elles en ont besoin, sans penser à un remboursement. J'aimerais donner cette somme ou toute autre jugée nécessaire, comme don correspondant à une phase de notre propre guerre ; mais je crains que, dans les années à venir, le fait que les Etats-Unis posséderont des billets de ces grandes nations, qui seront toutes en faillite quand elles sortiront de la guerre, créera une situation embarrassante dont les hommes de ces temps sortiront difficilement. Je pense qu'il nous coûtera davantage d'exiger ces billets et de les faire valoir contre les gouvernements intéressés, qu'il ne nous en coûterait de donner l'argent dans un esprit généreux et patriotique, pour faire quelque chose que nous sommes actuellement incapables de faire avec notre armée et notre marine.

C'est M. Madden, représentant au Congrès de l'Illinois, qui déclare :

Il n'y a pas d'autre manière de gagner cette guerre qu'avec des hommes et de l'argent. Nous ne sommes pas prêts aujourd'hui à fournir des hommes et quelqu'un est disposé à fournir les hommes si nous fournissons l'argent. Je ne suis pas d'accord avec la déclaration que nous fournissons cet argent pour qu'un autre fasse la guerre à son propre compte, mais nous fournissons notre part pour faire la guerre dans laquelle nous sommes engagés.

Il ajoutait même :

Si les hommes qui n'ont pas l'argent et qui peuvent combattre veulent combattre et offrent leurs vies pour défendre l'honneur américain et la liberté du monde, alors les hommes qui ne peuvent combattre, mais qui ont eu la bonne fortune de gagner de l'argent, doivent aider à payer la note.

Que les temps sont changés ! Comme le fait remarquer M. Homberg, le contraste est flagrant entre cette attitude et la position prise par le gouvernement américain en réclamant la restitution de sommes avancées comme si elles l'avaient été en vertu de quelque contrat régulier de prêt. Et notre auteur écrit fort justement :

Il est manifestement contraire à la vérité historique que retracent ces irrécusables documents, d'avoir l'air de croire que nous nous sommes adressées aux Etat-Unis pour leur demander de nous avancer de l'argent afin de pouvoir continuer la guerre. Ce qui ressort, au contraire, en toute évidence des textes cités, et qu'on pourrait aisément multiplier, c'est qu'au moment de leur entrée dans la guerre, les Etats-Unis, conscients de tout ce qui les empêchait et les empêcherait longtemps encore de faire figure de belligérants à nos côtés, ont voulu compenser cette inaction forcée, dont il n'était pas possible qu'ils ne sentissent quelque regret, voire même quelque confusion, par l'apport immédiat de tout ce qu'ils pouvaient donner pour aider à la victoire devenue le but commun, c'est-à-dire une partie de leur richesse.

L'auteur fait d'ailleurs remarquer que l'argent qui nous était alors remis n'était pas l'apport dans le conflit d'une richesse nouvelle, mais le retour à la masse commune des bénéfices réalisés aux dépens de ceux qui, depuis trois longues années déjà, soutenaient tout le poids d'une lutte qui devenait la propre cause de l'Amérique. Beaucoup d'Américains l'ont dit eux-mêmes : ces prêts étaient véritablement des paiements faits par le Gouver-

nement américain pour services rendus. Lorsqu'on emprunte de l'argent, c'est d'ordinaire pour en profiter et alors il est naturel que cet emprunt entraîne une obligation impérieuse de restituer ; mais lorsque M. Tardieu, qui succéda à M. Homberg, se présentait à la Trésorerie américaine, ainsi que le dit M. Homberg, ce n'était pas une cause étrangère qu'il plaidait, mais la propre affaire des Etats-Unis que l'on débattait entre associés Au point de vue juridique d'ailleurs, — mais cela peut-il compter pour des yeux américains ? — notre dette est entachée de l'exception de contrainte. On a objecté que la contrainte est venue de la guerre et non du créancier ; mais n'est-ce pas le créancier lui-même qui exigeait une signature en échange de l'argent qu'il avançait pour le triomphe de sa propre cause ? Quand les représentants de la France signaient, avaient-ils la faculté de ne pas signer ? Non, les troupes combattaient et il fallait les soutenir.

Ce n'est qu'en mars 1919 que la véritable pensée du Trésor américain apparut. Il faut citer, après M. Homberg, la lettre qu'écrivit alors à notre ministre des Finances le secrétaire du Trésor américain. Il convient d'en goûter le fond et la forme :

Je dois vous informer de la façon la plus nette que la Trésorerie américaine qui, comme vous le savez, a une autorité absolue, conférée par le Congrès, en matière de prêts accordés par elle à des gouvernements étrangers, ne consentira à aucune discussion, à la Conférence de la Paix ou ailleurs, d'un projet ou d'un accord ayant pour objet la libération, la consolidation ou une nouvelle répartition des obligations de gouvernements étrangers détenues par les Etats-Unis.

Vous comprendrez aussi que la Trésorerie ne saurait songer à continuer des avances à aucun gouvernement allié favorable à un projet qui aurait pour résultat de rendre incertain le paiement à maturité des avances consenties par la Trésorerie américaine.

Je vous serai reconnaissant de communiquer l'opinion de la Trésorerie à votre gouvernement, j'attendrai sa réponse avec impatience.

Il n'est pas nécessaire de faire ici l'historique des diverses négociations qui se sont terminées par la signature de l'accord Mellon-Béranger. Il comporte des versements croissants qui s'étendent sur une période de 62 ans et atteignent le chiffre de 4 milliards 25 millions de dollars, soit, au cours de 35 francs le dollar, près de 150 milliards de francs. Tel est pour les Français le prix de la victoire commune. Et c'est cela que l'on propose au Parlement de ratifier.

M. Homberg se demande pourquoi le Gouvernement français s'est si vite résolu à ne pas discuter en elle-même la réclamation américaine et à prendre comme facteur des réductions qui seraient opérées la seule capacité de paiement de la France. Il serait logique à son avis de commencer par rechercher la valeur raisonnable de tout ce que nous avons reçu, de supprimer tout ce qui a pu profiter à l'Etat américain lui-même. La question des intérêts elle aussi mériterait examen ; la capacité de paiement devrait intervenir elle aussi, mais nous ne saurions accepter un plan Dawes contre lequel le pays se dresserait sans doute tout entier.

Et M. Homberg revient sur cette idée que nous avons signalée en rendant compte de son livre : le *Financier dans la cité*, qu'il ne faut ratifier aucun accord avant d'avoir stabilisé la monnaie. Commencer des versements si rapidement croissants avec une monnaie instable serait ruiner définitivement notre franc.

Mais toutes les mesures que nous pourrons prendre n'empêcheront pas que la grande injustice n'ait été commise :

La France victorieuse, épuisée par sa victoire, n'aura pu, sous la pression de ses alliés, puiser dans cette victoire même les revanches équitables et nécessaires. Elle se sera vue empêchée dans les négociations de paix de suivre l'avis de ses experts militaires qui marquaient sur la carte les frontières nécessaires à sa sécurité. Elle se sera vue obligée d'accepter, soit pour elle, soit pour ses alliés les plus fidèles, des solutions boiteuses où le caractère de compromis éclate à la seule inspection de la carte. Elle aura dû, comme pour la Sarre, accepter qu'un plébiscite risquât de détruire au bout de quelques années l'œuvre même d'une victoire si chèrement payée. Elle aura fait tous ces sacrifices de légitime orgueil et d'intérêt bien entendu pour maintenir l'union des alliés ; elle aura vu ensuite cette union brisée par le refus de ratification du traité par les Etats-Unis. Elle aura vu de conférence en conférence, pendant de longues années, les fruits déjà appauvris de la victoire se dessécher entre ses mains. Elle aura vu réduire les réparations allemandes à n'être plus qu'un pourcentage inadéquat aux dommages les plus directement soufferts dans ses villes et dans ses campagnes. Elle aura souffert tout cela et elle devra encore transférer aux Etats-Unis, débordant de leur fraîche richesse, la meilleure part des maigres compensations qu'elle finira par toucher.

Hélas, oui, la France aura vu tout cela. Mais tout arrive et qui sait si les Etats-Unis, gonflés aujourd'hui d'orgueil et de suf-

fisance, ne verront pas pire un jour? En attendant, il n'est pas un Français qui ne doive lire l'ouvrage de M. Homberg.

LOUIS CARIO.

GÉOGRAPHIE

Société de Biogéographie : *Histoire du peuplement de la Corse*, 1 vol. in-8 de 263 p., Paris, Lechevalier, 1926 (réimprimé du *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse*). — Divers : *Rif et Jbala*, éditions du *Bulletin de l'enseignement public du Maroc*, n° 71, 1 vol. in-8 de 115 p., Paris, Larose, 1926. — Dr M. Walters : *Le peuple letton*, 1 vol. in-8 de 400 p., Riga, Walters et Rapa, 1926.— Mémento.

J'ai déjà indiqué les services que peut rendre le travail collectif pour la géographie et les sciences connexes. Dans tout ce qui est observation et classement, nous avons tout intérêt à pratiquer pour chaque ordre de faits des méthodes spéciales et à nous adresser à ceux qui les connaissent. En voici une preuve nouvelle.

L'active *Société de Biogéographie* vient d'éditer une **Histoire du peuplement de la Corse** qui est l'œuvre de dix-sept collaborateurs qualifiés, pour la plupart savants des Universités et du Muséum. C'est un très beau travail où se trouvent réunis, en réalité, les principaux éléments d'une histoire naturelle de la Corse, surtout au point de vue de la zoologie et des associations végétales. Mais l'objet essentiel consistait à déterminer les époques de l'isolement progressif du massif insulaire corso-sarde, autrefois continental.

Car dans cette histoire du peuplement de la Corse, il n'est guère question du peuplement humain. On nous indique seulement qu'aucune trace de l'homme paléolithique n'a été relevée dans l'île. Nous sommes sur un plan de l'histoire de la terre en dehors de toute histoire humaine. De temps à autre seulement, on fait allusion à l'intervention moderne de l'homme comme destructeur d'espèces.

Le problème fondamental est celui de la Tyrrhénide, ce continent effondré qui occupait une grande partie de la Méditerranée occidentale, et dont la Corse est un débris comme la Sardaigne. On peut chercher en Corse au moins une partie des titres de la Tyrrhénide, au point de vue de la destruction progressive des anciens *ponts* qui reliaient l'île aux terres continentales voisines ou lointaines de France, d'Italie, d'Espagne et d'Afrique.

Par elle-même, la Corse est une unité géographique très curieuse. Si l'on fait abstraction de l'accident éruptif de l'Etna en Sicile, c'est la Corse qui possède les plus hautes montagnes des îles méditerranéennes. Elle a donc une série assez complète de zones d'altitude. Sa structure est très variée : cristalline au sud et au sud-est, sédimentaire au nord et au nord-ouest ; il y a en réalité au moins deux Corse.

Les recherches des naturalistes pour chacune des grandes familles de la zoologie et de la botanique permettent d'ajouter quelques précisions aux hypothèses des géologues sur l'isolement progressif de l'île, et de construire des cartes de *paléogéographie* reposant sur quelques inductions au moins probables. Les affinités si nombreuses entre la flore et la faune de la Corse et celle de la Sardaigne permettent d'affirmer que l'ouverture du détroit de Bonifacio est relativement toute récente, du début du pléistocène. Quelques naturalistes pensent que la rupture du *pont toscan* entre la Corse et l'Italie, par l'île d'Elbe, ne remonte pas plus haut, et même que cette rupture se fit après celle de Bonifacio : car les restes de l'*Elephas antiquus* du pléistocène moyen ont été retrouvés jusqu'en Sardaigne. D'autres font remonter l'effondrement de cette partie de la Tyrrhénide au pliocène. Mais tous sont d'accord pour affirmer que la rupture des *ponts* entre le massif corso-sarde d'une part, la France, l'Espagne et l'Afrique de l'autre, fut bien antérieure et remonte au moins au tertiaire moyen.

Dans l'état présent des choses, la flore et la faune de la Corse sont avant tout méditerranéennes : les formes authentiquement endémiques paraissent assez rares; on n'en trouve guère de nombreuses que dans la faune hypogée des coléoptères ; de nombreux transports accidentels d'œufs, de larves, de graines ou de germes ont contribué à *banaliser* la flore et la faune corses. Cependant d'intéressantes voies de recherches, jusqu'ici peu explorées, sont toujours ouvertes : par exemple au point de vue des migrations d'oiseaux et du rôle de la Corse comme zone de passage.

Voici encore un ouvrage collectif, celui-ci sur une partie du Maroc qui attirait il y a quelques mois l'attention de la France et de l'Europe entière : **Rif et Jbala**, publié dans le *Bulletin de l'enseignement public du Maroc* ; seize auteurs qualifiés nous disent tout ce que l'on pouvait savoir, en janvier 1926, sur le

pays rifain, au point de vue du milieu physique, de l'histoire, des monuments, de l'état sanitaire, des langues, des religions et de toutes les formes de la vie économique et sociale. Ce n'est là, évidemment, qu'un travail préparatoire, fondé sur d'anciens renseignements et sur quelques reconnaissances d'avion. La majeure partie du pays rifain en janvier 1926 était encore inaccessible ; même aujourd'hui, je ne pense pas que l'heure soit venue de recherches scientifiques très poussées entre Ajdir, la vallée de Targuist et Chechaouen. Cependant, il était très utile de mettre au point nos connaissances acquises.

Qu'est-ce au juste que le Rif ? Dans le dialecte marocain, *Rif* signifie *côte*, *rivage* ou *bordure*. Cela donne, semble-t-il, une base de définition physique régionale. Mais le Rif est bien autre chose que la côte de la Méditerranée entre la Moulouya et Tanger. C'est aussi un massif montagneux qui monte jusqu'à 2.500 mètres à l'ouest, en pays Jbala, et ce sont également les nappes d'argiles et de marnes probablement charriées à l'arrière de ce massif, jusqu'à l'Ouergha et au Sebou. Les Rifains eux-mêmes ont porté pendant quelque temps leur frontière jusqu'à l'Ouergha.

En réalité, le mot Rif pourrait bien avoir un sens politique et religieux, celui de la bordure ou du boulevard de l'Islam en face de la chrétienté espagnole, ce que ce pays fut toujours depuis cinq siècles, c'est-à-dire depuis que l'on désigne sous le nom commun de Rif une dizaine de tribus musulmanes qui étendent plus ou moins leur autorité sur une vingtaine d'autres, dans la région montagneuse du nord du Maroc.

Pays difficile d'accès : il le fut toujours, ou plutôt il eut la réputation de l'être, ce qu'il devait en premier lieu à l'humeur batailleuse et farouche de ses habitants, et en second lieu à l'âpreté de ses côtes et de ses montagnes. Pourtant le Rif proprement dit, à l'est, se déroule en une côte basse de médiocres falaises et de dunes ; des vallées intérieures comme celle de Targuist ne manquent ni de richesses agricoles, ni de paysages aimables, et les montagnes ne vont pas bien haut. Le pays Jbala est beaucoup plus élevé et plus âpre : les vallées se rétrécissent en ravines ; les montagnes sont difficiles à franchir, elles ressemblent à des bastions naturels. L'ensemble du Rif reçoit des pluies abondantes avec décroissance vers l'est, et cela, joint aux fortes pentes et au

caractère meuble des versants, explique que les rivières rifaines sont en général torrentielles et charrient activement des dépôts, surtout vers la Méditerranée. Le pays n'est ni dépouillé ni désolé, sauf sur les pentes abruptes et dans quelques zones d'altitude : il possède beaucoup d'espèces arborescentes, et il y a des cantons où la culture est très productive. Le Rifain est un excellent agriculteur dont les qualités sont souvent appréciées, au moment de la moisson, par ses voisins de l'Oranie.

Les Rifains sont presque tous des Berbères sédentaires ; les individus de type blond ne manquent pas parmi eux. L'Islam qu'ils pratiquent contient un fort alliage de croyances naturistes et de dévotion à l'égard des saints locaux, même chez les Jbala, plus arabisés et plus islamisés que leurs voisins. Les tribus se font constamment la guerre ; quand par hasard elles sont en paix, ce sont les familles qui se déchirent ; la vendetta est aussi répandue au Rif qu'elle l'était autrefois en Corse. Cette anarchie enlève tous les ans au pays ses hommes les plus actifs et les plus vaillants ; ajoutez-y les maladies épidémiques comme la variole, le typhus et la lèpre. Vraiment, ce Rif n'a été jusqu'ici aux portes de l'Europe qu'une honteuse tache de barbarie et de misère. Il faut la faire disparaître. Quand on nous parle, à propos des tribus rifaines, du droit de libre disposition des peuples, on se moque de nous. Ce serait le droit à l'anarchie et au typhus, aussi dangereux pour les voisins que pour les Rifains eux-mêmes.

Le livre considérable du docteur Walters, **Le peuple letton**, paru au début de cette année à Riga, semble de prime abord appartenir à cette catégorie de plaidoyers issus des négociations pour la paix, au moment où les jeunes nations et les nouveaux Etats nés de la guerre cherchaient à faire prévaloir ce qu'ils nommaient leurs droits, en les gonflant naturellement le plus possible. Nous avons été inondés depuis huit ans de productions soi-disant scientifiques où la géographie, l'histoire, l'anthropologie, la linguistique, l'économie étaient appelées à justifier des appétits souvent voraces. J'ai souvenir d'un certain livre, publié en français, sur l'Esthonie, où toutes les données statistiques étaient faussées au delà des erreurs permises. Ces livres de la paix ressemblaient à certains communiqués des états-majors de la guerre : ceux-ci préparés pour fausser l'histoire, ceux-là destinés à truquer le partage territorial.

Le livre de Walters vaut mieux que les publications de circonstance. Il vient à un moment plus calme, où l'existence de la Lettonie n'est plus en question, où ses frontières ne sont plus contestées par personne et où les Lettons eux-mêmes ne cherchent pas à les étendre. Peut-être y a-t-il encore une certaine tendance au plaidoyer dans le soin que l'auteur met à rechercher les titres de noblesse de la Lettonie dans certaines recherches de préhistoire, d'ethnographie et d'archéologie où la rêverie tient plus de place que l'observation. On admettra malaisément une liaison entre l'ancienne civilisation d'Italie et celle de Lettonie, sous prétexte que le culte de *Janis*, qui a une importance considérable dans les chansons populaires lettones, ressemble au culte latin de Janus. Nous sommes sur un terrain plus sûr, lorsque Walters démontre, contrairement aux savants d'outre-Rhin, que la civilisation lettone a une origine autonome, et non allemande. L'élément essentiel de l'ancienne culture balte était le commerce de l'ambre jaune (*succin*), dont on faisait des chapelets, des couronnes, des ornements de toute nature, et qui venait du Samland, pays borusse, c'est-à-dire slave. La primitive civilisation lettone venait du sud-est. Les Allemands n'ont introduit en Lettonie qu'un système de vasselage et de servitude : « Ils ont été les barbares errants qui viennent troubler l'équilibre d'un peuple stable et sédentaire ». Les tsars russes maintinrent soigneusement les privilèges de la noblesse germano balte. Aussi, comme dans beaucoup de nouveaux Etats, le premier grand acte de la Lettonie indépendante a été une réforme agraire, celle de 1920, qui réduit les propriétés de la noblesse aux limites moyennes des propriétés agricoles. L'excédent est exproprié par l'Etat qui en organise la distribution : 1.200.000 hectares ont été déjà répartis de cette manière entre les paysans lettons ; la superficie moyenne des lots est de 15 à 16 hectares. Une université lettone a été fondée à Riga en 1919, une Académie des beaux-arts existe depuis 1921. D'ores et déjà l'instruction est répandue. Le pourcentage des illettrés n'atteint pas 20 o/o chez les hommes et 23 o/o chez les femmes.

Mémento — Le *Manuel de Météorologie* du commandant J. Rouch (Masson, éditeur), en est à sa 3e édition ; rien de plus mérité que le succès de ce livre clair et attrayant. — A la réunion de l'Association française pour l'avancement des sciences (Grenoble, 1925), l'amiral Arago a présenté un mémoire sur la *combinaison de deux houles*

simples ayant une même direction, avec un procédé permettant de déterminer, à la mer, la valeur numérique du rapport des longueurs de ces deux houles constantes (développement dans les *Annales hydrographiques* de 1919 et 1920). — Intéressant mémoire de B. Saint-Jours sur l'*Irrégularité actuelle des saisons, ses causes (Revue philomathique de Bordeaux et du sud-Ouest* 1926, n° 1) ; s'élève avec raison contre le préjugé du déboisement comme cause des modifications climatiques.

CAMILLE VALLAUX.

VOYAGES

Robert Chauvelot : *Les Iles du Paradis*, Berger-Levrault. — Alexandre Arnoux : *Haute-Provence*, Emile-Paul Frères, 14, rue de l'Abbaye.

Dans une autre période que celle traversée par la librairie à l'heure actuelle, peut-être M. Robert Chauvelot aurait-il donné en deux volumes le récit de son intéressant voyage : **Iles du Paradis** (*Ceylan*, *Java*, *Tah i* . Il a préféré tout écrire en un tome unique, de grand format, avec illustrations nombreuses, mais qui risque d'effrayer le lecteur, peu habitué à cette abondance. On suit cependant avec intérêt les pérégrinations de M. Robert Chauvelot à *Ceylan*, d'abord, que nous retrouvons avec plaisir, même après un récent ouvrage, avec ses terres rouges, son ciel immaculé, sa fécondité prodigieuse. Mais nous ne nous arrêterons pas à Ceylan, dont nous avons eu, plusieurs fois déjà, l'occasion de décrire les paysages superbes, les sites et curiosités.

A Colombo, on nous montre un intéressant petit musée. A côté de la foule indigène, se trouve la pagode bouddhique de Kélani. Ailleurs, c'est Pointe-de-Galle, qui serait le plus vieux port de commerce du monde et où l'on retrouve des traces de la domination portugaise.

Puis à l'intérieur de l'île, il est question des rois de Kandy-la-Sainte, maintenant Lanka, la « Ville d'or », qui paraît avoir été créée pour y abriter la *Dalaba*, ou dent du Bouddha, et d'autres saintes reliques. Le voyageur visite ensuite des villes mortes comme Anuradhapura, dont jadis le faste et la magnificence égalaient ceux de Babylone, de Niuive et de Persépolis. Elle se trouve maintenant ensevelie sous la végétation.

M. Robert Chauvelot s'embarque cependant pour les Indes Néerlandaises et passe à Sumatra. Il gagne Padang où l'on peut

avoir un aperçu du monde malais. Aux carrefours des rues et des routes, sont des guérites à l'intérieur desquelles les Sumatriens ont accroché des *tong-tongs* du pays, destinés à sonner les heures et donner l'alarme en cas d'incendie. Plus loin, il est parlé des Bataks, peuplades régionales autrefois anthropophages et qui dévoraient leurs prisonniers de guerre, les condamnés, les femmes adultères et aussi leurs vieux parents.

Le navire, qui a repris sa route, passe près du volcan de l'île Krakatoa, dont l'éruption formidable de 1883 est restée célèbre. L'île perdit alors un bon tiers de sa superficie. Une quarantaine de villages furent engloutis par un raz de marée sur la côte, et un vapeur même transporté en pleine terre où il est toujours. 2.000 personnes périrent,

Mais l'arrivée à Java est d'abord une déception. C'est une côte basse et plate, avec eaux grasses, limoneuses. Il fait une chaleur étouffante et des « miasmes traînent dans l'air ». On trouve un port endormi et des nuages de moustiques. La civilisation est ensuite représentée par des docks et, parmi des lataniers jaunis, des hangars en tôle ondulée. Mais on gagne Batavia, la capitale, qui comporte une ville moderne, habitée par des fonctionnaires et des colons, et la ville historique qui rappelle Amsterdam avec ses maisons serrées, que coupent des canaux et des pont-levis (1619). La mer s'est retirée du vieux Batavia et se trouve à 4 kil. Il reste des banques, des comptoirs, le Stadhuis ou hôtel de ville, dont le péristyle servit à pendre des criminels. Il y a d'autres vieilles constructions, dont une église de 1693, mais sans intérêt, tandis qu'un mur avoisinant montre un pilori où figure un crâne humain, en pierre, traversé d'un énorme clou, avec une inscription de 1722 rappelant une conjuration de l'époque et sa répression dans les tortures et les flots de sang. A Batavia, on montre encore un vieux canon, sur l'esplanade de l'ancien château-fort, et qui a, dit-on, des propriétés magiques, celles de donner des enfants aux époux qui en désirent et viennent s'asseoir dessus.

M. Robert Chauvelot fait cependant de nombreuses excursions dans l'île, très accidentée et d'une végétation superbe. Il visite deux volcans de la région, dont l'un au double cratère est en forme de pirogue renversée. Le volcan n'est pas en activité, mais donne toujours des signes non équivoques qu'il reste sous pres-

sion. La profondeur du double cratère atteint une profondeur de 250 mètres. Le deuxième volcan que le promeneur visite ensuite est au repos depuis 1772, mais laisse voir quand même des symptômes de son activité. Lors de sa dernière éruption, 40 villages furent détruits et 3.000 habitants périrent. Ce volcan, le Papandayan, est un des plus redoutables de l'île.

M. Robert Chauvelot visite cependant des rois indigènes, auxquels la Hollande laisse une illusion d'autorité et d'indépendance. Un très curieux chapitre du récit concerne encore la musique, les danses, le théâtre et les marionnettes de Java.

On parle ensuite du Bouddhisme et des autres religions hindoues qui ont érigé des monuments dans l'île. Puis il est encore question d'un volcan, le « Bromo », et ensuite d'un Chinois qui achète des nids d'hirondelles, etc.

Le voyageur s'embarque pour Tahiti, en passant par Bornéo et les Philippines, et prendra route ensuite pour les Mariannes et les Carolines. Il parle, au passage, de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie ; de l'archipel de Cook et des dix petits volcans éteints d'Auckland.

Tahiti, où l'on arrive enfin, est une terre de légendes, le pays de la reine Pomaré et de Rarahu, dont nous parla Loti. Mais nous ne décrirons pas cette terre enchantée, ses sites, sa curieuse population, dont nous entretient abondamment l'ouvrage. Un détail cependant est à retenir, et qui, à la réflexion, paraîtra sans doute moins saugrenu qu'il pourrait le sembler d'abord : Tahiti possède son « Moulin Rouge », comme Montmartre !

Le Progrès est venu jusqu'ici.

L'ouvrage de M. Robert Chauvelot, peut-être un peu abondant, se lit avec grand plaisir, et c'est sans doute le meilleur éloge qu'on en peut faire.

§

Je signalerai encore, pour le soin d'abord avec lequel on le présente : le nouveau « Portrait de la France » dont les éditeurs Emile Paul frères ont entrepris la publication, et qui débute par un volume sur la **Haute-Provence**, essai de géographie sentimentale par M. Alexandre Arnoux.

Ce qui est appelé Haute-Provence, c'est une région au nord de la terre provençale et dont elle garde en partie l'aspect et l'ari-

dité, intermédiaire entre les montagnes et la plaine, les Alpes et le bas pays. C'est une région « de chimère, de mirage et de dénûment », inclinée contre le rempart des Alpes et qui l'assaille avec ses amandiers, ses vignes, ses oliviers, ses terrasses de pierres crues, ses lavanderaies, ses champs de thym, serpolet et romarin.

De Mirabeau, on voit les Alpes, les montagnes de Castellane, le double sommet du Cousson, Fushi-Yama des Dignois et leur pèlerinage ; le fond des grandes cimes de la frontière italienne, la Durance qui est l'artère, le vide-poche et le silo de cette contrée, « le ruban la noue au monde ».

Puis c'est Digne, sur un rocher au confluent de deux rivières. L'endroit a souffert des Sarrasins, des guerres de religion et de la peste. C'est la patrie de Gassendi, nom que l'on retrouve sur diverses enseignes. On se souvient encore à Digne de l'effroyable pirate qui y fut interné, au vieux temps, et du passage de Napoléon Ier, retour de l'île d'Elbe en 1815.

On nous parle ensuite de Manosque, la ville d'Elémir Bourges, qui trépassa récemment, et dont le type physique, paraît-il, se retrouve sur place à de nombreux exemplaires.

Incidemment on nous parle aussi de la porte Manosque et de ses mâchicoulis, près des anciens remparts, dont il subsiste d'autres portes ogivales, couronnées d'une tour et d'une cage de fer. Manosque offre des ruelles étroites, tortueuses, qui ont gardé leur physionomie du moyen âge.

Sisteron garde le souvenir d'un Carmin de Pologne, et possède avec d'importantes fortifications un pont en dos d'âne sur la Durance.

Senez n'est qu'une pauvre bourgade qui possède une vaste église épiscopale, autrefois tendue de belles tapisseries dans l'abside. Moustier-Sainte-Marie, cité de faïenceries, avec une chapelle de Notre-Dame-de-Beauvoir.

C'est enfin Riez, la ville de saint Maxime, à la frontière provençale, avec ses vieux hôtels devenus des écuries, et quatre colonnes antiques qui sont demeurées d'un temple, etc...

M. Alexandre Arnoux, qui est de la région, a donné un curieux petit volume, plein de bonhomie et d'esprit. C'est un excellent début en somme pour la nouvelle collection *Le Portrait de la*

France, de la librairie Emile-Paul frères, et qui en fait très heureusement augurer.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La ligne du cœur : M. Louis Guilloux, ancien élève de Georges Palante au lycée de Saint-Brieuc et, par la suite, l'ami du philosophe, écrit ses souvenirs de cette amitié ; la vraie cause du suicide de Palante. — *Les Humbles* : « Hinkemann », tragédie de M. Ernst Toller, écrivain allemand, contre la guerre. — Naissance : *Les Heures* ; un poème de M. René Maran. — Mémento.

Le souvenir de Georges Palante — précieux, nous en sommes certain, à de nombreux lecteurs de cette revue — est évoqué dans **La ligne du cœur** (1er novembre) par M. Louis Guilloux qui en fut l'élève au lycée de Saint-Brieuc et en devint l'ami. Il parle du philosophe et du maître avec un respect et une émotion qui sont un hommage digne de cet homme exceptionnel par une grande valeur, un extrême scrupule de conscience et cette infortune implacable, enfin, qui le poussa au suicide, le 5 août 1924, d'une balle de revolver à la tempe droite.

Je l'aimais pour la franchise passionnée de son esprit, — écrit M. Louis Guilloux - pour sa sensibilité douloureuse, pour tout ce que je sentais en lui de frémissant et d'héroïque. Je rêvais de devenir son ami ; et pour le moment, il me suffisait d'y rêver. Il me rapporta bientôt le livre que je lui avais prêté (1) et, à partir de ce jour, nous prîmes l'habitude d'échanger quelques paroles quand nous nous rencontrions dans les cours du lycée.

... Sauf dans la colère (ses colères excitaient la compassion : elles ressemblaient à des colères d'enfant, elles le faisaient d'autant plus souffrir qu'il se savait faible ; son imagination maladive aidant, il en venait à prononcer les paroles les plus blessantes, dans un grand effort de méchanceté où il perdait possession de lui-même ; mais l'excès de ses injures témoignait, jusque dans sa colère, de son étonnante bonté) je crois que Palante n'a jamais offensé volontairement personne. Au contraire, il a traité tout le monde avec le plus grand respect, il a ouvert à tous le plus large crédit. Bien souvent, j'ai eu lieu de m'étonner de sa patience.

Souvent M. Guilloux a rejoint Georges Palante à Croix-Perron, banlieue de Saint-Brieuc, dans « la petite maison basse d'ouvrier » qu'habitait avec sa femme l'auteur de *La Sensibilité individualiste*. L'élève ayant quitté le lycée, c'est tous les jours

(1) C'était *La fin du voyage*, de M. Romain Rolland.

qu'il y va prendre à la sortie le professeur, l'accompagne en ville et chez lui. « Nous avons eu tant de plaisir à bavarder tous deux ! » dit Palante à sa femme, pour s'excuser d'une rentrée tardive pour le dîner, tandis que le fêtent ses chiens : la petite Canne, « Tartufe, presque aveugle », Corra, « superbe chienne de chasse ». Où Palante semblait heureux, c'est à la Grandville, une petite villa qu'il « avait fait construire, il y a quelque quinze ou vingt ans », « au delà du bourg d'Hillion, près de la mer, à une douzaine de kilomètres de Saint-Brieuc ». Là, Palante passait la majeure partie de ses vacances. Il y arrivait « avec de grands projets de travail, mais la chasse l'en détournait ». « Qu'est-ce que ça peut faire ? » disait il. Les deux amis partaient en promenade. Palante rêvait de voyages. Il se met en tête d'apprendre l'anglais. Son ancien élève le lui enseigne. « Ces séances d'anglais nous amusaient beaucoup »,se rappelle M. Guilloux. L'irritabilité maladive du philosophe apparaît, dès 1919, à propos d'une brochure : *Du nouveau en politique* où il exposait son programme et dont l'impression tardait un peu :

Il était, m'écrivait-il, *seulement dilettante ou sportif de la politique avec, bien entendu, une indignation tout de même contre cette cuisine.*

Il agissait en effet par passion, non par dilettantisme. Il prétendait se mêler à la vie publique *pour le seul bénéfice de recueillir quelques observations intéressantes, de rompre le train-train monotone de la vie de fonctionnaire.* Mais la passion l'emportait. Non évidemment qu'il visât un mandat électoral dont il n'eût été que trop embarrassé, mais, si désabusé qu'il fût ou se prétendît, il croyait nécessaire de dire certaines vérités.

Après avoir fait une conférence, il m'écrivit :

« *J'ai foncé sur le régime, sur le mensonge innombrable qui est à la base de notre système politique.* »

Il parlait de la démocratie en termes méprisants, qui n'étaient pas ceux d'un dilettante. Mais j'extrais d'une lettre datée du 2 juin 1919 cet aveu qui me dispensera d'insister sur ses idées politiques :

« *Cette victoire du capitalisme, qui est celle d'une société hypocrite et nauséabonde, achève de me dégoûter ! Ah ! Que n'ai-je 25 ans, pour f... le camp à Java ou ailleurs ! Toute tâche en ce pays de mensonge me dégoûte.* »

La brouille survint entre les deux amis. « Un échange de deux lettres y suffira », dit M. Guilloux qui avait quitté Saint-Brieuc et garde le silence sur la cause de cette brouille. Il

dément formellement que Palante, comme on le répandit, se soit tué par « désespoir philosophique ». Il « n'a pas pu survivre » à la pensée que le déshonorait le procès-verbal qui empêcha son duel avec M. Jules de Gaultier et qui était « parfaitement honorable pour chacun d'eux ».

Un mois après le suicide, M. Guilloux s'est rendu à Hillion où il n'était pas revenu depuis trois ans. Au cimetière, rien ne marque le lieu où repose Palante. M. Louis Guilloux est allé parler du mort, avec la patronne d'une auberge et un ami, Hardouin :

La patronne de l'Auberge des Quatre-Routes ne m'avait pas oublié, ni Hardouin. Je les trouvais tous les deux à l'auberge. Hardouin était assis. Il buvait.

« Dans les derniers temps, me dit l'aubergiste, il venait plus souvent chez nous. Il s'asseyait, et il demandait le journal. Je mettais toujours le journal de côté pour lui. C'était le journal de M. Palante. S'il venait dix fois, il le demandait dix fois. Il causait peu, mais il ne me paraissait pas changé, et je n'aurais jamais cru qu'il aurait fait une fin pareille.

— Moi, dit Hardouin, je m'en doutais. Quelquefois, quand nous revenions d'Hillion, il me disait : Je suis déshonoré, Hardouin. J'essayais de lui remonter le moral comme je pouvais, mais une minute après il était encore reparti dans ses pensées.

— Alors, dit l'aubergiste, il se croyait déshonoré ? C'est probablement pour cela qu'il ne voulait plus voir de Messieurs. Un jour, il est venu ici des Messieurs pour le voir. Il n'était pas là. Le lendemain, je lui dis : Il est venu hier des Messieurs de la ville, qui voulaient vous voir. Il se mit en colère : « Ne me parlez pas des Messieurs de la ville. Ne me parlez pas d'eux. »

Ah ! Je sais bien qu'il n'a pas dit ces paroles sans agiter les mains d'une certaine façon, sans donner à son visage tout ce mouvement d'horreur, si douloureux à voir, que je lui avais vu prendre dans des moments de grande souffrance. Ces paroles, il a dû les prononcer debout sur le pas de la porte de l'auberge, et prêt à s'en retourner chez lui. Peut-être même avait-il commencé de marcher, avant d'achever la dernière, et je le vois descendre dans le petit chemin creux qui conduisait à sa maison, s'appuyant sur sa canne, ses larges épaules un peu voûtées, hâtant le pas, autant qu'il le pouvait, l'esprit ivre de colère et d'amertume...

§

La revue **Les Humbles** publie en triple numéro (août à

octobre) la traduction française, par M. J.-P. Samson, de « Hinkemann », tragédie, en 3 actes, de M. Ernst Toller. L'action de cette œuvre se passe « vers 1921, en Allemagne ». Elle a été écrite « en prison de 1921 à 1922, forteresse de Niederschœnenfeld ». C'est une pièce d'une rare puissance. Hinkemann — ce nom signifie le boiteux ou l'homme-sans-équilibre — solide ouvrier, marié par amour, était heureux avant la guerre. Elle fait de lui un mutilé du sexe : la plus malheureuse victime, celle dont on rit. C'est ce misérable que l'auteur charge, au nom de toutes les victimes de la guerre, de maudire l'odieux fléau.

Un autre ouvrier, Grosshahn (grand-coq ou coq-hardi), qui prendra la femme du mutilé, se plaint à Hinkemann : on le renvoie, « pour cause de diminution d'entreprise », de l'usine où il allait devenir contremaître. Voici quelques répliques échangées par les deux hommes :

PAUL GROSSHAN

Même s'il y avait quelque chose comme un autre monde, le peuple ne pourrait pas faire autrement que d'aller au paradis, parce qu'il n'a pas le temps de pécher à force de trimer... et aussi parce qu'il doit être récompensé pour assurer leur bonheur sur terre à ses tourmenteurs... D'ailleurs, je suis athée. Je ne crois plus en Dieu. Auquel est-ce que je devrais donc croire u dieu des juifs ? Au dieu des païens ? Au dieu des chrétiens ? Au dieu français ? Au dieu allemand ?

HINKEMANN

Peut-être bien qu'ils sont tous restés ensemble accrochés aux barbelés... les éternels faiseurs de batailles.

GRETE HINKEMANN

Toute ma vie j'ai cru à la justice de Dieu et personne ne peut m'enlever ma croyance.

PAUL GROSSHAN

Si Dieu était juste, il devrait aussi agir avec justice, Madame Hinkemann. Et comment agit-il, le uste, le cher, le bon Dieu ? Hein ? Faut-il encore que je vous le dise ? Avec Dieu pour le roi et la patrie, avec Dieu pour le massacre, avec Dieu pour le sur-dieu Mammon. Tout voulu par Dieu. On a envie de croire que quand les gros ne jugent pas utile, ou quand ils ont honte de dire « je », alors ils disent « Dieu ». Ça sonne mieux... et le peuple s'y laisse prendre plus facilement... Je laisse la foi à ceux qui en tirent profit. Nous ne luttons pas pour les hommes.

Hinkemann sait par Grosshahn, ivre, que celui-ci est devenu l'amant de sa femme. Il pardonnerait cela. Ce qu'il ne saurait pardonner, c'est que sa femme ait ri de sa mutilation. En réalité, elle n'a pas ri de l'affreuse blessure. Mais le mari mutilé croit qu'elle a ri, parce que l'amant saoul le lui a déclaré. Quand elle revient à Hinkemann, repentante, il la chasse :

HINKEMANN

Je suis devenu ridicule par ma propre faute. Quand j'aurais dû me défendre, le jour où la mine a été allumée par les grands criminels envers le monde, qu'on appelle les hommes d'Etat et les généraux, je ne l'ai pas fait. Je suis aussi ridicule que l'époque, aussi tristement ridicule que cette époque. Cette époque est sans âme. Je suis sans sexe. Y a-t-il là une différence ? Allons chacun notre chemin. Toi le tien. Moi le mien.

Quand elle vient de partir, le mari lui conseillant de « commencer une vie nouvelle », d'« essayer », de « lutter pour un monde nouveau... pour notre monde », dit-il, puisqu'elle « n'est pas malade », — tandis qu'elle se jette par la fenêtre et se tue, Hinkelmann songe ainsi :

Rédemption ! Rédemption ! Sur toutes les routes du monde, ils appellent la rédemption ! Le Français qui a fait de moi un infirme, le nègre qui a fait de moi un infirme, appelle peut-être la rédemption...

Vit-il encore ? Et *comment* vit-il ? Est-il aveugle, sans bras, sans jambes ? Il m'a fait du mal et un autre lui a fait du mal...

Mais qui, à tous, nous a fait du mal

Nous sommes un esprit, et nous sommes un corps.

Et il y a des hommes qui ne voient pas cela. Et il y a des hommes qui ont oublié cela. Pendant la guerre, ils ont souffert, et ils ont haï leurs maîtres, et ils ont obéi, et ils ont assassiné !... Tout oublié... Ils recommenceront à souffrir et ils recommenceront à haïr leurs maîtres et ils recommenceront à obéir et ils recommenceront... à assassiner. Tels sont les hommes. Et ils pourraient être autrement, s'ils voulaient. Mais ils ne veulent pas. Ils lapident l'esprit, ils le bafouent, ils salissent la vie, ils la crucifient... toujours et toujours...

Comme tout cela est absurde ! Ils se font pauvres et pourraient être riches, et ils n'auraient pas besoin d'une rédemption céleste... les aveugles ! Comme s'ils devaient agir ainsi dans un tourbillon des millénaires ! Comme s'ils ne pouvaient faire autrement. Comme s'ils devaient. Comme les bateaux que maëlstrom a attirés à lui et *oblige* à s'écraser les uns les autres...

Nous avons cru bon de citer cette voix d'Allemagne, parce

qu'elle crie contre la guerre. M. Ernst Toller a élaboré sa tragédie en prison. On peut supposer que ses idées l'y avaient conduit. On les appellerait « défaitistes » chez un Français jugé du point de vue de l'orthodoxie administrative.

Des deux côtés du Rhin vivent des gens de cœur opposés à un retour de la guerre, adversaires de l'impérialisme national qui menace de la rallumer S'ils savent s'unir, ils réaliseront ce parti universel dont le programme tient en ces lignes de Victor Hugo,

tracées sur ce feuillet, qu'une vitre protège, — écrit M. Albert Flament — sur le bureau de Victor Hugo, dans sa chambre mortuaire, pieusement reconstituée [au musée de la place des Vosges] :

« Je représente un parti qui n'existe pas encore : le parti révolution-civilisation. Ce parti fera le XXe siècle.

» Il en sortira d'abord les Etats-Unis d'Europe, puis les Etats-Unis du monde... »

§

Naissance :

Les Heures, « cahiers originaux paraissant chez Edouard Lœwy, 12, rue des Bons-Enfants, Paris, Ier, sous la direction littéraire de M. Jacques Marcireau ».

Le premier cahier reproduit « Sous le signe de l'Ecrevisse », de Balzac et, par un choix bien amusant, une préface écrite en 1889 par Edouard Drumont pour Marcel Proust.

Ensuite, « Mélancolies d'automne », poésies de M. René Maran — dont voici l'une :

Peux-tu d'une main légère
Bercer sa douleur ?
Je ne le crois pas, mon frère,
Car j'ai trop bon cœur.

Ne pourrais-tu pas lui dire
Qu'il fut adoré ?
Quoi, moi... pour voir son sourire
Qui n'ose pleurer ?

Le bruit noierait la tristesse
De ce triste amant...
Non... laisse-lui sa détresse
Et l'isolement.

D'où vient ta science amère,
Mon frère chéri ?

Comme lui, jadis, mon frère,
J'eus le cœur meurtri.

Je ne trouvais plus de charmes,
Même au doux plaisir.
Et, parfois, j'étais en larmes
De me voir souffrir.

J'allais, courbé comme un sage
Ou comme un vieillard.
Puis l'oubli, le temps et l'âge
M'ont guéri, — plus tard.

Mémento. — *La Revue hebdomadaire* (13 novembre) : « Henri IV », par M. P. de Lanux. — « Les rites et les prodiges du Miniz-Dù », par M. F. Méréville.

La Nouvelle Revue (15 novembre) : « La Pensée », poème de M. P. de Bouchaud. — « Méthodes chirurgicales de beauté », par le Dr J. Bouchon.

L'Idée libre (novembre) : « Vie et conscience artificielles », par M. le professeur Herrera.

Les Cahiers libres (septembre-octobre) : M. A. Salmon : « Garamante ou l'esclavage », poème. — « Demain dans le journal », nouvelle de M. E.-H. Dumas.

La Revue Mondiale (15 novembre) : Poèmes de MM. A. Delacour et A. Martel. — M. Gaston Picard : « Victor Hugo à travers la gazette anecdotique ». — M. Paul Prist : « La légende de Bruges-la-Morte ».

Cahiers du Sud (novembre) : « Tir aux pigeons », poème de M. André Salmon. — De M. Jean Berl : « Corbeille à papiers », choix d'aphorismes ou d'observations dont celle-ci est bien mélancolique :

Je m'attriste de voir le bluff américain étouffer, même à Marseille, la vieille faconde méridionale : celle-ci était de la poésie, celui-là n'est plus que de la publicité.

Le Correspondant (10 novembre) : « Les poètes fantaisistes », par M. Armand Praviel. — « Origines franciscaines de l'*Imitation* », par M. Lewandowski. — « Les migrations des oiseaux », par M. Maurice Thomas.

La Grande Revue (octobre) : Pacificus : « L'Allemagne et la Société des nations ». — « Le théâtre d'A. Parodi », par M. D. Parodi.

La Revue de France : (15 novembre) : Lettres du conventionnel Jean d'Yzez et une étude sur leur auteur par MM. C. Vergniol et R. Larquier. — « Une passion de Stendhal : Clémentine », très remarquable essai de Mme M.-J. Durry sur la comtesse Curial.

Revue des Deux Mondes (1er novembre) : « L'Irlande nouvelle », par M. L. Paul-Dubois. — (15 novembre) : Mémoires de la reine Hor-

tense : « La première Restauration ». — « Pierre Loti quand je l'ai connu », souvenirs très attachants de M. Claude Farrère. — Dans ces deux numéros, la suite de « Tels qu'ils furent », portraits de famille écrits par M. Edouard Estaunié et qui sont une admirable contribution à l'histoire de la bourgeoisie française au siècle dernier.

La Revue Universelle (15 novembre): M. Charles Maurras : « Gaulois, Germains, Latins ».

Europe (15 novembre) : commence la publication de « Lettres à un frère cadet », par Albert Thierry. — « Un cas de pratique médicale », par A. Tchékov. — « Poèmes », de Mme Marie Doyen. — M. G. Sautreau : « Introduction à une esquisse des littératures nordiques contemporaines ».

La Revue européenne (1er novembre) : M. G. d'Annunzio : « La nuit d'été ». —« Joad », par M. Valéry Larbaud. — « Poèmes », de Mme M. de Gournay. — « Sur le cosmopolitisme », par M. P. de Lanux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une visite à M. Henry Pou-Yi, ex-empereur de Chine (*L'Intransigeant*, 24 et 25 novembre). — « *Une dame étrange* », poème inédit d'Emile Verhaeren (*Les Nouvelles Littéraires*, 27 novembre).

La Chine, qui était l'empire de la Sagesse, est devenue le pays de la Folie. Ce n'est sans doute qu'une agitation momentanée qui prépare une future sérénité. Les révolutions sociales ont quelquefois des causes qui paraissent invraisemblables ; mais qui sait si la révolution chinoise n'est pas due à la suppression de l'opium, cette miraculeuse drogue qui intellectualisait et anesthésiait les rêves du peuple ? On comprendra peut-être aussi plus tard que le tsar Nicolas s'est suicidé le jour où il a supprimé la vodka. Les rêves de l'alcool furent remplacés par les idées primaires de justice, d'égalité, de paradis terrestre. Si bien que la Russie est tout de suite devenue un enfer.

La Chine n'est pas encore devenue un Paradis. En attendant ce miracle, lisons ces pages mélancoliques que M. Pierre Daye nous rapporte de l'Empire jadis céleste et que publie l'**Intransigeant :**

Moukden, novembre.

Pékin est tracé sur le plan d'un immense camp militaire, dont le Palais impérial serait la tente du chef. De la campagne, à travers murs, faubourgs, enceintes, portes fortifiées, des avenues rectilignes

mènent jusqu'au seuil que gardent les lions de marbre. La muraille de la ville tartare enclôt, en des lignes géométriques, la cité intérieure elle-même, et celle-ci est, dans son centre, occupée par le rectangle, entouré d'eau et de muraille, de la Ville Violette dans laquelle habitait le souverain tout-puissant.

Aucun autre édifice au monde ne peut donner pareille impression d'éloignement dans la supériorité, de mystère dans la suprématie du pouvoir. On sent qu'un peuple entier, un peuple de plus de quatre cents millions d'habitants, peinait pour que Pékin fût prospère et que, dans Pékin, en son cœur même, des milliers d'hommes vivaient dans la crainte d'un seul homme, ne travaillaient que pour lui, que pour sa défense, pour sa richesse, pour la grandeur de son nom. Les prestiges de la Ville Défendue ne se peuvent pas décrire...

Durant de longues heures, dans la lumière d'automne où le vent de Mongolie fait passer l'or des nuages de sable, j'ai parcouru les cours vastes comme des places publiques, j'ai gravi les triples escaliers de marbre blanc, j'ai franchi des portes aux voûtes rouges, j'ai traversé des salles dans lesquelles s'éteint l'éclat des laques et des cloisonnés, j'ai dépassé les enceintes successives et, peu à peu, j'ai atteint la partie interdite. Aujourd'hui, n'importe qui, avec quelques relations diplomatiques et quelques dollars, parvient à y pénétrer.

Ce fut un grand luxe de garde qui m'entoura et l'on fit, sur plus de vingt portes, sauter les scellés apposés là depuis qu'il y a deux ans fut chassé, par les soldats, Hzuan-Tung, le dernier petit empereur, ultime rejeton de la dynastie mandchoue.

Des successions de cours et de bâtiments dans des tons rougeâtres, brusquement ramenés à la proportion humaine. Ici les appartements des concubines, ceux de l'Impératrice de l'Est et ceux de l'Impératrice de l'Ouest, ceux de l'Empereur, ceux où la vieille Tzeu-Hi, la terrible impératrice douairière, avait coutume de vivre. Et les chambres des officiers, et des gardes, et des eunuques, et des servantes.

Cette partie du palais, formée elle-même d'une série de palais plus petits, n'a plus rien de la majesté impressionnante des cours et des salles officielles, accessibles désormais au public. Elle est toute grâce et toute richesse. Il y a des jardins aux rocailles artificielles, un théâtre dont les décors paraissent couverts de feuilles d'or pâle, des temples au fond desquels la vieille Tzeu-Hi allait consulter Bouddha. Tout cela abandonné, les brillantes couleurs déjà fanées par deux ans de soleil de pluie et de manque d'entretien.

L'herbe pousse entre les dalles de marbre. Les tuiles vernissées de couleur orange tombent des toits au pointes relevées et se brisent. Des plâtres s'effritent, des peintures s'écaillent et, surtout, une couche

épaisse de poussière ensevelit, dans les chambres, tous les objets précieux que l'on n'a pas encore volés.

On m'a fait voir la salle où dormait, jusqu'au jour de sa fuite, le petit empereur, le salon — avec un affreux mobilier européen — où il prenait ses leçons d'anglais, et aussi la chambre de bain de la petite impératrice, si jolie, qui a dû fuir en abandonnant, à demi croquée, une pomme qui est toujours là, brune et ratatinée, sur une table de laque. J'ai vu les poupées avec lesquelles elle jouait (elle n'avait pas seize ans) et les orgues mécaniques dont raffolait son mari, et les photos sur les tables...

Et puis voici le curieux récit d'une visite à M. Henry Pou-Yi, réfugié à Tien-Tsin, où M. Pierre Daye obtint une audience de celui qui fut Hzüang-Tung, empereur de Chine:

En pénétrant dans son domicile actuel, je pensais aux souvenirs des dynasties grandioses, qui se succédèrent pendant des milliers d'années. Tout cela pour aboutir à M. Henry Pou-Yi, ainsi que s'appelle dorénavant le jeune homme chétif et intimidé, qui habite un ancien casino de faubourg, entouré d'une manière de Luna-Park désaffecté...

Dans l'intérieur, la pauvreté et le manque de soin. Une longue salle divisée en plusieurs chambres par des paravents. Des meubles d'un goût atroce et mesquin dont ne voudrait pas un petit bourgeois de province...

Je suis saisi d'émotion devant une telle misère. Et je n'ai pas le temps de me remettre, de me rendre compte que ma jaquette protocolaire est peut être bien ironique dans ce décor d'exil quand s'avance, avec un sourire aimable, un jeune garçon, les yeux cernés de lunettes d'écaille, le cheveu pauvre, le teint blême. Il a de pauvres petites épaules d'enfant rachitique, mais dans les manières, dans le geste de la main tendue, un je ne sais quoi où l'on retrouve ceux qui savent qu'ils sont d'une race faite pour dominer.

Le petit empereur parle couramment l'anglais et n'a pas besoin de l'interprète pour m'offrir un fauteuil — un fauteuil de chez Dufayel — ni pour m'interroger au sujet de mon voyage.

Il paraît intelligent et ses questions sont précises. Avec un soupir, il me dit le désir qu'il aurait de voyager, lui aussi, mais il ne peut pas, il n'est pas le maître...

Sur un signe, un serviteur en robe noire apporte du thé, des cigarettes. J'observe mon hôte à la dérobée. Quelle tristesse, ce garçon, dans ce cadre ! Voilà le dernier empereur de Chine : il est vêtu d'un méchant complet gros bleu, il porte un col en celluloïd, un nœud papillon tout fait et des bottines jaunes. Je me sens rempli d'une immense pitié et — pourquoi ? — d'un poignant regret.

Cela vous fera rire, peut-être, mais j'aurais voulu faire quelque chose, demander à l'empereur de Chine de quoi il manquait le plus, pour que je puisse le lui offrir.

Hélas ! je sais de quoi il manque et je ne serais pas capable de le lui donner. Il me l'a avoué lorsqu'il m'a demandé : « Avez-vous vu, à Pékin, le Palais impérial ? Avez-vous visité le Palais d'Eté ? Comment les avez-vous trouvés ? » C'est cela qu'il voudrait, c'est revoir les lieux où se passa son enfance, les lieux où il se maria, les lieux où, dans une splendeur déclinante, il régna sur le plus populeux empire du monde. Il voudrait revoir la Cité Défendue, le Palais Violet dans lequel brilla la série glorieuse de ses robustes ancêtres mandchous...

Il a vingt et un ans, le petit empereur détrôné. Quel avenir l'attend ? Dans la Chine folle et paradoxale d'aujourd'hui, qui pourrait prévoir ? Peut-être que demain j'apprendrai par les journaux qu'il est mort phtisique — ou empoisonné. Ou peut-être qu'il est parti — selon son vœu — faire le tour du monde. Ou peut-être qu'à la tête du cortège impérial il est rentré par les portes de laque écarlate dans le Palais de Pékin... Tout est possible.

§

Un hommage unanime vient d'être rendu à Emile Verhaeren, le grand poète que M. Gabriel Brunet (un de nos seuls critiques qui possède une solide culture littéraire et philosophique et qui puisse avec la même aisance et la plus personnelle intuition traiter un sujet d'érudition littéraire ou de la plus actuelle actualité) appelle le « poète dionysien ».

A l'occasion de ce pieux anniversaire de la mort du poète des *Cloîtres*, **Les Nouvelles Littéraires** nous offrent, grâce à l'obligeance de Mme Verhaeren et de M. Pierre Borel, ce poème inédit d'Emile Verhaeren.

UNE DAME ÉTRANGE

Sur ton épaule où ta robe contracte
Un pli brusque et rageur,
S'écroule et se retresse en cataracte
L'or bondissant de tes cheveux compacts.
Et tel est leur tumulte et leur fureur
Que ton corps blanc semble la proie
Que roule et foule et noie et broie
— Ailes de flamme et dents de braise —
Une bête mauvaise.

Ton corps naïf où vit ton cœur
Et les yeux purs de ton visage
Me font songer à la douceur
Et la clarté des vieux adages.
Mais la bête de tes cheveux,
La bête immense et de flammes et de feux,
Sur lui se rue et se déchaîne
Avec les griffes de sa haine.

Ton corps ? Il était fait pour croître
Pieusement au fond d'un cloître
Et pour servir par sa présence
A l'ornement du blanc silence.
Ton corps tranquille et radieux
Etait pareil au corps des anges
Qui n'est qu'essor et que louanges
Et que désir religieux.

Hélas ! Hélas ! Ta chevelure,
Elle est la bête et d'affre et de luxure
Qui, comme du feu, attaque et vainc
Férocement ton corps divin.

Et tu ne seras pas celle que tu dois être,
Pauvre femme que ta chevelure domine
Comme une volonté qui bout ;
Tes mains auraient peut-être
Brodé des lys sur des robes de prêtre,
Tes pas auraient brillé où Jésus-Christ chemine
En des sentiers de fleurs avec le ciel au bout,
Tu serais morte en une paix de tout,
Un soir, en ta cellule, auprès des tabernacles,
Et ta tombe de sainte aurait fait les miracles,
N'était ta chevelure ardente et implacable
Qui te harcelle et qui t'accable
Et te dévore l'avenir.

ÉMILE VERHAEREN.

Et voilà que les femmes ont coupé l'or bondissant et le tumulte de leurs chevelures, qui dévorait leur chair et les empêchait de devenir les saintes qu'elles sont toutes devenues.

R. DE BURY.

ART

Exposition Etienne Clémentel : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Balande : Galerie Reitlinger. — Exposition de dessin, aquarelles et eaux-fortes d'Alexandre Urbain : galerie du Nouvel Essor. — Exposition Deluermoz : Galerie Le Goupy.— Exposition Georges Carré et Auguste Pierret : galerie Poissonnière.

A la galerie Bernheim-Jeune, **Etienne Clémentel** expose une partie de son œuvre picturale. Depuis la jeunesse, à tous moments libres que lui laisse la vie politique, ses travaux parlementaires et ceux des ministères techniques qu'il assuma souvent, Etienne Clémentel peint et dessine. Ce ne sont point travaux d'amateur ; l'ampleur de son œuvre et sa diversité démontrent le contraire, autant que l'évolution de sa manière. Au début, dans des paysages de Venise et de Bruges, le peintre veut tout dire. Il y parvient sans sacrifier l'ensemble, d'une technique personnelle et déjà savante. Puis le faire s'élargit et c'est avec une liberté plus grande et un maniement très dosé de l'abréviation et du choix que Clémentel aborde le paysage de Provence, le paysage de Savoie et surtout celui de son pays natal, l'Auvergne.

Sa série de paysages d'Auvergne abonde en symphonies florales. Il décrit des terrasses ornées du luxe pourpre de beaux géraniums en face de grands horizons qui s'évadent par vallonnements jusqu'aux crêtes bleuâtres des montagnes. Il dessine ces montagnes d'Auvergne où les bois montent, colorés par la diversité des essences de teintes vertes,pourpres et dorées jusqu'à l'or adouci d'un vieux château. Il dépeint les églises qui crêtent les collines pierreuses, comme d'une pierre plus délicate et sculptée avec plus de détail. Il décrit les villages où les maisons, cahotées par le rêche détail du sol, semblent escalader des escaliers monumentaux et irréguliers.

Il a aussi dessiné de jolies formes féminines, des corps harmonieux, où, simplement, il note des faces expressives, de ligne pure.

Car c'est un excellent interprète de la face humaine. Il n'a point voulu montrer à cette exposition de ses portraits si caractéristiques des hommes politiques d'aujourd'hui. C'est pourtant une série des plus curieuses. Un portrait de M. Louis Barthou qui figure à cette exposition indique seul cette gamme de son talent. Le jour où il les montrera, ce sera, sur notre temps et sur

44

les personnages de premier plan de notre époque, un témoignage du premier intérêt.

§

A la galerie Reitlinger, une belle série de **Balande**.

Le paysagiste moderne ne s'inféode plus à un coin de terroir. Les peintres de Barbizon, qui d'ailleurs parfois s'en allaient jusqu'à Dieppe, Boulogne ou Granville, dépasseraient maintenant et amplement les terroirs de leurs études. Déjà les impressionnistes avaient conquis la Riviera, Venise, la Hollande et l'Algérie. De plus en plus les peintres sont à la recherche d'horizons nouveaux. Mais, en dehors des voyages lointains, ils ont aussi appris à diversifier leurs voyages en France et à appeler à l'art nombre de coins de France jusqu'ici négligés. Cette enquête sur la beauté de notre pays produit de belles œuvres et Balande est de ceux qui la mènent avec le plus de conscience et de désir de diversité qu'il réalise amplement.

Aussi à cette exposition, à côté de belles images du lac de Côme, il évoque ces rives de Loire, avec les silhouettes des villes et de leurs châteaux du temps des Valois. Les tours du port de la Rochelle apparaissent dans le soir, sous une masse de nuages conglomérés comme une architecture fantastique au-dessus d'une eau lourde et assoupie où les pourpres du crépuscule achèvent de mourir en un miroitement étale et sourd.

Là, nous voyons, sur la jetée de Saint-Cast, dans une splendeur de jour d'été, les autorités et le clergé, massés dans un semis multicolore, inaugurer un petit bateau de sauvetage. Telle toile dresse l'image d'une vieille abbaye dans une frondaison verte. Telle autre apporte l'image d'un village d'Ile-de-France, brusquement entrevu, au détour d'une route, dans la masse de ses maisons aux tuiles rouges, grimpant vers leur clocher. Soixante toiles apportent les visions les plus variées avec ce choix de détails expressifs, ces passages de silhouettes humaines et cette synthèse de la lumière qui sont les caractéristiques du talent de Gaston Balande.

§

Alexandre Urbain est un de nos meilleurs peintres et aussi un de nos meilleurs graveurs. Ses eaux-fortes sont particulière-

ment intéressantes ; la perfection du métier ne s'y perçoit qu'après qu'on a été frappé par leur ligne harmonieuse et l'intensité de traduction de leurs thèmes. La valeur du dessin est telle que les sujets les plus simples fournissent matière à un beau spectacle, et je n'en voudrais pour preuve que cette petite eau-forte où deux tasses renversées sur une soucoupe, retiennent si fortement par la légèreté et la valeur de la mise en place, qui équivaut à donner à ces objet des attitudes.

Urbain traduit des ombrages de Saint-Tropez, des coteaux des Andelys ; il transcrit des marais salants du Croisic : une admirable étendue, parsemée de maisons basses, avec un vaste horizon pesant sur la petitesse des masures et grandissant un personnage de paludier, debout dans cette nature âpre et noyée de lumière. Par ailleurs, il érige une sorte de pagode orientale aux belles lignes compliquées, et c'est simplement, relevé par la noblesse du style, l'embarcadère, au vieux port de Marseille, des bateaux pour le château d'If. Une petite eau forte, la *causerie*, donne la simplicité coquette d'attitude, l'élégance dans l'ombre du chemin, à l'orée de la grande étendue ensoleillée de deux femmes qui causent. L'embarquement pour le bal, décrivait avec humour l'arrivée vers la Cythère de quelque Grande Jatte d'apaches amoureux et de filles délurées.

L'exposition d'Urbain se complète par quelques aquarelles dont l'une, saisissante de vie, représente le Vieux-Port de Marseille et le Quai des Belges. On a souvent remarqué combien les peintres, si, nombreux à traiter ce motif, excellent à faire de Marseille une sorte de ville quasi morte, où quelques oisifs regardent comme un accident heureux la présence des voiliers. Le plus étonnant, c'est que la plupart des peintres qui professent sur Marseille cette opinion singulière sont Marseillais d'origine. Pour le pinceau d'Urbain, tout cela reprend sa vie réelle, sa confusion de Babel, son mouvement rapide, on pourrait dire son vacarme, tant l'aquarelle est vivante, pleine et, dans sa sobriété de tons, colorée. A Marseille aussi, Urbain a noté l'éblouissant coloris des eaux autour des bouées rouges, près du transbordeur. Comme il aime à varier ses effets, à transporter son chevalet dans des pays différents, sorti des chaudes colorations de Provence, il est allé étudier les gris veloutés, de Guérande, du bourg de Batz, et il en rapporte maintes pages savoureuses,

de la plus exquise joliesse de tons dans des gammes tempérées et chauffées d'un soleil doux qui paraît presque intérieur.

§

M. Deluermoz est un remarquable animalier dont la formule, pour être un peu romantique, ne manque point d'exactitude lorsqu'il touche à des animaux familiers. Mais sa fantaisie l'entraîne souvent à décrire des galops furieux de Peaux-Rouges, à fixer des lions à la démarche impatiente et rapide, qui rappellent, sans qu'une nouveauté d'interprétation en soit absente, les fauves des bas-reliefs assyriens. C'est un très bon peintre du cheval, et il nous montre chez Le Goupy une série de beaux dessins rehaussés.

§

Un excellent critique d'art, Georges Turpin, explique dans sa préface à l'exposition de **Georges Carré** que ce peintre, qui à son début était décorateur et enlumineur, et peignait des fêtes bien ordonnées dans des paysages à la Watteau, a été conquis par le vérisme, au cours d'un séjour dans un petit village du Gâtinais. Il y a, en effet, dans cette suite de peintures qui forment comme un portrait à nombreuses facettes d'un petit village, une singulière joie de peindre et une belle sincérité. Voici la petite église et la sortie de messe du dimanche, avec des paysannes aux allures simples et bien dessinées. Les fermes qui avoisinent ce petit coin de La Ferté-Loupière apparaissent dans la simplicité et la gaucherie de leurs architectures strictes et fatiguées. Des images de vieux paysans sont fixées avec sobriété et, certes, dans la réalité de leur caractère. M. Auguste Pierret est un peintre de la mer. Il recherche plutôt les effets sévères que les jours de sourire et de soleil. Il a noté, sur la côte sauvage, près de Quiberon et aussi à Belle-Isle et à Groix, nombre de rochers tragiques que la mer bat comme avec fureur. Parfois, un petit port, le port du Palais, sous un jour calme, avec ses barques tranquilles, aussi des coins de villages esseulés dans la vaste lande, mais surtout de violents ressacs de la mer contre les bastions noirs et gris des promontoires.

GUSTAVE KAHN.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — A PROPOS DU « BRIC-A BRAC » DE LA SORCIÈRE GALLO ROMAINE. — Etant de ceux qui aiment à se laisser bercer par le style enchanteur de l'*Histoire de la Gaule*, j'ai longtemps hésité à prendre part à cette controverse.

Je veux simplement indiquer quelques points où M. Jullian se trouve manifestement en contradiction avec les faits. Quant à l'invraisemblance de sa thèse, M. Salomon Reinach en a fait justice dans sa réponse magistrale à la séance de l'Académie du 12 novembre.

« M. Camille Jullian commence par décrire le site (1). » Comment faire la description exacte d'un site sans l'avoir visité ? Si M. Jullian était venu à Glozel, il aurait vu qu'il n'y a aucune source dans le champ de fouilles. Celle dont il a été question est située à 200 mètres au moins, au fond d'un autre vallonnement.

Les objets « remontent tout au plus aux dernières années de la République romaine », dit-il. Voilà un classement chronologique d'une précision mathématique. La sorcière s'est établie à Glozel entre l'an 52 et l'an 31 avant notre ère. Car la République a pris fin après la bataille d'Actium et le latin n'a pu pénétrer en Gaule qu'après la conquête par César. D'ailleurs actuellement M. Jullian donne à la station de Glozel une nouvelle date, non moins précise : 250 à 300 ans de notre ère.

Mais plaignons la pauvre sorcière si elle n'avait pour ustensiles de ménage que les vases trouvés à Glozel ! Fort grossiers, en terre à briques à peine cuite, ils sont poreux et se ramollissent à l'humidité (2). Ses pratiques étaient donc si peu rémunérées qu'elles ne pouvaient lui permettre d'acheter de la belle poterie rouge, si abondante, *même à cette époque*, dans toute la région du Centre, dans un rayon fort étendu autour de *Lezoux* ?

M. Jullian nous parle ensuite des briques en terre cuite qui

(1) Les citations sont faites d'après le *Journal officiel* et le *Journal des Débats* où M. Jullian a fait paraître le 15 août une lettre sur les fouilles de Glozel.

(2) Il ne peut, en effet, être question des vases à contexture de grès, dont nous ne possédons que des tessons. Ils sont en relation indéniable avec la fabrication du verre, puisque nous avons trouvé une épaisse couche vitreuse au fond de l'un d'eux. D'autre part on les recueille toujours beaucoup plus superficiellement.

entraient dans la construction de la demeure de la sorcière. Comme ce sont des *briques à cupules et à mamelons*, il serait bien embarrassé de nous en montrer une semblable dans des constructions romaines !

On peut maintenant admirer la précision de M. Jullian dans la détermination des objets de Glozel : 40 o/o appartiennent à l'époque préhistorique. Je n'établirai pas de proportions... et pour cause, mais ce que je puis dire, c'est qu'il y a plus de 40 o/o des objets qui sont encore inédits. Et comme M. Jullian n'a pas vu nos collections, on pourrait lui souhaiter moins de hâte dans la fixation de son pourcentage.

Mais arrivons à « l'animal d'épouvante » ! Je croyais cependant bien connaître les galets de Glozel ; je les ai dégagés moi-même ou pris dans mes mains attentives dès leur mise au jour, sous mes yeux. Je les ai nettoyés, scrutés, étudiés longuement... et je n'ai jamais vu de monstre « à la poitrine servant de tête » ! D'ailleurs une question se pose. M. Jullian range-t-il les représentations animales sur galets parmi les objets préhistoriques ou au contraire dans les œuvres exécutées par la magicienne ? Si ce sont des gravures préhistoriques, il ne peut être question d'animaux fantastiques à l'usage de sorcières gallo-romaines, et si c'est là un travail de sorcière il faut lui reconnaître un rare talent d'imitation de l'art de l'époque du renne !

Quant aux idoles phalliques, nous faisons volontiers à M. Jullian la concession qu'elles sont « assez peu glorieusement ithyphalliques ». S'il tient à cette distinction, c'est qu'il veut apparemment insinuer que sa sorcière nouait plus d'aiguillettes qu'elle n'en dénouait. Un humoriste y verrait plutôt la preuve que les Glozéliens n'étaient pas Gaulois ! Mais pourquoi le « témoin » droit descend-il toujours plus bas que le gauche ? La magicienne provoquait-elle ainsi le varicocèle ? Et puisque M. Jullian « peut citer un texte latin pour chaque cas », il ne perdra pas, j'espère, une aussi belle occasion.

Mais là encore nous ne pouvons que regretter que M. Jullian veuille juger sans avoir vu. Nos idoles ne sont pas « à peine cuites ou séchées au soleil » ; à part de rares exceptions, elles sont entièrement durcies au feu et ne peuvent être transpercées par une aiguille même magique. Quant à l'orifice par où M. Jul-

lian veut « frapper au foie », il semble avoir une destination plus naturelle !

Pour M. Camille Jullian, « les têtes sans bouche sont des poupées d'envoûtement façonnées pour provoquer le silence des plaideurs adversaires des clients de la pythonisse ». Mais comme beaucoup de vases sont ornés du faciès sans bouche, faut-il en conclure que la sorcière avait également pour attribution de guérir de l'ivrognerie ? Enfin nous voulons bien croire M. Jullian quand il nous dit que *vultus* signifie « face d'envoûtement », parce que nous ne voyons rien là qui supprime la bouche.

Arrivant aux tablettes à inscriptions, M. Jullian nous dit qu'il s'agit de cursive latine, en écriture courante. Il suffirait « pour s'en convaincre de comparer les 22 lettres que livrent les objets de Glozel avec les alphabets cursifs du *Manuel de l'Épigraphie latine*, publiée par M. Cagnat ». Si notre alphabet est semblable aux alphabets cursifs de son Manuel d'épigraphie latine, pourquoi M. Cagnat nous a-t il déclaré, après avoir examiné, à Vichy, notre première tablette, « qu'il ne voyait rien là qui se rapproche même de loin de l'épigraphie latine » ?

Mais voilà qu'après avoir beaucoup ajouté à la Station de Glozel (1), M. Jullian retranche en foule des caractères à son alphabet pour le réduire à 22 lettres ! Or, nous avons déjà publié 90 signes alphabétiformes, sans compter de nombreuses variantes, et nous donnerons bientôt une dizaine de signes nouveaux relevés sur nos dernières trouvailles. C'est bien M. Salomon Reinach qui a raison quand il dit que « les caractères alphabétiques de Glozel sont trois fois plus nombreux que dans n'importe quel document écrit ».

Mais la théorie de M. Jullian ne serait-elle pas celle des « lettres Protées » ? Pourquoi veut-il que « la lettre X remplace la lettre S » qui existe également sur nos inscriptions ? Pourquoi parle t-il de « la forme particulière de certaines lettres, le B et le C notamment » ? Le B n'existe pas dans l'alphabet de Glozel et le C s'y rencontre avec sa forme habituelle ! Il est d'ailleurs impossible à tout autre qu'à lui de trouver où il a pu lire ses

(1) Son « étoile de mer » est le signe figuré dans les ouvrages classiques de préhistoire (Déchelette) sous le nom de « signe solaire ».

Quant à « l'Hippomane », « excroissance au front des poulains ou humeur sécrétée par les juments » (Littré), nous ne saurions dire où il a pu en voir.

mots. Si son fameux « Sta » doit se rapporter à l'inscription placée au-dessous d'un cervidé, la lettre X ne remplace pas la lettre S, comme il nous l'a annoncé, mais bien la lettre A, car on a seulement : STX.

Quant à « ptoax » inscrit « sous un monstre », il nous a été aussi impossible de retrouver le nom que la bête d'épouvante. Mais peut-être faut-il être envoûté par la sorcière pour les voir apparaître !

La méthode de M. Jullian lui est si personnelle que nous ne pouvons non plus déchiffrer sur nos tablettes « liga oxum », la formule requise pour nouer les aiguillettes, ni celle qui faisait « sauter l'échelle » : « huc xali ». Nous ne reconnaissons pas davantage « Tychon », le démon aphrodisiaque de la pire espèce, et sa femelle « Tyché » !

Mais on peut aller plus loin ! Il ne nous paraît pas impossible avec d'aussi nombreux caractères, ayant servi de prototypes aux alphabets latins, de retrouver de-ci de-là des bribes de mots connus. Mais peut-on établir des textes en picorant de temps en temps une lettre ou deux ? Ce serait un puzzle et non de l'épigraphie. De même peut-être découvrira-t-on un jour des inscriptions en latin archaïque avec des lettres encore proches des signes néolithiques qui leur ont donné naissance ! Cette ressemblance peut être retrouvée avec beaucoup d'autres langues, puisque l'alphabet néolithique de Glozel constitua le fonds commun où chaque écriture puisa selon son génie propre. Un traducteur a bien cru reconnaître dans les incriptions de nos tablettes des mots arabes écrits en phénicien !...

Mais il sera toujours impossible d'établir une véritable correspondance entre plus de 90 signes et une vingtaine de lettres que renferment les alphabets méditerranéens. Et une théorie gallo-romaine appliquée à une station où, comme le dit si justement M. S. Reinach, « tout indice romain fait défaut » est bien « un paradoxe que la réflexion soustraite au charme de l'éloquence aura vite fait de ruiner pour toujours ».

Dr A. MORLET.

§

LA FOSSE OVALE DE GLOZEL ÉTAIT-ELLE UN FOUR DE VERRIER ? (*Réponse à M. Franchet*). — Nous sommes de l'avis de

M. Franchet quand il dit, au début de son article (1) sur Glozel, que « les questions de technique peuvent apporter des éléments d'appréciation fort importants ». Mais à une condition, c'est que le technicien envisage toutes les données du problème et non pas seulement celles qui, interprétées d'une certaine façon, peuvent paraître favorables à un but visiblement fixé à l'avance.

Aussi bien est-il nécessaire de rappeler les points essentiels de la discussion..., puisqu'ils ont été omis.

C'est ainsi que si nous avons dit qu'à Glozel la couche archéologique, formée d'une même argile jaune, est « une », sans distinction stratigraphique possible, nous avons ajouté qu'elle «*présente une épaisseur de o m. 25 à o m. 3o* ». J'ai également écrit ceci — et M. Franchet ne l'ignore pas puisqu'il cite un passage de cet article : — « *Je dois signaler la seule particularité stratigraphique, notée à la longue, avec la répétition des trouvailles : ces débris de céramique (à contexture de grès, en relation avec le verre) se trouvent toujours plus superficiellement. Nous les recueillons, sous la terre végétale, au début de la couche archéologique.* »

Cette céramique de grès et le verre contenu dans un tesson font actuellement l'objet d'analyses *scientifiques*... dont les résultats ne sont pas prévus à l'avance. Nous les publierons dès qu'ils nous seront fournis. Peut-être nous feront ils connaître si les creusets de grès et le verre sont de la même époque que les autres trouvailles situées plus profondément.

De toute façon, je me félicite aujourd'hui d'avoir fait constater que les débris de creusets se trouvent toujours au début de la couche archéologique, sous la terre arable, *et ne se trouvent que là* (2), par des savants tels que M. Salomon Reinach, M. Espérandieu, M. Depéret, M. Loth et M. Breuil. C'est une donnée dont il faudra bien tenir compte. Dès maintenant d'ailleurs, elle suffit à ruiner la thèse de M. Franchet qui attribue à tous les objets le même âge que celui du verre recueilli beaucoup plus superficiellement dans le gisement.

Mais les autres points de son argumentation ne reposent pas

(1) *Les fouilles de Glozel* (*Allier*), Revue Scientifique du 13 nov. 1926.

(2) Quant aux objets entiers (nous ne possédons en effet que des tessons de la céramique de grès), ils se trouvent simultanément en tous les points de nos fouilles et aussi bien à la surface qu'au fond de la couche archéologique.

sur de meilleures bases. Il découvre, par exemple, parmi « certains faits d'ordre technique », qu'un aiguisoir ne peut être antérieur au métal. Or, cet aiguisoir porte un trou de suspension biconique selon le mode de perforation pratiquée à l'aide de pointes en silex. Et M. l'abbé Breuil m'a montré le dispositif en archet qui était alors employé pour ce mode de travail. Si le trou eût été fait avec un instrument en métal, il serait cylindrique.

Quand M. Franchet affirme que l'aiguisoir n'a été inventé qu'après la découverte du métal puisqu'il eût été inutile auparavant, il semble ignorer l'appointage et le polissage des aiguilles, des poinçons, des harpons en os. Or, il se trouve précisément que dans notre station le mode de façonnage de ces instruments recueillis en assez grand nombre, est *très spécial*. Comme nous le disait M. Breuil, ils paraissent achevés « à la râpe », avec des stries de polissages transversales et obliques. Et en examinant l'usure très superficielle de nos aiguisoirs on se rend compte que le métal eût mordu plus profondément et qu'il ne pouvait s'agir d'un aiguisage d'objets en matière très dure. L'instrument de polissage et les objets affûtés offrent des concordances techniques telles qu'elles ne peuvent être rejetées par un technicien.

Quant aux poteries décorées du masque sans bouche, elles sont généralement à support, sans anse, en argile grossière à peine « dégourdie » au feu et je m'étonne de les voir considérer par M. Franchet comme plus récentes que les poteries avec anses et couvercles d'Hissarlik, d'une technique beaucoup plus évoluée. Il se trouve également en contradiction avec les faits en considérant la dissociation du masque néolithique comme un signe de décadence : les fragments de jattes de la première ville préhistorique d'Hissarlik ne présentaient que des yeux schématisés, alors que les urnes à visage furent trouvées dans la deuxième ville.

Quant à nos idoles phalliques, il n'est venu à l'idée d'aucun des savants qui les ont examinées — et qui connaissent « l'extraordinaire céramique pornographique » des époques romaines — de faire le moindre rapprochement entre les deux.

Enfin et surtout, quand il veut établir que la fosse ovale est un four de verrier, soumis à de hautes températures, pourquoi M. Franchet passe-t-il sous silence des faits importants....

mais en effet fort gênants pour son hypothèse ? C'est 1° que *les 16 dalles du fond étaient serties avec de l'argile non durcie au feu ;* 2° qu'une de ces dalles, placée au milieu, portait une empreinte profonde de la main droite, semblable à celles que nous avons trouvées éparses dans le champ de fouilles et qui ne peuvent tenir qu'à un rite spécial. J'ajouterai que toutes ces dalles présentent encore des empreintes digitales de façonnage qui auraient disparu si la fosse avait été utilisée à fondre du verre. D'ailleurs leur cuisson est beaucoup moins poussée que celle des petites briques à cupules contenues dans les murs latéraux : c'eût été le contraire si elles avaient constitué le sol d'un four.

En réalité, comme je l'ai écrit dans notre premier fascicule, « s'il s'était agi d'un four à céramique ou d'une verrerie, il persisterait des traces du foyer sur les briques du dallage. Or, si elles ont subi une cuisson uniforme, avant leur mise en place, elles ne présentent aucune marque d'une nouvelle action du feu. D'autre part, s'il y avait eu un foyer établi dans la fosse, la terre à brique interposée entre les 16 dalles de pavage aurait durci au feu. Sans doute, les murs ont été portés à une haute température pour obtenir la cuisson de l'argile qui entrait dans leur composition — en même temps vraisemblablement, qu'on procédait au durcissement du sol battu inférieur — mais le dallage n'a été mis en place, qu'ensuite, et ne porte aucune trace des températures élevées des travaux de céramique. De plus, comme dans l'hypothèse d'habitation, les empreintes digitales si nombreuses sur ces briques de dallage, lissées à la main, auraient disparu sous l'action du feu. »

Il en est de même des deux grosses pierres, irrégulières, qui se trouvaient aux extrémités de la fosse, sans en fermer complètement les ouvertures. Ce ne sont pas des « dalles » amovibles puisqu'elles reposaient sur des cailloux cassés en deux et réajustés pour servir de témoin comme on procède encore pour les bornes qui ne doivent pas être déplacées.

Quant à la petite portion de mur circulaire, *entièrement composée de briques et d'argile*, situé au sud de la fosse ovale, nous croyons que c'était le four de fusion du verre, puisque un fragment de creuset contenant encore du verre y était resté adhérent. Mais les briques qui le constituaient, comme l'ont remarqué

ceux qui ont visité nos collections, sont plus épaisses, en argile mélangée de débris de quartz blanc et *diffèrent entièrement des petites briques à cupules de la fosse ovale*.

Aussi bien, la persistance des empreintes digitales de façonnage, l'intégrité du moulage de la main droite, les cailloux-témoins destinés à rendre l'enceinte inviolable, la terre argileuse non durcie entre les dalles, *toutes ces données passées sous silence par M. Franchet* ne peuvent se comprendre que dans l'hypothèse d'une construction où l'on ne pénètre plus après son achèvement et de son utilisation comme sépulture ou comme lieu sacré.

Quant aux affirmations de M. Franchet que la céramique n'était pas connue à l'époque néolithique — et nous devrions lui demander de quelle époque il veut parler, puisqu'il nous dit que « rien ne permet d'affirmer que la pierre polie appartient au néolithique » — que les gravures de cervidés sur galets peuvent appartenir à l'époque romaine, ce sont assurément des opinions qui lui sont — et lui resteront, je crois, — personnelles.

Dr A. MORLET.

ARCHÉOLOGIE

A. Moret : *Le Nil et la civilisation égyptienne*, La Renaissance du Livre, 1926. - F. Lexa : *La Magie dans l'Egypte ancienne*, Geuthner, 1925, 2 vol. et 1 album de planches. — J. G. Frazer : *Atys et Osiris*, traduction par H. Peyre, Geuthner, 1926. — Dr L. R. Le Port : *Les causes médicales du mal physique dans la médecine assyro-babylonienne*, Montpellier (Causse), 1925.

Égyptologie. — Le **Nil** de M. Moret est la suite logique du volume écrit en collaboration avec M. G. Davy en 1923, sous le titre « Des Clans aux Empires », qui exposait les grandes lois qui ont présidé à la formation des royaumes d'Egypte et de Mésopotamie. Dans le volume dont nous rendons compte aujourd'hui, il n'y avait plus lieu d'insister sur ces données générales, et l'auteur aborde l'évolution de l'Egypte d'un autre point de vue. Il montre avec quelle logique ont progressé l'Egypte et la monarchie égyptienne, lorsque, étant admis que les dynasties divines ayant régné autrefois sur le pays ont été normalement remplacées par les dynasties humaines issues des dieux, le pharaon se trouve considéré comme un véritable dieu. Nous voyons le roi d'Egypte préoccupé d'affirmer le caractère divin de sa royauté dans le chapitre : « Les Institutions royales et la société ». C'est

ainsi que s'expliquent certains actes religieux que les rois accomplissent à intervalles réguliers au cours de leur règne, pour symboliser un rapprochement avec les dieux, puiser de nouvelles forces à leur contact. A ce propos, M. Moret insiste sur une de ces cérémonies, l'érection du *Zed*, fétiche d'Osiris considéré comme dieu-arbre, que le roi relève et dresse lui-même à certaines fêtes. Tous les usages, la littérature et l'art, ont pour but de maintenir constamment cette tradition d'un rapport étroit entre le roi et la divinité et, par suite, entre l'Egypte et la divinité, puisque le pharaon, c'est l'Egypte.

Mais cette doctrine eut des conséquences inattendues au point de vue social. Si le roi-dieu intercède pour son peuple lorsqu'il est allé rejoindre les divinités dans l'au-delà, tout est concentré en lui, le peuple ne possède aucun droit religieux ; aucune immortalité en dehors du roi. Celui-ci l'étend bien, en pratique, à ses familiers et à sa cour, mais le peuple qui n'y participe point essaie d'avoir sa part de droits religieux et de droits politiques, leurs corollaires. Il s'y efforce tant, durant l'Ancien Empire, que la royauté est submergée, et M. Moret nous décrit le bouleversement social qui met fin à la période d'art la plus vigoureuse de l'histoire d'Egypte. Lorsque la royauté, sous le Moyen Empire, reprend peu à peu les traditions d'autrefois, les concessions sont un fait acquis, et, sous le Nouvel Empire, une doctrine plus consolante s'est répandue sur toute l'Egypte.

Au pharaon des premières dynasties devenant seul Osiris après sa mort, succède la conception d'une immortalité générale ; tous les Egyptiens, dans l'au-delà, deviendront des Osiris. Les progrès de la morale introduisent, comme correctif à cette déification en masse, un jugement des âmes qui récompensera le défunt selon ses mérites. Toute cette évolution, qui n'était guère connue que des spécialistes, est rendue accessible à un public beaucoup plus étendu grâce à M. Moret ; il y a là une philosophie de l'histoire d'Egypte tout à fait intéressante, d'autant que l'auteur a traduit de très larges extraits de nombreux documents, qui donnent une vie intense à son exposé.

Quel sujet passionnant que la **Magie égyptienne**, dont la Bible a si souvent dénoncé les charmes et les sortilèges ; M. Lexa nous fait pénétrer dans ses arcanes. L'ouvrage, d'un plan très clair, comprend un exposé de doctrines, un choix de textes ma-

giques, un album de reproductions de monuments ayant trait à la magie. L'exposé doctrinal énumère les procédés : formules de toutes sortes ayant leur vertu par elles-mêmes ou par le subterfuge qui consiste à déclarer le magicien et ses charmes comme accomplissant la volonté des dieux ; remèdes magiques, amulettes représentant des objets ou amulettes écrites, cérémonies magiques ; par suite de quelle convention ces procédés prennent-ils de l'efficacité ? C'est alors que M. Lexa nous entretient des croyances égyptiennes à la possibilité de contraindre les dieux, surtout en vertu de la théorie du « nom », qui fait du nom d'une chose une partie de la chose elle-même, et dont la connaissance donne pouvoir sur l'objet qu'il définit. Le second volume est une traduction de certains textes magiques, tels que les « Textes des pyramides », le « Livre des morts » ; ils montrent que, malgré le progrès que nous signalions à propos du livre précédent, l'Egyptien, même au Nouvel Empire, fonde son espoir dans la félicité de l'au-delà, au moins autant sur son bagage magique que sur ses mérites personnels. Les livres de médecine n'ont pas été oubliés avec leurs curieuses recettes pour chasser le démon qui cause les maladies ou la possession. Une autre pièce, comme le procès-verbal d'une enquête menée dans le palais de Ramsès III contre des familiers du roi et des femmes du harem qui avaient conspiré, nous rappelle que les pratiques d'envoûtement du Moyen Age avaient un passé plusieurs fois millénaire. L'atlas des illustrations complète au mieux cet ouvrage, dont le mérite est d'avoir su dégager l'essentiel d'une matière touffue et d'une répétition fastidieuse. Le lecteur y verra de fort belles reproductions des rites funéraires qui touchent directement à la magie, des dieux que l'on invoque en de telles circonstances, d'un choix d'amulettes et de formules magiques, ainsi que de statues guérisseuses ou de la stèle « d'Horus aux crocodiles », destinée à garantir ceux qui l'invoquent de la piqûre des serpents. On ne peut que louer le soin apporté à l'édition du texte et des planches. Mais je ne saurais souscrire au résumé de chronologie égyptienne que donne M. Lexa à la fin du tome premier ; il assigne la date de 4186 au début des dynasties, au lieu de 3.300 qui est généralement acceptée.

Orientalisme. — L'**Atys et Osiris** de Sir J. G. Frazer fait suite à l'*Adonis* qui a paru à la même librairie en 1921, et

appartient comme lui au cycle du « Rameau d'or ». Il y a peu à dire sur ce volume qui met à la portée du public français, dans une traduction précise et élégante, une œuvre qui a eu une grande célébrité. A propos du dieu d'Asie Mineure, Atys, et de l'Osiris égyptien, M. Frazer a conduit son enquête à travers les civilisations de la haute antiquité. Comme la traduction de ce volume vient longtemps après sa publication, on ne peut reprocher au traducteur, ni à l'auteur, les quelques lacunes que les dernières découvertes font apparaître. Il serait intéressant, si la traduction des travaux de M. Frazer doit être poursuivie, que l'on donne aux lecteurs français l'équivalent des index copieux des éditions anglaises, sans lesquels l'accès aux documents amoncelés au cours de ces volumes est assez malaisé.

Les causes morales du mal physique dans la médecine assyro-babylonienne, du Dr L. R. Le Port, est une intéressante contribution à l'histoire de la médecine. Elle dépasse même le titre qu'a choisi l'auteur, puisque après avoir exposé les théories babyloniennes sur le péché, origine du mal physique, il étudie le traitement et le caractère de ceux qui sont chargés de l'appliquer. L'idée générale des Babyloniens est que le mal physique est produit par une véritable possession de démons qui ont trouvé le champ libre, par suite du départ du dieu protecteur individuel, contristé par un péché de son protégé. Pour guérir le malade, il conviendra d'expulser le démon au moyen d'incantations et de rites magiques, et de réconcilier l'homme avec son dieu, pour qu'il n'y ait pas de rechute. Ce résumé de doctrines médicales, vieilles de plus de quatre mille ans, est accompagné d'un bon aperçu des connaissances des anciens Mésopotamiens dans les différentes spécialités médicales.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

L'impossibilité d'accomplir le devoir conjugal est-elle un cas de divorce ? — Le Tribunal civil du Havre a rendu le 9 juillet dernier le jugement que voici :

LE TRIBUNAL,

Attendu que le sieur Cru a formé contre sa femme une demande en divorce ; que celle-ci a formé de son côté une demande reconvention-

nelle ; que les époux s'appointent à prouver un certain nombre de faits ;

Attendu que le sieur Cru sollicite également une expertise médicale à l'effet de rechercher si l'état physique de sa femme n'est pas anormal, et si, par une opération appropriée, celle-ci pourrait remplir ses devoirs conjugaux, avec lesquels son état actuel serait incompatible ;

Attendu que la dame Cru s'oppose à cette expertise et demande en outre au tribunal de rejeter, comme non pertinents ni concluants, les faits articulés par son mari :

Attendu que le refus de remplir le devoir conjugal doit être volontaire et persistant, qu'il est nécessaire qu'il se manifeste dans des circonstances telles qu'il doit être interprété comme une marque de mépris ; qu'on ne saurait attribuer un caractère outrageant et injurieux pour le mari au refus opposé par la femme, atteinte d'un vice de conformation qui ne lui permettrait pas d'avoir avec celui-ci des relations intimes, de subir une opération chirurgicale où sa santé et même sa vie peuvent être exposées ; qu'en décider autrement serait obliger celle-ci, sous peine de voir prononcer le divorce contre elle, à supporter les risques d'une telle opération (Rouen, 1er février 1902);

Attendu, dans ces conditions, qu'il n'échet pas d'ordonner l'expertise sollicitée, et qu'il n'y a pas lieu, pour les mêmes motifs, d'admettre en preuve les faits articulés par le sieur Cru, sous les nos 1 et 2, celui-ci reconnaissant lui-même que c'est par impossibilité physique, et non pour un motif injurieux pour lui, que sa femme ne remplit pas ses devoirs conjugaux ;

Attendu, au contraire, que les faits articulés sous les nos 3, 4 et 5 sont pertinents et concluants, qu'il y a lieu de les admettre en preuve ;

Attendu que, dans ses conclusions additionnelles, le sieur Cru s'appointe à prouver sous le n° 6 que sa femme a reconnu devant témoins ne pas être comme une autre et ne jamais avoir eu de relations avec son mari, ajoutant qu'elle l'autorisait à avoir des maîtresses, mais pas une seule, afin de pouvoir ainsi lui garder son affection, sans la porter toute sur une rivale ;

Attendu que cette reconnaissance d'une conformation physique défectueuse ne saurait être injurieuse pour le mari ; que le fait d'autoriser celui-ci à avoir des maîtresses à condition qu'il lui garde son affection ne saurait non plus avoir ce caractère; que rien n'explique, dans les propos que la dame Cru aurait tenus, que si l'obstacle qui s'oppose aux relations avait disparu, celle-ci aurait vis-à-vis de son mari une attitude outrageante ; qu'il convient donc de ne pas admettre ce fait en preuve ; que d'ailleurs, dans la preuve contraire, qui lui sera réservée, sur l'enquête demandée par la femme, le sieur Cru aura toute liberté pour se défendre contre le reproche d'infidélité que lui adresse celle-ci ;

Attendu que les faits articulés par la dame Cru sont concluants et pertinents, qu'il y a lieu d'en ordonner la preuve ;

Attendu que la dame Cru réclamait à son mari une pension alimentaire mensuelle de 100 fr. ; qu'il n'y a pas lieu de faire droit à cette demande, sur laquelle elle n'insiste d'ailleurs pas ;

Par ces motifs,

Reçoit la dame Cru reconventionnellement demanderesse en divorce ;

Rejette la demande d'expertise sollicitée par le sieur Cru ;

Rejette, comme non concluants et non pertinents, les faits articulés par lui, sous les nos 1, 2, 6 ;

Appointe le sieur Cru à prouver par témoins en la forme adversaire des enquêtes : 1° que tout récemment, il apprit qu'interrogée par sa mère sur ses espoirs de maternité, elle lui fit comprendre qu'il ne fallait pas y compter, mais fit planer sur ses agissements des soupçons absolument mensongers et profondément injurieux à son égard ; 2° qu'à la suite de ces révélations, la bonne harmonie a cessé d'exister dans le ménage ; 3° que d'ailleurs, la dame Cru s'est toujours désintéressée de son intérieur, ne faisant preuve d'aucune qualité ménagère, et ne le secondant en rien dans l'exploitation de son commerce ; que, lorsqu'il était appelé en dehors de son domicile, elle s'empressait de s'absenter également, de sorte que l'atelier était fermé ;

Réserve à la dame Cru la preuve contraire ;

Appointe celle-ci à prouver par témoins : 1° que le sieur Cru a noué des relations coupables avec une femme mariée ; 2° qu'il quittait le domicile conjugal vers les minuit et qu'il n'y rentrait que vers les 4 1/2 du matin ; qu'il allait passer ces mêmes heures au domicile de sa maîtresse chez laquelle il avait libre accès ; que notamment, le 13 mars 1926, vers 4 heures du matin, il a été vu sortant de chez cette femme et rentrer chez lui ; que le lendemain, alors qu'il avait eu soin d'envoyer sa femme passer la journée chez ses parents, il fut à nouveau surpris vers les 9 heures du soir, sortant de chez sa maîtresse ; que le mercredi 17 mars 1926, il quitta le domicile à 6 heures du matin pour aller conduire sa maîtresse qui partait en voyage ; qu'enfin le jour de la tentative de conciliation, il fut aperçu en compagnie de cette même femme, et même rentrant chez elle ; 2° que chaque fois qu'il quittait le domicile, le sieur Cru prenait le soin d'enfermer sa femme pour qu'elle ne pût le suivre ;

Réserve au sieur Cru la preuve contraire.

Dit n'y avoir lieu à pension alimentaire ;

Réserve les dépens.

On voit l'affaire. L'honorable M. Cru, voulant goûter les joies du mariage, avait convolé en justes noces lorsqu'il crut avoir

« trouvé chaussure à son pied », selon l'expression populaire. Il fut déçu ; le paradis entrevu ne s'ouvrit pas pour lui.

Mais M. Cru est un homme sage, patient, pratique ; il n'est point de ces gâcheurs qui jettent le manche après la cognée aussitôt que quelque chose les gêne ; il fut élevé à l'école de l'économie ; il professe qu'avant de rejeter une chose qu'on possède, il faut essayer de s'en accommoder ; que, par exemple, une chaussure trop étroite, si un habile cordonnier s'en mêle, peut servir et même fournir un bon usage. Par ces temps de vie chère, il faut savoir utiliser ce que l'on a.

Dans l'espèce, le cordonnier eût été un chirurgien ; mais Mme Cru, qui paraît être d'une nature un peu fermée, repoussa cette suggestion en jetant les hauts cris ; elle n'admettait pas d'être mise à la forme.

Le Tribunal lui a donné raison.

Ce procès n'est pas nouveau. Il y a longtemps que le fait allégué par un des époux de l'impossibilité d'avoir des rapports avec son conjoint sert de base aux demandes en divorce ou annulation de mariage.

Jadis ces procès étaient du ressort des juridictions ecclésiastiques ; il se déroulaient avec un luxe d'expériences et de détails laissant bien loin les pauvres essais du théâtre réaliste.

Les juges avaient souci de n'être point trompés ; il fallait s'assurer que les époux disaient la vérité, ne s'accordaient point dans le mensonge pour y gagner une libération souhaitée des deux côtés. Les magistrats voulaient voir, non par excès de curiosité, mais uniquement par scrupule de conscience. Alors les deux époux, complètement dévêtus, étaient placés dans le même lit, sous l'œil de matrones expérimentées, chargées de contrôler l'essai, avec licence de donner des conseils et même d'aider du geste. Les membres du tribunal attendaient dans une pièce voisine.

Les procès-verbaux de ces séances sont parfois curieux, surtout dans les cas où chacun des deux époux rejetait sur l'autre la responsabilité des résultats négatifs.

Le mari criait qu'il avait tout ce qu'il fallait pour réussir, mais que sa femme, loin d'y mettre du sien, s'ingéniait par mille ruses à déjouer ses tentatives ; il demandait qu'on contrôlât le fait. La femme, de son côté, criait non moins fort, on le pense bien, affirmant ou bien que son mari était un être dénaturé, un dévoyé,

dont elle était bien obligée de repousser les entreprises, ou bien que c'était un vantard, un pauvre homme de l'antique tribu de « ceux qui veul'tent bien, mais ne peuv'tent point ».

Le grand érudit qu'est Henri Bégouen me contait, il y a quelques années, qu'il venait de découvrir le dossier d'une de ces causes plaidées à la fin du xve siècle, dans la région de Toulouse. Le mari soutenait que sa femme était impénétrable et celle-ci protestait avec indignation, affirmant que si le but n'etait pas atteint, cela provenait uniquement de la maladresse ou de la défaillance de l'archer.

Une expertise fut ordonnée. Trois matrones examinèrent attentivement l'objet litigieux et dressèrent un rapport minutieux de leurs constatations. D'après elles, la femme avait raison; elle était normalement constituée et propre à satisfaire aux plus fortes exigences. Comme preuve, elles relataient des explorations répétées, et opérées avec des « chandelles de quatre à la livre ».

Epoque délicieuse où tout était simple, clair, familial. Maintenant, messieurs les experts emploieraient des instruments cruels, et abuseraient de termes barbares, qui, certainement, parleraient moins bien à l'imagination que les récits familiers de ces douces matrones.

Mais revenons au cas des époux Cru ; il faut vivre avec son temps.

Le Tribunal paraît fort priser la sagesse de la dame Cru, qui autorisait son mari à « avoir des maîtresses, mais pas une seule ». D'après elle, ce qu'il faut redouter chez un homme, c'est l'habitude. Les esculapes l'enseignent pour la boisson. Une beuverie de temps à autre ne fait pas de mal ; au contraire, cela purge ; ce qu'il faut éviter, c'est de boire régulièrement. Ainsi pense Mme Cru pour les choses de l'amour. Une disgrâce physique lui interdit de les connaître, mais une pénétration compensatrice lui permet de les juger.

Que M. Cru porte ailleurs les hommages qu'elle ne peut accueillir, elle l'admet, à condition toutefois qu'il disperse ses faveurs et ne s'attarde pas au même endroit.

Pauvre M. Cru, il aurait voulu être factionnaire, et voici qu'on lui impose la vie de tirailleur, avec ses fatigues, avec ses risques!

Que donneront les enquêtes ; que jugera ensuite le Tribunal? C'est le secret de l'avenir. Mais dès maintenant les théories

affirmées dans le jugement du 9 juillet peuvent être critiquées.

Le Tribunal pose ce principe : une femme inaccessible a le droit de demeurer telle. Elle peut refuser l'intervention de praticiens qui tenteraient de lever l'obstacle. Le malheureux époux de ce phénomène s'épuisera jusqu'à la mort à siffler au disque.

Il pourra réciter la ballade de Villon :

> Je meurs de soif auprès de la fontaine...

Cependant, qu'il n'aille pas étancher ailleurs sa soif, la justice le condamnerait.

Jurisprudence peu charitable et vraiment illogique !

Alors si le mari ne trouve pas chez lui table servie, il ne lui est pas permis d'aller au restaurant ; il doit mourir de faim devant la porte close du buffet ?

Règle inhumaine édictée pour satisfaire une partie (je veux parler de la femme en l'espèce) qui n'est guère intéressante, puisqu'elle défend de disposer d'une chose dont elle ne veut pas user !

Ah ! si la sentence venait des pays où fleurit l'*ersatz*, je m'étonnerais moins ; dans la marge du jugement, je lirais de vieux enseignements tels que : « Faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas » ; — « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » ; — « Faute de grives, on mange des merles », etc... et je me rappellerais ce procès où la maîtresse d'un prince produisit un certificat établissant qu'elle avait conservé intacts les attributs de sa virginité antérieure.

Mais nous sommes en France où l'école du mariage doit être l'école normale.

Alors la lecture de semblables documents officiels fait rêver ; on se demande si vraiment nous sommes plus sages que ceux qu'on appelle dédaigneusement des sauvages.

D'après les récits de voyageurs, dans certaines peuplades, l'état de virginité chez les femmes est loin d'être apprécié par les aspirants au mariage. Prudents et pratiques, ceux-ci n'aiment pas les essais, ils préfèrent les choses éprouvées. Un homme d'une situation convenable n'épouse une femme qu'autant qu'elle a eu au moins un enfant ; seuls les malheureux épousent des vierges.

Si le pauvre M. Cru a lu la description de ces mœurs lointaines,

il doit en apprécier la profonde sagesse. La vie fut cruelle pour lui ; il souffrit de son étroitesse sans goûter la paix que l'Evangile promet aux hommes de bonne volonté.

Mais il saura dégager de cette lamentable expérience les enseignements qu'elle contient. Dorénavant, en toutes circonstances, il se méfiera du neuf, et ne s'engagera plus sans essai préalable. Une inauguration n'est pas toujours une fête.

JOSÉ THÉRY.

LETTRES ANGLAISES

H. G. Wells : *Mr Belloc objects to « The Outline of History»*, Watts. — J. B. S. Haldane : *Daedalus or Science and the Future*, Kegan Paul. — Sir Philip Hartog : *On the Relation of Poetry to Verse*, English Association. — *The Augustan Books of Poetry*, edited by E. Thompson, Ernest Benn Ltd. — S. de Madariaga : *The Sacred Giraffe*, Hopkinson. — R. H. Sherard : *The Life, Work and Evil Fate of Guy de Maupassant*, Werner Laurie. — Mémento.

La récente édition, revue et augmentée, de l'*Outline of History*, de H. G. Wells, fut attaquée par Hilaire Belloc dans une série d'articles que publièrent simultanément le journal catholique anglais *Universe*, la *Southern Cross* du Cap, et le *Catholic Bulletin* qui paraît aux Etats-Unis. Ces prolixes articles, au nombre de vingt-quatre, furent, affirme Wells, « grossièrement personnels et de ton provocant, et donnèrent sans doute grande joie et réconfort aux âmes fidèles ». Bien qu'en dehors des lecteurs de ces feuilles, personne n'eût entendu parler de ces attaques, Wells voulut les réfuter et il offrit gratuitement six réponses. Les directeurs des dites feuilles déclinèrent cette offre. Ne se tenant pas pour battu, Wells adressa au directeur de l'*Universe* une brève note de protestation, déclarant que Belloc l'avait attaqué dans sa réputation « de penseur, d'écrivain, d'historien impartial et d'homme bien élevé » et demandant si le public catholique tolérerait une réplique. Au bout d'un mois de conciliabules avec son collaborateur et ses bailleurs de fonds, le directeur proposa à Wells de le laisser « corriger certains points et faits précis qui auraient été défigurés ». Wells refusa d'entrer dans une voie qui menait au maquis de la chicane, et il offrit ses articles à des journaux non catholiques. Ceux-ci objectèrent qu'ils ne s'intéressaient pas plus à Belloc qu'à l'exposé de ses idées catholiques sur la sélection naturelle, l'origine de l'homme et le cours de l'histoire en général. Force donc fut à Wells de les publier en un

petit volume sous ce titre : **Mr Belloc objects to the Outline of History** ; les initiés et les curieux y prendront un intérêt des plus vifs. On sait que Wells est un antagoniste redoutable et que, lorsqu'il « prend la trique », la controverse devient passionnante comme un match.

§

De tout temps, la Science a été mise en accusation. Se tourne-t-elle contre l'humanité, et le tableau est-il exact que trace Samuel Butler, dans lequel l'homme n'est plus qu'un parasite de la machine, un appendice de formidables engins qui l'éliminent peu à peu et usurpent sa maîtrise de la nature ? C'est depuis une date récente que la recherche scientifique peut se poursuivre en toute liberté. Au moyen âge, elle présentait de tels dangers qu'elle était impossible. Gare aux audacieux qui s'aventuraient à découvrir les causes et à les révéler. Le bûcher les attendait. En ce temps-là, comme plus tard Galilée, Wells eût dû se rétracter, sans quoi Hilaire Belloc, coiffé d'une mitre ou caché sous une cagoule, l'eût, avec beaucoup d'esprit et de sarcasmes, réservé pour quelque supplice raffiné.

Dans quelle direction s'engage actuellement la recherche scientifique et quelle sera son influence sur l'avenir ? Mr J. B. S. Haldane, professeur de biochimie à Cambridge, essaie de répondre à ces questions dans un admirable petit livre intitulé : **Daedalus or Science and the Future**. La recherche scientifique, croit-il, n'a pas grand'chose à craindre tant que dureront notre système économique et nos particularismes nationaux. Elle est encouragée à la fois par le capitalisme et le nationalisme qui y voient leur avantage, et le socialisme en fait volontiers un article de son programme. Mais Mr Haldane se refuse à prophétiser ; du moins ne le fera-t-il pas plus témérairement que deux exemples qu'il cite. Dans le premier, G. K. Chesterton annonçait, il y a vingt ans, qu'il y aurait encore des cabs dans un siècle, par suite du fait qu'il ne resterait bientôt plus rien à inventer. Six ans plus tard, avant qu'il ne soit totalement disparu, on prenait la précaution d'installer dans un musée de Londres un spécimen de ce genre de véhicule. Dans le second exemple, qui date de 1902, H. G. Wells affirme sa conviction qu'il existera vers 1950 des engins volants plus lourds que l'air, utilisables en cas de

guerre. Et le biplan Voisin modèle 1907 est, pour la génération actuelle, tout aussi archaïque que le vélocipède ou la trirème. Au temps où Wells écrivait, l'aviation et la radiotélégraphie étaient encore des problèmes scientifiques : ce sont maintenant des entreprises commerciales. Aujourd'hui, l'intérêt scientifique est concentré sur la biologie, mais où sera-t-il pour la prochaine génération ?

A présent, dit Mr Haldane, la théorie physique est profondément en suspens. Ceci est premièrement dû à Einstein, le plus grand Juif depuis Jésus Je ne doute pas que le nom d'Einstein ne soit connu et respecté, alors que Lloyd Georges, Foch et Guillaume Hohenzollern partageront avec Charlie Chaplin l'inéluctable oubli qui attend l'esprit non créateur... Depuis le temps de Berkeley, ce fut la coutume pour la majorité des métaphysiciens de proclamer l'idéalité du Temps et de l'Espace, ou des deux... La seule conséquence pratique qu'ils en tiraient généralement était que leurs idées éthiques et politiques étaient à peu près inhérentes à la structure de l'univers... Loin de déduire un nouveau décalogue, Einstein s'est contenté de déduire de leur idéalité les conséquences mêmes du temps et de l'espace ; elles sont pour la plupart trop minimes pour être mesurables, mais quelques-unes, comme la déflection de la lumière par le champ gravitationnel du soleil sont susceptibles de vérification et ont été vérifiées ; la majorité des hommes de science sont désormais contraints par le témoignage de ces expériences d'adopter une forme extrême de l'idéalisme kantien. Le *Ding-an-sich* est un multiple éternel de quatre dimensions que nous percevons comme espace et temps, mais ce que nous regardons comme espace ou comme temps est plus ou moins fortuit.

Il est peut-être intéressant de spéculer sur les conséquences pratiques de la découverte d'Einstein. Je ne doute pas qu'on n'y croie. Un prophète qui peut donner des signes dans le ciel est toujours cru. Personne jamais ne remit sérieusement en question la théorie de Newton après le retour de la comète de Halley. Einstein nous a dit que l'espace, le temps et la matière sont des ombres de la cinquième dimension, et les cieux ont proclamé sa gloire. En conséquence, l'idéalisme kantien deviendra la base hypothétique sur laquelle travaillera le physicien et finalement tous les gens cultivés, tout comme le fut le matérialisme après Newton. Nous pouvons ne pas nous appeler matérialistes, mais nous n'en interprétons pas moins les activités de la lune, de la Tamise, de l'influenza et des aéroplanes en termes de matières. Nos ancêtres ne le faisaient pas, non plus que, selon toute probabilité, ne le feront nos descendants. Le matérialisme (il importe peu qu'il soit conscient ou non) des dernières générations a produit divers résultats d'importance

pratique, tels que l'hygiène, le marxisme et le droit de l'accusé de produire des témoignages pour sa défense. Le règne de l'idéalisme kantien comme base hypothétique opérante, d'abord de la physique, puis de la vie journalière, durera vraisemblablement quelques siècles. Au bout de ce temps un nouveau pas en avant sera fait. Einstein a montré que l'expérience ne peut être interprétée en termes d'espace et de temps. C'était un fait bien connu, mais tant que le temps et l'espace ne se rompaient pas dans leur sphère spéciale, celle de l'explication des faits de mouvement, les physiciens continuaient à y ajouter foi, ou tout au moins, ce qui était beaucoup plus important, à penser, pour les besoins pratiques, en termes d'espace et de temps.

Ensuite, croit Mr Haldane, ce sera le tour de la physiologie d'envahir et de dévaster la physique mathématique, comme celle-ci a détruit la géométrie. L'hypothèse qui sera alors à la base de la science et de la vie pratique sera quelque chose dans le genre de l'activisme bergsonien, qui n'aura pas davantage de droit à la finalité. En attendant, les mœurs, la morale, la politique, la vie quotidienne subiront le contre-coup de ce changement de base. Les Condorcet, les Bentham et les Marx futurs saperont non moins résolument l'éthique et la métaphysique de leur temps, avec cette différence qu'ils ne seront sans doute pas aussi sûrs des leurs.

Quelle influence exercerait sur l'art et la littérature notre conquête graduelle du temps et de l'espace? se demande Mr Haldane. Notre Paul Valéry aimerait sans doute discuter de ce sujet avec lui. En tout cas, il estime que la décadence de certains arts provient avant tout de l'éducation défectueuse de l'artiste. Un artiste doit comprendre la matière de son sujet. A présent, il n'est pas de poète et très peu de peintres et de sculpteurs qui comprennent la vie industrielle.

Je crois qu'il n'y a qu'un seul architecte de quelque originalité réelle qui comprenne les possibilités du ciment armé. Je ne sais pas son nom, mais il avait créé à Soissons avant la guerre un marché qui avait la dignité et l'audace d'un temple de l'Egypte antique. Si je savais qu'on lui a confié la tâche de reconstruire Soissons, je n'en pourrais pas regretter la destruction !

La science, déclare Mr Haldane, est infiniment plus stimulante pour l'imagination que ne le sont les classiques. Si l'on veut que les poètes interprètent les sciences physiques, comme l'ont fait Milton et Shelley, il faut qu'ils soient instruits dans ce but.

Ce n'est qu'ainsi qu'ils seront compris de tous, de l'homme à qui ils montreront la beauté de sa vie, comme Homère et Virgile étaient compris des gamins des rues qui griffonnaient leurs vers sur les murs de Pompéi. De même que nos poètes et nos artistes, ajoute Mr Haldane, il faudra éduquer nos maîtres : le capital et le travail, et leur enseigner ce qu'est l'art, — et là il y a tout à faire, dirons-nous.

Page après page, l'auteur jongle avec les conjectures et les hypothèses les plus inattendues et les plus éblouissantes. Il imagine que l'ectogénie sera répandue dans cent-cinquante ans au point que trente pour cent seulement des naissances seront naturelles. La séparation de l'amour sexuel et de la reproduction aura de curieux effets sur la psychologie humaine et la vie sociale. D'autre part, l'abolition de la maladie fera de la mort un incident physiologique comme le sommeil. Après avoir vécu ensemble, tous les hommes d'une génération mourront ensemble, sans avoir été vieux. Mais après tous ces rêves, Mr Haldane conclut sérieusement. Le savant de l'avenir ressemblera de plus en plus au personnage solitaire de Dédale, au fur et à mesure qu'il aura conscience de sa mission terrifiante et qu'il en sentira la grandeur.

§

Le soixante-quatrième fascicule des transactions de l'*English Association* est une étude **On the Relation of Poetry to Verse**, par Sir Philip Hartog. Ce sujet, qui appartient à la littérature et à la psychologie de tous les peuples civilisés, dit l'auteur, a été traité depuis deux mille ans par des philosophes, des critiques et des poètes aussi, et les divergences d'opinion sont aussi vives aujourd'hui qu'il y a des siècles. Sir Philip avait d'abord pensé à donner à son essai cet autre titre : « Pourquoi la poésie est-elle écrite en vers ? » A coup sûr, on ne saurait prétendre que tous les vers sont de la poésie et que toute poésie s'exprime en vers. Pour discuter la question, la terminologie est délicate : on s'engage aussitôt dans un débat complexe et subtil. Toutefois le mot *vers* n'offre aucune ambiguïté, et on peut le définir sans qu'il soit question de poésie. Mais il faut lire ces pages aussi spirituelles qu'érudites, car on leur ferait trop grand dommage à les résumer.

§

Les éditeurs Ernest Benn Ltd. ont eu la bonne idée de publier une série de « poèmes choisis » par des auteurs anciens et modernes. Cette série, confiée au bon goût et à l'érudition de Mr Edward Thompson, s'appelle **The Augustan Books of Poetry** et paraît sous la forme de brochures à six pence. C'est un heureux essai de popularisation de la poésie, dans un pays où il y a tant de poètes pour qui il faut tant de lecteurs. On trouve, dans ces vingt-six plaquettes, Keats et Shelley, William Blake et Andrew Marvell, Stevenson et Walt Whitman, Andrew Lang et Robert Bridges, Hilaire Belloc et John Davidson, Rupert Brooke et Robert Graves, J.-C. Squire et John Drinkwater, W. H. Davis et Siegfried Sassoon, etc. J'ai sous les yeux le choix emprunté à Sir Edmund Gosse, et j'y retrouve quelques pièces familières, dont l'admirable *Lying in the Grass* dédié à Thomas Hardy, l'exquise *Revelation* et plusieurs sonnets parfaits.

§

Je suis quelque peu en retard pour parler de **The Sacred Giraffe**, dont M. Salvador de Madariaga nous assure que c'est le second volume des œuvres posthumes de Julio Arceval. Toute réflexion faite, est-on jamais en retard pour parler d'une œuvre posthume, surtout quand elle relate des événements qui se passeront en l'an 6922 ? Le regretté Julio Arceval nous fournit lui-même une excuse lorsqu'il dit : « Il ne faut pas essayer d'aller plus vite que Dieu le Père, qui a coutume de ne pas se presser. » A vrai dire, ce volume ayant, comme son auteur, l'éternité devant lui, a mis fort longtemps à me retrouver, et je le déplore, car je me serais délecté plus tôt à l'un des contes le plus spirituel, le plus amusant, le plus divertissant que j'aie jamais lu. Satire pleine d'humour et de bonne humeur, à la fois fantastique et profonde, que ce tableau d'un monde noir féminin. Et je me range à l'avis de Valéry Larbaud qui atteste que l'auteur a légué là un beau présent à la littérature anglaise.

§

En un gros volume de quatre cents pages, Mr Robert Harborough Sherard relate ce qu'il appelle **The Life, Work and**

Evil Fate of Guy de Maupassant. Cette compilation réunit des matériaux intéressants, utilisés à la manière journalistique. La mémoire de Maupassant n'a rien à gagner à cette biographie confuse, incohérente parfois, où demeurent trop de lacunes et de fautes de goût.

Mémento. — Bien qu'imprimée en Gascogne et publiée dans les Cévennes, la revue *Marsyas* doit être signalée aux lecteurs qu'intéressent les choses anglaises. Elle donne dans chaque numéro des poèmes en anglais et des traductions de vers et de prose, des essais et des études sur des auteurs d'outre-Manche. M. S. André Peyre qui la dirige y insère de jolis poèmes anglais de sa composition.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES CATALANES

Pierre Corominas : *A l'Abri des Tamarins.* — Tomas de Bajalta : *Silène*, 1re partie. — J.-M. Capdevila : *Poètes et Critiques.*

Pierre Corominas est avant tout un moraliste et un écrivain politique. Le voici devenu romancier. Ses œuvres récentes m'ont surpris et elles sont assez contraires à l'idée que je me formais de leur auteur ; elles ajoutent des traits nouveaux et complexes à son talent. Lorsque j'ai ouvert son recueil de contes et nouvelles, **A l'Abri des Tamarins**, séduit par le frontispice en couleurs qui est une première promesse de clarté, j'étais bien persuadé que j'allais retrouver les descriptions précises, les idées nettes, l'apaisant humanisme des *Grâces de l'Ampourdan*. La préface même, qui est charmante comme toutes celles de Pierre Corominas, et je dois avouer que j'ai un goût très marqué pour les préfaces, me confirmait encore dans cet espoir. Et cependant, le contenu du livre est loin de répondre à ces déclarations préliminaires.

Plusieurs esquisses de jeunesse, incisives à la manière des Caprices de Goya, s'y trouvent encadrées par deux nouvelles beaucoup plus longues. Elles sont d'un style bien différent, mais également remarquables. *Sindulf le Castillan* est un récit réaliste, où éclate cette intensité d'expression qui donne tant de prix aux œuvres d'au delà des Pyrénées, et dont les Catalans ne sont pas heureusement dépourvus. Rien n'est plus évocateur que cette procession du Christ décharné dans l'âpreté de la Sierra ; rien n'est plus tragique aussi que le geste de ce Castillan orgueilleux qui fusille

le Christ parce que les prières des moines et des paysans n'ont pas obtenu la pluie pour les récoltes.

La *Septième Symphonie* est un petit roman psychologique fort bien construit, Corominas veut y montrer comment une heure d'indécision pèse sur notre vie : Arnau n'a pas su déclarer avec fermeté son amour à Julie, sa jeune élève, avec laquelle il partage le ravissement de la Septième Symphonie ; Julie se marie à Viader, qui est un ami d'Arnau. Cette absence de volonté sera la cause d'une trame de malheurs où sombrent des âmes délicates et charmantes, qui semblent vivre dans la pure atmosphère de la musique; ce sont des corbeilles de roses frémissantes qui s'écroulent dans l'abîme. On reconnaît l'influence des modèles français dans ce récit, un souvenir de la Princesse de Clèves. Corominas a essayé d'assouplir le catalan en acclimatant la longue phrase sinueuse à la manière de Proust.

J'ai été obligé de relire certaines de ces phrases glissantes pour en saisir le sens exact : des observations ou des faits nécessaires à la conduite du récit s'y trouvent voilés. Voici un écrivain qui possède trois styles : le style savoureusement catalan de ses préfaces, de la *Vie austère* et des *Grâces de l'Ampourdan* ; le style de ses écrits politiques où s'avère parfois une influence de Castillan, et enfin le style proustien de la *Septième Symphonie*. Mais le premier est une noble épuration du parler de l'Ampourdan et il élève au classicisme la voix et l'accent des conteurs populaires. Faut-il attribuer la coexistence de ces trois styles à l'imperfection de la langue catalane, ou simplement à la différence des sujets? Est-il plus prudent d'y voir les tendances naturelles d'un écrivain qui a longtemps vécu à Madrid, où l'ont retenu ses années d'études et son mandat de député aux Cortès, et qui dans la suite s'est nourri de la moelle des livres français ? En réalité, le problème me paraît plus large, et il intéresse l'avenir même de la littérature catalane.

§

Silène, la première partie de la trilogie de Tomas de Bajalta, est encore une œuvre composite, et cependant solide et copieuse, pleine de clairières et de forêts hirsutes. On y discerne aussitôt un défaut d'équilibre qui m'a fort étonné, car j'étais assuré de l'ordonnance infaillible des discours de moraliste, et il excelle

à conduire sa pensée. Je sais que ce défaut d'équilibre n'échappe pas à ce probe écrivain et qu'il se propose de le rétablir dans les volumes qui doivent suivre. Il s'atténue à la seconde lecture, mais la première impression est celle dont il faut surtout se préoccuper. Ce manque d'unité provient de la fusion incomplète du discours et de la fiction narrative, et encore de la variété et de la soudaineté des épisodes, tragiques ou romanesques. Telles pages sont écrites avec une rapidité de vision hallucinante ; d'autres, comme la caressante description de la navigation sur l'*Ebre*, jusqu'a Tortosa, sont très lentes et chargées de détails. Pierre Corominas s'est proposé de nous raconter la jeunesse de Tomas de Bajalta, le courageux philanthrope, et de faire valoir les motifs qui ont pesé sur la formation de son caractère. Il a conçu son œuvre comme un roman de chevalerie moderne.

Cependant il ne parvient pas à fixer l'image de son héros, peut-être parce qu'il veut trop expliquer son caractère et ses réactions divergentes au lieu de le peindre et de le laisser vivre. La narration se perd à travers mille sentiers dans les montagnes de Montenégre, et la figure de Tomas de Bajalta s'efface à travers des portraits de famille et parmi les ombres et les instincts qui peuplent le manoir ancestral de Serra Cavallera. Sans doute Corominas veut-il nous montrer comment des instincts désordonnés et des puissances obscures s'opposent à la formation de ce caractère d'abord héroïque. La métairie des Bajalta est livrée à l'esprit du chevrier Silène, personnage étrange, à demi mythologique, et qui personnifie le règne de la forêt et d'une nature encore chaotique, et le désordre de bacchanales qui se poursuivent dans les celliers. Le luxurieux Silène conduit Tomas de Bajalta à la foire de Saint-Pons, dans une tartane chargée d'herbe, et il abuse de l'enfant :

> Les montagnes sans sorcières
> Sont comme des roses sans parfum.

Cette tare nuira désormais à l'essor de sa volonté et de son naissant héroïsme. De là provient la déviation de son caractère. S'il faut louer l'écrivain de n'avoir pas reculé devant une telle narration, et surtout de l'avoir parée de la poésie qu'elle comporte, l'importance psychologique qu'il lui accorde paraît exagérée. L'enfance de Tomas de Bajalta s'achève dans les rues de Barcelone, et cela nous vaut une curieuse évocation de la vieille ville,

toute provinciale encore avant 1870. Tomas s'enrôle dans les bandes carlistes. sous les ordres de Francisco Savalls, un chef brutal, sorte de franc-tireur populaire, qui conduit la guerre avec des méthodes violentes et personnelles. On parcourt ainsi les montagnes jusqu'à Olot et Puig erdá et Ripoll (siège de 1873). L'élément romanesque se superpose à ce réalisme historique : Tomas de Bajalta est empoisonné et jeté dans un silos par la faction d'un autre chef carliste, Tristany, qui est l'instrument de la politique de l'Infant. On le retire pour l'abandonner dans la nef d'une église romane ; la sentinelle lui procure des moyens d'évasion ; c'est sa jeune sœur Madeleine qui s'est déguisée en soldat carliste. Les fugitifs trouvent un asile aux bords de l'Ebre. dans l'haleine des caroubiers et des cognassiers. La traversée du fleuve jusqu'à Tortosa inspire au philanthrope son Sermon sur l'Ebre : Heureux les navigateurs, car ils luttent, et leur passion est hardie, et la lutte est nécessaire si la guerre est hideuse... Le dernier chapitre nous conduit au manoir des Bajalta, dans la Serra Cavallera. Les troupes de Valenciens qui se débandent à la fin des guerres civiles s'y sont réfugiées. Nous assistons à une bacchanale, conduite par le vieux Silène ; abandonné depuis longtemps à son influence perverse, le manoir a été profané, Tomas de Bajalta sent renaître en lui la mâle volonté de ses aïeux : il enfonce un couteau dans les entrailles de Silène, au moment où Madeleine, sa jeune sœur, cédait à sa lubricité. La maison est assiégée par les volontaires, et après des scènes de désordre et d'épouvante, Tomas de Bajalta met le feu aux combles du manoir du Serra Cavallera. Tout un passé est aboli.

Ce résumé ne donne qu'une faible idée d'un livre si touffu. Pierre Corominas a voulu peindre une époque particulièrement troublée. Les événements se pressent. Des fresques violentes voisinent avec des pages d'hagiographie. Mais à peine l'idéalisme et l'esprit des romans d'aventures se sont-ils exprimés que le burlesque surgit de tous côtés. Ainsi s'explique le prologue fantastique et incohérent du livre, où l'auteur fait dialoguer ces étranges personnages de la caricature populaire, dont j'ai vérifié l'existence en Roussillon. Une âcre exhalaison de la terre catalane se mêle au récit. Une atmosphère presque sauvage est son principal attrait. En réalité, il ne s'agit pas simplement d'une œuvre romanesque : il est des livres, comme le Don Quichotte,

où circulent des courants secrets. Et même quand elle nous conduit à l'amertume et au scepticisme, et même quand elle mesure ses désillusions, la pensée de Pierre Corominas, toute vouée à sa terre, est une force radieuse de générosité et de franchise. J'ai eu l'occasion de voir ce mâle écrivain à Saint-Pol-de-Mar : je n'ai pas eu un seul instant l'impression d'adresser la parole à un étranger ; il a évoqué devant moi les montagnes de l'Ariège, de l'Andorre et du Val d'Aran, et ses origines pyrénéennes.

§

Poètes et critiques, de J.-M. Capdevila, est le premier volume d'une nouvelle collection intitulée : El Ram d'Olivera. Le second est constitué par une œuvre de Joan Estelrich, que je ne puis que signaler aujourd'hui : *Entre la vie et les livres*. La critique de J.-M. Capdevila est aisée, et de bonne compagnie. Elle est personnelle, ou encore elle s'applique à reprendre les plus justes parmi les opinions exprimées. La méthode consiste à choisir quelques idées, à les développer en toute sérénité et à les porter sur un plan de clarté. Chose curieuse, ce critique comprend la poésie et sait la faire aimer. Il détache et fait valoir les meilleurs passages ; il a le goût sûr et délicat d'une abeille. Ses longues pages sur Joseph M. de Sagarra sont pénétrantes et d'une justesse peu commune. Il montre l'abondance de ses dons, la nappe ondoyante de ce lyrisme, nappe de sensations qui submergent la pensée ; le scepticisme de Sagarra le conduit à un vague désenchantement. L'étude est charmante, mais il ne me semble pas que l'on puisse vraiment fixer la personnalité de Sagarra si l'on fait abstraction de sa qualité d'auteur dramatique. Le lyrique désabusé trouve certainement un réconfort dans le simple jeu de la création des personnages ; le soin qu'il accorde à peindre les passions éloigne le poète de la musique des idées. L'une des dernières études de Capdevila est consacrée au moraliste Joseph Joubert, et comme lui, il s'ingénie moins à coordonner une doctrine qu'à découvrir le sentiment du beau, et çà et là quelques vérités.

JOSEPH-SEBASTIEN PONS.

LETTRES POLONAISES

Un souvenir biographique sur Ladislas Mickiewicz. — L. Mickiewicz : *Pamiętniki* (Les Mémoires) I, Varsovie 1926, Gebethner et Wolff. — Les romans

de Jules Kaden-Bandrowski : *Proch* (La Poussière), *Zawody* (Les Métiers), *Pilsudczycy* (Les Pilsudskiens), *Bitwa pod Konarami* (La bataille de Konary), *General Barcz* (Le général Barcz), *Miasto mojej matki* (La Cité de ma mère), Varsovie, Czarski, 1925, *Wcieniu zapomnianej olszyny* (A l'ombre d'une aulnaie oubliée), Leopol, Institut Ossolinski, 1926. — Mémento.

Le rare visiteur français — moins rare d'ailleurs qu'on ne le suppose généralement — de la vieille *Bibliothèque Polonaise* (1) du quai d'Orléans y pouvait voir tous les après-midi un vieillard un peu voûté, la tête baignant dans une cascade de cheveux blancs qui semblaient ruisseler tout au long d'un visage aux traits sculptés avec une patiente gravité. Ce vieillard à l'aspect digne et énergique, c'était **Ladislas Mickiewicz**, fils du plus grand poète de la Pologne, Adam Mickiewicz. Sous les dehors d'une parfaite urbanité et d'un accueil toujours si affable, il cachait un cœur ardent aux passions indéracinables et aux ressentiments presque également opiniâtres. Ses passions !... Au fond, il n'en avait que deux : exalter la tradition glorieuse de son père, servir l'intérêt moral de sa patrie.

Né en 1838, il a vu défiler devant lui toute une théorie d'hommes et d'événements déjà lointains. Devant ce spectacle si souvent mortifiant, accablant et parfois pathétique, il a su garder intacte toute sa foi dans les principes moraux de l'histoire, et — grâce à leur application — dans les hautes destinées de la Pologne, dans la mission sainte de sa seconde patrie, la France. En 1861, il fait un long voyage en cette partie de la Pologne qui fut occupée alors par les Russes et en Russie même, comme pour y connaître mieux la scène et les principaux personnages d'un drame sanglant déjà proche (2). En effet, le 22 mars 1863, avec une fierté juvénile, il envoie ce mot à Jules Michelet, son tuteur : « Je vous écris de Strasbourg, en route pour une mission qui m'a été confiée par notre gouvernement insurrectionnel. » Si cette mission se heurtait à des obstacles matériels insurmontables, Ladislas Mickiewicz n'en a pas moins fait tout son devoir de citoyen et de soldat. Bien plus, il se sent désormais investi d'une sorte de mission perpétuelle qui consiste à maintenir haut cette flamme in-

(1) Cette bibliothèque, fondée par la grande émigration polonaise en 1838 et qui contient plus de 100.000 volumes (sans compter un fonds précieux de manuscrits), une collection d'estampes et de cartes géographiques, est la plus riche bibliothèque étrangère de Paris.

(2) Il y rencontre entre autre Apollon Korzeniowski, un des chefs du mouvement et père du futur grand romancier anglais, Joseph Conrad.

surrectionnelle au milieu de la tiède mélancolie de l'existence et de l'enlisement général. Son modeste salon de la rue Guénégaud, illuminé par les grâces délicates de Mme Mickiewicz, et rehaussé encore par l'énergique élan de Mlle Marie, sa fille, devient peu à peu un foyer ardent du « polonisme » et des sympathies franco-polonaises les plus pures : véritable ambassade morale et intellectuelle de la Pologne où vont se rencontrer plusieurs générations d'émigrés et où va se tisser la trame invisible de l'avenir.

A côté de l'homme d'action au visage tourné intrépidement vers les temps nouveaux, il y avait en Ladislas Mickiewicz un homme de lettres dans le sens le plus large et le plus digne de ce mot : infatigable biographe de son illustre père, traducteur de son œuvre et de quelques autres chefs-d'œuvre de la littérature polonaise, publiciste à son heure et critique consciencieux... *La Vie d'Adam Mickiewicz* en 4 volumes, *La participation d'Adam Mickiewicz à l'œuvre de Towianski*, en 2 volumes, *Mémorial de la légion*, les 4 volumes de la *Correspondance*, enfin le Musée d'Adam Mickiewicz, organisé avec l'aide dévouée de Mlle Mickiewicz, ce musée où la vie du grand poète se reflète dans des milliers de souvenirs, et la vie, le rayonnement de son œuvre dans des milliers et des milliers d'articles, de références et de traductions réunis et classés avec une patience industrieuse, — voilà une énumération, et combien incomplète, de ce magnifique effort filial au service d'une si pure et si haute gloire.

Au moment même où Ladislas Mickiewicz s'éteignait doucement au milieu des siens, rue Guénégaud, venait de paraître à Varsovie le premier volume de ses **Pamietniki** (Les Mémoires). Tout ceux qui ont connu le vénérable auteur de ce livre, si attachant dans sa simplicité, le liront avec une grave émotion. Il leur apparaîtra comme un prolongement naturel de cette vie multiple, large et prodigieusement désintéressée. Seule la voix de l'auteur leur manquera peut-être... Non, elle leur semblera plutôt comme estompée par quelque bruit inopportun ou par quelque éloignement brusque ou passager... Un rosaire d'anecdotes savoureuses et familières, tout enveloppées d'un sourire indulgent... Un cortège de silhouettes d'hommes et de femmes qui semblent défiler devant nous avec une courtoise discrétion... Des noms, des grands noms des lettres françaises, polonaises,

italiennes, russes, roumaines se rappellent ainsi à notre souvenir par quelque geste inédit ou quelque détail biographique dérobé jusqu'ici à la curiosité des chercheurs... Et tout cela groupé ou gravitant autour du personnage central, véritable animateur de ce livre, héros de toute la vie de Ladislas Mickiewicz, incarnation de la vitalité morale de la Pologne tout entiere... J'ai nommé Adam Mickiewicz, dont la secrète présence semble illuminer les *Mémoires* de son fils et leur prêter une plus haute dignité, une plus grande portée littéraire.

§

Avant de pouvoir consacrer un plus long article à l'œuvre déjà si variée et si abondante de Jules Kaden-Bandrowski, qu'il me soit permis de signaler ici quelques-uns de ses romans au moment même où je reçois ses deux derniers volumes : **Miasto mojej matki** (la Cité de ma mère), **Wcieniu zapomnianej olszyny** (A l'ombre d'une aulnaie oubliée). Ce double recueil de nouvelles — peut-être avec les deux livres précédents, *Wakacje moich dzieci* (les Vacances de mes enfants) et *Przymierze serc* (l'Alliance des cœurs) que malheureusement je n'ai jamais reçus — semble marquer un tournant décisif dans la jeune et déjà si brillante carrière de Kaden-Bandrowski. Ce changement du paysage psychologique est d'autant plus frappant que le dernier roman antérieur à ce soudain « revirement », **General Barcz** (le Général Barcz) représentait une toute autre orientation de sensibilité et d'esprit poussés jusqu'au paroxysme. Les héros (ou les idoles) les plus vénérés jusqu'ici par l'auteur y étaient frappés sans merci, renversés avec rage. Toute tendresse y était éliminée systématiquement, étouffée, bannie sans pitié. La langue nerveuse, hachée, aux expressions grinçantes ou corrosives, y secondait admirablement ces desseins. Bien plus, la trame miroitante du roman ne semblait recouvrir qu'une sorte de nihilisme du cœur, *l'absence incurable de toute affirmation...* C'est pourquoi le *General Barcz* est apparu à beaucoup de lecteurs en Pologne comme la plus âpre, la plus cinglante satire du dernier effort polonais vers la délivrance : le succès même de l'entreprise paraissait résulter ici du simple jeu des forces indirectes, c'est-à-dire étrangères à la volonté des chefs et à l'héroïsme de leur partisans. Disons de suite qu'on pouvait

éjà constater cette rage antisentimentale dans les premiers olumes de Kaden-Bandrowski, par exemple dans son **Proch** la Poussière), un roman d'avant-guerre quasi prophétique et nticipateur, en tous cas. Cette fuite devant l'émotion trop appaente n'y était d'ailleurs, comme il arrive souvent en pareil cas, u'une parade naturelle contre l'envahissement prématuré d'un lément destructeur. En effet, Jules Kaden-Bandrowski ne me emble pas posséder, malgré tout, « une tête épique ». Je veux ire, malgré qu'il ait chanté avec une pieuse émotion les gestes piques de l'héroïsme pur des légions : **Pilsudczycy** (les Pilsudskiens), **Bitwa pod Konarami** (la Bataille de Konary). 'il voulait donc maîtriser avec tant de jalouse passion sa sensiilité, c'est qu'il sentait peut-être le danger de son lyrisme : une nenace d'inondation lyrique pour les vastes champs de ses exlorations romanesques. A cette volonté de freiner toute émoon, de dissimuler la trépidation même de son cœur — trépidaon, il faut en convenir, trop saccadée parfois — nous devons ette mâle évocation des *Zawody* (les Métiers) qui me semble une es plus nobles réussites du talent de Kaden-Bandrowski. Ce reueil de courtes nouvelles fait songer à l'œuvre touffue de Pierre lamp, mais il lui est supérieur par l'énergie accumulée et qui illit parfois d'une fusée éclatante. Citons, par exemple, le récit ntitulé *Druciarz* (le Recoleur), cette apothéose de l'humble travail dont la fin s'épanouit brusquement comme le visage du bonheur.

Certes, *le Général Barcz* ne peut être considéré comme un boutissement de cet effort pour discipliner et pour dominer les notions. Trop d'amertume se mêle à son récit et, peut-être, trop e « nerfs » irrités, endoloris par quelque choc accablant et oudain. La volonté, un peu contradictoire, d'exprimer « l'imposble dédain » conduit l'auteur à une impasse... Le frein grince. a trépidation du style devient à la longue fastidieuse... Et une oussière grise envahit les œuvres vives de ce désolant et — quand nême — beau roman.

Heureusement *le Général Barcz* ne fut pour Kaden-Banrowski qu'une douloureuse étape. Après cette station d'amer ecueillement et de sécheresse d'âme, voici les écluses ouvertes utes grandes, les écluses de tendresse. Et qu'importe l'inondaon !... Les champs en seront plus fertiles et la moisson plus che. *La Cité de ma mère*, suivie de *A l'ombre de l'Aulnaie*

oubliée, forme un kaléidoscopique défilé de fresques où se mirent toute l'enfance et toute l'adolescence d'un jeune Polonais d'avant-guerre à Cracovie et à Léopol. L'auteur emprunte et même affecte ici la forme du récit autobiographique qui me semble être une des caractéristiques extérieures du roman contemporain. Le conteur s'efforce de peindre le monde non pas à travers des souvenirs, mais de le voir et de le faire voir *directement*, avec les yeux d'un enfant, puis d'un adolescent dont l'âme mûrit et se développe. Il actualise aussi le passé et le « mobilise » délicieusement sans pose et sans apprêt... La tendresse, la chaude émotion de vivre y déborde naturellement le cadre. Toute l'existence jusqu'au plus intime détail en est imprégnée. Bien entendu, l'auteur ne peut pas se défaire de sa nature. Son penchant satirique — d'une satire qui flagelle bien plus qu'elle ne persifle — l'emporte. Tel est le récit capital du premier volume, *La Gloire*, où la « personnalité accaparante » d'un ténor aux succès mondiaux est bafouée, anéantie d'une façon irrésistible. L'écho de pitié qui accompagne sa déchéance (dans le second volume) amortit à peine le son de ce rire féroce qui tue. Les mêmes accents satiriques se retrouvent dans un conte *A l'ombre de l'Aulnaie oubliée*, intitulé la *Politique*, mais où une certaine « charge » facile et factice à la fois gâte un peu la fraîcheur de l'impression.

Nous ne quitterons pas cette Cité — dit Kaden-Bandrowski en s'adressant à son jeune lecteur — avant que tu puisses me dire : si je n'avais une mère, j'aimerais la tienne comme j'aime la mienne.

Ce but est-il atteint ? On ne peut, je crois, répondre que par l'affirmative... Ne serait ce que pour cette douloureuse idylle sur le petit Tauczus « qui demeurait toujours au milieu de nous », et surtout pour les paroles que profère la mère en guise d'un reproche... L'adolescent amoureux d'une jeune fille oublie de présenter les vœux pour l'anniversaire de sa mère. Au lieu de condamner cet amour précoce, la mère dit :

Tous les grands sentiments s'entrepénètrent au fond du cœur humain avec joie. Il n'est pas nécessaire que l'un chasse l'autre ou le repousse dans l'ombre. Si le temps te manquait pour moi, c'est que, peut-être, tu n'as pas *assez* aimé Jeanne...

Et ce reproche, léger comme un souffle d'un après-midi automnal, semble embaumer tout le récit, tous les récits de cette double offrande de piété filiale... Est-il étonnant qu'une élo-

quente évocation liminaire de la solidarité humaine et humanitaire rende après un son un peu factice, un peu grêle ?...

J'hésite à conclure... En effet, le talent de Jules Kaden-Bandrowski se passe encore de conclusions. Heureusement, il a gardé intacte la plus précieuse faculté, celle de se renouveler. Le spectacle du monde extérieur est toujours neuf pour lui, et le spectacle intérieur. la mobilité trépidante et fugace de son moi lui semble réserver une longue série de découvertes morales, une multitude de surprises et d'émerveillements.

Mémento. — Jalu Kurek : *Kim byl Andrzej Panik Andrzej Panik zamordowal Amundsena* (Qui fut André Panik ? André Panik assassina Amundsen), ed. de Zwrotnica, Cracovie, 1926. Sous l'apparence d'une innocente mystification, l'auteur ironise délicieusement sur les hommes, sur le monde et sur lui-même, sur lui-même avant tout... Les quelques poésies de Jalu Kurek, que j'ai eu la joie de lire dans la si intéressante revue *Zwrotnica*, m'ont paru d'une réelle force expressive et d'un souffle large.

Thadée Peiper : *Nowe Usta* (la Bouche nouvelle), édit. Atheneum, Cracovie, 1926. C'est un petit code de la « poésie nouvelle », symétriquement antiromantique, un code écrit avec une terrible clarté dans une forme impertinente.

Sophie Reutt-Witkowska : *Pielgrzym, legenda Ossjaku* (le Pèlerin), Geb. et Wolff, Varsovie, 1926. L'auteur semble volontairement, pieusement, suivre les traces de Jules Slowacki (Le Roi-Esprit) : digne et noble effort, dangereuse entreprise.

Stanislas Szpotanski : *Skradziony rekopis* (le Manuscrit volé), Geb. et Wolff, Varsovie, 1925. Un roman unilinéaire plein de mouvement, de verve et de... bons mots. La silhouette du journaliste franco-polonais Tasma et surtout l'histoire héroï-comique de son duel en sont les morceaux de choix.

Joseph Kotarbinski : *Ze swiata ułudy* (Le Monde de l'Illusion), Geb et Wolff, Varsovie, 1926. Un recueil d'études et d'articles sur l'art du théâtre, dus à la plume avertie et prestigieuse d'un spécialiste qui aime son art sans limites et sans conditions.

Dr Stanislas Morawski : *Kilka lat mlodosci mojej w Wilnie 1918-1925* (Quelques années de ma jeunesse à Wilno), édité par A. Czartkowski et H. Moscicki, édit. de la Bibliothèque polonaise à Varsovie. Les Mémoires du Dr Morawski, si plaisants à lire, présentent un grand intérêt pour l'historien de cette ville et de cette époque, c'est-à-dire de l'époque d'Adam Mickiewicz et de sa glorieuse génération.

Monografje artystyczne (les Monographies artistiques). La maison Gebethner et Wolff vient de lancer une série de monographies artisti-

ques, consacrées à l'art et aux artistes polonais. La série est dirigée par M. Treter, ancien directeur de la regrettée *Revue de Varsovie* et l'historien d'art bien connu. Les cinq premiers volumes sont consacrés 1) aux portraits de femmes en Pologne au XVIIIe siècle (étude de M. Stanislas Wasylewski), 2) à Matejko (Mme Zahorska), 3) à Edouard Wittig (Szczesny Rutkowski), 4) à Ladislas Skoczylas (Stanislas Woznicki), 5) à J. Malczewski (Thadée Szydlowski). Chaque volume est accompagné d'une trentaine de photographies qui peuvent familiariser utilement avec l'objet véritable de la monographie, l'œuvre de l'artiste.

Z.-L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Madison Grant : *Le Déclin de la Grande Race*, Payot. — M. Yoshitomi : *Les Conflits nippo-américains et le Problème du Pacifique*, Pedone.

Mr Madison Grant, président de la Zoological Society de New-York, est un des prophètes du *racisme*. Convaincu du « rôle déterminant que joue la race dans toutes les manifestations de ce que nous appelons la civilisation », il a écrit son livre sur **Le Déclin de la Grande Race**, « pour attirer l'attention de ses compatriotes sur « la folie de la théorie » qui considérait les Etats-Unis comme « un creuset » où venaient se fondre les immigrants de toute race. Mr Grant croit à l'inégalité des races et que

l'infortuné métis, en plus d'un physique disparate, tient souvent d'un de ses parents un cerveau instable que de brillantes lueurs, héritage de l'autre parent, viennent stimuler et parfois surexciter. Il en résulte une absence totale de suite dans les idées... Le caractère essentiel des mélanges de races est un manque d'harmonie physique et mentale dans les premières générations. Si la lignée survit, *c'est par une lente réversion au type d'un des parents*, presque inévitablement au type inférieur...

Dans les pays habités par une population qui n'est pas homogène, on observe partout le phénomène de la multiplication des classes inférieures, *aidée par la philanthropie de la classe aisée*... La reviviscence des races inférieures... est évidente .. Partout, sous l'étiquette de nationalisme, de patriotisme et d'autres noms retentissants, on trouve le soulèvement des classes serviles, conquises et longtemps contenues, contre la race conquérante... Si les éléments de valeur de la race *nordique* se mélangent avec des lignées inférieures ou s'éteignent par le suicide de la race, alors la citadelle de la civilisation s'écroulera, faute de défenseurs.

Pour Mr Grant, il y a en effet une race supérieure : la race nordique. Elle est caractérisée par sa grande taille, ses cheveux blonds et des yeux bleus, gris ou verts. Quand on rencontre des blonds chez des peuples qui ne sont pas nordiques (comme les Berbères, par exemple), c'est le résultat d'un mélange avec du sang nordique. Mais le caractère tiré de la couleur des cheveux « est moins profondément enraciné » que celui tiré de la couleur des yeux : « l'œil de couleur claire n'est apparu nulle part dans le monde que dans cette variété humaine ».

En Europe, Mr Grant distingue trois variétés raciales : la Nordique, la Méditerranéenne (ou Ibérienne) et l'Alpine (ou Arménoïde). Les anciens Grecs ayant appartenu à la race méditerranéenne et ayant produit une douzaine de génies, il admet pour l'expliquer que les Pélasges anaryens furent soumis par des Achéens et des Hellènes (Doriens, Eoliens et Ioniens) nordiques.

Plus tard, en 338 avant J.-C., lorsque le sang nordique originel eut été dilué par le mélange avec les anciens éléments méditerranéens, l'Hellade devint une proie facile pour la Macédoine. Les troupes de Philippe et d'Alexandre étaient nordiques...

De même Michelet attribuait les succès des coalisés contre Louis XIV à ce qu'ils avaient reçu parmi eux des Huguenots et autres réfugiés français !... Mais Michelet était un peu fou (il ne voulait rester dans la salle d'attente du Collège de France qu'à la condition d'y avoir cherché dans les tiroirs pour voir s'il n'y avait pas de Jésuites cachés, et il ne montait pas dans un fiacre sans en avoir soulevé les coussins pour le même motif). Mr Grant et M. G. Vacher de Lapouge (qui a préfacé le livre) ne sont pas fous, mais ils font comme Michelet, ils introduisent dans l'histoire leurs théories, non seulement indémontrées, mais même absurdes. S'ils avaient mieux lu Herbert Spencer, ils se seraient rappelé que les races se développent selon la loi d'hétérogénéité croissante, chacune suivant ses besoins, et pour les races humaines sans exception, ce besoin est avant tout de faire usage de son intelligence. Les Nordiques dans ce concours ne gagnent pas toujours le premier rang. A l'exception des Australiens, il n'y a pas de race plus différente des Nordiques que les Hottentots, et pourtant, au point de vue de l'intelligence militaire, le capitaine von François, le futur vainqueur de Tannenberg, classait les habitants du Sud-Ouest Africain dans cet ordre : 1° les Hottentots ;

2° les Boers ; 3° les Cafres. L'homme civilisé ne se rend généralement pas compte des efforts d'intelligence que doit faire le sauvage pour vivre. Pour ma part, je crois que toute race humaine peut produire des génies, mais cela n'a rien à voir avec les problèmes, encore mystérieux, du métissage.

L'ouvrage de Mr Grant n'en a pas moins une grande importance. Son auteur n'avait pas trouvé un seul journal influent consentant à exposer ses théories ; son livre a eu plusieurs éditions. Il a été le point de départ de la législation contingentant l'entrée des étrangers aux Etats-Unis. Mr Grant réclame même la suppression totale de l'immigration dans son pays. M. G. Vacher de Lapouge formule le même vœu pour la France. Il suffirait peut-être d'une crise de chômage pour qu'il obtienne satisfaction.

Mr Grant étudie le problème du peuplement des Etats-Unis au point de vue anthropologique; M. Yoshitomi, dans **Les Conflits nippo-américains**, en étudie un chapitre au point de vue du droit international. En 1853, les Etats-Unis envoyèrent 4 navires de guerre contraindre le Japon à ouvrir sa porte aux Américains ; puis, à partir de 1898, au mépris du traité de 1853, ils commencèrent à fermer leur territoire aux Japonais. En 1923, ils allèrent jusqu'à leur refuser de profiter de la loi du 9 mai 1918 qui avait promis la naturalisation sans aucune formalité à tout engagé volontaire. En 1924 enfin, la loi Johnson a interdit l'entrée aux Etats-Unis aux étrangers inadmissibles à la citoyenneté américaine.

Dans la controverse sur cette matière entre le Japon et les Etats-Unis, il y a surtout de la part du premier des questions d'amour-propre. Les Japonais en ont beaucoup. En 1906, par exemple, ils s'indignaient d'être envoyés à San Francisco à l'école des *Asiatiques*. D'intérêt matériel sérieux et légitime, M. Yoshitomi n'arrive pas en montrer. On ne saurait en effet admettre comme s'imposant son argument : la densité de la population étant aux Etats-Unis de 31 par mille carré et de 400 au Japon, « il nous paraît que c'est le devoir des Etats-Unis imposé impérieusement par la règle de droit de recevoir les Japonais, car si les Américains sont créés par Dieu, les Japonais le sont aussi pour vivre ensemble sur le globe... » Le droit de chaque nation à n'admettre qu'exceptionnellement les étrangers inassimilables nous paraît au contraire de droit naturel.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

O. Seron : *Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui.* 34 chapitres, 36 gravures et un plan h. t.; chez l'auteur, Ecole Jean-Macé, Suresnes. 12 »

Art

Henri Clouzot : *La manufacture de Jouy et la toile imprimée au XVIIIe siècle*; Van Oest. « »

Elena Izcue : *El Arte Pernano en la escuala,* I et II; Editorial Excelsior. « »

René Lanson : *Le goût du moyen âge en France au XVIIIe siècle*; Van Oest.

André Warnod : *Gavarni,* avec 40 ph. h. t. en héliogravure; Rieder. 16 50

Esotérisme et Sciences psychiques

Ananké : *Hel! (Dieu) Visions préhistoriques*; Sansot. 20 »

Ernest Bozzano : *A propos de l'introduction à « La Métapsychique humaine ».* Réfutation du livre de René Sudre; Edit. Jean Meyer. (B. P. S.). 10 »

Henry Ponville : *L'homme dans l'univers, son origine, sa vie, sa destinée*; Jouve. 10 »

J.-M. Ragon : *De la Maçonnerie occulte et de l'Initiation hermétique.* Introduction d'Oswald Wirth; Nourry. 20 »

J.-J. Van der Leeuw : *Le feu créateur*; Edit. Adyar. 20 »

Finance

Georges Lacout : *Le retour à l'étalon or. La politique monétaire de l'Angleterre, 1914-1926*; Payot. 20 » + 20 0/0

Histoire

P. Bessand-Massenet : *L'Attaque de Grenelle. Les Communistes en 1796.* (Coll. Récits d'autrefois); Hachette. « »

Guillaume II : *Souvenirs de ma vie,* 1859-1888, traduit de l'allemand par Henri Besson; Payot. 25 »

Katsouro Hara : *Histoire du Japon des origines à nos jours*; Payot. 25 »

Albert Mousset : *Le Royaume Serbe-Croate-Slovène, son organisation, sa vie politique et ses institutions.* Préface de M. Albert Thomas. Avec 44 photographies; Bossard. 24 »

Edmond Rossier : *Profils de Reines.* (Isabelle de Castille, Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre. Anne d'Autriche. Marie-Thérèse. Catherine II. Louise de Prusse. Victoria); Payot. 20 » + 20 0/0

Littérature

Pierre Bouchardon : *Le magistrat.* (Coll. Les Caractères de ce temps); Hachette. 6 »

Hippolyte Buffenoir : *Jean-Jacques Rousseau ami des chiens et des chats*; Picard. 3 »

Jean-Marie Carré : *Michelet et son temps,* avec de nombreux documents inédits; Perrin. 12 »

Annie Cella : *La tragédie de la femme dans le théâtre d'Alfred de Musset.* Préface de Jean Gaudefroy-Demonbynes; s. n. d'édit. « »

Félix Chapiseau : *Les bêtes, leur instinct, leur langage*; Peyronnet. 4 »

Laurent Clarys : *Modernités,* tableaux en prose; Picart. 7 »

Djami : *Le Béharistan,* traduit

pour la première fois du persan en français par Henri Massé ; Geuthner. 30 »

Armand Got : *Poésies choisies pour les enfants : La Poèmeraie.* Première partie : *La Souris verte*; Gédalge. « »

M. Guéchot : *Ali-Baba et autres contes d'Orient*; Colin. 11 20

Levraoueg Gwalarn : *Ar Roch Toull.* gant Jakez Kerrien; Moulerez, Brest. « »

René Martineau : *Autour de Léon Bloy.* Avec un portrait et un fac-similé d'écriture; Le Divan. « »

François Mauriac : *La Province.* (Coll. Notes et Maximes) ; Hachette. 5 »

André Oltramare : *Les origines de la Diatribe romaine*; Payot, Lausanne. « »

Gustave Rageot : *Sens unique*, circulation des idées; Plon. 12 »

Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français*, études des *Lundis* et des *Portraits* classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. *XVIe siècle: Les Prosateurs. XVIe siècle : Les Poètes*; Garnier. 2 vol. Chacun. 9 »

Charles Silvestre : *Dans la lumière du cloître*; Plon. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Arthur-Lévy : *Les coulisses de la guerre : Le service géographique de l'armée*, 1914-1918. Avec un portrait et 2 cartes h. t. ; Berger-Levrault. 6 »

Theodor Wolff : *Le Prélude*, traduit de l'allemand par M. Edmond Dupuydauby; Payot. 20 » + 20 0/0

Pédagogie

Carlos Larronde : *Pour préparer l'avenir.* Essai sur l'éducation juste; Figuière. 5 »

Philosophie

Jean Bodin : *Contre Freud*, critique de toute psychologie de l'inconscient; Masson. « »

Louis Dimier : *La vie raisonnable de Descartes.* (Coll. Le roman des grandes existences); Plon. 15 »

I. Proto : *Questions philosophiques*; Imp. Indépendance, Bucarest. 10 lei.

Poésie

Frédéric Burr-Reynaud : *Poèmes Quisqueyens*, époque indienne; Revue mondiale. 6 »

Yvonne Ferrand-Weyhler : *Stances pour Laure*, d'après les Sonnets de Pétrarque; Le Divan. « »

Albert Guiraud : *L'épopée. Torches et flambeaux* ; Revue mondiale. 10 »

Renée Jardin : *Nostalgies*; Les Tablettes. « »

O. Jerym : *Christiania*, quelques poèmes écrits après la guerre; Lefranc, Munster. « »

Marie Le Roy : *Solitudes*; Figuière. 5 »

Armand Marty : *Ferveurs en miniature*; Jouve. « »

Jacques Salève : *Pour Debussy* ; Figuière. 5 »

Questions coloniales

Pierre Tedral : *La France devant le Pacifique : La comédie indo-chinoise*; Edit. Vox. 6 »

Questions religieuses

Aimé Pallière : *Le sanctuaire inconnu, ma « conversion » au judaïsme.* (Coll. Judaïsme); Rieder. 10 50

J. de Récalde: *Notes documentaires sur la Compagnie de Jésus. II : Les Jésuites sous Aquaviva*; Libr. Moderne. 12 »

Roman

Bernard Barbey : *La Maladère.* Avec un bois gravé par Roger Grillon ; Grasset. 12 »

Paul Bastier : *La chaîne des femmes* ; Férenczi. 15 »

Binet-Valmer : *Le village près du ciel* ; Flammarion. 12 »

Jacques-Emile Blanche : *Le bracelet transimétrique* ; Kra. 30 »

Frédéric Boutet : *Le harem éparpillé* ; Flammarion. 12 »

Blaise Cendrars : *Moravagine* ; Grasset. 12 »

René Crevel : *La mort difficile* ; Kra. 13 50

Jean Dorsenne : *C'était le soir des Dieux* ; Férenczi. 10 »

Joseph Dulac : *Vers la maison de Hilla* ; Imp. Bruneteaux, Laon.

Dominique Dunois : *L'amant synthétique* ; Calmann-Lévy. 9 »

Lucienne Favre : *Bal el Oued* ; Crès. 12 »

Henri Gramain : *Fanna la nomade* ; Calmann-Lévy. 7 50

Alfred Machard : *Printemps sexuels* ; Férenczi. 10 »

Jacques Naurouze : *Myrielle, jeune fille de France* ; Colin. 12 60

Ramon Perez de Ayala : *La chute de la Maison Limon*, traduit de l'espagnol par Marcel Carayon ; Kra. 18 »

Robert Picard : *Mondanités et métaphysique* ; Edit. de La Griffe. 9 »

Emile Poiteau : *Les coulisses de l'épopée* ; Figuière. 12 »

Ladislas Reymont : *Les Paysans. IV : L'été* ; Payot. 12 »

J.-H. Rosny Jeune : *Les beaux yeux de Paris* ; Edit. de France. 12 »

Jean-Toussaint Samat : *Cartacalha la grue* ; Férenczi. 12 »

Roger Vitrac : *Connaissance de la mort* ; Nouv. Revue franç. 20 » + 20 0/0

Colette Yver : *Aujourd'hui...*, Calmann-Lévy. 9 »

Sociologie

Raphaël Alibert : *Le contrôle juridictionnel de l'administration au moyen du recours pour excès de pouvoir* ; Payot. 35 » + 20 0/0

Adrien Dansette : *L'éducation populaire en Angleterre*, études d'économie sociale ; Sagot. « »

Théâtre

Alice Lobert : *Le mari idéal*, comédie en un acte, en prose. *La pavillonnette*, comédie en un acte, en prose ; Edit. Asniéroise, Asnières. « »

Edouard Romilly : *Théâtre d'amour et d'ésotérisme. (Don Paez, Rolla, Portia)*, adaptations de Musset. *L'amour éternel. Judas ou l'agonie d'une âme. La veillée* ; Figuière. 8 »

Varia

Almanach Payot, 1927 ; Payot 6 »

Almanach Polonais ; Gebethner et Wolff. « »

G. Passelègue : *Les moteurs agricoles.* Description. Utilisation ; Hachette. 15 »

Voyages

André M. de Poncheville : *Le Chemin de Rome* ; Bloud et Gay. 14 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Georges Courteline à l'Académie Goncourt. — La commémoration Emile Verhaeren. — Prix littéraires. — Le centenaire de Chatrian et les instituteurs. — Victor Hugo et la présidence de la République. — A propos de l'« entente cordiale ». — Une lettre de M. Vanderpyl. — Le mobilier de M. Scribe.

— Dettes américaines. — Excès de vitesse. — Leur première nuit. — A la Société d'Etudes atlantéennes. — Le Sottisier universel.

Georges Courteline à l'Académie Goncourt. — Georges Courteline, lauréat de l'Académie française avec le grand prix de 15.000 fr. en juin dernier, a été élu membre de l'Académie Goncourt, le mercredi 24 novembre, en remplacement de Gustave Geffroy (décédé le 4 avril 1926), par huit voix sur neuf.

Il occupe, si l'on s'en rapporte à l'ordre établi par Edmond de Goncourt lui-même, le huitième fauteuil.

Georges Courteline est né à Tours, le 25 juin 1860. Son père, Jules Moinaux, fut parmi les journalistes qui, avec MM. Poincaré et Millerand, fondèrent, à Paris, l'Association de la Presse Judiciaire. Moinaux écrivit de nombreux vaudevilles, des saynètes comme *les Deux Aveugles*, les *Deux sourds* et des *Tribunaux comiques* où Courteline reprit quelques traits d'observation pittoresque, notamment pour son *Client Sérieux*.

Les débuts littéraires de Georges Courteline datent de 1876. Etant en troisième, au collège de Meaux, où il fit ses études, il envoya des vers au *Journal de Provins*, qui les publia. Ces vers avaient été corrigés par son professeur de rhétorique, Gustave Rivet, poète lui-même et futur sénateur.

Il donna également des vers et ses premiers contes à une revue littéraire, *Paris-Moderne*, qu'il avait fondée chez Vanier, aidé de ses camarades Jacques Madeleine (à qui est dédié *le Train de 8 h. 47*) et Georges Millet. Cette revue vécut deux années, de 1881 à 1883, avec la collaboration de Catulle Mendès, François Coppée (deux des plus grandes amitiés littéraires de Courteline), Léon Cladel, Armand Silvestre, Robert Caze, Léon Dierx, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, J.-M. de Heredia, Paul Bourget, Paul Verlaine, Jean Richepin, etc.

Ceux qui ont connu Courteline à cette époque ont gardé le souvenir d'un garçon mince et vif ; une tête très pâle aux yeux mobiles ; blond ; un esprit de gavroche, prime-sautier, tout en réparties inattendues.

Sa silhouette apparut quelque peu différente quand on lui remit, récemment, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, mais son esprit n'a guère changé...

Courteline choisit ce pseudonyme à 23 ans, après avoir pris conscience de lui-même, à Bar-le-Duc, au 32e chasseurs à cheval. C'est après avoir porté la veste à brandebourgs et le shako à plumes dans cette arme de la « cavalerie légère » qu'il écrivit ses amères et bouffonnes histoires de caserne : *Les Gaietés de l'Escadron*, *Le Train de 8 h. 47*, *Lidoire*, *Potiron*, qui connurent un succès considérable et

furent vingt fois rééditées dans des collections populaires. Des « types » y apparurent tout de suite humains et durables : l'adjudant Flick, La Guillaumette, Hurluret, aussi vivants que devaient l'être, par la suite, Boubouroche, La Brige et M. Soupe.

Rendu à la vie civile, Courteline entra dans un ministère (Administration des Cultes). Ce qu'y fut sa vie, on en a une idée en lisant *Messieurs les Ronds de Cuir*.

A l'heure de l'apéritif, au pied de la butte Montmartre, dans le café de l'Avenue Trudaine où il avait accoutumé de faire sa partie, jusqu'au jour où il fut amputé d'une jambe (1924), Courteline dit, un soir, à quelqu'un qui le questionnait sur ses projets littéraires :

— En naissant, j'ai juré de ne travailler que jusqu'à 45 ans. Comme je les ai dépassés depuis un bout de temps, je ne fais plus rien, je me repose. Je ferai simplement réimprimer mon recueil de *Philosophie*, corrigé et complété du double.

C'est à peine une boutade : en vérité, dès qu'il atteignit la cinquantaine, Courteline n'éprouva plus le désir d'écrire. Sa dernière œuvre importante, *Les Linottes*, est de 1913 et sa *Philosophie* est un ouvrage de morceaux choisis où l'on retrouve, avec ses opinions pessimistes sur la vie et sur les hommes, l'esprit et les traits éparpillés dans ses autres livres et ses admirables farces : *MM. Les Ronds de Cuir* ; *Ah ! Jeunesse* ; *Femmes d'Amis* : *La Peur des coups* ; *Hortense, couche-toi* ; *Les Boulingrins* ; *Théodore cherche des allumettes* ; *l'Article 330* ; *La Cinquantaine* ; *La paix chez soi* ; *Les Hannetons* ; *La Conversion d'Alceste*, etc.

Cette année, il revisa et augmenta de notes inédites les premiers volumes de ses œuvres complètes (édition Bernouard) pour lesquelles il écrivit une courte préface.

Au Théâtre-Libre, en 1891 et en 1893, il apporta, avec *Lidoire* et avec *Boubouroche*, une note vraiment comique qui manquait à la tentative d'Antoine.

Avec Catulle Mendès, il écrivit, pour le Nouveau-Théâtre, *Les Joyeuses Commères de Paris* ; avec Louis Marsolleau des ballets, des revues, entre autres une *Emilienne aux Quatre Z'arts*, qui fut représentée aux Folies-Bergère.

C'est Catulle Mendès qui, le premier, prononça le nom de Molière à propos de Courteline, après la représentation de *Boubouroche*. Et il est à noter que, si le poète romantique s'enthousiasma pour cette œuvre et la compara à *Georges Dandin*, les critiques venus du naturalisme, de Gustave Geffroy à Henry Céard, boudèrent, se refusèrent à voir dans *Boubouroche* autre chose qu'un « vaudeville » et ne s'associèrent nullement à l'enthousiasme général qui saluait un maître en celui dont l'observation si nette et si réaliste eût dû, semble-t-il, les séduire.

L'Académie Goncourt ne fit que refléter cette opinion lorsqu'elle préféra, en 1917, Jean Ajalbert et, en 1918, Henry Céard à Courteline. (C'est à partir de l'avant-dernier scrutin pour ces élections que M. Lucien Descaves, fidèle partisan de Courteline, cessa de prendre part aux délibérations des Dix ; la rentrée de M. Descaves chez les Dix est donc maintenant probable.)

Certains côtés du génie de Courteline et ses plaisanteries mêmes avaient pourtant, bien souvent, des points communs avec l'humeur noir d'un Huysmans ou d'un Céard. Lorsqu'il habitait rue de la Tour-des-Dames, Courteline s'était amusé à rassembler, dans une sorte de « musée des horreurs », un grand nombre d'objets d'un mauvais goût évident : chromos, presse-papiers, vases aux ornements ridicules, etc. Cette idée n'est-elle pas digne... de Folantin ou de des Esseintes ? Courteline n'a-t-il pas subi, comme l'a noté Remy de Gourmont, l'influence du naturalisme négatif et plaisamment quinteux de J.-K. Huysmans ?

Le caractère de Courteline, son humeur si gentiment bougonne, son dégoût des enquêtes et de toutes les manifestations de la publicité ne sont pas moins savoureux que son œuvre. Et il a retrouvé une veine bien française de notre littérature, ce grand conteur dont « l'emprise » sur son temps fut assez grande pour que, devant certains traits de mœurs, on soit amené à penser : — C'est du Courteline ! — L. DX.

§

La Commémoration Emile Verhaeren. — Les cérémonies commémoratives du dixième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren ont eu lieu, comme nous l'avons annoncé, en Belgique, les 27 et 28 novembre. Le samedi 27, les amis et admirateurs du grand poète se sont rendus en pèlerinage sur sa tombe actuelle, dans le cimetière de Wulveringhem, près de Furnes. C'est là qu'il y a dix ans, pendant la guerre, on déposa le corps de l'écrivain, face au front, dans la petite bande du territoire belge qui, seule, avait pu être soustraite à la botte de l'envahisseur. Cette tombe consiste en un sarcophage de marbre noir reposant sur une marche de granit gris ; en lettres d'or sur la dalle exempte de tout ornement on lit simplement :

ÉMILE VERHAEREN
1855-1916

Parmi les assistants figuraient :

Le major de Hennin de Boussu-Walcourt, représentant du Roi, M. Camille Huysmans, ministre des Sciences et des Arts, M. Louis Piérard, député de Mons, M. Alphonse Carpentier, représentant le Comité franco-belge, M. et Mme Constant Montald, Mme Spaak, MM. Dégouves de Neucques, Massin, Max Hallet, Hubert Krains, représentant l'Acadé-

mie royale de Langue et de Littérature française. Marlow. Charles Bernard. Maurice Gauchez. Teugels, substitut du procureur du roi à Furnes. le bourgmestre de Wulverughem. M. David. le curé de la commune, Gilbert, l'architecte van der Swaenuen, auteur du monument qui sera erigé à Saint-Amand, le graveur Charles Bernier, le chanoine de Smet, MM. Grouas, Pulings, Poupeye, F. Boucher, Steckmans, Chernaye, F. Crommelynck, Jules Delacre, de Rudder, Barbier, etc.

M. Louis Piérard, président du Club des Ecrivains belges, prit la parole. Evoquant les circonstances tragiques de la mort d'Emile Verhaeren, la veillée funèbre à Rouen, le voyage au front alors que de l'Yser aux Vosges retentissait partout le fracas du canon et que « les morts, les pauvres morts » tombaient comme les blés sous la faux de la plus cruelle des guerres, il cite l'admirable poème des *Trains*, si évocateur en ses rythmes et ses onomatopées, qui retentissent avec un cliquetis de ferraille. Il dépeint le voyage à travers les lignes, rappelle les funérailles, invoque le jugement de Gustave Lanson, déclarant que Verhaeren est le plus grand lyrique qui ait existé depuis Victor Hugo. Enfin, remerciant le Roi et la Reine de l'appui qu'ils ont témoigné à l'artiste et de la sympathie constante dont ils ont entouré sa mémoire, il exalte l'art du poète, et associe à cet hommage celle qui fut la compagne de sa vie.

M. Maurice Gilbert dit ensuite le poème :

Celui qui me lira dans les siècles, un soir...

Des fleurs sont déposées au nom du Roi, par le major de Hennin ; au nom du gouvernement, par M. Camille Huysmans ; au nom de la Société des Poètes Français, par M. Camille Fabry ; au nom du groupe littéraire de la Renaissance d'Occident, par M. Camille Poupeye ; au nom du Comité franco-belge et du Comité Verhaeren, par M. Carpentier et par M. Louis Piérard.

Le lendemain dimanche, à 10 h. 1/2. a eu lieu, à Bruxelles, la séance solennelle de commémoration, dans la salle du Conservatoire royale, en présence du Roi, de la Reine et du ministre des Sciences et des Arts. Sur l'estrade avaient pris place les membres du comite. Parmi les notabilités présentes, on remarquait encore : M. Huysmans, ministre de la Justice, M. Wauters, ministre de l'Industrie et du Travail, M. Brunet, président de la Chambre, les membres de l'Académie royale de Langue et de Littérature française, M. Francis Vielé-Griffin, représentant des poètes français.

Après l'exécution de l'andante de la Sonate pour piano et violon de César Franck, M. Albert Mockel prononça, au nom des écrivains belges d'expression française, un discours d'une haute portée littéraire, caractérisant l'œuvre et la gloire de Verhaeren.

Jamais, déclara-t-il, il ne fut plus grand qu'aujourd'hui dans la mémoire des

hommes. La puissante voix se répercute encore à tous les échos. Je ne songe pas au décor moderne qu'il a magnifié avec Whitman et Zola. Par le choc violent de ses *Débâcles*, Verhaeren ouvre à la poésie une région encore inconnue : celle de la Force déchaînée et tumultueuse. Dans ses œuvres tout son cœur a parlé avec une abondance généreuse. Il fut un grand sincère. Mais son inspiration sort de la terre maternelle.

M. Aug. Vermeylen parla ensuite au nom des écrivains flamands. Puis M. F. Vielé-Griffin prit la parole, apportant à Verhaeren l'hommage des poètes français.

Pour Verhaeren, dit M. Vielé-Griffin, la mort fut une transmutation de sa vie.

On a dit qu'il était matérialiste. Les termes sont toujours à définir. Si c'était vrai de lui, il faudrait le dire aussi de tous les vrais poètes. Le rythme est la caractéristique de sa poésie. Hugo n'eût pas méconnu ce grand fils. Il eût classé le grand Flamand auprès du grand Anglais que fut Shakespeare. Le symbolisme fut une école noble En ce sens, et, avec nous, Verhaeren fut un symboliste. Il crut à la Beauté Il l'a servie comme un idéal mystique et chaste. Il fut l'homme qui sut garder dans un sursaut de volonté sa foi dans l'orgueil humain, sa foi dans l'humanité.

. . . .

Tout ce que Verhaeren nous a apporté de poésie, tout ce qui appartient au poète, reste debout.

Verhaeren a créé un dynamisme qui a communiqué au Verbe une force nouvelle et inconnue. Par le choc de ses *Débâcles*, il a ouvert des portes sur des régions inexplorées de l'Idéal. Il semble que toutes les énergies de l'écrivain se soient transformées dans la parole. Il est véritablement un poète, et dans ses œuvres tout son art a parlé.

Le grand poète est un enfant de la Nature, et celle-ci l'écoute parce qu'elle a reconnu en lui un fils.

Il eut l'amour de sa petite patrie, l'amour de la beauté, l'amour de la compagne de sa vie, l'amour de tout ce qui était lumière et progrès. Un feu spirituel vivait en lui. N'a-t-il pas parlé dans une de ses œuvres du brasier qui brûlait dans son être ?

Verhaeren a dédié les flammes de sa poésie à ceux qui aimaient l'avenir. Il aimait l'avenir ouvert à toutes les espérances ; il aimait l'avenir où il savait qu'il aurait sa place éclatante.

La seconde partie du programe était réservée à la lecture de poèmes de Verhaeren. M. Jules Destrée récita « le Fléau », des *Campagnes hallucinées*, et le « Passeur d'eau », des *Villages illusoires* ; M. Georges Marlow, « Persée » de la *Multiple splendeur* ; M. Thomas Braun, le « Dialogue rustique », des *Blés mouvants* ; M. Jules Delacre, « C'était en juin », des *Heures d'après-midi*, « l'Or », des *Rythmes souverains*, « les Errants », de l'*Almanach* ; M. Louis Piérard, un poème en prose qu'il composa à Londres, en novembre 1916, sur la mort d'Emile Verhaeren.

La séance fut terminée par le Trio en fa dièze mineur, de César Franck, exécuté par le trio de la Cour.

Après la cérémonie, un déjeuner organisé par le Pen-Club et groupant une centaine de littérateurs et d'artistes a eu lieu à la Taverne Royale en l'honneur de M. Vielé-Griffin.

La table d'honneur était présidée par M. Louis Piérard, ayant à ses côtés MM. Vielé-Griffin, Esch, professeur et écrivain luxembourgeois, Mme Max-Dauville, M. et Mme Montald, MM. Maurice Wilmotte, Degouve de Nuncques, Aug. Vermeylen et Hubert Krains.

A l'heure des toasts, M. Louis Piérard rappela le tableau de Van Rysselberghe, où Verhaeren est représenté entouré de ses amis. Un de ceux-ci est M. Vielé-Griffin, qui connut intimement le poète et recueillit toute sa pensée. Il se félicite de voir à ses côtés M. Esch qui eut pendant la guerre, tandis que son pays était occupé par les Allemands, le courage de faire l'éloge de Verhaeren et de proclamer cette vérité qu'un écrivain pouvait être de sa nation et en même temps un bon Européen. M. Esch répondit qu'il était venu avec enthousiasme assister aux fêtes de Verhaeren et que, rentré en Luxembourg, il dirait à ses compatriotes comment les Belges savent honorer leurs grands hommes. Un écrivain russe, M. Strakowsky, dit combien Verhaeren était compris et admiré en Russie. M. Robert Vivier, secrétaire du Pen-Club, lut des lettres d'excuses de MM. Fernand Séverin, André Fontainas, Duhamel, Roinard, etc. Une adresse fut envoyée à Mme Verhaeren.

Une médaille commémorative des cérémonies, due au sculpteur Ad. Wansart, éditée par M. Henry Chefnay, a été frappée et vendue sous le patronage et au profit du Comité Verhaeren.

§

Prix littéraires. — Le prix Lasserre pour 1926 a été attribué à M. Léopold Lacour, pour l'ensemble de son œuvre, par dix voix contre six à M. Ernest Jaubert et deux à M. Paul Fort.

§

Le centenaire de Chatrian et les Instituteurs. — Après le centenaire de la naissance d'Emile Erckmann, célébré à Phalsbourg, en 1922, voici le centenaire de la naissance de Louis Chatrian, lequel était né à Soldatenthal, dans le canton d'Abeschwiller, le 18 décembre 1826. Mais ce dernier événement donnera-t-il lieu à des cérémonies de quelque importance, maintenant que le monument érigé à la mémoire des deux écrivains a été inauguré — non sans difficultés et non sans incidents ? C'est peu probable.

On sait, au surplus, que la part de collaboration de Chatrian se ré-

duisait à administrer la production d'Erckmann et à transporter, de façon plus ou moins heureuse, certains de ses romans au théâtre.

Ce centenaire passerait donc inaperçu si une récente décision du Congrès des Instituteurs français ne replaçait dans l'actualité de la discussion les auteurs des « Romans nationaux ».

Le congrès des Instituteurs a, en effet, condamné ces romans comme étant d'inspiration « belliciste » et contraire « à la compréhension et à l'esprit de paix » ; il a déploré de trouver, dans certains recueils de morceaux choisis des couplets comme : *Dis-moi que. est ton pays.*

Le grief a le mérite de la nouveauté.

On était plutôt tenté jusqu'ici de considérer que ces récits si vivants et évocateurs ne brillaient pas toujours — sauf *Madame Thérèse* et *l'Invasion* — par un excès de patriotisme.

Sainte-Beuve avait pu dire, non sans raison, que l'ensemble constituait une « Iliade de la peur » ; et au lendemain de 1871, le journaliste Saint-Genest, pastichant cette expression, appelait les auteurs les « Homères du trac ».

Le Conscrit de 1813 ne s'efforce-t-il pas d'échapper à la conscription ? *Waterloo* n'est-il pas un réquisitoire contre Napoléon et contre le militarisme ? Ne trouve-t-on pas dans ce livre une bonne déclaration démocratique en faveur du maître d'école :

Nous n'avons pas assez de maîtres d'école. Ah! si nous avions moins de soldats et plus de maîtres d'école ! Tout irait beaucoup plus vite !

Les Instituteurs congressistes sont bien exigeants. — L. DX.

§

Victor Hugo et la présidence de la République. — Edmond Biré — mais ses dires sont parfois sujets à caution — révèle à plusieurs reprises l'ambition suprême de Victor Hugo, en 1851 : la présidence de la République. Aux termes de l'article 46 de la Constitution, le président, ses quatre années de mandat terminées, n'était pas rééligible : le prince président achevait sa quatrième année, ce fut pourquoi le poète, devenu homme politique, combattit avec une violence extrême, dans la séance du 13 juillet 1851, la demande de revision de la Constitution déposée sur le bureau de l'Assemblée législative.

Louis-Napoléon Bonaparte écarté, ni Cavaignac, affaibli par son échec du 10 décembre, ni Ledru-Rollin, exilé depuis trois ans, ne lui eussent barré la route : les portes de l'Elysée semblaient s'ouvrir devant celui qui ne pardonnait point à l'« Augustule » de ne pas lui avoir attribué le portefeuille qu'il rêvait.

La demande en revision fut repoussée, la Constitution exigeant pour ce cas spécial les trois quarts des suffrages exprimés, mais, moins de six mois plus tard, le coup d'Etat du 2 décembre donnait une ample

revanche au prince président et, le 9 janvier 1852, le nom de Victor Hugo figurait, avec le numéro quinze, sur la liste de soixante-dix anciens représentants de l'Assemblée qu'un décret du Président de la République expulsait « du territoire français pour cause de sûreté générale ».

Etant donné l'animosité d'Edmond Biré contre Victor Hugo, on pouvait concevoir quelques doutes touchant cette ambition secrète du grand homme et pour les dissiper, ces doutes, il ne faudra peut-être pas moins que l'aveu d'un des hommes qui le connurent et l'aimèrent le mieux, Théophile Gautier qui, si Hugo fut dieu, fut un peu son prophète.

Une lettre — jusqu'ici inédite — écrite le 29 août 1862, à bord du *Navarin*, par le capitaine Billot (le futur général Billot) à un de ses frères, relate cette confession et, mieux que tout commentaire, en relate les circonstances :

La compagnie du chemin de fer avait envoyé à Alger une commission pour l'inauguration de la ligne de Blidah et cette commission avait eu soin d'inviter un représentant de chacun des principaux journaux de Paris. Le *Moniteur* était représenté par MM. Théophile Gautier et Renaud, les autres journaux par des folliculaires quelconques tels que Jacques Valserres, Hugonnet, etc.

. . . .

Par une gracieuseté toute particulière de la compagnie des Messageries impériales nous avons déjeûné et dîné sur le pont. La conversation a été des plus intéressantes.

Quand tu iras à Tulle, tâche de voir au feuilleton du *Moniteur* ou dans tout autre journal le compte rendu du voyage de la Commission. Je désire vivement que Théophile Gautier ne parle pas de la traversée. Il écrit à merveille, mais parle lourdement. Je l'ai un peu contrecarré dans ses prétentions à la dictature de la table. Nous avons fini par nous quitter les meilleurs amis du monde, mais je ne serais pas surpris que, sans le nommer, il n'égratignât un peu, dans son feuilleton, *Monsieur le Militaire qui a osé lui démontrer qu'il ne suffisait pas d'être un grand écrivain pour faire infailliblement par cela même un grand ministre.*

Cette intéressante discussion nous a conduits à parler de Victor Hugo, de son livre des *Misérables* et, chose étonnante, il a fallu que le hasard me jetât pendant une traversée dans la société d'un candidat à l'Académie française pour apprendre la véritable cause de la haine de Victor Hugo contre l'Empereur. Rien n'est vain comme un poète. Les lauriers de Lamartine empêchaient de dormir le chantre des *Feuilles d'automne* et le chef de l'école romantique n'aspirait à rien moins, de l'aveu de son cercle le plus intime, qu'à être le 3e président de la République, après Napoléon et Cavaignac. Peut-être le 2e, avant ce dernier. *Inde iræ !*

Oh poètes ! poètes ! vous serez donc toujours rêveurs ! Oui ! oui ! rêvez, rêvez en paix et laissez-nous faire nos affaires...

L'*Inauguration du chemin de fer de Blidah* a bien paru dans le

Moniteur du 24 août 1862 et cet article a été reproduit, à un alinéa près, dans *Loin de Paris*, où il forme le chapitre VII de la série intitulée *En Afrique*, mais pas un mot n'y est dit de la très courtoise discussion qu'il y avait eu avec un officier d'état-major et moins encore de l'indiscret aveu qui lui était échappé.

Quant au général Billot, devenu, au Sénat, le collègue de Victor Hugo et parfois son hôte dans le petit hôtel de l'avenue d'Eylau, il eut vraisemblablement le bon goût de ne jamais lui rappeler cette indiscrétion du brave Théo. — PIERRE DUFAY.

§

A propos de « l'entente cordiale ». — Sans avoir la prétention de dire le dernier mot dans l'eclaircissement de l'acte de naissance de « l'entente cordiale », je me permets d'apporter l'opinion de quelqu'un qui pourrait être considéré comme un témoin de baptême. Il s'agit, en effet, de l'Espagnol D. Andrés Borrego qui, élevé en France, puis exilé de sa patrie en 1823, vint s'installer à Paris en 1828 où il fonda — d'après ses affirmations — avec plusieurs autres le journal *Le Temps*. En 1831, il devint rédacteur du *Constitutionnel*. Il semble donc qu'il était bien placé pour juger de la question.

Or, dans le chapitre premier de son ouvrage, *La guerre d'Orient considérée en elle-même et au point de vue de la participation que l'Espagne pourrait être forcée à y prendre* (*La guerra de Oriente considerada en si misma y bajo el punto de vista de la parte que España puede verse llamada a tomar en la contiendra europea*, Madrid, Emilio Serra, s. d.), il écrit : « L'alliance cordiale et intime avec l'Angleterre fut remplacée par ce que M. Guizot baptisa du nom *d'entente cordiale* » (A la alianza cordial e intima con la Inglaterra se sustituyo lo que M. Guizot bautizo con el nombre de *cordial inteligencia*, entente cordiale...). — M. NUNEZ DE ARENAS.

§

Une lettre de M. Vanderpyl.

Paris, le 26-11-26.

Mon cher Directeur,

Je ne dois certes que remercier M. Fontainas d'avoir si longuement analysé mes *Gouttes dans l'eau* ; il y a cependant, dans sa chronique des poèmes du 15-11-26, quelques mots qui pourraient prêter à confusion : « Or le voici qui se révèle poète », dit-il, en parlant de mes travaux antérieurs, ignorant vraisemblablement et peut-être, dans une certaine mesure, par ma propre faute que, sous ma signature, ont paru successivement de 1906 à 1920 : *Les Saisons douloureuses* (à l'Abbaye), *Les Saisons d'un poète* (chez Figuière), *Quelques poèmes des Saisons* (chez Bernouard) et, enfin (aux éditions de la galerie Simon) *Voyages*

avec des bois de Maurice Vlaminck, tous vers dont, en votre revue, vous avez publié d'importants fragments.

D'autre part, lorsque M. André Fontainas écrit que je ne me suis occupé de peinture qu'à partir d'Henri-Matisse, il se trompe aussi : mon roman *Maroden Stanton à Paris* en serait une preuve suffisante si — chez Crès et Cie en 1913 — n'avait vu le jour mon *De Giotto à Puvis de Chavannes* qui, ainsi que l'indique son titre, est loin de s'occuper des coloristes actuels.

Avec mes remerciements anticipés pour l'insertion de ces lignes, je vous prie, etc. VANDERPYL.

§

Le mobilier de M. Scribe. — Le mois dernier, a passé en vente, à l'hôtel Drouot (du 8 au 10 novembre), « par suite du décès de Mme de B..., » un mobilier des époques Régence, Louis XV, Louis XVI, Directoire, Empire et Restauration « ayant appartenu à M. Scribe de l'Académie française et provenant de son château de Séricourt (Seine-et-Marne) ». Ainsi s'exprime le catalogue.

Depuis soixante ans, en effet, ces « meubles anciens et modernes », en nombre considérable, étaient conservés dans la demeure seigneuriale sur le portail de laquelle son heureux propriétaire avait inscrit ce distique :

Le théâtre a payé cet asile champêtre,
Vous qui passez, merci, je vous le dois peut-être.

Armoires, commodes, tables, sièges, bureaux, bibliothèques, cartonniers, secrétaires, tout le mobilier bourgeois et cossu du châtelain de Séricourt était là, entassé, aligné le long des murs, et assez peu reluisant par ce maussade dimanche de novembre, examiné, palpé par les amateurs, les curieux et les marchands de bric-à-brac auxquels ces authentiques Louis XV, Louis XVI, etc. promettaient de fructueuses affaires. Mais ces visiteurs ne paraissaient guère se soucier des souvenirs qui s'attachaient à toutes ces choses. Qui se souvient aujourd'hui de M. Scribe ?

Deux ou trois meubles cependant pouvaient retenir l'attention des amateurs avertis, entre autres ces « deux cartonniers à colonnes, en acajou, ouvrant à deux portes, dessus de marbre blanc, bagues et chapiteaux en bronze doré. Epoque Empire ». L'un d'eux porte gravé en or, sur chacun de ses dix ou douzes cartons verts, des inscriptions comme celle-ci : *Pièces à faire*, *Projets de pièces*, *Collaborateurs*, *Papiers personnels*, *Loyers*, *Impositions*, etc. M. Scribe était un homme d'ordre, et comme, chez lui, les projets dramatiques étaient vite exécutés, il ne s'embarrassait pas de paperasses : ce petit meuble suffisait à loger et ses manuscrits et ses papiers d'affaires qui, sans doute, l'intéressaient au moins autant.

Peut-être un auteur dramatique s'est-il rendu acquéreur de ce cartonnier, auprès duquel s'étalait la « grande bibliothèque en acajou à 6 portes, vitrées et colonnes détachées ornées de bagues et de chapiteaux en bronze doré. Epoque de la Restauration ». Elle paraît avoir été le seul meuble de ce genre que possédât M. Scribe. C'est peu, malgré qu'elle soit de dimensions respectables. Cette bibliothèque a été victime de la dernière invasion allemande. Une de ses six portes a été brisée, et sur le coin de vitre qui subsiste, on a peint en blanc ces deux lignes laconiques :

5 septembre 1914.
La Marne !

L'acquéreur de ce meuble doublement historique le conservera-t-il tel qu'il est ? — J.-G. P.

§

Dettes américaines. — Le maire de Holborn, un des districts du centre de Londres, raconte l'histoire suivante : « Récemment, un Américain vint demander communication de certains registres municipaux remontant au début du siècle dernier ; il se livrait à des recherches généalogiques et désirait retrouver un de ses aïeux. On accéda à sa requête et l'archiviste se fit un plaisir de l'aider. Enfin, le nom de l'ancêtre fut découvert, avec, en marge, cette mention : « Disparu sans acquitter ses impôts ».

Souriant jaune, l'Américain disparut à son tour et on ne l'a plus revu. Plus de soixante-deux ans s'étaient écoulés depuis que le débiteur avait levé le pied.

Cette histoire rappelle le geste de quelques Américains éminents qui visitaient, il y a deux ans, le Collège Brasenose à Oxford, où étudia l'un des arrière-grands-pères de Washington. Sur le registre des comptes, ils virent que l'étudiant était parti en laissant une dette de dix-sept shillings et dix pence. Généreusement, ils se cotisèrent et la payèrent en demandant que l'acquit fut porté sur le registre. La proposition ne fut pas déclinée, et les autorités du collège poussèrent la politesse jusqu'à ne pas réclamer d'intérêts. Il est vrai que depuis 1633, les intérêts composés pendant plus de deux cent quatre-vingt-dix ans eussent produit un beau denier. Un calculateur qui avait des loisirs a supputé qu'à cinq pour cent les généreux visiteurs auraient dû débourser une somme dépassant un million trois cent mille livres. — H.-D. D.

§

Excès de vitesse. — Récemment, le roi George V se fit présenter une demi-douzaine de mécaniciens qui conduisent d'habitude les trains royaux et l'on a rapporté à ce propos maintes histoires. Mais on s'est

abstenu de rappeler que la reine Victoria conserva toute sa vie une sainte horreur des chemins de fer. Ce fut sur les instances du Prince Consort qu'elle se décida, en 1852, à se risquer, pour la première fois, dans un train, et pendant tous les voyages qu'elle fit par la suite, elle souffrit d'une crainte nerveuse. Le Prince lui-même n'était sans doute pas plus rassuré qu'il ne faut, puisqu'on raconte qu'une fois, voyageant de Windsor à Londres, il interpella le mécanicien, en arrivant à la gare de Paddington, et lui fit cette recommandation : « Pas si vite la prochaine fois, s'il vous plaît, Monsieur le conducteur ! » — H.-D. D.

§

Leur première nuit.

Bruxelles, le 1er décembre 1926.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* d'aujourd'hui, M. Charles-Henry Hirsch consacre à mon article de l'*Intermédiaire* sur la date de la première nuit d'amour de Victor Hugo et de Juliette Drouet une analyse détaillée dont je lui suis trop reconnaissant pour ne pas examiner tout de suite, suivant son désir, l'objection qu'il me soumet : Hugo a pu inventer, par amour de l'antithèse, qu'il pleuvait lorsqu'il sortit de chez Juliette.

L'argument est inattendu. J'avoue qu'il me surprend un peu, et j'ai peine à admettre qu'il y ait là une « réfutation » de ma thèse. Car si Hugo est sorti de chez la belle actrice, pour la première fois, un autre jour que le mercredi des Cendres, 20 février 1833, à l'aube, ce n'est pas seulement la pluie qu'il a dû imaginer : c'est aussi la descente de la Courtille à laquelle il dit avoir assisté ; de plus, il faudra désormais biffer toutes les allusions au Mardi Gras de 1833 non seulement dans ses lettres, mais encore dans les lettres de Juliette.

Peut-être est-ce beaucoup...

Veuillez agréer, etc. A. BOGHAERT-VACHÉ.

§

A la Société d'Etudes Atlantéennes. — La première conférence de la Société d'Etudes Atlantéennes a eu lieu le 25 novembre à la Sorbonne, amphithéâtre Michelet, sous la présidence de M. le Dr Capitan, professeur au Collège de France.

Cette première conférence faite par M. Louis Germain, du Muséum, sous le titre : *L'Atlantide devant la science*, avait pour objet de situer le problème, d'établir la base scientifique des recherches, de montrer que la science est assez avancée aujourd'hui pour permettre d'envisager comme une hypothèse rationnelle l'existence d'un continent disparu dans les profondeurs de l'Océan.

Il est certain que, même parmi les membres de la S. E. A., il en est

qui estiment devoir rechercher l'Atlantide ailleurs. Ils ne contesteront pas cependant qu'un continent ou un chapelet d'îles a pu exister autrefois entre l'Europe et l'Amérique, que cela fût ou non l'Atlantide. D'ailleurs la thèse de l'existence de l'Atlantide non dans l'Océan, mais dans le nord africain, sera également soutenue devant les auditeurs des séances de la S. E. A.

Voici, en effet, la liste des autres conférences prévues pour 1926-1927 : 22 décembre : M. Roger Dévigne, *L'Atlandide et les textes anciens des deux continents*. — Janvier : M. V.-E. Michelet, *L'Atlandide et les traditions celtiques*. — Février : M. Louis Franc, *L'Atlandide et les traditions basques*. — Mars : M. Paul Le Cour, *L'Atlantide et les sanctuaires poséidoniens de l'Hellade*. — Avril : M. Théo Bauduin, *L'Atlantide et la Tripolitaine*. — Mai : M. Jean Toussaint Samat, *L'Atlandide et les Gitans*. — Juin : M. Philéas Lebesgue, *L'Atlandide et la Philosophie*.

Le Sottisier universel.

Une femme ne doit jamais écrire que des œuvres posthumes à publier après sa mort. — STENDHAL, *De l'Amour*, éd. Champion, p. 91.

Or, « le mort » est mort dans la nuit de samedi à lundi. — GYP, *le Journal d'un philosophe*, p. 115.

Ainsi, pendant les quatre mois de juin, juillet, août, septembre 1926, 133.851 spectateurs ont passé à notre Théâtre national et l'on peut affirmer que 90 0/0 de ce public appartenait à des nationalités des cinq parties du monde. — Rapport BEDOUCE sur le budget des Beaux-Arts, *le Temps*, 1er décembre.

L'ILOT DE TOURTELAINE MONUMENT HISTORIQUE. — M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, en réponse à une demande de l'Association des Amis du Mont Saint-Michel, vient de leur envoyer une lettre dans laquelle il annonce que la commission des Monuments historiques a décidé de poursuivre le classement de l'îlot de Tombelaine, situé sur le territoire de la commune des Genêts, afin d'assurer la protection des précieux vestiges qui s'y trouvent et de conserver l'ensemble du magnifique panorama de la baie du Mont Saint-Michel. — *La Volonté*, 29 novembre.

Rentrant hier soir à l'heure habituelle, M. Danveau a découvert sa grand'mère étendue sans vie sur son lit. L'octogénaire portait de graves blessures à la tête. A l'hôpital des Petits-Ménages, où elle a été transportée, elle a déclaré qu'elle avait été attaquée, vers 14 heures, par un individu qui s'était présenté à elle comme vérificateur des compteurs électriques. — *Le Journal*, 27 novembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1926

—

CLXXXVIII № 670. — 15 MAI

CLXXXVIII № 671. — 1er JUIN

CLXXXVIII — N° 672. — 15 JUIN

CLXXXIX — N° 673. — 1er JUILLET

CLXXXIX — N° 674. — 15 JUILLET

CLXXXIX — N° 675. — 1er AOUT

CXCI **N° 681. — 1er NOVEMBRE**

CXCII **N° 682. — 15 NOVEMBRE**

CXCII — N° 683. — 1er DÉCEMBRE

CXCII — N° 684. — 15 DÉCEMBRE

TABLE

ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMEROS ET LA PAGINATION

1926

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que les titres des rubriques : le numéro d'insertion des matières se trouve à la *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine.*

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	661-CLXXXV — 5-288	1er mai	669-CLXXXVII — 513-768	1er sept.	677-CXC — 257-512
15 janv.	662-CLXXXV — 289-544	15 mai	670-CLXXXVIII — 5-256	15 sept.	678-CXC — 513-768
1er févr.	663-CLXXXV — 545-800	1er juin	671-CLXXXVIII — 257-512	1er oct.	679-CXCI — 5-256
15 févr.	664 CLXXXVI — 5-256	15 juin	672-CLXXXVIII — 513-768	15 oct.	680-CXCI — 257-512
1er mars	665-CLXXXVI — 257-512	1er juill.	673-CLXXXIX — 5-256	1er nov.	681-CXCI — 513-768
15 mars	666-CLXXXVI — 513-768	15 juill.	674-CLXXXIX — 257-512	15 nov.	682-CXCII — 5-256
1er avril	667-CLXXXVII — 5-256	1er août	675-CLXXXIX — 513-768	1er déc.	683-CXCII — 257-512
15 avril	668-CLXXXVII — 257-512	15 août	676-CXC — 5-256	15 déc.	684-CXCII — 257-800

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1926

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination ; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CLXXXV
15 février, 1er et 15 mars	—	CLXXXVI
1er et 15 avril, 1er mai	—	CLXXXVII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CLXXXVIII
1er et 15 juillet, 1er août	—	CLXXXIX
15 août, 1er et 15 septembre	—	CXC
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CXCI
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CXCII

ANTHROPOLOGIE

1er Mai : Gudmundur Hannesson : *Koerpermasse und Koerperproportionem der Islaender. Ein Beitrag zur Anthropologie Islands*, Reykjavik. Supplément à l'*Annuaire* de l'Université d'Islande pour 1925, 8°, diagrammes et carte. — **15 Septembre** : S. M. Shirokogoroff : *Anthropology of Eastern China and Kwangtung Province*, Shanghaï, Royal Asiatic Society, North-China Branch, pet. 4°. Du même : *Proces of physical growth among the Chinese*, vol. I, Shanghaï, Commercial Press, 4°. Arthur MacDonald : *A study of the United States Senate*, Bombay, 8°. Du même : *Study of Man after Death*, Washington, 8°. Dr P. Royer : *La stéatopygie et les statuettes féminines paléolithiques*, « Presse médicale » du 10 juillet 1926.

ARCHÉOLOGIE

1er Janvier : Gabriel Pérouse : *Conflans*, Dardel, Chambéry. Robert Hénard : *Rouen*, Nilsson. — **1er Février** : Marcel Poëte : *Paris*, 3 vol., éditions Nilsson. Jules Mouquet : *Les Stœchades sont-elles nos îles d'Hyères?* « Revue archéologique ». Les communications de la société du Vieux Montmartre. — **15 Mars** : Orientalisme. — G. Hilion : *Le Déluge dans la Bible et les inscriptions akkadiennes et sumériennes*, Geuthner, 1925. L. Speleers : *Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure des musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles*, Bruxelles et Gand, Vanderpoorten, 1925. Egyptologie. — Les Relevés de Peintures égyptiennes au musée des Arts Décoratifs. Statues de Senousrit III du Musée du Louvre. — **1er Avril** : Henri Baraude : *Aux Pays du*

Mirage, Challamel. Myriam Harry : *La Vallée des Rois et des Reines*, Arthème Fayard. Mémento — **15 Mai** : Maximin Deloche : *L'énigme de Civaux*, Auguste Picard. Emile Mâle : *L'architecture gothique du Midi de la France*, « Revue des Deux Mondes ». — **1er Juin** : Découverte d'une civilisation indo-sumérienne datant de 3 à 4.000 ans avant J.-C. — **1er Juillet** : Edmond Pilon : *Le Jardin des Plantes et les Gobelins*, Hachette. A propos des *Bisons d'Argile*. Les « Communiqués » de la Société du Vieux Montmartre. — **15 Juillet** : G. Contenau : *La Civilisation phénicienne*, in-8 écu, 137 ill., Payot. G. Jéquier : *Manuel d'Archéologie égyptienne*, t. 1er, *Les Eléments de l'architecture*, in-8, 250 ill., Picard. — **15 Août** : Ch. Boreux : *L'Art Egyptien*, Van Oest, 1926. G. Migeon : *Les Arts musulmans*, Van Oest, 1926. Gab. Rousseau : *Le Mausolée des Princes Sa'adiens à Marrakech*, Geuthner, 1925. — **15 Septembre** : Albert Grenier : *Quatre villes romaines de Rhénanie*, Auguste Picard. P. Lepaysant : *Saint-Himer-en-Auge et son prieur*, J. Peyronnet. — **1er Novembre** : Gustave Schlumberger : *Les Iles des Princes*, A. de Boccard. Dernières nouvelles archéologiques : *La Cour du Dragon*; *Les portes de Bernay*; *La Maison de la rue Saint-Romain, à Rouen*. — **15 Décembre** : A. Moret : *Le Nil et la civilisation égyptienne*, La Renaissance du Livre, 1926. F. Lexa : *La Magie dans l'Egypte ancienne*, Geuthner, 1925, 2 vol. et 1 album de planches. J.-G. Frazer : *Atys et Osiris*, traduction par H. Peyre, Geuthner, 1926. Dr L.-R. Le Port : *Les causes médicales du mal physique dans la médecine Assyro-Babylonienne*, Montpellier (Causse), 1925.

ART

1er Janvier : Exposition Maks, galerie Durand-Ruel. Exposition Henri Ramey, galerie Marguerite Henry. Exposition Pierre Charbonnier, galerie Druet. Exposition Louis Leydet, Hôtel Jean Charpentier. Exposition d'Henry Cavon, galerie Allard. Expositions Marquet, Bonnard, Maurice Henselt, galerie Bernheim jeune. Exposition Jean Pavie. Exposition Marie Howett, galerie Visconti. Exposition Th. Pallady, galerie Morin-Bénézit. Exposition Jean Besque, galerie Rodrigues. — **15 Janvier** : Exposition des Femmes peintres françaises, galerie Barbazanges. Exposition Georges Dufrénoy, galerie Druet. Exposition Paul-Emile Colin, galerie Devambez. Exposition Manzana-Pissaro, galerie Devambez. Exposition Kvapil, galerie Devambez. Exposition Gimmi, galerie Druet. Exposition Jean-Charles Contel, galerie Devambez. — **1er Février** : Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. Exposition Victor Charreton, galerie Georges Petit. Exposition Liedbech, galerie Carmine. Exposition Andrée Fontainas, galerie Marguerite Henry. Exposition Harboë, galerie Carmine. Exposition de Mlle Charmy, galerie Barbazanges. Exposition de Mme Val, galerie Druet. Exposition du groupe Occitan, galerie Siot-Decauville. Exposition Hebert, Lucien Laforge, Eller, galerie Devambez. — **1er Mars** : Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. Exposition des Peintres du Nu, galerie Devambez. Exposition Rupert Bunny, galerie Charpentier. Exposition Martin-Ferrières, galerie Georges Petit. Exposition des Aquarellistes, galerie Georges Petit. Exposition d'eaux-fortes de Rouault, galerie des Quatre-Chemins. Exposition du Premier Groupe, galerie Druet. Exposition Odette des Garets, galerie Druet. Exposition Gustave Florot, galerie Carmine. Exposition François Quelvée, galerie Waill, René Bizet : *La Mode*, librairie Rieder. Charles Feydal : *Ateliers d'Artistes*, Delamain et Boutelleau. — **1er Avril** : La rétrospective des Indépendants, Grand Palais. Exposition de L.-C. Breslau, galerie Durand-Ruel. Exposition Alexandre Urbain, galerie Dru. Exposition Louis Valtat, galerie Dru. Exposition de dessins et d'aquarelles de Georges d'Espagnat, au Nouvel Essor. Exposition Henri Martin, galerie Georges Petit. Exposition d'Art argentin, Musée du Jeu de Paume. Le Centenaire de Gustave Moreau. — **15 Avril** : La 37e exposition des Indépendants,

Palais de Bois. Exposition Henry Ottman, galerie Bernheim, jeune. Exposition de Belay, galerie Armand Drouart. Exposition Olivier-David Picard, galerie André. Exposition de Mlle Hélène Batault, librairie d'art, rue Guynemer. — **15 Mai** : Le Salon des Artistes français et le Salon de la Société Nationale (Grand Palais). Exposition d'art contemporain hollandais : Jeu de Paume. Exposition d'art religieux de Maurice Chabas, galerie de la Palette française. Exposition Max Band, galerie des Quatre-Chemins. Exposition Lerner, galerie Carmine. Exposition Jean Texier et Georges Zezzos, galerie Carmine. Charles Augrand. — **1er Juin** : L'Exposition des Décorateurs, Grand Palais. La sculpture et la gravure aux Salons des Artistes français et de la Société Nationale, Grand Palais. Exposition Arminia Babaïau à *Comœdia*. Exposition Georges Darel, galerie Carmine. Exposition Adrienne Jouclard, galerie Carmine. Exposition Maggy-Monier, galerie Manuel, rue Dumont-d'Urville. — **15 Juin** : Le Salon des Tuileries. — **15 Juillet** : Exposition René Karbowsky, galerie Georges Petit. Exposition Louise Ochsé, galerie Georges Petit. Exposition Claire Valière : galerie Girard. Exposition Aronson, galerie Decour. Exposition de dessins de Belay, galerie Carmine. Exposition Zina Feitelberg, galerie Marguerite Henry. Exposition Claudot, Palette française. Exposition Othon Friesz, galerie Granhoff. — **15 août** : L'exposition d'une école d'art mexicaine, galerie de l'Amérique latine. Le Salon d'été, galerie Granoff. — **1er Novembre** : L'exposition internationale des Aquarellistes. Exposition David-Nillet. Exposition du Syndicat des Femmes peintres et sculpteurs. Exposition Syrovy. Exposition Ribeaucourt, galerie Georges Petit. Exposition Hélène Avklediani, galerie des Quatre-Chemins. Exposition de deux tableaux d'Henri Matisse, galerie Paul Guillaume. Eugène Fromentin. — **15 Novembre** : Exposition André Barbier, galerie Druet, Exposition Lotiron, galerie Druet. Exposition Laure Bruni, galerie Georges Petit. Salon du franc. Musée Galliéra. Exposition René Carrière, galerie Drouant. Exposition Louvrier, galerie Drouant. Exposition Boudin, galerie Fiquet. Exposition Joseph Hecht, galerie Weill. Retour de vacances, galerie Mantelet. — **1er Décembre** : Le Salon d'automne. — **15 Décembre** : Exposition Etienne Clémentel, galerie Bernheim-Jeune. Exposition Balande, galerie Reitlinger. Exposition de dessin, aquarelles et eaux-fortes d'Alexandre Urbain, galerie du Nouvel Essor. Exposition Georges Carré et Auguste Pierret, galerie Poissonnière.

L'ART A L'ÉTRANGER

15 Février : John S. Sargent, R. A. — **1er Septembre** : PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ART ITALIEN. — La basilique d'Assise. Etudes franciscaines. La peinture italienne au XVIe siècle. Etudes allemandes sur l'art vénitien et l'art toscan.

L'ART DU LIVRE

1er Juillet : *Plaisir de Bibliophile*. — L'action des Sociétés de Bibliophiles depuis trente ans. Les dix plus beaux livres. Laboureur, Siméon, Daragnès. Faveur nouvelle de l'eau-forte et de la lithographie.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Maurice Muret : *Le Crépuscule des nations blanches*, Payot. Comte Renaud Przezdziecki : *Varsovie*, Biblioteka, Polska, Varsovie, 1925. — **15 Janvier** : Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Moscou*, Ed. de France. *Les codes de la Russie soviétique*. Marcel Giard éditeur. — **1er Février** : Camille Aymard : *Bolchevisme ou Fascisme? Français, il faut choisir!* Flammarion. — **15 Février** : Basch et Dvoracek : *L'Autriche et son existence économique*. Editions Orbis, Prague. — Dr Stanislas Slawski : *L'accès de la Pologne à la mer et les intérêts de la Prusse orientale*, Bossard. — **1er Mars** : *Der Russisch-Japanische Krieg*,

I. Hälfte, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft fur Politik. Emil Ludwig : *Wilhelm II*, avec 21 portraits, Ernst Rowohlt, Berlin. 1er Mars : Maxime Gorki : *Lénine et les paysans russes*, Ed. Simon Kra. — 15 Mars : Alfred Dumaine : *Choses d'Allemagne*, Fayard. Max Eastman : *Depuis la mort de Lénine*, Gallimard. Boukharine : *La Bourgeoisie internationale et son apôtre Karl Kautsky*, L'Humanité. René Malliavin : *La Politique nationale de Paul Deschanel*, Champion. Perry Belmont : *La Politique des Etats-Unis et l'Europe*, Payot. Nicholas Makeev et Valentine O'Hara : *Russia* (dans la collection : The Modern World, a survey of historical forces), Ernest Benn, 8, Bouverie Street, Londres. — 1er Avril : Colonel A. Bezanoff : *Le Travail secret des Agents bolchevistes*, avec une préface de M. Th. Aubert, président du bureau permanent de l'Entente internationale contre la IIIe Internationale, Ed. Bossard. — 15 Avril : J. de Szilassy : *Manuel pratique de diplomatie moderne*, Payot. Mémento. — 15 Mai : Grey : *Twenty five Years*, vol. I, London, Hodder. — 1er Juin : R. Poincaré : *Au service de la France. I. Le lendemain d'Agadir. II. Les Balkans en feu*, Plon. Viscount Grey of Fallodon : *Twenty-five Years*, vol. II, London, Hodder. — 1er Juillet : Georges Popoff : *La Tschéka*, Plon-Nourrit. Adolphe van Glabbeke : *Une législation nouvelle*, « Les Idées nouvelles », Bruxelles. G. Zinoviev : *Histoire du parti communiste russe. Les faussaires contre les Soviets*. O. d'Etchegoyen : *Pologne, Pologne...*, A. Delpeuch. C. Smogorzewski : *La Politique polonaise de la France*, Gebethner et Wolff. Jules Cambon : *Le Diplomate*, Hachette. R. d'Auxion de Ruffé : *Chine et Chinois d'aujourd'hui*, Berger-Levrault — 15 Juillet : Philip Guedalla : *Napoleon and Palestine*, London, George Allen and Unwin, Ltd, 40, Museum Street, W. C. I. — 1er Août : Georges Louis : *Carnets*, Rieder, 2 vol. — 15 Août : R. Guyot : *La première entente cordiale*, F. Rieder. F. Valentin : *L'Avènement d'une République*, Perrin. J. Kayser : *Les Etats-Unis d'Europe*, Editions du Monde Moderne. *These Eventful Years*, The Encyclopœdia Britannica, London, 125 High Holborn, W. C. I. Edouard Chapuisat : *La Restauration hellénique*, Jean Budry et Cie. M. Sabry : *La Genèse de l'Esprit national égyptien* (1863-1882), Picart. — 1er Octobre : A. Duboscq : *La Chine en face des Puissances*, Delagrave. — 15 Octobre : Burton J. Hendrick : *The Life and Letters of Walter H. Page*, London W. Heinemann, 3 vol. — 15 Novembre : V. Blasco Ibañez : *Alphonse XIII démasqué. La terreur militariste en Espagne*, trad. Jean Louvre, Flammarion. V. Blasco Ibañez : *Ce que sera la République espagnole*, trad. Renée Lafont, Flammarion. El Caballero Audaz (Carretero) : *Tartarin révolutionnaire. La triste histoire actuelle de Blasco Ibañez*, Gorbaty, 16, rue Sainte-Cécile, Paris. Perry Belmont : *Histoire d'une loi. La publicité obligatoire des fonds électoraux, historique et documentation, 1905-1926*, Payot. Bernard Lavergne : *Suffrage universel et suffrage collectif. La représentation au Parlement des corps sociaux*, l'Année politique, Gamber, rue Danton. Henri Mazel : *Vraie et fausse représentation nationale*, Revue politique et parlementaire, 10, rue Auber, Paris. — 15 Décembre : Madison Grant : *Le Déclin de la Grande Race*, Payot. M. Yoshitomi : *Les Conflits nippo-américains et le Problème du Pacifique*, Pedone.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : La neige à Bruxelles. Théâtres et Concerts. L'Exposition de M. G. van de Woestyne au *Centaure*. Le grand prix de Littérature et M. Horace van Offel. Mémento. — **1er Mars** : La mort du Cardinal Mercier. Le Centenaire du peintre Louis David. M. Camille Huysmans, M. Pierre Goemaere et les écrivains belges. Les œuvres complètes de M. Albert Giraud. Gaston Pulings : *Arrêts facultatifs*. Léon Chenoy : *Le Feu sur la Banquise*. Mélot du Dy : *Hommeries*. Maurice Carême : *63 illustrations pour un jeu de l'oie*. Jeanne Gosselin : *La Bergerie*

d'Epinal. Mémento. — **15 Avril** : Stuart Merrill en Belgique. L'exposition Georges Morren à la Galerie Giroux. Marcel Thiry : *Plongeantes Proues*, Georges Thome, Liége. Marie Gevers : *Antoinette*, Librairie Buschmann, Anvers. Mémento. — **1er Juin** : Les Artistes et la Politique. Le Théâtre du Marais. Le prix Verhaeren. — **15 Juillet** : Livres belges : Edward Ewbank : *La Queue de poisson*, éd. de la Revue Sincère. Jean Dominique : *Une syllabe d'oiseau*, Buschmann. Horace van Offel, *La Rose de Java*, La Renaissance du Livre. Mémento. — **1er Septembre** : La grande pénitence du peuple belge. Hubert Krains : *Amours Rustiques*, Renaissance du Livre. Cyriel Buysse : *Les Tantes*, Renaissance du Livre. La manifestation Krains. Le Centenaire de Charles De Coster. Mémento. — **15 Octobre** : Henri Liebrecht et Georges Rency : *Histoire illustrée de la Littérature belg.. de langue française*, Librairie Vanderlinden, Bruxelles. M. Maurice Gauchez. Noël Ruet : *L'Escarpolette fleurie*, Raoul Simonson, Bruxelles. Noël Ruet : *Derèmiana*, Ed. du Prisme. — **1er Décembre** : La Peinture belge : Galeries du Centaure, Exposition des 9. Galerie Giroux : Exposition de la Jeune Peinture belge. Exposition W. Degouve de Nuncques. Mémento.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

15 Mars : Jean Violette : *La Danseuse et le Coquebin*, Genève, Editions de la Petite-Fusterie. Jules J. Rochat : *Damase*, Berne, Editions du Chandelier. Pierre Girard : *Lord Algernon*, Paris, Editions du Sagittaire. Henri de Ziégler : *Les deux Romes*, Paris, Editions du Siècle. Pierre Courthion : *Gabriele d'Annunzio, son œuvre*, Paris, Editions de la « Nouvelle Revue Critique ». Emilia Cuchet-Albaret : *Heureux qui voit les dieux...*, poèmes, Lausanne, Payot. — **1er Avril** : A propos d'une enquête. Edmond Gilliard : *Alchimie verbale*, Lausanne, Editions du Verseau. Florian Delhorbe : *Une saison chez les femmes*, Paris, Editions du Siècle. Mémento. — **15 Mai** : Léon Bopp : *H.-F. Amiel, essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits*, Paris, Alcan. — **15 Septembre** : Divers : *Pour et contre C.-F. Ramuz*, Paris, Editions du Siècle (Cahiers de la Quinzaine). C.-F. Ramuz : *La grande peur dans la montagne*, Paris, Grasset. Georges Batault : *Le Colloque avec Pan*, Paris, Flammarion. François Fosca : *Les dames de Boisbrûlon*, Paris, Kra. Mémento. — **1er Novembre** : Robert de Traz : *Essais et Analyses*, Paris, Crès ; *Le Dépaysement oriental* ; Paris, Grasset. Charly Clerc : *Le Génie du Paganisme* ; Paris, Payot. Jacques Chenevière : *Les Messagers inutiles* ; Paris, Grasset.

CINÉMATOGRAPHIE

15 Janvier : Point mort. Le Ciné-Club de France et les *Cahiers du Mois. L'Histoire du Cinématographe*, par M. G.-M. Coissac.

ÉCHOS

1er Janvier : Mort de Ladislas Reymont. Mort de W. G. C. Byvanck. Prix littéraires. Le lieu de naissance de Pierre Louys. La recherche des cœurs : à propos du centenaire de la mort de Louis David. Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel. Une réponse de M. André Billy. Stendhal à Nice en décembre 1833. Le Buttard. Ysv vetera nova. Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Prix littéraires. Félix Vallotton. Les armes de Brillat-Savarin. Une lettre de M. Daniel Berthelot. A propos d'Oscar Wilde. La Peinture française à Londres. La fin d'Huges Rebell. Rendez à Casimir... Gallicismes américains. Le Sottisier universel. — **1er Février** : René Boylesve. Les apocryphes d'Oscar Wilde. A propos d'une controverse scientifique. Les traductions françaises de Ladislas Reymont. A propos de la mort d'Hugues Rebell. Un protestataire persévérant. Une survivante d'Ekaterinenbourg. Victor Hugo et Auguste de Châtillon : « A mi-hauteur ». Une épigramme de

Jean Richepin? Correspondance d'Elémir Bourges. Deux comptes rendus d'un même fait divers. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **15 Février** : Napoléon, Brillat-Savarin et la Légion d'honneur. Incident Rouché-Marnold. A propos du lieu de naissance de Pierre Louys. Mozart en France. A la recherche d'un monde perdu. Une rectification des Guides Baedeker. On nous écrit. Du plagiat considéré comme source d'inspiration poétique. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Le comte de Comminges et la « Zone dangereuse ». Une rue Louis Pergaud à Paris. A propos de « Francion ». Finances et bon sens. La maison de Mélingue. A propos du serment fiscal. Le folklore de la taupe. Strada. Une survivante d'Ekaterinenbourg. Encore un projet oublié : un monument à Mme de Staël. Errata. Le Sottisier universel. — **15 Mars** : Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. Mort de Robert Scheffer. Une lettre de M. Daniel Berthelot. Une lettre de M. Frank Harris. Encore l'Atlantide. A la source du langage. Une grille pour Victor Hugo. Le premier opéra à Strasbourg. Le Musée des horreurs. Saint Augustin a-t-il entendu le *Tolle lege* à Rome ou à Milan? Pour ne pas oublier l'alphabet grec. Erratum. Le Sottisier universel. — **1er Avril** : Un grand biographe : Sir Sidney Lee. Mort de Joan Alcover. A propos d'une controverse. Les traductions de Ladislas Reymont. Napoléon, l'Arc de triomphe et M. Jean Richepin. A propos de l'église ruthène uniate. Géographie africaine. Qui s'était rasé de frais? Saint Augustin a-t-il entendu le *Tolle, lege* à Rome ou à Milan? Sur une « sottise » de Léon Bloy. Le Sottisier universel. — **15 Avril** : Mort de Gustave Geffroy. A propos d'une étude sur le type de Pierrot; une pièce oubliée d'Henry Céard : Pierrot spadassin. Sur une lettre de Renan. A propos de lettres de Paul Cézanne. Feu le boulevard des Italiens. Otto Grautoff redivivus. Erratum. Le Sottisier universel. — **1er Mai** : L'alphabet préhistorique de Glozel. A propos de traductions scientifiques. De Nazareth à Bethléem. La pilule purgative de Machiavel. Le philosophe du parc Montsouris et le féminisme. A propos du « Musée des horreurs » allemand. Erratum. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : Election de M. Gaston Chérau à l'Académie Goncourt. Prix littéraires. Gustave Geffroy aux Gobelins. A propos de lettres de Paul Cézanne. Sur un projet de statue à Théophile Gautier. Une lettre de Laurent Tailhade à Edmond Magnier. Brève épître à Guy-Charles Cros. Erratum. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Le monument Charles van Lerberghe. Louis-Frédéric Rouquette poète. Prix littéraires. La famille et l'enfance de Laforgue. De Nazareth à Bethléhem. Bedouh. Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel. Feu l'hôtel du Figaro. Il y a faisceau et « fesso ». A propos d'une « sottise ». Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Prix littéraires. Un monument à Jean Revel. Pierre Loti vu par Louis Rambert. Une lettre de « Scientia ». L'italien de Balzac. Les premiers tirages de Hugo jusqu'en 1850. En marge de Joachim du Bellay. A propos d'une sottise. Le Sottisier universel. Le « Mercure de France » moitié moins cher qu'avant la guerre. Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : A la mémoire de Jean Dolent. Prix littéraires. La messe sur mer. Le Stendhal-Club et la presse. Quelques noms propres employés par Balzac. L'Eau de George Sand. A propos d'une rue Paul-de-Kock. Le Sottisier universel. — **15 Juillet** : Prix littéraires. En souvenir de J.-K. Huysmans. Fondation de la Société d'Etudes Atlantéennes. La fin d'Hugues Rebell. Une lettre du directeur des « Etudes ». Réponse à « Scientia ». L'acte de naissance de l' « Entente cordiale ». A propos d'un tableau de Ver Meer. Mérimée au cinéma. Les enseignes cocasses. Erratum. A qui la sottise? Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **1er Août** : Prix littéraires. La vérité sur les mutineries de 1917. A pro-

pos du mensonge fiscal. Marconi et « l'invention » de la T. S. F. A propos des premiers tirages de Victor Hugo, jusqu'en 1830. L'italien de Balzac. Deux lettres à propos des séances du « Faubourg ». Une lettre de Marcel Proust. Un appel aux bibliothèques. Le second millénaire de Virgile. A propos du groupe de « la Danse » à l'Opéra. Le Théâtre du Peuple de Bussang. La célébrité par les rues et carrefours. Les enseignes cocasses. La sottise est bien de Bernard Shaw mais il l'a corrigée. Le Sottisier universel. Abonnements pour l'étranger. — **15 Août** : Mort d'Israël Zangwill. A propos de la Société d'Etudes atlantéennes. Les mutineries de 1917. L'acte de naissance de l' « Entente Cordiale »? Glozel et Mazel. Louis XVIII poète et traducteur d'Horace. Feu le parc Botherel. Un reçu de Paul Verlaine. Similitude de titres. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **1er Septembre** : Les mutineries de 1917. Le cinquantenaire de Fromentin. A propos de plaques commémoratives. Un nouveau Comité Brillat-Savarin. Les portraits de Verlaine. Les dédicaces de Victor Hugo. Catulle Mendès et les banquets militaires. La révision de la gloire. Le Prince de Galles et la prononciation. La paternité d'un faux Sarcey. Un précurseur de « A la manière de... ». Du mot « Poule », de ses variations et d'un ancien usage qu'en fit Shakespeare. Le prix des Livres. Erratum. Inscriptions cocasses. Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Station néolithique de Glozel. Les mutineries de 1917. Georges Verlaine. Un monument à Emile Despax. A propos de la Société d'Etudes Atlantéennes. Mirbeau et les chapitres de la « 628-E 8 » sur la mort de Balzac. A propos d'une lettre de Marcel Proust. L' « Acte de naissance de l'Entente cordiale » et « Mazel ». Tolstoï jugé par Flaubert. La pelisse de Verlaine. Erratum. Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Pour commémorer le dixième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren. Saint François d'Assise patron de Chateaubriand. Saint François d'Assise jugé par Michelet. Le monument d'Emile Despax. Inauguration d'un monument à Camille Delthil. Louis Morpeau. Les mutineries de 1917. Plaques commémoratives. La Vénus de Milo a-t-elle été maquillée? Les fantaisies de la langue américaine. Un geste de Manet à propos du « Bon Bock ». Rabelais fasciste. Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : Centenaire de la mort de Talma. L' « Entente cordiale ». L'antisémitisme soviétique. Marcel Proust et Robert de Montesquiou. Marconi et « l'invention » de la T. S. F. La première lettre de Victor Hugo à Verlaine. Laurent Tailhade et le théâtre. Une université flottante. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : Les manchettes des journaux le 11 novembre 1918. En souvenir de Georges Palante. Le Journal intime de George Sand est-il authentique. Les mutineries de 1917. La véritable première édition de « l'Assommoir ». Balzac, Albigeois. La première avocate de France. Le Sottisier universel. — **15 Novembre** : La commémoration Verhaeren. Les « copies » du général Taufflieb. « Entente cordiale ». Le buste d'Arthur Rimbaud à Charleville. A propos de Zola en 1871. La particule de Maupassant. A propos d'une « sottise » Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Le prix Nobel à Bernard Shaw. La Société J.-K. Huysmans. Les mutineries de 1917. Une lettre de Marius-Ary Leblond. La tombè de Louise Contat. La véritable première édition de « l'Assommoir ». Glais-Bizoin. Une vigoureuse offensive de M. Camille Jullian. Faites vos jeux! Erratum. Le Sottisier universel. Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Georges Courteline à l'Académie Goncourt. La Commémoration Emile Verhaeren. Prix littéraires. Le Centenaire de Chatrian et les Instituteurs. Victor Hugo et la Présidence de la République. A propos de l' « Entente cordiale ». Une lettre de M. Vanderpyl. Le Mobilier de M. Scribe. Dettes américaines. L'Anglais et sa religion. Excès de vitesse. Leur première nuit. A la Société d'Etudes Atlantéennes. Le Sottisier universel.

ENSEIGNEMENT

1er Janvier : Léopold Goiraud : *Lettres sur l'éducation*. Alcan, éditeur. J. W. L. Gunning : *Jan Ligthart, sa vie et son [illegible]*. [illegible] et Niestlé, éditeurs. Neuchâtel. Erm. Harrach : *De[illegible] de résidence à Paris de l'étudiant autrefois et aujourd'hui [illegible] universiaires de France*. — **1er Février** : *Quelques [illegible] actuel de la pedagogie et de l'enseignement [illegible]* [illegible] pedagogicka a skolska Rocnik Paty, zaleta 1918-1923. [illegible] Dedictvi Komens kého [illegible] v Praze, 1925. — **15 Juin** : [illegible] : *Pour les Etudiants étrangers en France*. Plon-Nourrit, éditeur. Jean Piaget : *Le langage et la pensée chez l'enfant; Le [illegible] et le raisonnement chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, éditeurs. [illegible]. Dorothy Canfield Fisher : *Les enfants et les meres*, adaptation [illegible] Mad. Guéritte, Flammarion, éditeur. — **15 Août** : [illegible] de l'enseignement dans la République des Soviets. Editions de [illegible]nale des Travailleurs de l'Enseignement, Paris. — **1er Septembre** : Georges Weil : *Histoire de l'idée laïque en France au XIXe siècle*. Félix Alcan. Pierre Mille : *Le bel art d'apprendre*, [illegible] « **Bulletin international de l'Enseignement secondaire** ».

ETHNOGRAPHIE

1er Janvier : Felix Speiser : *Suedsee [illegible]*. Stuttgart, Stecker et Schroeder, gr. 8°, 122 ill. et 2 cartes. R. W. [illegible] : *The social and political systems of Central Polynesia*, 3 vol. [illegible], Cambridge University Press. **Carveth Wells : *Six Years in the Malay Jungle*, Londres**, Heinemann, 8°, 15 pl. E. Baxter Riley : *Among P[illegible] Head-Hunters*, **Londres, Seeley, Service 8°, 50 ill. et 2 cartes. — 15 Mars : Lil**lian Eisler : *The Customs of Mankind*. Londres, Heinemann, 10 pl. en **coul. et 100 ill., 8°. Joan Evans : *Life in Mediaeval France*, Oxford** University Press, 8° Andrews, Strzygowski, Vogel, Visser, Goloubeff, Hackin et Nell : *The influences of Indian Art*. Londres, The India Society, 8°. Zoe Kincaid : *Kabuki. The popular Stage of Japan*. Londres, Macmillan, pet. 4°. — **15 Juin** : Herbert Basedow : *The Australian Aboriginal*, Adelaide. F. W. Preece and Sons, 8°, nombreuses planches et dessins. D. R. Mackenzie : *The Spirit-Ridden Konde*. Londres, Seeley, Service and Co, 8°, nombreuses planches et carte. Sir [illegible] : *Papua of to-Day or an Australian colony in the [illegible]*. Londres, P. S. King and Son, 8°, nombreuses planches, cartes et [illegible]. *Mensch en Maatschappij*, directeur H. N. ter Veen, 109 [illegible], Amsterdam. **8°. — 1er Novembre : A. Kammerer : *Essai sur l'histoire antique*** *d'Abyssinie*, 8°, Geuthner, 45 planches et 4 cartes. G.-H. [illegible] : *L'Art et la Religion des Hommes fossiles*, 8°, Masson, nombr. ill. [illegible] Begouen : *Nouvelles figurations humaines préhistoriques*. [illegible].

FOLKLORE

15 Janvier : Salvatore Salomone-Marino : *Costumi ed Usanze dei Contadini di Sicilia*. Palerme et Rome, Remo Sandron. [illegible] e **G. Cocchiara : *Usi e Costumi, Novelle e Poesie del Popolo siciliano***. *Esposizione critica*. Palerme et Rome, Remo Sandron. [illegible] : *Le Cose e le Parole, esercizi di traduzione dal dialetto siciliano per le scuole elementari*. 3 fascicules. Palerme et Rome. Remo Sandron. Raffaele Corso : *Patti d'Amore e Pegni di Promessa*, S. Maria Capua Vetere, soc. La Fiaccola. Jane Cora J. Gordon : *Two Vagabonds in [illegible] a portrait group in prose*, Londres. John Lane, pl. en couleurs et en noir. **Dr Charles Vidal : *Choses du Terroir castrais*, Paris et Toulouse**, Marqueste-Guitard. *Bibliothèque Occitane*, n° 5. — **1er Avril** : [illegible] Duchartre et R. Saulnier : *L'Imagerie populaire*, Paris, Librairie de France.

in-4°, nomb. ill. dans le texte et 20 reproductions en couleurs. Ch. Florange : *Etude sur les Messageries et les Postes d'après les documents métalliques et imprimés*, Paris, J. Florange, in-4°, nombr. ill. dans le texte et 4 planches en noir. A. Chapuis : *La Montre chinoise*, Paris et Neuchâtel, Attinger, in-4°, 245 fig. et 33 pl. en noir et en couleurs. — **1er Juillet** : Saverio La Sorsa : *Usi, Costumi e Feste del Popolo Pugliese*, pet. 8°, Bari, Casini e figlio, ill. Giuseppe Cocchiara : *Popolo e Canti nella Sicilia d'oggi;* du même auteur : *Le Vastasate, Contributo alla storia del teatro popolare*, Palerme et Rome, Remo Sandron. *Archives suisses des traditions populaires*, tomes XXV et XXVI. *Bulletin du Folklore suisse*, tomes XIV et XV. *Le Folklore brabançon*, tome V. *Nederlandsch Volkskunde*, tomes XXV à XXIX. *Journal of the Gypsy Lore Society*, Nouvelle série, tomes III et IV. — **1er Septembre** : Yrjö Hirn : *Les Jeux d'Enfants*, traduit du suédois par T. Hammar, avant-propos de Lucien Maury, in-18, Paris, Stock. Pierre Roy : *Cent Comptines*, illustrées de 45 bois gravés et coloriés par l'auteur, in-4°, Paris, Henri Jonquières. Mohamed el Fasi et E. Dermenghem : *Contes fasis*, recueillis d'après la tradition orale, in-18, Paris, Rieder.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

15 août : Jugements américains sur Hugo, Balzac, Baudelaire, Verlaine, Laforgue, R. de Gourmont, J. de Gaultier, etc.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

15 Mars : Mots, Propos et Anecdotes. — **1er Juillet** : Fourrière et Vivisection. Inutilité et méfaits de l'enseignement. — **15 Août** : Expositions d'écrivains. Une dédicace. Un remède. Mots, Propos et Anecdotes. Fourrière et vivisection.

GÉOGRAPHIE

1er Janvier : R. Blanchard : *Les Alpes françaises*, 1 vol. de la collection Armand Colin, Paris, 1925. — A. Le Braz : *La Bretagne*, 1 vol. in-8° de la collection des *Provinces françaises*, Paris, Laurens, 1925. C. Delvert, *Le Port d'Alger*, 1. vol. in-8° de la collection des *Grands ports français*, Paris, Dunod, 1923. Mémento. — **1er Février** : L. Gallouédec : *Le Maine*, Hachette. Carlos Pereyra : *La Conquête des routes oceaniques d'Henri le Navigateur à Magellan*, traduit de l'espagnol par R. Ricard, Société d'Editions Les Belles-Lettres. Robert Villate : *Les conditions géographiques de la guerre*, Payot. — **1er Mai** : Paul Soulier : *Le relief de la terre, ses origines, ses lois, son évolution*, 1 vol. in-8°, Paris, Alcan. 1925. J. Rouch : *Sur les côtes du Sénégal et de la Guinée, voyage du Chevigné*, 1 vol. in-8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1925. E. de Martonne (avec la collaboration de P. Feyel et de M. Teissier) : *Les grandes régions de la France : région méditerranéenne*, album de 61 planches photographiques et 3 cartes avec notices géographiques, Paris, Payot, 1925. Mémento. — **1er Juillet** : Roald Amundsen : *En avion vers le pôle nord*, traduit et adapté par Ch. Rabot, 1 vol. in-12, Paris, Albin Michel, s. d. [1926]. Emile Saillens : *Toute la France, sa terre, son peuple, ses travaux, les œuvres de son génie*, 1 vol. in-8, Paris, Bibliothèque Larousse, s. d. [1925]. R. Barquissau, H. Fouque et H. Jacob de Cordemoy : *L'ile de la Réunion (ancienne île Bourbon)*, 1 vol. in-8°, 2e édit. Paris, Emile Larose, 1925. Mémento. — **1er Novembre** : M. A. Hérubel : *Le port de Boulogne-sur-Mer*, étude d'économie maritime, 1 vol. in-8°. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1925. E. A. Martel : *Causses et gorges du Tarn*, 1 vol. in-8°, avec 270 grav. et 3 cartes, 1926. E. de Martonne: *Cévennes et Causses*, album de 60 planches et 3 cartes. Paris, Payot, 1926. J. Ancel : *Peuples et nations des Balkans*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, 1926. Mémento. — **15 Décembre** : Société

de Biogéographie, *Histoire du peuplement de la Corse*, 1 vol. in-8 de 263 p., Paris, Lechevalier, 1920 (réimprimé du *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse*. Divers : *Rif et Jbala*, éditions du *Bulletin de l'enseignement public du Maroc*, n° 71. 1 vol. in-8 de 115 p., Paris, Larose, 1926. Dr M. Walters : *Le peuple letton*, 1 vol. in-8 de 400 p., Riga, Walters et Rapa, 1926. Mémento.

GRAPHOLOGIE

15 Octobre : Rose-Alsa Schuler : *Mussolini à travers son écriture*, Henry Paulin. Robert Saudek : *The Psychology of Handwriting*. George Allen, Londres (édition allemande : *Wissenschaftliche Graphologie*. Drei Masken, Munich). Henry Stahl : *Grafologia si expertizele in scrieri*. Editura Cartea Romanesca, Bucarest. Jacques Destable : *L'expertise en Ecritures; ses méthodes récentes*, Gillouin. Miss L. K. Given-Wilson : *The Psychology of the movements of Handwriting from the Works of J. Crépieux-Jamin*, George Routledge, Londres. Jean Royère : *Le Manuscrit autographe*, Blaizot. Dr Paul Carton : *Diagnostic et conduite des tempéraments*, Maloine. Henry Decharbogne : *Graphologie*, Larousse mensuel illustré. Une enquête de *Paris-Midi* : *Peut-on avoir une belle écriture et être intelligent?* Une renaissance de la *Société de Graphologie* de Paris. Une *Société d'Etudes du Caractère humain* à Lyon. *La Graphologie et l'observation médicale*, in *l'Homéopathie française*.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Juin : Adolphe Retté : *Jusqu'à la fin du monde*, Messein. G. K. Chesterton : *Saint François d'Assise*, Plon. Jean Mélia : *Madame Sainte Geneviève*, Perrin.

HISTOIRE

1er Janvier : Comte de Falloux : *Mémoires*, Mémoires d'un Royaliste, 2 volumes. Perrin et Cie. Paul Matter : *Cavour et l'Unité Italienne*, tome II (1848-1856), Félix Alcan. Mémento. — **15 Février** : Gustave Rudler : *Michelet historien de Jeanne d'Arc*, tome Ier, la Méthode. Les Presses universitaires de France. *Itinéraires du Chevalier de Constantin*. Publiés avec une Préface par Frantz Funck-Brentano, avec des notes par Joseph Durieux et une Notice par son arrière-petit-fils, le Baron Yves de Constantin. Publications de la « Sabretache ». Mémento. — **1er Mai** : Gustave Glotz, avec la collaboration de Robert Cohen : *Histoire Ancienne*. Deuxième partie : Histoire grecque, tome Ier, des origines aux Guerres médiques, Les Presses universitaires de France. Frantz Funck-Brentano. L'Histoire de France racontée à tous : *Les Origines*, Hachette. Etienne Dupont : *Le véritable Chevalier Destouches*, Perrin et Cie. — **1er Juillet** : Emile Gabory : *La vie et la mort de Gilles de Raiz* (dit, à tort, « *Barbe-Bleue* »), Perrin. Jean Lorédan : *La Fontenelle, Seigneur de la Ligue* (1572-1602), Perrin. Marcel Boulenger : *Le Duc de Morny, Prince français*, Hachette. Mémento. — **15 Septembre** : Vicomte du Motey : *Rober II de Bellême et son temps, 1056-112...* Edouard Champion. Dr Louis Pastor : *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, tome XI. Traduit de l'allemand par Alfred Poizat, Plon-Nourrit. Dr Cabanès : *L'Enfer de l'Histoire*, Albin Michel. — **15 Novembre** : Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*. VII. Les Empereurs de Trèves. I. *Les Chefs*. Hachette.. Conrad Chapman : *Michel Paléologue, Restaurateur de l'Empire byzantin* (1261-1282), Eugène Figuière. Gabriel Perreux : *Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte* (Strasbourg, Boulogne). Hachette. Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

1er Février : Ernesto Buonaiuti : *Manuele introduttivo alla storia del Christianesimo*, Foligno, Campitelli 1924. Ambrogio Donini : *Ippolito*

di Roma, Roma, Libreria di Cultura, 1925. Alfred Loisy : *L'Eglise et la France*, Paris, Nourry, 1925. Albert Houtin : *Un prêtre symboliste, Marcel Hébert*, Paris, Rieder, 1925. André Godard : *La Piété antique*, Paris, Perrin, 1925. Paul Vulliaud : *Le Cantique des Cantiques d'après la tradition juive*, Paris, Presses universitaires de France, 1925. Salvatore Minocchi : *Le perle della Bibbia*. Paris, Laterza, 1924. — **1er Mars** : Maurice T. Price : *Christian Missions and oriental Civilizations, a study in Culture-Contact*, Shanghaï, Edward Evan and Sons, 8°. Genchi Kato : *A study of the development of religions ideas among the Japanese people as illustrated by Japanese phallicism*. Tokio et Kyoto The Kyo Bun Wan, 8°. Gilbert Murray : *Nine Stages of Greek Religion*, Oxford Clarendon Press, 8°. — **15 Mars** : H. Raschke : *Die Werkstatt des Markusevangelisten*, Iena, Diederichs, 1924. H. Delafosse : *Le Quatrieme évangile*, Paris, Rieder, 1925. A. Loisy : *L'Evangile selon Luc*, Paris, Nourry, 1924. E. Buonaiuti : *Alfredo Loisy*, Rome, Formiggini, 1925. — **1er Mai** : Sir James G. Frazer : *Le Folklore dans l'Ancien Testament*, Paris, Geuthner, 1924; *Le Bouc émissaire*, Paris, Geuthner, 1926. H. Delafosse : *L'Epître aux Romains*, Paris, Rieder, 1926. M. Goguel : *Les épîtres pauliniennes*, I. Paris, Ernest Leroux, 1925. — **15 Juillet** : M. Granet : *Danses et légendes de la Chine ancienne*, 2 vol., Paris, Alcan, 1926. C. Autran : *Sumérien et indo-européen*, Paris, Geuthner, 1925. Th. Zielinski : *La Sibylle*, Paris, Rieder, 1924; *La Religion de la Grèce antique*, Paris Les Belles Lettres, 1926. André Boulanger : *Orphée*, Paris, Rieder, 1925. Robert Eisler : *Orphisch-dionysische Mysteriengedanken in der christlichen Antike*, Leipzig, Teubner, 1925. Louis Rougier : *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, Paris, Editions du Siècle, 1926. Eugène de Faye : *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée*, Paris, Leroux, 1923; *Esquisse de la Pensée d'Origène*, Paris, Leroux, 1925. — **1er Septembre** : B. Kreglinger : *La Religion d'Israël*, Paris, Nourry, 1925. *L'Evolution religieuse de l'humanité*, Paris Rieder, 1926. H. Delafosse : *La première épître aux Corinthiens*, Paris, Rieder, 1926. J. Klausner : *Jesus of Nazareth*, London, Allen and Unwin, 1925. Arthur Drews : *Die Leugnung der Geschtlichkeit Jesu in Vergangenheit und Gegenwart*, Karlsruhe, Braun, 1926. Mémento. — **15 Octobre** : Chantepie de la Saussaye, A. Bertholet et A. Lehmann : *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, 4e édition remaniée, 2 vol. 8°, Tübingen, Mohr-Siebeck. François Lexa : *La Magie dans l'Egypte antique jusqu'à l'époque copte*, 2 vol. 8° et album de 70 planches, Paris, Paul Geuthner. — **15 Novembre** : A. Causse : *Les plus vieux chants de la Bible*, Paris, Alcan, 1926. Georg Bertram : *Die Leisensgeschichte Jesu und der Christuskult*, Göttingen 1922. R. Bultmann : *Die Geschischte der synoptiker Tradition*, Göttingen 1923. Burnett Hellmann Streeter : *The four Gospels*, Londres, 1926. Daniel Massé : *L'énigme de Jésus-Christ*, Paris, Editions du Siècle, 1926. V. Normand : *La Confession*, Paris, Rieder, 1926. Mémento.

INDIANISME

15 Mai : D. Sylvain Lévi : *Dans l'Inde*, Rieder. *Les larmes du cobra, Légendes de Lanka*, recueillies par Enid Karunaratné, traduites par Andrée Karpelès, Bossard. *Le Poète Tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*, trad. du tibétain par Jacques Bacot, Bossard. Louis Latourette : *Maitreya, le Bouddha futur*, illustrations et ornements d'après des documents bouddhiques, par Andrée Sikorska, Lemercier. René Guénon : *L'Homme et son devenir selon le Védânta*, Bossard.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Psychologie du Comédien (*Paris-Soir*, 5 décembre). Virginie Déjazet, femme Protée (*Le Temps*, 4 décembre). La question des patois; évocation de M. Trouillot (*Intransigeant*, 16 décembre, et les journaux du jour).— **1er Février** : Le jugement sincère de Sainte-

Beuve sur Victor Hugo (*Le Journal des Débats*, 11 janvier). M. Paul Valéry, symbole d'une génération à l'Académie (*France-Amérique*, 3 janvier). Les vrais poètes — enfin! — chez les tout petits. Un nouveau manuel scolaire (*L'Intransigeant*, 11 janvier). — **15 Février** : Les Flagellants de Notre-Dame des Pleurs (*Journal des Débats*, 22 janvier). Krichnamurti, réincarnation du Christ (des journaux). — **15 Mars** : Une lettre inédite de Renan (*L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, janvier 1926). *Coups d'ailes, journal de Potaches*. Une lettre à propos des Poètes chez les tout petits. — **1er Avril** : Une enquête sur le crime passionnel (*Paris-Midi*, 2, 3, 4, 5, 6 février et 8 mars). — **15 Avril** : *Le Faux Métromane*, projet de comédie inédit par Stendhal (*L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 février). Les Carnets de Marie Dorval sont-ils perdus? (*L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 mars). Ces Messieurs de l'index (*La Volonté*, 16 mars). Mémento. — **1er Mai** : Ève de Balzac, d'après des documents inédits (*Journal des Débats*, 14 avril). Les six jours littéraires (*l'Impartial français*, 10 avril). — **15 Mai** : Chirurgie nègre (*La Chronique médicale*, avril). Octave Mirbeau et son regret d'une impossible culture scientifique (*La Chronique médicale*, mai). — **1er Juin** : Une héroïne de la Grande Guerre : Louise de Bettignies (*L'Echo de Paris*, 5 mai). — **15 Juin** : Un curieux fragment inédit du « Journal intime » de George Sand, ayant trait à ses amours avec Alfred de Musset (*Le Temps*, 11 mai). Le patron du *Bel-Ami* vient de mourir (*Le Journal*, 25 mai). Singulier sacre de Mgr Crépin (*L'Intransigeant*, 26 mai). — **1er Juillet** : Documents soviétiques (*La Russie opprimée*, mai et juin). Souvenirs d'un détenu politique (*Dni*, quotidien russe paraissant à Paris). — **15 Août** : Lettres inédites du Marquis et de la Marquise de Sade (*Le Figaro*, 21 juillet). — **1er Septembre** : Trente ans ou la seconde vie d'Edmond de Goncourt (*Le Journal*, 17 juillet. Si on peut aimer d'amour un paysage (*Intransigeant*, du 29 juillet au 6 avril. — **15 Septembre** : Lettres de musiciens au XIXe siècle (*Le Temps*, 26 et 28 août). — **1er Octobre** : Le fils de Paul Verlaine écrivait des poèmes en prose (*Paris-Soir*, 7 septembre). — **15 Octobre** : Diderot et Baudelaire auteurs dramatiques (*La Meuse*, 22 août 1926). — **1er Novembre** : La ligue contre le faux-col (*Le Journal*, 11 octobre). De l'inesthétique du costume masculin. — **1er Décembre** : Le traitement humain de la folie (*La Chronique médicale*, 1er novembre). Les imprimés de la Bibliothèque nationale (*Paris-Soir*, 3 novembre). — **15 Décembre** : Une visite à M. Henry Pou-Yi, ex-empereur de Chine (*L'Intransigeant*, 24 et 25 novembre). « *Une dame étrange* », poème inédit d'Emile Verhaeren (*Les Nouvelles Littéraires*, 27 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Mars : Voix de Rhénanie. Faber : *Les Promenoirs de Mayence*, Paris, l'Ile de France. Hermann Platz : *La lutte pour le Rhin et la civilisation d'Occident* (*Um Rhein und Abendland*). Deutsches Quickbornhaus, Burg Rothenfels am Main. Du même : *Allemagne-France et l'Idée de l'Occident*. (*Deutschland-Frankreich und die Idee des Abendlandes*.) — **1er Mai** : Un livre sur le mariage, *das Ehebuch*, écrit en collaboration par un groupe de savants et d'écrivains sous la direction du comte Hermann Keyserling et édité chez Niels Kampmann, à Celle. Jakob Wassermann : *Laudin et les Siens* (*Laudin und die Seinen*, chez S. Fischer), Berlin. Mémento. — **1er Juillet** : L'ÉVOLUTION DE THOMAS MANN. Thomas Mann : *Bemühungen* (*Peines et efforts*), S. Fischer à Berlin. Dr Richard H. Grutzmacher : *Thomas Mann*, dans les *Preussische Jahrbücher* (fascicule 192). L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE. Raoul Patry : *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*, chez Payot, Paris. Martin Rockenbach : *Junge Mannschaft* (anthologie des jeunes poètes contemporains), Eugen Kuner, Leipzig und Köln. *Eros in der Dichtung der Gegenwart* (Eros dans la poésie contemporaine), *Völkische Erneuerung* (Régénération raciale), *Ju-*

gendbewegung und Dichtung (Le mouvement de la jeunesse et la littérature), ouvrages parus dans la collection *Orplid*, Eugen Kuner, Leipzig und Köln. — **1er Novembre** : René Schickele : *Patrimoine rhénan* (*Ein Erbe am Rhein*), Kurt Wolff, Munich. Ernest Hoepffner : *Les influences littéraires de la France sur les Lettres en Alsace*, Strasbourg, Société des Amis de l'Université.

LETTRES ANGLAISES

1er Avril : Caroline F. E. Spurgeon : *Five Hundred Years of Chaucer Criticism and Allusion*, 1357-1900, Cambridge University Press. Arnold Benett : *Things that have interested me*, Chatto and Windus. Osbert Burdett : *The Beardsley Period*. John Laner. Harry Furniss : *Paradise in Piccadilly, The Story of Albany*, John Laner. *The New Coterie*, A Quarterly of Art and Literature, E. Archer's Bookshop. Francis Vielé-Griffin : *La Damoiselle Elue*, « La Connaissance ». Mémento. — **15 Avril** : *The Chap Book, A Miscellany*, edited by Harold Monro, Jonathan Cape. *The New Criterion, A Quarterly Review*, edited by T. S. Eliot, Faber and Gwyer. *Le Navire d'Argent*, La Maison des Amis des Livres. A. J. A. Symons : *A Bibliography of the Eighteen-Nineties*. The First Edition Club. — **1er Août** : H. G. Wells : *Le Monde de William Clissold*, Ernest Benn. Arnold Benett : *Le Spectre*, N. R. F. Valentine Williams : *Mr Ramosi*, Hodder and Stoughton. Radclyffe Hall : *Adam's Breed*, Cassell. — **1er Octobre** : Abel Chevallet : *Thomas Deloney. Le Roman des Métiers au Temps de Shakespeare*, Librairie Gallimard. G. Laurence Groom : *The Ship of Destiny*, Préface de G. K. Chesterton, Swan Press. Le Théâtre Shakespeare à Stratford. La « Poetry Bookshop ». — **15 Octobre** : May Sinclair : *Far End*, Hutchinson. Holbrook Jackson : *William Morris*, Jonathan Cape. E. H. Goddard et P. A. Gibbons : *Civilisation or Civilisations*. « An Essay in the Spenglerian Philosophy of History », avec une introduction de F. C. S. Schiller, Constable. — **1er Décembre** : William Ralph Inge : *England*, Ernest Benn. John Galsworthy : *The Silver Spoon*, Heinemann, W. M. Crowdy : *Burgundy and Morvan*, illustrations de P. F. Gethin, John Lane. Thomas Deloney : *Jack de Newbury* et *Thomas de Reading*, traduit par Abel Chevalley, Librairie Gallimard. J.-B. Priestley : *George Meredith*, Macmillan. George Meredith : *Les Comédiens Tragiques*, traduit par Philippe Neel. Librairie Gallimard. — **15 Décembre** : H. G. Wells : *Mr Belloc objects to « The Outline of History »*, Watts. J. B. S. Haldane : *Daedalus or Science and the Future*, Kegan Paul. Sir Philip Hartog : *On the Relation of Poetry to Verse*, English Association. *The Augustan Books of Poetry*, edited by E. Thompson, Ernest Benn Ltd. S. de Madariaga : *The Sacred Giraffe*, Hopkinson. R. H. Sherard : *The Life, Work and Evil Fate of Guy de Maupassant*, Werner Laurie. Mémento.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

15 Mars : Amy Lowell : *What's O' Clock*. Houghton Mifflin and Co. James Weldon Johnson : *The book of American Negro Spirituals*, The Viking Press. Sherwood Anderson : *A story-teller's story*. Boni and Liveright. Sherwood Anderson : *Dark Laughter*, Boni. Elinor Wylie : *The Venetian Glass Nephew*, Doran. Mémento. — **15 Mai** : John dos Passos : *Manhattan Transfer*, Harper. Witter Bynner : *Caravan*. Knopf. John Gould Fletcher : *Parables*, Kegan Paul and Co, London. Lew Sarett : *Slow Smoke*, Henry Holt. Mémento. — **1er Septembre** : Walt Whitman. — **15 Novembre** : Wilder : *The Cabala*, Boni and Liveright. Warrington Dawson : *The Green Moustache*, The Bernard Publishing Co, Chicago. Edgar Poe : *Politien*, traduit par Woestyn, Emile Paul, Paris. Emily S. Hamblen : *Walt Whitman, bard of the West*, Haldeman-Julius company. Girard, Kansas. C. Cestre et B. Gagnot : *Anthologie de la Littérature américaine*, Delagrave. Mémento.

LETTRES ANTIQUES

1er Mars : *Platon*, par Abel Hermant, Grasset. *Délos*, par Pierre Roussel, les Belles-Lettres. Mémento. — **1er Mai** : Mario Meunier : *Les Vers d'Or de Pythagore*, suivis du commentaire d'Hiéroclès, l'Artisan du Livre, Paris. — **15 Mai** : *Etudes de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, par V. Brochard, Vrin. *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, par E. Bréhier, Vrin. Platon : *Timée, Critias*, texte établi et traduit par A. Rivaud; *Phédon*, texte établi et traduit par Léon Robin, Les Belles-Lettres. Mémento. — **1er Juillet** : *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, par Louis Rougier, Editions du Siècle. *Epicure, doctrines et maximes*, traduction par Maurice Solovine, Alcan. — **1er Octobre** : Marc-Aurèle : *Pensées*, texte établi et traduit par A.-J. Trannoy. Paris, les Belles-Lettres. Marc-Aurèle : *A moi-même*, manuel de vie stoïcienne écrit par l'empereur Marc-Aurèle Antonin pour lui-même, traduit du grec en français, éditions Fides-Ars-Scientia, Paris.

LETTRES BULGARES

15 Juin : La poésie bulgare.

LETTRES CANADIENNES

1er Février : Louis-Philippe Geoffrion : *Zigzags autour de nos Parlers*, Deuxième série, Québec, chez l'auteur, 125, rue de la Claire-Fontaine. Damase Potvin : *Le Français*, Montréal, Editions Garand. Dr Joseph Cloutier : *L'Erreur de Pierre Giroir*, Québec, Imprimerie Le Soleil. Marie Le Franc : *Grand-Louis l'Innocent*, Montréal, Compagnie de Publication de la Patrie. Gilbert Knox : *The Land of Afternoon*, Ottawa, The Graphic Publishers. — **15 Octobre** : L.-J. Dalbis : *Le Bouclier canadien-français*, Paris, Bossard.

LETTRES CATALANES

1er Février : Miquel Llor : *Historia Gris* (1925). Joseph Maria Capdevila : *Les Cent Millors Poesies Liriques de la Llengua Catalana* (Els nostres clàssics (1925). Mémento. — **15 Mai** : Georges Dwelshauvers : *La Catalogne et le problème catalan*, Alcan. Bernat Metge : *Lo Somni*, Els nostres clàssics, Barcelona. Mateu Janès i Duran : *La Vida a Contra-Llum*, Altès. — **15 Décembre** : Pierre Corominas : *A l'Abri des Tamarins*. Tomas de Bajalta : *Silène*, 1re partie. J.-M. Capdevila : *Poètes et Critiques*.

LETTRES CHINOISES

15 Octobre : Le mouvement religieux en Extrême-Orient. La nouvelle religion chinoise.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Janvier : José Ortego y Gasset : *La Deshumanizacion del Arte*, Revista de Occidente. Carmen de Burgos. Catalina Bàrcena à Paris. Le peintre Fabian de Castro. Les romans de Francisco de Cossio. Mémento. — **15 Mars** : Le militarisme et les écrivains. — **1er Juillet** : A propos d'un poème de Federico Garcia Lorca. Salvador de Madariaga : *Arceval y los Ingleses*, Calpe. Une traduction espagnole de Joyce. Mémento. — **1er Octobre** : Pedro Salinas : *Vispera del Gozo*, Revista de Occidente. Jose Maria Salaverria : *Retratos*, Enciclopedia. Pio Baroja : *Entretenimientos*, Caro Raggio. Emilio Gasco Contell : *Vicente Blasco Ibañez*, Agencia Mundial de Libreria.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

15 Janvier : Le Problème de l'Amérique Latine. Manuel Ugarte : *El Destino de un Continente*, « Mundo Latino », Madrid ; *La Patria grande*, « Editora Internacional », Madrid. Luis Machado y Ortega : *La Enmienda Platt*, Imprimerie du Siècle XX, La Havane. — **1er Mai** : Un Apôtre de la Nationalité. José Vasconcelos : *La Raza Cosmica*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. Joaquim Edwards Bello : *El Nationalismo continental*, Sociedad General española de Libreria, Madrid. Sergio Piñero : *El Puñal de Orion*, « Proa », Buenos-Ayres. — **15 Juillet** : Trois Romanciers. Manuel Galvez : *El Cantico Espiritual*, Agencia General de Libreria, Buenos-Ayres. Pedro Prado : *Un Juez Rural*, Nascimento-Santiago (Chili). Edmundo Montagne : *La Perdida*, Agencia General de Libreria, Buenos-Ayres. Mémento. — **15 Octobre** : La littérature uruguayenne. Montiel Ballesteros : *La Raza*, « Nuestra América », Buenos-Ayres. Vicente Salaverri : *Deformarse es vivir*, « Cervantes », Barcelone. Mémento.

LETTRES HONGROISES

1er Avril : La poésie hongroise. Quelques centenaires. Les poètes conservateurs. Ady et le groupe du Nyugat. La jeune génération. Mémento.

LETTRES ITALIENNES

15 Mars : La nouvelle loi sur les droits d'auteur en Italie. — **15 Avril** : Papini e Pancrazi : *Poeti d'Oggi*, Vallechi, Florence, 1re éd. 1920, 2e éd. 1925. Pancrazi : *I Toscani dell'Ottocento*, Bemporad, Florence 1925. Levasti : *Imistici*, Bemporad 1926. Gaetano Pieraccini : *La Stirpe dei Medici di Cafoggiolo*, Vallecchi 1925. — **1er Juin** : Vittorio Emanuele Bravetta : *La Corona del Re*, L'Eroica, Milan. Piero Calamandrei : *I Poemetti della Bontà*, Bemporad, Florence. Giovani Papini : *Pane e Vino*. Vallecchi, Florence. — **15 Juillet** : Les Poètes futuristes : *I Nuovi Poeti Futuristi*, édizioni futuriste di poesia, Rome. Paolo Buzzi : *Poeme dei quarantanni*, edizioni futuriste, Rome. Leon Roberto Cannonieri : *9.000 Mondi*, edizioni futuriste, Rome. Lionello Fiumi : *Mùssole*, Taddéi, Ferrare ; *Occhi in Giro*, Studio editoriale, Catane. Alberto Viviani : *Il Mio Cuore*, Istituto editoriale, Milan ; *Sole Mio*, Carra et Bellini, Rome — **15 Septembre** : Essai de bibliographie des ouvrages sur le fascisme. — Pietro Gorgolini : *Il Fascismo nella vita italiana*, Silvestrelli et Cappelleti éd., Turin. F. T. Marinetti : *Futurismo et Fascismo*, Ed. Campitelli, Foligno. Ardengo Soffici : *Lemmonio Boreo*, Ed. Vallecchi, Florence. Enrico Corradini : *L'Unità e la Potenza delle Nazioni ; Discorsi politici*, Ed. Vallecchi. Emilio Papasogli : Fascismo, Vallecchi. Giovanni Gentile : *Che cosa è il Fascismo*. Vallecchi. Balbino Giuliano : *L'Esperienzia politica dell'Italia*, Vallecchi. Camillo Peltizzi : *Problemi e Realtà del Fascismo*. Vallecchi. Benito Mussolini : *La Nuova politica dell'Italia*. Ed. Alpes, Milan. Eugegno Rignano : *Democrazia e Fascismo*. Alpes. Sergio Panunzio : *Che cos'è il Fascismo*. Alpes. Arrigo Solmi : *La Riforma costituzionale*, Alpes. Cambô : *Il Fascismo italiano*, Alpes. Romolo Murri : *Fede e Fascismo*. Alpes. Balbino Giuliano : *La politica scolastica del governo nazionale*. Alpes. Emilio Bodrero : *Auspici d'Impero*. Alpes. Antonio Benda : *Stato e Classi*, Alpes. Armando Lodolini : *La Repubblica italiana*. Alpes. Camillo Pellizzi : *Fascismo e Aristocrazia*. Alpes. Franco Ciarlantini : *Imperialismo spirituale*. Alpes. Ettore Ciccotti : *Il Fascismo e le sue fasi*. Ed. Unitas, Milan. General Filareti : *In margine del Fascismo*. Ed. Unitas. — **15 Novembre** : Pio Pecchiai : *San Francesco d'Assisi e la Missione della Provertà*, Pizzi e Pizzio, Milan. Aldo Palazzeschi : *La Piramide*, Vallecchi, Florence. A. Bertuc-

cioli : *Pierre Loti*, Trèves Milan. Bice Ravà-Corinaldi : *Gabriel Faure e l'Italia*, Albrighi Segati, Milan. Marie Dormoy : *Lettres de Michel Ange*, traduction, Rieder, Paris. Alfred Mortier : *Ruzzante, œuvres complètes*, Peyronnet, Paris.

LETTRES JAPONAISES

15 Janvier : William Leonard Schwartz : *Japan in French Poetry* (reprinted from the « Publications of the modern Language Association of America »). De Catulle Mendès à Paul-Louis Couchoud. La vie théâtrale. Vogue des Comédiens chinois. — **1er Mai** : L'œuvre du Dr Ryuzo Torii : *Mandchous et Mongols orientaux. Les indigènes de Formose. Les Aïnous des îles Kourilles. Le Japon préhistorique. La Préhistoire en Corée et en Sibérie orientale. Les Races coréennes.* — **15 Novembre** : Une Renaissance de l'intellectualité japonaise. L'étude du passé national. Hiratzumi : *La Vie spirituelle au moyen âge japonais*, Tokyo. Conférences sur le « Japonisme ». Honshô : *Histoire économique du Japon*, Tokyo. T. Fukuda : *La Cyclicité*, Journal des Economistes, Paris. M. Yoshitomi : *Les Conflits nippo-américains*, Pedone, Paris. F. Wakatsuki : *Le Japon traditionnel*, Au Sans Pareil, Paris.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Janvier : Frederik van Eeden : *Aan myn Engelbewaarder en andere Gedichten*, Amsterdam, W. Versluys 1922. C. S. Adama van Scheltema : *De Tors*, Rotterdam, W. L. et J. Brusse's Uitg. Mij. 1924. Jan van Nylen : *De Lokstem en andere Gedichten*, Gravenhage, 1924. Jenny Mollinger : *Droom en Waken*, Haarlem, H. D. Tjeenk Willink et Zoon, 1925. Mémento.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Avril : Le Cinquantenaire de Costis Palamas. Alkis Thrylos : *Costis Palamas*, Rallis, Athènes. K. Palamas : *A. Valaoritis* (1824-1924), Eleftheroudakis, Athènes. K. Palamas : *I Pentosyllabi. Ta Pathitika Kryphomilimata*, etc., Kollaros, Athènes. Les trente ans de théâtre de M. G. Xénopoulos. G. Xénopoulos : *O Minotavros*, Grammata, Alexandrie. Vel. Fréris : *Yannis Sabaoth*; Alikiotis, Heraclion. J. Mourellos : *Idya Telelisses*, Neohelliniko. Divima, Heraclion. Th. Kastanakis : *I Prinkipes*, Zikakis, Athènes. Th. Synadinos : *Théâtre : O Karaghiozis*; Akropolis, Athènes. Mémento — **15 Août** : Alkis Thrylos : *Kritikes Meletes*, Sarivaxéoani, Athènes. Le Théâtre néo-grec. M. Spyros Mélas. Lily Prionistis : *Katô apo mia prostagi*, Grammata, Alexandrie. P. Gneftos : *Tragoudia dimotika tis Rodou*, Néa, Zoï. Alexandrie. F. Gneftos : *Mavra Roda*, Grammata, Alexandrie. G. Tsoukalas : *Erotika*, Athènes. Myrtiotissa : *Kitrines Phloges*, Grammata, Alexandrie. Mémento.

LETTRES POLONAISES

15 Février : La mort de Stéphane Zeromski et de Ladislas St. Reymont. Stéphane Zeromski : *Przedwiosnié* (l'Avant-printemps). J. Mortkowicz, Varsovie 1925. Ladislas St. Reymont : *Bunt* (la Révolte) Gebethner et Wolff. Varsovie, 1925. — **15 Mars** : Le ROMAN : Jaroslaw Iwaszkiewicz : *Ksiezyc wschodzi* (La lune se lève). W. Czerski. Varsovie, 1925. Fernand Goetel : *Ludzkose* (l'Humanité), Geb. et Wolff. Varsovie, 1925. Georges Bohdan Rychlinski : *Mah-Jong*. Geb. et Wolff. Varsovie, 1925. Jean Powalski : *Nad Jeziorem* (Au bord du Lac), Geb. et Wolff. Varsovie, 1924. Sétphane Barszczewski : *Czandu*. roman du XXIIe *siècle*, Geb. et Wolff, Varsovie, 1925. Jan Lada : *W: Zekletem zamczysku* (Dans un château hanté), Geb. et Wolff. Varsovie. 1925. Mémento. — **15 Décembre** : Un souvenir biographique sur Ladislas Mickiewicz. L. Mickiewicz : *Pamietniki* (Les Mémoires) I, Varsovie 1926, Gebethner et Wolff. Les romans de Jules Kaden-Bandrowski : *Proch*

(La Poussière), *Zawody* (Le Métier), *Pilsudczycy* (Les Pilsudskiens), *Bitwa pod Konarami* (La bataille de Konary), *General Barcz* (Le général Barcz), *Miasto mojej matki* (La Cité de ma mère), Varsovie, Czarski, 1925. *W cieniu zapomnianej olszyny* (A l'ombre d'une aulnaie oubliée), Leopol, Institut Ossolinsky, 1926. Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

1er Mars : Rosalia de Castro : *Cantares gallegos*, Editorial Paez, Madrid. Teixeira de Pascoaes : *Vida Eteréa*, Seara Nova, Lisbonne. Anrique Paço d'Arcos : *Divina Tristeza*, Emp. indust. graf. Porto. Sant'Iago Prezado : *Entre a Folhagem*; Seara Nova, Lisbonne. Sarmento de Beires : *De Portugal a Macau*; Seara Nova, Lisbonne. Joâs Teixeira de Vasconcelos : *Memorias de um Caçador de Elefantes*, édition Maranus, Porto. Mémento. — **15 Juin** : Affonso Lopes-Vieira : *O Romance de Amadis*, édition définitive, Portugal-Brasil, Lisbonne. Olga de Moraes Sarmento : *Theophilo Braga* (Notes et Commentaires), Lisbonne. Fidelino de Figueiredo : *Sob a Cinza do Tedio*; Emprêsa literaria fluminense, Lisbonne. A. de Castro Osorio : *O Direito da Mâe*, Livr. Civilisaçâo, Porto. Régionalisme et Théâtre. Antonio Ferro : *Mar Alto*, pièce en 3 actes; Liv. Portugalia, Lisbonne. Mémento. — **15 Octobre** : Eça de Queiroz. José Agostinho : *As ultimos obras posthumas de Eça de Queiroz e a critica*; Figueirinhas, Porto. Claudio Basto : *Foi Eça de Queiroz um plagiador?* Maranus, Porto. Correia da Costa : *Eça, Fialho e Aquilino*; A. M. Teixiera e Cia, Lisbonne. José Osorio de Oliveira : *Oliveira Martins e Eça de Queiroz*; Lusitania, Lisbonne. Eça de Queiroz : *In Memoriam*; Parceria Pereira, Lisbonne. Archer de Lima : *Eça de Queiroz diplomata*; Portugalia, Lisbonne. Antonio de Certima : *Epopeia maldita*; Portugal-Brasil, Lisbonne. Mémento.

LETTRES RUSSES

1er Janvier : Deux lettres inédites de Dostoïevski. Tchekov : *Les œuvres oubliées et les Lettres inédites*, Ed. Athénée, Leningrad, 1925. Teytel : *Quarante ans de ma vie*. Ed. Povolozky, Paris. Znosko-Borovsky : *Le Théâtre russe du commencement du XXe siècle*. Ed. Plamia, Prague. — **15 Janvier** : Tourguéniev : *Premier Amour*, trad. Schiffrin, éd. Schiffrin. Léon Tolstoï : *Hadji Mourad*, trad. Fontenoy et Parent, éd. Schiffrin. Nicolas Gogol : *Récits de Pétersbourg*, trad. Boris de Schloetzer, édt Schiffrin. Nicolas Gogol : *Pages choisies*, trad. Gérard Gailly, éd. la Renaissance du Livre. Nicolas Gogol : *Les Ames Mortes*, trad. Henri Mongault, 2 vol., éd. Bossard. Alexandre Kouprine : *Les Lestrygons*, trad. Henri Mongault, éd. Mornay. — **15 Février** : Léon Chestov : *L'Idée de Bien chez Nietzsche et Tolstoï*, trad. Bataille, éd. du Siècle. Ivan Bounine : *Le Sacrement de l'Amour*, trad. Boris de Schloetzer, éd. Stock. Ivan Chmélov : *Garçon*, trad. Henri Mongault, éd. Bossard. Semen Youchkiévitch : *Dans la Peur*, trad. André Pierre, éd. Plon. Dostoïevski : *Le Bourgeois de Paris*, trad. Gutteman, éd. Kra. Dostoïevski : *Les Possédés*, trad. Jean Chuzeville, 3 vol. éd. Bossard. — **15 Mai** : *La chute de l'empire russe : Les Archives de la Révolution russe*, tome XVI. *Le compte rendu sténographique de la commission d'enquête sur les agissements des anciens membres du gouvernement tzariste*, tome II. *La Correspondance de Nicolas et d'Alexandra Romanov*, tome IV. — **1er Août** : *Les Archives Rouges*. Tomes XI-XII. *La voix du passé à l'étranger* (*Goloss Minouvchavo*), n° 1. *Le Monde nouveau*, n° 2, 1926. *Lettres de Dostoïevski à sa femme*. *Les inédits de Tolstoï*.

LETTRES TURQUES

15 Août : Propos liminaires. Le *Mercure* et les écrivains turcs. Etat de la littérature turque de l'heure présente. Une histoire des lettres

turques contemporaines. Les *Souvenirs* de Moustapha Kemal pacha. Pour l'emploi des caractères latins.

LETTRES YOUGOSLAVES

1er Août : La jeune culture yougoslave. Ivo Voinovitch. Dynamistes et néo-darwinistes. Le *Srpski Knizevni Glasnik Misao*. Ivo Andritch : *Ex Ponto;* Cvijanovitch, Belgrade. Gustav Krklec : *Ljubaov Ptica;* Cvijanovitch, Belgrade. En Slovénie. Annie Cella : *Vers libres*, Typ. S. A., Zagreb. M. Erleza : *Hrvatska Rapsodija;* Nova Evropa, Zagreb. Josip Kosor : *Flammes blanches*, trad. M. Blanchard; Les Tablettes, Paris. Milan Voukassovitch : *Zivotinsko Carstvo;* Rajkovitch, Belgrade. M. Voukassovitch : *Kroz Zivot;* Cvijanovitch, Belgrade. M. Voukassovitch : *Muzika Vremena;* Makarija, Belgrade-Zemun. Mémento.

LINGUISTIQUE

15 Avril : Marcel Cohen : *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, E. Leroux. Marcel Cohen : *Couplets amharique du Choa*, Impr. Nationale. A. Brun : *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Champion. A. Brun : *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*, Champion. — **15 Octobre** : A. Meillet : *La méthode comparative en linguistique historique*, Champion. *Les langues du monde, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et M. Cohen*, Champion. A. Meillet et J. Vendryes : *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Champion. L. Clédat : *Manuel de phonétique et de morphologie romanes*, Champion. J. Marouzeau : *Le latin, dix causeries*, Didier.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Jules Renard : *Journal inédit, 1887-1895*, François Bernouard. Curnonsky et J.-W. Bienstock : *T. S. V. P.*, Crès. Curnonsky et J.-W. Bienstock : *Le Wagon des Fumeurs*, Crès. Adrien Peytrel : *L'Humour au Palais*, Albin Michel. *Histoires juives*, recueillies par R. Geiger, 2e série. Nouvelle Revue Française. *Histoires marseillaises*, éd. de France. *Collection d'Anas*, recueillis par Léon Treich, Nouvelle Revue Française. — **15 Janvier** : *Les Enseignes de Paris*, gravées à l'eau-forte par Jean-Jules Dufour, commentées par François Boucher, du Musée Carnavalet Le Goupy, 2 vol. André Lelarge : *Paul-Louis Courier, parisien*, Les Presses universitaires de France. Jehanne d'Orliac : *Le drame de Chavonnière*, Flammarion. *Œuvres de Paul-Louis Courier*, édition augmentée de nombreuses lettres nouvelles, avec préface et notes par Robert Gaschet, Garnier frères, 2 vol. — **1er Février** : Louis de Robert : *Comment débuta Marcel Proust. Lettres inédites*, Editions de la N. R. F. Jacques Boulanger : *Renan et ses critiques*, Editions du siècle. Lucien Fabre : *Bassesse de Venise*, Editions de la N. R. F. César Santelli : *Georges Duhamel*, « Mercure de France ». Elie Richard : *Le Guide des Grands Ducs*, Editions du Monde Moderne. — **15 Février** : *L'Histoire comique de Francion*, composée par Charles Sorel, réimprimée intégralement, pour la première fois d'après l'édition originale de 1623 et décorée de 17 eaux-fortes et de 16 gravures, par Martin van Maele, Jean Fort. Henriette Célarié : *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis*, avec quatre planches hors texte, Armand Colin. Jean Lemoine : *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis*, d'après des documents inédits, I. Les origines. Enfance et Jeunesse, Hachette. Mémento. **15 Mars** : Albéric Cahuet : *Moussia ou la vie et la mort de Marie Bashkirtseff*, E. Fasquelle. *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, t. IV, Armand Colin. Mémento. — **1er Avril** : Robert-Gigi : *Colette*, éditions des « Belles-Lettres ». Colette : *Aventures quotidiennes*, Flammarion. Henriette Charasson : *M. de Portò-Riche ou Le « Racine*

Juif », Editions du Siècle. Dr J.-C. Mardrus : *Le Koran*. Traduction littérale et complète des sourates essentielles, Fasquelle. — **15 Avril** : Gustave Cohen : *Le livre de conduite du régisseur et le compte des dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501*, publiés pour la première fois et précédés d'une introduction, Librairie Astra, Strasbourg et Paris. J. Fransen : *Les Comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Edouard Champion. — **1er Mai** : Edouard Herriot : *Dans la forêt normande*, Hachette. Robert Bazin : *M. Herriot et les Normands*, Georges L'Enfant, Condé-sur-Noireau. Stuart Merrill : *Prose et Vers*, Albert Messein. Gérard d'Houville : *L'Enfant* Hachette. Charle Régismanset : *Autres contradictions* (5e série), Sansot. Maurice Boissard : *Villégiature*, « Edition de la Belle Page ». Paul Léautaud : *Chroniques*, « Cité des Livres ». — **15 Mai** : Henri Girard : *Le Centenaire du premier cénacle romantique et de la « Muse française »*, *1823-1824*, Editions des Presses françaises. *Œuvres choisies de Sainte-Beuve*, notice biographique et littéraire par Marcel Hervier, Delagrave. *Gaspard de la Nuit, Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot par Aloysius Bertrand*, édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par Bertrand Guégan, Payot. René Benjamin : *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac*, Plon. *Les Cahiers balzaciens*, publiés par Marcel Bouteron, fascicule 1, La Cité des Livres. Marcel Bouteron : *Bedouck ou le Talisman de Balzac*, La Cité des Livres. Arsène Arüss : *Le joli page de Balzac (Mme Marbouty), documents inédits*, R. Chiberre. — **1er Juin** : Gonzague Truc : *Notre Temps*, Editions du siècle. François Porcetton : *La coutume en Epidaure*, Editions du Siècle. Edmond Pilon : *Les jolies vallées de l'Ile-de-France*, Le Divan. Edmond Pilon : *Amours mortes. Belles Amours*, Plon. Georges Lorin : *Malgré l'Ame désolée*, Jules Dilly. — **15 Juin** : *Le neveu de Rameau*, par Denis Diderot, suivi d'autres œuvres du même auteur, présentées par André Billy, Payot. *Polichinelle, comte de Paonfier*, parodie inédite du *Glorieux* de Destouches (1732), suivi des *Champs-Elysées* de MM. de Caumont et Destouches, publiés par Gustave L. van Roosbroeck et Antony Constans; Edouard Champion. *Pages casanoviennes*, publiées sous la direction de Joseph Pollio et Raoul Vèze; I, *Le Messager de Thalie*, onze feuilletons inédits de critique dramatique, par Jacques Casanova; II et III, *Correspondance inédite de Jacques Casanova (1760-1772)*, Jean Fort. Albert Chérel : *André-Michel Ramsay*, Perrin. Dauphin Meunier : *Autour de Mirabeau*, Payot. Paul Courteault : *La Révolution et les théâtres à Bordeaux*, Perrin. — **1er Juillet** : Docteur Paul Voivenel : *La Raison chez les Fous et la Folie chez les gens raisonnables*, Editions du Siècle. Jean Cocteau : *Lettre à Jacques Maritain*, Stock. Jacques Maritain : *Réponse à Jean Cocteau*, Stock. Jacques Rivière et Paul Claudel : *Correspondance (1907-1914)*, Plon. Paul Claudel : *Morceaux choisis*, Gallimard. E. Sainte-Marie-Perrin : *Introduction à l'œuvre de Paul Claudel, avec des textes*, Bloud. — **15 Juillet** : Léopold Lacour : *Richelieu dramaturge et ses collaborateurs. Les imbroglios romanesques, les pièces politiques*. Ouvrages orné de trois gravure hors-texte, Ollendorff. André Blum : *Abraham Bosse et la Société française au XVIIe siècle*, Albert Morancé. Wilhelmus Lambertus van Beekom : *De la Formation intellectuelle et morale de la Femme d'après Molière*, Louis Arnette. Ernest Jovy : *Un excitateur de la pensée pascalienne, Pascal et Silhon*, Edouard Champion. François Maynard : *Odes et Sonnets* avec une introduction par Ferdinand Gohin, Garnier frères. Jean Rotrou : *L'Hypocondriaque ou le mont amoureux*, *tragi-comédie*, Garnier frères. Revues. — **1er Août** : Gustave Guiches : *Le Banquet*, « Editions Spes ». Léon Bocquet : *Les Destinées mauvaises : La commémoration des Morts*, Edgar Malfère. Raymond Mallet : *Notations*, « Editions du Siècle ». Paul Reboux : *Femmes*, Flammarion. — **15 Août** : Les Grands écrivains de la France. J.-J. Rousseau. *La Nouvelle Héloïse*, nouvelle Edition publiée

d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes par Daniel Mornet, 4 vol., Hachette. *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome cinquième. *Autour de la Nouvelle Héloïse*, 6 planches hors-texte. Armand Colin. Hippolyte Buffenoir : *Historique d'un manuscrit de la « Nouvelle Héloïse »*, Chavaray. Victor Margueritte : *Jean-Jacques et l'Amour*. Ernest Flammarion. — **1er Septembre** : Jeanne-Maurice Pouquet : *Le Salon de Madame Arman de Caillavet*, Hachette. Louis Morpeau : *Anthologie d'un siècle de Poésie haïtienne (1817-1925)*, Bossard. Marius-Ary Leblond : *Le roman colonial*, Vald. Rasmussen. François Berthault : *La Terre voluptueuse*. Editions du Monde Moderne. — **15 Septembre** : Frantz Funck-Brentano : *L'ancien régime*, Arthème Fayard. M. Magendie : *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIIe siècle, de 1600 à 1660*, 2 vol., Félix Alcan. *Les poésies de Malherbe* texte publié par Philippe Martinon, Garnier frères. *Œuvres de François Sarasin*, rassemblées par Paul Festugière, 2 vol., Edouard Champion. Mémento. — **1er Octobre** : Léon Deffoux et Pierre Dufay : *Anthologie du Pastiche*, 2 vol., Editions G. Crès et Cie, Barbey d'Aurevilly : *Disjecta Membra*, 2 vol., La Connaissance. Henry Bordeaux : *Le Walter Scott normand. Barbey d'Aurevilly*, Plon. Jean de Bonnefon : *Triptyque d'âmes : Chopin, Rodin, Barbey d'Aurevilly*, Picard. — **15 Octobre** : René Herval : *Lisieux, cité normande*, Rouen, Imprimerie de la Vicomté. Louis André : *Les sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle. Histoire politique et militaire*. Auguste Picard. Luigi Ferrari : *Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe et XVIIIe. Saggio bibliografico*, Edouard Champion. F. Aussaresses et H. Gauthier-Villars : *La vie privée d'un prince allemand au XVIIe siècle. L'électeur palatin Charles-Louis*, Plon-Nourrit. Mémento. — **1er Novembre** : *Le roman des grandes existences. La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, par Jean-Marie Carré, Plon. Ernest Delahaye : *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine et Germain Nouveau*, Messein. — **15 Novembre** : A. F. B. Clark : *Boileau and the French classical critics in England (1660-1830)*, Edouard Champion. Valincourt : *Lettre à Madame la marquise *** sur le sujet de la Princesse de Clèves*. Introduction et notes d'Albert Cazes. Avec un portrait gravé par Achille Ouvré, Editions Bossard. Albert Maire : *Bibliographie générale des Œuvres de Blaise Pascal*, 4 vol., L. Giraud-Badin. — **1er Décembre** : Laurent Tailhade : *Lettres à sa mère*, René van Den Berg et Louis Enlart. Fagus : *Pas perdus*. Le Divan. Gérard de Lacaze-Duthiers : *Guy de Maupassant. Son œuvre*. Editions de la Nouvelle Revue critique. Georges Normandy : *Maupassant*. Vald. Rasmussen. Léon Treich : *Collection d'Anas : Histoires de chasse*, 1 vol. *L'Esprit de Wilde*, 1 vol. *L'Esprit de Scholl*, 1 vol., Gallimard. — **15 Décembre** : Marcel Bouteron : *Muses romantiques*, Le Goupy. E. Benoît-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, Les Presses universitaires de France. Sainte-Beuve : *Mes Poisons*, cahiers intimes inédits publiés avec une introduction et des notes par Victor Giraud, Plon-Nourrit. Sainte-Beuve : *La Littérature française des origines à 1870, moyen âge, XVIe, XVIIe siècles*, 3 vol. La Renaissance du Livre. *Les Grands Ecrivains français par Sainte-Beuve*. Etudes des Lundis et des Portraits classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem, Garnier frères.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

15 Mai : Romain Rolland : *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*. — **1er Septembre** : Henri Ghéon : *Le Comédien et la Grâce*, Plon-Nourrit. Marc Elder : *La Farce des Tripe*, Eugène Figuière.

MÉTAPSYCHIQUE

15 Janvier : F. Cazzamali : *Phénomènes télépsychiques et radiations cérébrales*, « Revue métapsychique », V-1925. R. Schmidt : *Das Leuchtvermögen des menschlichen, Körpers*, Baum, Pfüllingen. A. Hoffmann : *Zur Mechanik der Odstrahlen*, Zeitschrift für kritischen Okkultismus, I, 1925. Mémento. — **1er Mars** : Oskar Fischer : *Experimente mit Raphaël Schermann, ein Beitrag zu den Problemen der Graphologie, Telepathie und des Hellsehens*, Urban et Schwarzenberg, Berlin-Vienne. Mémento. — **15 Avril** : S. G. Soal : *A report on some communications received through Mrs Blanche Cooper*, Proceedings of the Society for psychical research, part. 96, vol. 35, décembre 1925. — **15 Juillet** : Hans Thirring; *Psychical research in Vienna*, Journal of the American S. P. R., décembre 1925. E.-J. Dingwall : *A report on a series of sittings with Willy Shneider*, Proceedings of the English S. P. R. part. 97, vol. 36, janvier 1926. Harry Price : *Brilliant phenomena in the home of the Schneider*, Journal of the American S. P. R., janvier 1926. A. von Schrenck-Notzing : *Neuere Untersuchungen über telekinetische Phänomene bei Willy Schneider*, Zeitschrift für Parapsychologie, avril 1926.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Prof. L. Cuénot : *L'Adaptation*, Encyclopédie scientifique, G. Doin. G. Fano : *Le Cerveau et le Cœur*, traduit de l'italien par G. Caputo, préface du Dr Gley, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — **15 Janvier** : Carlo Toché : *L'électricité moderne*, Flammarion. Pierre Sève : *Les courants alternatifs*, Colin. Edouard Rothé : *Alternateurs et moteurs synchrones*, I, Colin. H. Chaumat, E. Lefrand, C. Metz, R. Mesny et A. Clavier : *La T. S. F. en trente leçons*. Chiron. — **1er Février** : Une nouvelle Collection scientifique : *les Problèmes biologiques*; monographies publiées sous le patronage du Comité technique des Sciences naturelles des Presses Universitaires de France. E. Fauré-Frémiet : *La Cinétique du développement*; Multiplication cellulaire et Croissance; préface de M. L.-F. Henneguy. R. Legendre : *La Concentration en ions, Hydrogène de l'eau de mer*; le *pH*; méthodes de mesure; importance océanographique, géologique, biologique. — **15 Février** : Paul Appell : *Henri Poincaré*, Collection « Nobles vies, Grandes œuvres », Plon. Emile Gau : *Calculs numériques et graphiques*, Armand Colin. Paul Bricard : *Cinématique et mécanismes*, Armand Colin. Henri Béghin : *Statique et dynamique*, Armand Colin. Mémento. — **1er Mars** : Jean-Louis Faure : *Claude Bernard*, avec un portrait hors texte, G. Crès. Dr Paul Hauduroy : *Le Bactériophage de d'Hérelle*, préface du professeur Fernand Bezançon, Le François. Etudes diverses sur *les Ultra-microbes*. — **15 Mars** : J. M. Kolthoff : *La concentration des ions hydrogène*, Gautier-Villars. Leonor Michaelis : *Physico-chimie des colloïdes*, Masson. Paul Job : *Les méthodes physiques appliquées à la chimie*, Doin. Ferdinand Henrich : *Les théories de la chimie organique*, Payot. Mémento. — **1er Avril** : Maurice Boubier : *L'Evolution de l'Ornithologie*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. La distribution géographique des animaux et leurs migrations; la bipolarité des faunes. — **15 Avril** : Lucien Fournier : *L'éclairage*, Hachette. Augustin Boutaric : *La lumière et les radiations invisibles*, Flammarion. Th. Lyman : *L'ultraviolet*, Collection Borel, Alcan. Gaston-Henri Niewenglowski : *Les rayons X et le radium*, Hachette. Fernand Honoré : *Le radium*, Gauthier-Villars. Mémento. — **1er Mai** : Dr Emile Devaux : *L'Allure du développement dans les deux sexes*; pourquoi la femme est plus petite que l'homme, Revue générale des sciences, 1925. H. Vignes et G. Barbaro, P. Rinjard, E. Curot, J. Dufrénoy : *Avortement et stérilité*, éditions de la Revue de Pathologie comparée et d'Hygiène générale, 1926. Apert, Barbaro, Blechmann, Cornil et Bertillon, Drugeon, Dubail, Fa-

vreau, Hervé, Papillaut, Saintyves, Siffre, H. Vignes : *Les Jumeaux*, Revue anthropologique, 1925. — **15 Mai** : Luc Picart : *Astronomie générale*, Colin. André Danjon : *Description du Ciel*, Rieder. Mémento. — **1er Juin** : J. Leuba : *Introduction à la géologie*, collection Armand Colin. L. Maquenne : *L'Expérience de Garreau et la Fin du Monde*, Revue scientifique, 1924. — **15 Juin** : André Metz : *Les nouvelles théories scientifiques et leurs adversaires*, Préface de Jean Becquerel, Chiron. Mémento. — **1er Juillet** : Pierre Jean : *La Psychologie organique*, F. Alcan. Jacques Loeb : *Les Bases physico-chimiques de la régénération*. traduit de l'anglais par H. Mouton, Gauthier-Villars. E. Rignano : *La Vie dans son aspect finaliste*, Revue philosophique. — **15 Juillet** : La Collection des Mises au point. Marcel Courtines : *Où en est la Physique?* préface de Paul Langevin, Gauthier-Villars. Mémento. — **1er Août** : *Premier Congrès international pour la protection de la Nature;* Faune et Flore, Sites et Monuments naturels; Rapports, vœux, réalisations, revus et annotés par R. de Clermont, A. Chappelier, L. de Nussac, F. Le Cerf et Ch. Valois. — **15 Août** : Th. Leconte et R. Deltheil : *Eléments de calcul différentiel et intégral*, Colin. A. Tresse : *Eléments de géométrie analytique*, Colin. Marigny de Grilleau : *La roulette et les lois du hasard*, Moullot, Marseille. — **1er Septembre** : Albert Milice : *Clémence Royer et sa doctrine de la vie*, préface de M. Jean Bernard, J. Peyronnet. A propos de deux récents livres de M. Félix Sartiaux et de M. Georges Duhamel. Louis Roule : *Cuvier et la science de la nature;* l'histoire de la nature vivante d'après l'œuvre des grands naturalistes français, E. Flammarion. Etienne Legal et Lucien Klotz : *Nos grands savants*, ce que tout Français doit en connaître; préface d'Emile Picard, Delagrave. — **15 Septembre** : A. Chaplet : *La Chimie*, Bibliothèque des Merveilles, Hachette. René Audubert et M. Quintin : *Les applications usuelles de la Chimie*, préface de Georges Urbain, Eyrolles. René Audubert : *Cours d'Electrochimie*, préface de Paul Janet, Eyrolles. J.-A. Muller : *Cours de Chimie physique*, les Presses universitaires de France. Ed. Chauvenet : *Leçons élémentaires de Chimie physique*, Gauthier-Villars. — **1er Octobre** : A. Brachet : *Trois conférences sur la dynamique de l'œuf*, juin 1926. P. Locatelli, E. Guyénot et Schotté, *Expériences de régénération*. Demoor, Rylant : *Déterminisme chimique des battements du cœur*. — **15 Octobre** : Robert-Andrews Millikan : *L'électron*, traduction Adolphe Lepape, Alcan. — **1er Novembre** : Physiologie indoue et physiologie sud-américaine. Sir Jadadis Chunder Bose : *Réactions de la matière vivante et non vivante*, traduit par Edouard Monod-Herzen, Gauthier-Villars. Miquel Ozorio de Almeida : *Sur le rôle des excitations d'origine cutanée dans le maintien de l'activité du système nerveux*, Journal de Psychologie, 15 juillet 1926. — **15 Novembre** : Une enquête sur le rôle et la place des sciences dans l'enseignement secondaire (*Revue Universitaire*, mai, juin et juillet 1926) ; questionnaire établi par Maurice Weber, professeur au Collège Chaptal; réponses de Bioche, Marcel Boll, G. Cerf, Chatelain, Decerf, Delvalez, P. Flamant, Fréchet, Frontanan, Gallois, Haag, Hadamart, Maurice Janet, Lagache, Henry le Châtelier, Paul Lévy, Mlle Mary, Paucot, Piéron, de La Taille, Thiry, Tissègre, Viguier, Weill. — **1er Décembre** : Henry Sanielevici : *La Vie des Mammifères et des Hommes fossiles*, déchiffrée à l'aide de l'anatomie et de la physiologie comparées de l'appareil masticateur, avec 459 figures et illustrations; Bulletin de la Société roumaine des sciences, Bucarest, imprimerie de l'Etat, 1926. Le Dr Léon Mac-Auliffe : *Les tempéraments*; « la pensée contemporaine », N. R. F. — **15 Décembre** : Jean Perrin, lauréat du prix Nobel de Physique. Th. Moreux : *Pour comprendre la mécanique*, Doin. Th. Moreux : *Pour comprendre la physique moderne*, Doin. Mémento.

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Janvier : Un nouveau Primitif français au Musée du Louvre : la *Résurrection de Lazare*, de Nicolas Froment. En province : au Musée de Grenoble; au Musée de Dijon; au Musée de Nice. Mémento bibliographique. — **15 Janvier** : Au Musée du Louvre : une *Nativité* de Lucas de Leyde; deux portraits de Ricard. Les salles de la donation Alexandrine Grandjean au Musée des Arts décoratifs. Mémento bibliogaphique. — **1er Février** : La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs : relevés de peintures de tombeaux thébains de la XVIIIe à la XXVIe dynastie; les « vélins » du Muséum d'histoire naturelle; un tapis persan des anciennes collections impériales d'Autriche. La réouverture du Jeu de Paume. Encore le Musée de Grenoble. — **15 Mars** : Au Musée du Louvre : la donation Ernest May; nouvelles sculptures romanes. Une statue grecque archaïque au Musée de Berlin. La tête antique d'*Atalante* retrouvée et déposée au Musée d'Athènes. Mémento bibliographique. — **1er Avril** : L'exposition du troisième centenaire de Mme de Sévigné au Musée Carnavalet. Mémento bibliographique. Erratum. — **1er Mai** : Mort de Georges Bénédite. Au Musée du Louvre : installation du *Cirque* de Seurat; exposition de dessins anciens. Exposition d'orfèvrerie ancienne au Musée des Arts décoratifs. Mémento bibliographique. — **15 Mai** : La réorganisation du Musée du Luxembourg. Au Musée du Louvre : la donation Comiot; entrée du *Portrait de ma mère* de Whistler. Mémento bibliographique. — **1er Juin** : La nouvelle salle George Sand au Musée Carnavalet. L'exposition « Le quartier universitaire et la vie des étudiants à travers les âges » à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Mémento bibliographique. — **15 Juin** : L'exposition du Livre italien à la Bibliothèque Nationale et au Musée des Arts décoratifs. L'Exposition des Femmes peintres du XVIIIe siècle. Mémento bibliographique. — **1er Juillet** : L'exposition du cuivre et du bronze modernes et l'exposition Max Blondat au Musée Galliera. Expositions d'œuvres de M. Jules Chéret au Musée du Luxembourg et à la Manufacture des Gobelins. Mémento bibliographique. Erratum. — **1er Août** : Au Musée du Jeu de Paume : exposition d'ensembles décoratifs de M. J.-M. Sert. L'exposition « Louis-Philippe » à la galerie Jean Charpentier. Mémento bibliographique. — **15 Août** : Nouveaux enrichissements du Musée du Louvre. L'exposition de la tenture de l'*Histoire du Roi* au Musée des Arts décoratifs. Mémento bibliographique. — **15 Novembre** : Au Musée du Louvre : nouveaux dons et nouvelles acquisitions. Remaniements au Musée de Cluny. Exposition de la Croisière noire au Musée des Arts décoratifs. Un nouveau Vermeer. Mémento bibliographique.

MUSIQUE

1er Mars : OPÉRA-NATIONAL. — *Brocéliande*, prélude féerique en un acte de M. Fernand Gregh, musique de M. André Bloch; *l'Ile désenchantée*, drame musical en deux actes, poème de Mme Maria Star, musique de M. Henry Février; *les Rencontres*, ballet, musique de M. Jacques Ibert. OPÉRA-COMIQUE : *le Joueur de Viole*, conte lyrique en quatre actes et cinq tableaux, poème et musique de M. Raoul Laparra. Mémento. — **15 Mars** : OPÉRA-COMIQUE : *l'Enfant et les Sortilèges*, fantaisie lyrique en deux parties, poème de Mme Colette, musique de M. Maurice Ravel; *la Dame Blanche*, livret de Scribe, musique de Boieldieu. — **15 Avril** : OPÉRA-NATIONAL : *Alceste*, opéra en trois actes et 5 tableaux de Calzabigi, traduction française de Du Rollet, musique de Gluck. Mémento. — **1er Juin** : Concerts et virtuoses : Mme Marie Panthès; Mme Marcelle Meyer; Mme Léa Lubochitz; M. Jean Wiéner. — **15 Septembre** : OPÉRA-NATIONAL : Orphée, mimodrame lyrique en trois actes de M. Roger Ducasse. Mémento. — **1er Octobre** : LA CHANTERIE DE LA RENAISSANCE :

Concert de musique ancienne, dirigé et commenté par Henry Expert. SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE MUSICOLOGIE : *Une heure de musique ancienne,* commentée par M. Lionel de La Laurencie. CONCERTS DE LA REVUE MUSICALE : Séance de *Musique ancienne,* organisée et dirigée par M. Félix Raugel. *Echo et Narcisse* de Gluck en plein air, chez Mme Marie Moekel à la Malmaison. — **1er Décembre** : Modalité et Tonalité. Frescobaldi.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Novembre : Le peintre Louis David et la propriété artistique et littéraire.

NOTES ET DOCUMENTS FINANCIERS

1er Avril : A propos de « Finances et Bon Sens ».

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Janvier : Un document médico-diplomatique; la thèse du camarade Rakowsky. **15 Janvier** : Bonaparte et les Ouahabis. — **15 Février** : L'Exposition du moyen âge à la Bibliothèque Nationale. La réouverture quotidienne complète du Louvre. — **1er Mars** : L'assassinat de la famille impériale russe. — **1er Mai** : Le trésor de la Couronne Impériale russe. — **15 Octobre** : Une lettre inédite de Guizot.

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

15 Décembre : L'impossibilité d'accomplir le devoir conjugal est-elle un cas de divorce?

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : Un précurseur de René Ghil : Strada. Le Musée des Erreurs. — **1er Février** : Un procédé de style. A propos des « Incas » de Marmontel. — **15 Mars** : L' « affaire Lucien Leuwen ». — **15 Avril** : Un ouvrage inconnu de Casanova. — **1er Mai** : L'influence de Gracian, en France, aux XVIIe et XVIIIe siècles. — **15 Juin** : La Censure littéraire aux Etats-Unis. — **1er Juillet** : Le bluff et les éditeurs au XVIIe siècle. — **1er Août** : Le Journal intime de George Sand est-il authentique? **1er Octobre** : La Particule et le Marquisat de Guy de Maupassant. — **15 Octobre** : Le 35e Congrès de l'Association Littéraire et Artistique Internationale. — **1er Novembre** : La Préface de « Mademoiselle de Maupin ».

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

15 Juillet : 4e Festival donné, à Zurich, par la société internationale pour la musique contemporaine.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er Janvier : Le problème de l'Atlantide et les Allemands. — **1er Juin** : Un défenseur de J.-H. Fabre. — **1er Octobre** : Découvertes préhistoriques en Russie. — **15 Octobre** : Le problème de l'Atlantide et les Allemands.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Février : G. Hanotaux : *Le général Mangin,* Plon. Général Canon : *L'Effondrement du Plan allemand en septembre 1914; Ludendorff sur le Front russe,* Berger-Levrault. — **15 Mars** : Elian J. Finbert : *Sous le règne de la Licorne et du Lion.* Editions du Monde moderne. Marcel Caruel : *Avec le 91e d'infanterie, de Mézières à la Marne,* Imprimerie Lenoir, Charleville. — **15 Avril** : Florent Matter : *Les Vrais Criminels,* Berger-Levrault. Lazare : *Les responsabilités de la guerre. A l'origine du mensonge,* André Delpeuch. — **1er Mai** : J. G. Har-

bord : *Leaves from a War Diary*, New-York, Dodd, Mead and Co. O. v. Niedermayer : *Unter der Glutsonne Irans*. Dachau, Einhornverlag. — 1er Août : Capitaine de vaisseau Thomazi : *La Guerre navale dans l'Adriatique*, Payot. Paul Chak : *On se bat sur mer*, Editions de France. — 15 Août : *Les Savants américains devant le problème de la Guerre*, Librairie du Travail. — 1er Septembre : *La Grande Guerre, relation de l'état-major russe, traduite du russe par le Commandant E. Chapouilly, vol. I*, 1er août-26 novembre 1914. *Der Weltkrieg 1914 bis 1918, bearbeitet im Reichsarchiv*, Land, 2, Berlin, Mittler. N. N. Golovine : *Iz istorii kampanii 1914 goda na rousskom frontie*, Prague, « Plamia ». — 15 Octobre : César Méléra : *Verdun, la Montagne de Reims*. Huart. Jean Marot : *Première rencontre avec...*, « Progrès de Saône-et-Loire », Chalon-sur-Saône. — 1er Novembre : C. Spindler : *L'Alsace pendant la guerre*, Strasbourg, Treuttel et Wurtz. B. Auerbach : *L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre*, Alcan. *Les Alliés contre la Russie avant, pendant et après la guerre mondiale*, A. Delpeuch.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Edme Tassy : *L'activité psychique. Les réactions centrales dans les phénomènes cérébraux*, Alcan. Georges Dwelshauvers : *Les mécanismes subconscients*, ibid. *L'évolution psychiatrique* (Directeurs : A. Hesnard et R. Laforgue). *Psychanalyse; psychologie clinique*, Payot. Dr J. Laumonier : *Le Freudisme*, Alcan. Ch. Blondel : *La Psychanalyse*, ibid. Fr. Wittels : *Freud. L'Homme, la doctrine, l'école*, trad. de Mlle L.-C. Herbert. Camille Spiess : *La Psycho-Synthèse*, Delpeuch, 1921; *Ainsi parlait l'homme*, ibd., 1924. Mémento. — 1er Juillet : PHILOSOPHIE DE LA RELIGION. — Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève : *La religion et la vie de l'esprit*, Alcan. James H. Leuba, professeur de psychologie à Bryn Mawr College : *Psychologie du mysticisme religieux*, trad. par Lucien Herr, Alcan. J. Lagneau : *De l'existence de Dieu*, Alcan. Gonzague Truc : *Les sacrements*, Alcan. Jean Vaugan : *La religion de l'avenir*, Presses universitaires de France. Mémento. — 1er Août : Emile Durkeim : *Sociologie et Philosophie*, préface de C. Bouglé. *L'Education morale*, avertissement de P. Fauconnet, 2 vol., 1924-1925, Alcan. *L'année sociologique*, nouvelle série, t. I (1923-24), 2 fascicules, 1925, Alcan. Ch. Blondel : *La mentalité primitive*, préface de L. Lévy-Bruhl, 1926, Stock. M. Halbwachs : *Les cadres sociaux de la mémoire*, 1925, Alcan. — 1er Novembre : LOGIQUE. — Federigo Enriquès : *L'Evolution de la logique*, trad. de l'italien par G.-E. Monod-Herzen, 1926, Chiron. Jean Nicod : *Le problème logique de l'induction; La géométrie dans le monde sensible*, Alcan, 1924. Jacques Paliard : *Le raisonnement selon Maine de Biran; Intuition et réflexion*, Alcan, 1925. John Dewey : *Comment nous pensons*, trad. de l'anglais par le Dr D. Drecoly, 1925, Flammarion. Mémento. — 15 Novembre : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE. — Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie. Tome premier : L'Antiquité et le moyen âge*. I. Introduction, période hellénique, Alcan, 1926. Georges Rodier : *Etudes de philosophie grecque*, Vrin, 1926. Epicure : *Doctrines et maximes* traduites d'après le texte critique le plus récent, par Maurice Solovine, Alcan, 1925. Louis Rougier : *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, Ed. du Siècle, 1925. Jules Huré : *Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain*, Delpeuch, 1925.

LES POÈMES

1er Janvier : Stéphane Mallarmé : *Igitur ou la Folie d'Elbehnon*, avec un portrait gravé sur bois par Georges Aubert d'après le tableau d'Edouard Manet, « Nouvelle Revue française ». — 15 Janvier :

Pierre Camo : *Cadences*, Garnier. Jules Supervielle : *Gravitations*, « Nouvelle Revue française ». Fernand Mazade : *Anthologie des Poètes français des origines à nos jours*, « Librairie de France ». — **1er Février** : Edmond Rostand : *Choix de poésies*, Fasquelle. Pierre de Nolhac : *Poèmes de France et d'Italie*, Garnier frères. Claude Odilé : *Lunaires*, « le Divan ». Marcel Ormoy : *Le Visage Inconnu*, « la Muse Française ». René Violaines : *Images et Enluminures*, « Editions du Centaure ». Claude Balyne : *L'Ardeur recluse*, Jouve. Paul Jamati : *Petite suite pour Monique morte*, éditions « Rythme et Synthèse ». — **15 Février** : Henry Mériot : *Les Poésies*, Lemerre. Victor Orban : *Les « Ailleurs » de Loti*, Messein. Robert-Edward Hart : *Mer Indienne*, « The Genera printing and Stationery Cy. Ltd. », Port-Louis, Ile Maurice. Octave Charpentier : *L'Afrique Ardente*, « Editions de la Caravelle ». Léon Vérane : *Le Promenoir des Amis. Pièces complémentaires*, « les Facettes ». Léon Vérane : *Plus loin*, Bernouard. Philippe Chabaneix : *Ecrit des Feuillantines, suivi de Couleur du Temps Perdu*, « le Divan ». Joseph Pomès : *Le Legs de la Flûte*, Chiberre. Pierre Valdelièvre : *Ma Petite Patrie*, A. Blaizot. — **1er Mars** : Paul Claudel : *Feuilles de Saints*, Nouvelle Revue Française. Paul Fort : *Fantômes de chaque jour*, Flammarion. Jean Ryeul : *Centaures*, Au Sans Pareil. A.-P. Garnier : *Les Heures dorées*, aux dépens de l'Auteur, en sa librairie. Paul Husson : *Journée*, Montparnasse. Abel Doysié : *La Halte Nocturne*, aux Editeurs Associés. — **15 Mars** : Hélène Hardant : *... Cailloux blancs*, « les Humbles ». Thérèse-Marie de Cours : *Librement*, « les Presses Universitaies ». M. Y. Pangalos : *Poèmes Fardés-Syncopés*, François Bernouard. Mme A. Maury-Laroche : *les Trois Echeveaux*, Verdolin-Castellani, Nice. Paule Lavergne : *La Joie de l'Eté*, « les Tablettes ». Mme Iskouï Minasse : *Flore attique*, E. Figuière. Mme Iskouï Minasse : *Voix dans la nuit*, Figuière. Guy Lévis-Mano : *C'est un tango pâmé*, H. Parville. — **1er Avril** : Francis Jammes : *Ma France poétique*, « Mercure de France ». Guy-Charles Cros : *Retours de flammes*, « La Centaine ». André Chardine : *Les Jeunes Tristesses*. La Mouette, le Havre. Georges Bonneau : *L'Offrande à l'Infidèle*, Messein. Urbain Mô : *Le Masque de Cristal*, la Caravelle. Albert Sauret : *Bric-à-brac*, Messein. Fernand Granier : *Les Glaives, Les Rubis*, les Tablettes. André Cantél : *Les Filles du Vent*, H. Defontaine, Rouen. Camille Bruno : *Tambours voilés*, les Gémeaux. Alexandre Léty-Courbière : *Souvenez-vous!*, préface de Jean Richepin, éditions Athéna. Pierre Legrand : *Peu de Chose*, les Gémeaux. — **15 Avril** : Sébastien-Charles Leconte : *L'Holocauste*, Lemerre. André Payer : *Visage de Paris*, « le Divan ». Maurice Deblay : *L'Amour mouillé*, « éditions du Coq Catalan », Perpignan. Pierre Mayeur : *Pourpres et Cendres*, Sansot. André Berry : *Lais de Gascogne et d'Artois*, Jouve. Emile Roumer : *Poèmes d'Haïti et de France*, « Revue Mondiale ». — **1er Mai** : Philéas Lebesgue : *Les Chansons de Margot*, Edgar Malfère. Fagus : *Clavecin*, « à la Cité des Lettres ». Jean Lebrau : *Témoignages*, « au Pigeonnier ». Gabriel Mourey : *Marie-Madeleine à la Sainte-Baume*, « Librairie de France ». Maria-Pia Pério : *Humaines*, Figuière. Jean d'Orsal : *La Coupe de Cristal*, « la Rénovation esthétique ». — **15 Mai** : Robert de Souza : *L'Heure nous tient*, « aux Editeurs associés ». René Plat : *Du Fond des Limbes*, Messein. (Sans nom d'auteur) : *Du Rostre*, « imprim. de la Mission française », T'Ou-Sé-Wé. Marcel Diamant-Berger : *Carnet Poétique*, « éditions du P. Q. G. ». Georges Bannerot : *Le Cantique des Morts*, « l'Ile-de-France ». Jean Bodin : *Clémence de la mort*, Stock. Jean Angeli : *La Métairie de Jean L'Olagne*, suivi de *Poèmes divers* et d'*Equinoxes*, préface de Henri Pourrat, « au Pigeonnier ». Marcel Lesvignes : *L'Enfant de Bohême*, chez l'auteur, à Bordeaux. — **1er Juin** : Louis Codet : *Poèmes et Chansons*, « Nouvelle Revue Française ». Paul Valéry : *Charmes*, « Nouvelle Revue Française ». Paul Fort : *Les Fleurs de Lys*, avant-propos de Maurice Renard Flammarion. André Fontainas : *Lumières Sensibles*, frontispice en lithogra-

phie de Charles Guérin, « Librairie de France ». Touny-Lérys : *Poèmes de l'Eté et de l'Automne en fleur* « La Pensée Française ». Joseph-Sebastià Pons : *Chante-Perdrix (Canta-Perdiu)*, Champion. René Bizet : *Saxophone*, « Nouvelle Revue Française ». Jean Doysault : *Age Ingrat*, Reims, Matot-Braine. Jean Doysault : *Sensitives*, Reims, Matot-Braine. — **15 Juin** : Max Jacob : *Les Pénitents en maillots roses*, Simon Kra. Charles-Adolphe Cantacuzène : *Phosphores mordorés*, Perrin. Jean Hyacinthe-Loyson : *Le Collier des Songes*, Librairie de France. Jacques Trève : *Douze Sonnets*, l'Encrier. Gabrielle Rosenthal : *Avec Amour*, aux dépens de l'Auteur. Georgette Chaillot-Nikolitch : *Le Rosier merveilleux*, Revue des Poètes. Laure Ferry de Pigny : *Sincérités*, Revue des Poètes. Hedwige Louis-Chevrillon : *Les Heures du Berger*, suivies de divers poèmes, Chiron. Abel Letalle : *L'Accalmie nuancée*, Jouve. Gustave Zidler : *La Gloire nuptiale*, Revue des Poètes. — **1er Juillet** : Rosemonde Gérard : *L'Arc-en-Ciel*, Fasquelle. Albert Galissard : *Eva*, « Les Presses Universitaires de France ». Henri Duclos : *De l'Hiver à l'Automne*, « Le Divan ». Tiarko Fourques : *Lanternes*, impr. André, à Nancy. Louis-Gabriel Gros : *Fards pour notre Jeunesse*, « Les Facettes ». Gaston Taillim : *Fresques Persanes antiques modernes*, « La nouvelle Revue critique ». Paul-Auguste Nicolas : *Sur les traces de la Louve, Rura*, « éditions Pan ». René Dax : *Par les Grand'Routes*, « les Humbles ». Madeleine de Chansac : *Une lumière a brillé dans la nuit*, Sansot. Madeleine Severt : *Poèmes en prose*, Wolf, à Rouen. Jean Bach-Sisley : *Vitres et Vitraux*, « la Pensée latine ». Marius-Ary Leblond : *Nature*, André Delpeuch. — **15 Juillet** : Georges Heitz : *Images détachées de l'Oubli*, « Collection de l'Ermitage ». L. Charles-Baudoin : *Le Feu des Hommes*, « les Images de Paris ». Noël-Garnier : *Le mort mis en Croix*, Flammarion. Charles-Théophile Féret : *Le Livret des Ballades*, Eug. Rey. (Anonyme) : *Notre-Dame de Saint-Adultère*, Messein. Joseph Dulac : *Du Palais de Circé... à la Forêt Natale*, « La Caravelle ». Wilfrid Lucas : *La Cité Bleue*, P. Nicolas. Georges Bonneau : *Trois Chansons pour Renée Vivien*, Messein. Victor Barat : *Sous le Signe de Flore*, « les Cahiers Libres ». Robert de la Villehervé : *Œuvres. Poésie III 1899-1919*, Ollendorff. Claude Millerd-Vannoy : *La Muse austère*, « les Cahiers d'Ursus ». — **1er Août** : Théo Varlet : *Paralipomena*, « éditions G. Crès. » René Laporte : *Vive la Vie*, « les Cahiers Libres ». Un jardinier du Parnasse : *Le Nouveau Bon Herbier*, « aux Editeurs associés ». Stéphane Lupasco : *Dehors...*, Stock. Marcel Ormoy : *Le Cœur lourd, suivi de sept Elégies*, « le Divan ». Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline) : *Nuits*, Blaizot. Axiéros : *Les Solitudes Inquiètes*, « éditions Revue Aujourd'hui ». — **15 Août** : François-Paul Alibert : *Le Chemin sur la Mer*, « les Cahiers Libres ». Francis Vielé-Griffin : *Œuvres*, t. II, « Mercure de France ». Georges Marlow : *Hélène*, sans nom d'éditeur. Claude Jonquière : *Au souffle du Pampero, ou la Vie en Argentine*, « Le Fauconnier ». Princesse Marie Koudacheff : *Jusqu'à l'Aube*, « Le Divan ». Madeleine Merens-Melmer : *Sous le Signe de la Musique* « Revue des Poètes ». — **1er Septembre** : Jules Romains : *La Vie Unanime*, « Nouvelle Revue Française ». André Salmon : *Créances, 1905-1910*, « Nouvelle Revue Française ». Rainer-Maria Rilke : *Vergers, suivis des Quatrains Valaisans*, « Nouvelle Revue Française ». — **15 Septembre** : Raymond de La Tailhède : *Les Poésies*, Emile-Paul. Jean Lebrau : *La Rumeur des Pins*, Garnier. Jacques Bonneville : *Aude*, édition Radot. Mme de Lobit de Monval : *La Procession des Heures*, préface de Francis Jammes, Messein. Gello : *Harmonies et Poèmes*, Messein. — **1er Octobre** : Maurice-Pierre Boyé : *Les Noces Insolites*, Pierre Briquet. Edmond Spalikowski : *Bucoliques Modernes, suivies des Poèmes Païens*, « Grande Librairie Universelle ». Armand Godoy : *Chansons Créoles*, « les amis d'Edouard ». Marc-André Fabre : *Le Manteau partagé*, « les Gémeaux ». Fontan : *Les Violons et les Flûtes*. « éditions

du Bon Plaisir », Toulouse. Robert de Fay : *La Baguette de Circé*, « éditions de la Revue des Poètes ». Pierre Grosclaude : *En suivant le rivage*, préface de M. Emile Ripert, « Revue des Arts et de la Vie ». Le Breton Grandmaison : *Je suis chose légère...*, « éditions du Chevalier ». — **15 Octobre** : Denise Cools : *La Palette 1920-1923*, A. Messein. Jeanne Marvig : *Chants pour la Catalogne*, « éditions Le Travail », Toulouse. P. Hubermont : *Synthèse poétique d'un rêve*, Henry Paulin. Vicomte du Noday : *Sous mes vieux chênes*, « les Gémeaux ». Henry-Malot : *Forceries*, « les Humbles ». Emmanuel-Flavia Léopold : *Suite pour un visage*, « les Cahiers Libres ». Raoul Raynaud : *Le Pâle Enchantement*, « l'Acropole ». Théo Varlet : *Quatorze Sonnets*, « Mercure de Flandre ». — **1er Novembre** : Blanche Cazes : *Pages de la Quinzième Année*, Aubanel fils aîné, Avignon. Sabine Sicaud : *Poèmes d'enfant*, préface de Mme la Comtesse de Noailles, « les Cahiers de France ». Raymond Dalheil : *Ouvertures*, « la Brise », Brive. Paul Bay : *L'Orchestration des Songes*, Messein. — **15 Novembre** : Maurice Magre : *Le Livre des Lotus Entr'ouverts*, Fasquelle. Marthe Féral : *Ephémères*, Fabre. Jeanne Joannard : *Les Roses sur le mur*, préface de Francis Jammes, Berger-Levrault. Violette Rieder : *Les Rythmes du Silence*, « à la Belle Edition ». Cécile de Multedo : *Au bord du Rêve*, Messein. Vanderpyl : *Des Gouttes dans l'Eau*, Léon Marseille. — **1er Décembre** : André Martel : *La Chanson du Verbe*, poème en 3 chants, avant-propos d'André Thérive, Jouve. Cécile Périn : *Océan*, illustrations de Daniel Réal, « Le Divan ». Fagus : *Rythmes*, « éditions des Cahiers Libres ». André Jeanroy : *Fleurs Eparses*, « Mercure de Flandre ». Georges Lotthé : *Ballades flamandes*, préface de M. Georges Blachon, « Mercure de Flandre ». — **15 Décembre** : Jean Richepin : *Choix de Poésies*, Fasquelle. René Ghil : *Les Images de l'Homme*, Messein.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

15 Juillet : Louis Andrieux : *A travers la République*, Payot, édit. **1er Octobre** : Un nouveau coup d'œil sur l'affaire Steinheil. Edmond Locard : *Le Crime et les criminels*, Renaissance du Livre. Marguerite Steinheil : *Mes mémoires*, Ramlot, édit. Marcel Nadaud et André Fage : *Les grands drames passionnels*, édit. Anquetil. — **15 Novembre** : Ch. Lucieto : *La guerre des cerveaux*. « *En missions spéciales* ». *Mémoires d'un agent des services secrets de l'Entente*, Berger-Levrault, édit.

PRÉHISTOIRE

1er Février : H. Mansuy : *Contributions à l'étude de la Préhistoire de l'Indo-Chine*; fasc. III, *Nouvelles recherches dans le gisement de Somrong Sen (Cambodge)*; fasc. IV, *Stations préhistoriques dans les cavernes du massif de Bac-Son (Tonkin)*; fasc. V, *Nouvelles découvertes dans les mêmes cavernes*, petit in-folio. H. Mansuy et J. Fromaget : *Stations néolithiques de Hang-Rao et de Khé-Thong (Annam)*. T.-J. Arne : *Palæontologia Sinica*, *Painted Stone Age pottery from the province of Honan, China*, Pékin. Les prétendues découvertes préhistoriques au Hoggar. Maurice Reygasse : *Etude sur la station de Abd-el-Adhim (Grand Erg Occidental)*, Constantine, Braham, 8°; du même : *Haches retouchées sur une seule face de Techenghit (Sahara occidental)*, Constantine, Braham, 8°. — **1er Août** : A propos des découvertes de Glozel. — **15 Août** : Autour des découvertes de Glozel. — **1er Octobre** : Chronique de Glozel. — **15 Octobre** : Chronique de Glozel. — **1er Novembre** : Chronique de Glozel. — **15 Novembre** : Chronique de Glozel. René Verneau : *Les Origines de l'Humanité*, Bibliothèque générale illustrée, Rieder et Cie, in-16, 59 planches en héliogravure. P. Laforgue : *Etat actuel de nos connaissances sur la préhistoire en Afrique occidentale*, 8°, Paris, Larose. Henry Hubert : *Descriptions d'objets*

néolithiques de l'Afrique occidentale française, 8°, Paris, Larose. — **1er Décembre** : Chronique de Glozel.— **15 Décembre** : Chronique de Glozel.

PUBLICATIONS D'ART

1er Mars : *L'Exposition internationale des Arts décoratifs*, « l'Art Vivant », Larousse. Le Corbusier : *L'Art décoratif d'aujourd'hui*, Crès. Ozenfant et Jeanneret : *La Peinture moderne*, Crès. — **15 Septembre** : Gustave Kahn : *Fantin-Latour*, Rieder. Léonce Bénédite : *Rodin*, Rieder, *Histoire générale de l'Art Français, de la Révolution à nos jours*; t. III, *L'Art Décoratif*, par Gabriel Mourey, Librairie de France. Joseph Uzanne : *Le paysagiste Didier-Pouget*, Figuière. Baron Desazars de Montgailhard : *Les artistes toulousains et l'Art à Toulouse au XIXe siècle*, Marqueste. Mme Luisa Chatrousse : *La Femme dans les industries d'art*. Eyrolles. Henri Stein : *Archers d'autrefois, archers d'aujourd'hui*, Longuet. Mémento.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Victor Piquet : *Le peuple marocain. Le bloc berbère.* Emile Larose, éditeur, Paris 1925. Mémento. — **15 Février** : *Le Progrès de l'Allier* et la vente des Colonies françaises. Mémento. — **1er Juin** : Général Bonnier : *L'occupation de Tombouctou*, avec documents iconographiques et cartographiques, 1 vol., Paris, Les éditions du Monde nouveau, 1926. — **15 Août** : Albert Viviès : *Le Limon*, 1 vol., Paris, les Editions Grès. René Vanlande : *Au Maroc, sous les ordres de Lyautey*, avec une lettre du Maréchal, J. Peyronnet, Editions coloniales. — **15 Octobre** : Georges Hardy : *L'Ame marocaine d'après la littérature française.*

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Etrangers : Séjour en France, Déclaration de résidence. Carte d'identité. Conjoint survivant : Succession *ab intestat*. Droit d'Usufruit. Parents au degré successible. Causes célèbres : l'Enlèvement de Clément de Ris, l'Affaire la Roncière, Affaires Pranzini, Prado, Gouffé, etc.: la Méthode du chroniqueur judiciaire. Souvenirs d'un Médecin des Prisons. L'Espionne Mata-Hari, etc. — **15 Février** : Traitement des magistrats. Loyers : Locataires de bonne foi, prorogation de droit, délai de grâce. Juges de paix, compétence civile, augmentation du taux. Actions personnelles et mobilières; contestations concernant les hôteliers, voituriers, baux, saisies; pension alimentaire; distribution par contribution. Escroquerie, manœuvres frauduleuses, gestes. — **1er Mai** : Contrat de mariage : immutabilité, propriété artistique, droits d'auteur, droits du conjoint survivant. Affaire Bajot contre Léon Daudet : questions au jury, pourvoi en cassation, diffamation, presse, compétence du jury, compétence de la cour d'assises, points de fait et points de droits. Mémento. — **15 Juillet** : La propriété immobilière hier et aujourd'hui; la nouvelle loi des loyers; prorogation de jouissance; prix du bail; locaux à usage professionnel; local d'un homme de lettres. Filouterie d'aliments; filouterie de transport en voiture; impossibilité absolue de payer; intention frauduleuse. Location de places dans un cinéma; éléments du contrat de louage; attribution des places louées; remboursement du prix. Mémento — **15 Septembre** : Baux commerciaux et industriels. Renouvellement. Indemnité d'éviction. Reprise personnelle. Mandat tacite. Concierge. Exercice normal et régulier du mandat. La question des loyers mise en sonnet. Propriété littéraire. Œuvre nouvelle. Contrefaçon. Législation apicole. Sorcellerie. — **1er Novembre** : La Réforme Judiciaire.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Février : Colonel Alléhaut : *La Guerre n'est pas une industrie*, Berger-Levrault. J. Monteilhet : *Les Institutions militaires de la France (1814-1924)*, Alcan. Mémento. — **1er Avril** : La suprématie navale en Méditerranée. Les trouvailles de M. le sénateur de Kerguézec. Lieutenant-colonel Clément-Grandcourt : *Nos Indigènes Nord-Africains dans l'Armée nouvelle*, Berger-Levrault. Mémento. — **15 Mai** : A. Henry-Couannier : *Légitimité de la Guerre aérienne*. Ed. Per Orbem. Général Camon : *La manœuvre de Wagram*, Berger-Levrault. — **15 Juillet** : La Campagne du Riff. — **15 Septembre** : La réforme de la justice militaire. R.-G. Réau : *Les crimes des Conseils de guerre*, Edit. du Progrès Civique.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Mars : Eugène Tavernier : *Cinquante ans de politique. L'œuvre d'irréligion*, Editions Spès. — **15 Août** : Cte Boulay de la Meurthe : *Histoire du rétablissement du culte en France (1802-1805)*, A. Mame fils, Tours.

RÉGIONALISME

1er Mars : Le théâtre à Lyon. — **1er Novembre** : Bretagne-armorique. — A. Chaboseau : *Histoire de la Bretagne avant le XIIIe siècle*, Aux éditions de la Bonne Idée. Aux *Ajoncs d'Or*, à Pont-Aven. Les « Bleun Brug ». Quillivic. Les faïenciers. O.-L. Aubert. Mémento.

LES REVUES

1er Janvier : *La Revue nouvelle* : Poème de M. Bernard Hamel contre la guerre *La Ligne du cœur* : Correspondance posthume admirable, de Marc Boasson, tué à l'ennemi. *Les Cahiers libres* : Extraits d'un poème de M. Roger Allard. Mémento. — **15 Janvier** : *La Revue de France. Les Lettres*, Revue bleue : sur M. Paul Valéry, de l'Académie française. *Revue des Deux Mondes* : Bedouck, talisman de Balzac, expliqué par M. Marcel Bouteron. *L'Ephémère* : Nouveaux cahiers littéraires. Mémento. — **1er Février** : *Le Divan* : M. Fagus traite du Symbolisme. *La Nouvelle Revue Française* : M. Paul Morand, les Etats-Unis d'Europe et le devoir de la jeune diplomatie. *La Revue fédéraliste* : Mme Marie Gasquet écrit ses souvenirs sur Paul Arène et Mistral. Mémento. — **15 Février** : *La Revue universelle* : M. Léon Daudet philosophe ; un portrait de Barrès ; une expérience de rêve éveillé. *Revue des Deux Mondes* : Fâcheuse publication des « Cahiers » de Sainte-Beuve. *L'Europe nouvelle* : Lettres inédites de Mme Campan ; Louis XVI courageux et timoré ; éducation de princes. Naissances : *l'Exutoire*. Mémento. — **1er Mars** : *La Guerre civile* : Chansons populaires russes publiées par les Soviets. *La Revue européenne* : Souvenirs de M. Yeats sur Oscar Wilde et la famille de celui-ci. *La Revue de France* : Goncourt et Alphonse Daudet vus par M. Gustave Guiches. *Nos Poètes* : Propos de Léon Dierx à MM. Marius-Ary Leblond. Mémento. — **15 Mars** : *La ligne de cœur* : Marc Boasson et la presse du temps de guerre. *Les cahiers libres* : M. Daniel Rops traite de la génération nouvelle. *La Revue de Paris* : Du tableau et du dessin, par Léon Bonnat. *Les Primaires* : M. Camille Mauclair rend hommage à M. Philéas Lebesgue. Mémento. — **1er Avril** : *Æsculape* : Accouchements en Bulgarie : superstitions et coutumes. *La Paix* : Français et Allemands ; Etats-Unis d'Europe. *La Revue franco-nippone* fondée pour rapprocher France et Japon. *Jabiru* : Nouvelle revue très à la mode, présentée par M. Pierre Mac Orlan ; poème de M. André R. Maugé. Mémento. — **15 Avril** : *Les Marges* : Enquête sur l'homosexualité ; quelques opinions et l'essai de conclusion de M. Eugène

Montfort. *Revue des Deux Mondes* : Une élégie de M. Tristan Derème. *Le Progrès médical* : La folie de M. Vincent Van Gogh. *Le Correspondant* : M. Maurice Talmeyr raconte comment M. de Freycinet fit échouer le coup d'État militaire préparé par Déroulède, le jour des funérailles de Félix Faure. Mémento. — **1er Mai** : *Nos Poètes* : un beau portrait de M. Raymond de La Tailhède, par M. Ernest Raynaud. *La Revue Universelle* : vers de M. R. de La Tailhède. *Le Navire d'Argent* : M. Blaise Cendrars et le principe de l'Utilité. *La Revue de Paris* : parade à un coup de force communiste. Naissance : *Le Bec de Gaz*. Mémento. — **15 Mai** : *Le Divan* : Stances, de M. Joseph Farès. *Europe* : Une belle page de M. Joseph Jolinon. *Le Monde nouveau* : La civilisation responsable de l'abaissement de la natalité. *Les Cahiers libres* : Souvenirs sur Jules Laforgue; ses authentiques débuts littéraires. *La Revue de Bourgogne* : Le véritable Cadet-Roussel et sa réelle maison « sans poutres, ni chevrons ». Mémento. — **1er Juin** : *La Revue Nouvelle* : Considérations de M. Bernard Shaw sur Jésus. *Revue bleue* : M. Maurice Serval, sur quelques noms propres employés par Balzac et les vrais porteurs de ces noms. *L'Europe nouvelle* : Les colonies françaises traitées par l'éloquence. Naissances : *Mysticisme*; *le Cahier de l'ami*. Mémento. **15 Juin** : *Rythme et Synthèse* : Hommage à René Ghil; quelques opinions; un poème inédit pour des écoliers de 8 à 9 ans; Ghil contre les néologismes et les mots trop rares; les contes de René Gilbert. *Europe* : « Mort de l'armateur », un très beau poème de M. Louis Brauquier. *La grande Revue* : M. Guy Crouzet, critique des « jeunes lettrés ». Mémento. — **1er Juillet** : *Le Correspondant* : Pierre Loti vu par un marin de sa génération : M. Jean Desrieux. *L'Opinion* : « L'homme libre », sonnet de Bonaventure de Fourcroy. *L'Europe nouvelle* : première page du journal intime de Jean de Tinan. *La Vie des Lettres et des Arts* : Doctrine de M. O. W. de Milosz. Naissance : *l'Esprit*. Mémento. — **15 Juillet** : *La Mouette* : Le parrain du Durtal de J.-K. Huysmans. *Revue des Deux Mondes* : M. Paul Bourget rectifie une anecdote concernant Anatole France; la revue proteste contre les commérages appliqués aux « pauvres morts ». *Europe* : Témoignage de M. Joseph Jolinon sur les mutineries de 1917. Naissance : *Les nouveaux essais critiques*. Mémento. — **1er Août** : *L'Europe nouvelle* : l'U. R. S. S., d'après ses représentants officiels. *La Revue française* : Camille Lemonnier ressusciterait pour signer ses volumes en public, sur les boulevards. *Les Cahiers du Mois* : examen de conscience de la jeune génération; confessions de MM. Jean Prévost et Alfred Colling. Mémento. — **15 Août** : *Le Feu* : Un sonnet inédit de Joachim Gasquet; témoignages sur le poète, le soldat, l'homme, l'adolescent, par MM. Binet-Valmer, A. Erlande, R. Quinton, Elie Faure, Gabriel Boissy, Marius André. *La Revue de France* : Souvenir de Napoléon, dans la mémoire d'une fillette de 5 ans, plus tard comtesse de Castelbajac. *Les Facettes* : Trois strophes d'une odelette de M. Léon Vérane et deux ariettes de M. Edouard Marye. Mémento. — **1er Septembre** : *La Nouvelle Revue française* : « Pamir », un beau poème de M. Georges Chennevière. *La Revue de France* : Une lettre de Roland Garros et un regret du fameux aviateur. *La Revue Mondiale* : Léon Tolstoï jugeant Flaubert; Léon Tolstoï partisan du fouet, conditionnellement. Mémento. — **15 Septembre** : *Commerce* : Le temps de Montesquieu vu par M. Paul Valéry qui se serait plu d'y vivre. *La Revue de France* : Griefs des royalistes de l'Empire contre Louis XVIII et Charles X, d'après l'Occitanienne. *La Revue hebdomadaire* : Moscou actuel et Lénine, d'après un voyageur anonyme qui constate la sincérité du réformateur et l'ordre de la capitale soviétique. *La Grande Revue* : Poèmes de M. Albert Flory. Mémento. — **1er Octobre** : *L'Opinion* : Réponse de M. le professeur Langevin sur les savants et sur la guerre. *Revue bleue* : Marie Lenéru enfant; Marie Lenéru, à propos de Lourdes et sur Renan. *Le Roseau d'Or* : Une admiration de M. Jean Cocteau; le génie d'une fillette anglaise de 9 ans; le génie de M. Paul Sabon. Mémento.

15 Octobre : *Revue Universelle* : au Mexique ; une messe de filles galantes ; un dictateur patronnant une nihiliste. *La Revue antibolchevique* : les victimes des Soviets. *Le Correspondant* : action des soviets en France. *Les Lettres* : M. R. Johannet, écrivain catholique, contre Rimbaud. *La pensée latine* : un questionnaire allemand et les réponses d'une classe d'écoliers. Mémento. — **1er Novembre** : *Æsculape* : Confirmation de la culpabilité de la belle empoisonneuse : Mme Lafarge. *La Vie* : Proposition de fusiller dix préfets et autres moyens de salut public présentés par MM. Marius-Ary Leblond. *La Renaissance* : Une source inconnue de Balzac. *Les Cahiers du Sud* : Un poème de M. Adrien Copperte. Mémento. — **15 Novembre** : *Le Crapouillot* : Une pêche au requin ; considérations sur les Etats-Unis, par M. P.-H. Hourey. *La Revue hebdomadaire* : Minorité anglo-saxonne aux Etats-Unis. constatée par M. Drieu La Rochelle. *La Revue de France* : *1950*, par M. Henri Béraud, ou la jeunesse actuelle et son avenir. Mémento. — **1er Décembre** : *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* : Date de la première nuit d'amour de Victor Hugo et Juliette Drouet ; réfutation des arguments de M. Boghaert-Vaché pour la fixer. *Les Marges* : Enquête sur « les maladies de la littérature actuelle » ; observation sur les enquêtes et les interviews. *La Revue mondiale* : Revendications en faveur des métis d'Indochine. *La Revue hebdomadaire* : Le moral du combattant, en 1915, 1916, 1917, d'après Marc Boasson, tué à l'ennemi en 1918. Mémento. — **15 Décembre** : *La ligne du cœur* : M. Louis Guilloux, ancien élève de Georges Palante au lycée de Saint-Brieuc et, par la suite, l'ami du philosophe écrit ses souvenirs de cette amitié ; la vraie cause du suicide de Palante. *Les Humbles* : « Hinkemann » tragédie de M. Ernst Toller, écrivain allemand, contre la guerre. Naissance : *Les Heures* ; un poème de M. René Maran. Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Franz Hellens : *Œil-de-Dieu*, Emile-Paul, Raoul Stéphan : *La troublante rencontre*, Albin Michel. Pierre Dominique : *Les Mercenaires*, Bernard Grasset. Georges-Armand Masson : *Criquette ou l'école du libertinage*, Editions du siècle. Luc Durtain : *Ma Kimbell*, Nouvelle Revue Française. Maurice Verne : *Palace Hotels*, Editions Montaigne. Ernest Tisserand : *Un second cabinet de portraits*, Nouvelle Revue française ; *Deux petits romans*, Editions du Monde Moderne. Mémento. — **15 Janvier** : J.-H. Rosny jeune : *Claire Técel, avocat à la cour ; La courtisane triomphante*, Bernard Grasset. Maurice Genevoix : *Raboliot*, Bernard Grasset. — **1er Février** : Drieu La Rochelle : *L'homme couvert de femmes*, Librairie Gallimard. Joseph Jolinon : *Le meunier contre la ville*, F. Rieder et Cie. André Chanson : *Roux le bandit*, Grasset. M. Constantin-Weyer : *La bourrasque*, F. Rieder et Cie. Matéi Roussou : *Et nous nous sommes aimés là*, Albin Michel. — **15 Février** : Edouard Estaunié : *Le silence dans la campagne*, Perrin et Cie. Francis Carco : *Perversité*, J. Ferenczi. Francis de Miomandre : *L'ombre et l'amour*, Vald. Rasmussen ; *La bonbonnière d'or*, J. Ferenczi. G. Soulié de Morant : *Bijou de ceinture*, E. Flammarion. Paul Myrriam : *L'arrivée d'Armada*, F. Rieder. Yvon Lapaquellerie : *Les sept pécheresses, l'hymen de Barbe-Bleue*, Calmann-Lévy. Mémento. — **1er Mars** : Henri Deberly : *Pancloche*, Librairie Gallimard. Pierre-Jean Jouve : *Paulina 1880*, Librairie Gallimard. Charles Géniaux : *Les faucons*, E. Flammarion. Louis Hémon : *Battling Malone*, Grasset. Martial-Piéchaud : *La Vallée Heureuse*, Plon-Nourrit. — **15 Mars** : Romans historiques. — Claude Anet : *La fin d'un monde*, B. Grasset. Gustave Kahn : *Contes Juifs*, E. Fasquelle. Jacques des Gachons : *Gens de France au labeur*, Les Beaux-Livres. Octave Aubry : *Marie Walewska*, A. Fayard. Jean Beslière : *De sable au chef d'azur*, Emile-Paul. Raymond Escholier : *Quand on conspire*, B. Grasset. Victor Llona : *Les pirates du whisky*, Baudinière. Mémento. — **1er Avril** : André Gide : *Les Faux Monnayeurs*, Librairie Gallimard. Jean Girau-

doux : *Bella*, Bernard Grasset. Jean Barreyre : *Le Maire aveugle*, éditions Fast. Rachilde : *Monsieur Vénus*, E. Flammarion. — **15 Avril** : Marcel Proust : *Albertine disparue*, Librairie Gallimard. Georges Duhamel : *La pierre d'Horeb*, Mercure de France. Jean de Gourmont : *L'art d'aimer*, Editions du Siècle. Henri Bachelin : *La cornemuse de Saulieu*, Editions du Monde Moderne. Henri Duvernois : *Une dame heureuse*, E. Flammarion. Henry Asselin : *Pierrot de la lune*, Editions du Monde Moderne. — **1er Mai** : Guillaume Gaulène : *Le Mémorial secret*, F. Rieder. André Maurois : *Meïpe ou la délivrance*, Bernard Grasset. Marcel Rouff : *L'Homme et la montagne*, Emile Paul. Philippe Soupault : *En joue...!* Bernard Grasset. Henry Champly : *Le goût du sang*, Baudinière. Dr François Nazier : *Trois Entretiens sur la sexualité*, Editions du Siècle. Jean Dorsenne : *Le Nouveau Dominique*, Editions du Monde Moderne. Mémento. — **15 Mai** : Colette : *La fin de Chéri*, E. Flammarion. J.-H. Rosny aîné : *Le cœur tendre et cruel*, E. Flammarion. Gustave Kahn : *La Childebert*, E. Fasquelle. Jean Gaument et Camille Cé : *Le fils Maublanc*, Bernard Grasset. Joseph Delteil : *Les Poilus*, Bernard Grasset. Charles Derennes : *Bellurot*, Editions du monde moderne; *Mouti, chat de Paris*, Albin Michel. Jacques Lombard : *La confession nocturne*, A. Lemerre. — **1er Juin** : Georges Bernanos : *Sous le Soleil de Satan*, Plon-Nourrit et Cie. Charles-Henry Hirsch : *La Marieuse*, Vald. Rasmussen : *Une belle garce*, E. Flammarion. Pierre Bost : *Prétextat*, Librairie Gallimard. — **15 Juin** : Emile Zavie : *La maison des trois fiancées*, Librairie Gallimard. André Baillon : *Châlet 1*, F. Rieder et Cie. H.-R. Lenormand : *L'armée secrète*, Librairie Gallimard. François Fosca : *Les dames de Boisbrûlon*, Editions du Sagittaire. Albert Erlande : *T. W. Fair, sa mort et sa femme*, J. Ferenczi et fils. Jean de Gourmont : *La toison d'or*, Editions du Siècle. Mémento. — **1er Juillet** : ROMANS FÉMININS. — Camille Mayran : *Hiver*, Bernard Grasset. Marguerite Audoux : *De la ville au moulin*, E. Fasquelle. Lucie Delarue-Mardrus : *Graine au vent*, J. Férenczi et fils. Marcelle Tinayre : *Un drame de famille*, Calmann-Lévy. Henriette Charasson : *Les Heures du foyer*, E. Flammarion. Suzanne de Callias : *La double vue de Clarice*, Henry-Parville. Jeanne Landre : *Echalote douairière*, Albin Michel; *Plaqué! ou la pianiste d'au-dessus*, Editions Henry-Parville. — **15 Juillet** : ROMANS FÉMININS (suite). Jeanne-Galzy : *Le retour dans la vie*, F. Rieder et Cie. André Corthis : *La belle et la bête*, Albin-Michel. Marie-Louise Pailleron : *Le coucou*, Arthème Fayard. Christiane Aimery : *Ceux qui se taisent*, Perrin et Cie. Titayna : *La bête cabrée*, Editions du Monde Moderne. Neel Doff : *Campine*, F. Rieder et Cie. Marie Gasquet : *Une enfance provençale*, E. Flammarion. Gabrielle Réval : *La vipère*, E. Flammarion. Renée Dunan : *Mimi Joconde*, Henry-Parville. Mémento. — **1er Août** : Alexandre Arnoux : *Le Chiffre*, Bernard Grasset. Henry de Montherlant : *Les Bestiaires*, Bernard Grasset. Octave Aubry : *Le lit du Roi*, A. Fayard. Marcel Arland : *Monique*, Librairie Gallimard. Blaise Cendrars : *Moravagine*, Bernard Grasset. Albert Erlande : *Les Mandié*, J. Ferenczi et fils. Mémento. — **15 Août** : Henri Béraud : *Le Bois du Templier pendu*, éditions de France. Jean-Richard Bloch : ... *Et Compagnie*, Librairie Gallimard. Pierre Mille : *Christine et lui*, éditions de France. Francis de Miomandre : *L'amour de Mademoiselle Duverrier*, J. Ferenczi. Louis-Jean Finot : *Petit-Bout, Prince des Jockeys*, Albin Michel. George Isarlov : *L'Annonciation*, Société d'édition Henry-Reynaud. René Bertal : *La passion du curé Bernoquin*, Perrin et Cie. Mémento. — **1er Septembre** : Paul Bourget : *Le danseur mondain*, Plon. Henri de Régnier : *L'escapade*, Mercure de France. Lucien Romier : *L'homme blessé*, Bernard Grasset. Marcel Rouff : *Guinoiseau ou le moyen de ne pas parvenir*, Stock. Henri Bordeaux : *Les jeux dangereux*, Plon. Charles-Maurice Chenu : *Le tendre écart*, Albin-Michel. — **15 Septembre** : Georges Grappe : *Un soir à Cordoue*, Albin Michel. André Obey : *L'apprenti sorcier*, Bernard Grasset. Louis Léon-Martin : *La vierge sage*, Arthème Fayard. Abel Hermant : *La marionnette*, E. Flammarion. André Savignon : *La Dame de la « Sainte-Alice »*, Calmann-Lévy.

Joseph d'Arbaud : *La bête du Vaccarès*, Bernard Grasset. Gérard d'Houville, Paul Bourget, Henri Duvernois et Pierre Benoît : *Micheline et l'amour*, Librairie Plon. Jean des Vignes-Rouges : *Rouen l'Orgueilleuse*, Albin Michel. Mémento. — **1er Octobre** : Emile Baumann : *Le signe sur les mains*, Bernard Grasset. Louis Artus : *La chercheuse d'amour*, Bernard Grasset. Jean Giraudoux : *Elpénor*, Emile-Paul ; *La première disparition de Jérôme Bardini*, Editions du Sagittaire. Julien Green : *Mont-Cinère*, Plon. Mémento. — **15 Octobre** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX. — Jean d'Esme : *Les Barbares*, Albin Michel. André Demaison : *Les oiseaux d'ébène*, Editions du Monde Moderne; *La reine de l'ombre*, Editions de France. Alexandre Léty-Courbière : *Amour rifain*, E. Flammarion : *Un drame là-bas*, E. Flammarion. Albert Garenne : *La captive nue*, Librairie Plon. Robert Randau : *Le grand patron*, Albin Michel. Louis Lecoq : *Cinq dans ton œil*, F. Rieder et Cie. Maurice Larrouy : *Leurs petites majestés*, Editions de France. Mémento. — **1er Novembre** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (suite). Jean-Richard Bloch : *La nuit kurde*, librairie Gallimard. Panaït Istrati : *Les Haïdoucs* : I, *Présentation des Haïdoucs;* II, *Domnitza de Snagov*, F. Rieder et Cie. Louis Faivre : *Toum*, Bernard Grasset. Lucie Cousturier : *Mon ami Soumaré*, F. Rieder et Cie. Maurice Gauchez : *Cacao*, Renaissance du Livre. Ferdinand Duchêne : *Kamir*, Albin Michel. Gaston Gérardot : *Behidjah la morte*, Librairie de France. Gabriel Audisio : *Trois hommes et un minaret*, F. Rieder et Cie. Mohammed el Fasi et E. Dermenghem : *Contes Fasis*, F. Rieder et Cie. Mémento. — **15 Novembre** : Marius-Ary Leblond : *Les Martyrs de la République*, J. Férenczi et fils. Henri Pourrat : *Le Mauvais garçon*, librairie Gallimard. Pierre Grasset : *Un homme voudrait vivre*, Bernard Grasset. Claude Farrère : *Le dernier dieu*, E. Flammarion. Henri Duvernois : *Servante*, E. Flammarion. Emmanuel Bourcier : *L'homme de l'ombre*, Edgar Malfère. Mémento. — **1er Décembre** : Auguste Bailly : *La Vestale; Le désir et l'amour; Saint-Esprit*, Arthème Fayard. Binet-Valmer : *Les exaltés; La prostituée ingénue; Quand ils furent nus*, E. Flammarion. Franz Hellens : *Le naïf*, Emile-Paul. Emile Henriot : *L'Enfant perdu*, Plon. Jacques Dieterlen : *Le roman de la cathédrale*, Plon. — **15 Décembre** : Emmanuel Bove : *Armand*, Emile-Paul ; *Visite d'un soir* (Les Cahiers du Mois), Emile-Paul. Pierre Varillon : *La fausse route*, Plon. Henri Duclos : *Tenu par Espejo*, Grasset. René Crevel : *Mon corps et moi*, Simon Kra.

SCIENCE FINANCIÈRE

1er Avril : C.-J. Gignoux et F.-F. Legueu : *Le Bureau de rêveries*, Grasset. — **1er Octobre** : André Fourgeaud : *La dépréciation et la revalorisation du mark allemand et les enseignements de l'expérience monétaire allemande*, Payot. — **15 Octobre** : Harold G. Moulton et Cleona Lewis : *La dette française*, traduit de l'anglais par René Arnaud et Jean Proix, Librairie Gallimard. Octave Homberg : *Le financier dans la cité*, Grasset. Mémento. — **15 Décembre** : Octave Homberg : *La Grande Injustice*, Bernard Grasset.

SCIENCES MÉDICALES

1er Mars : Le médecin devant la Douleur et devant la Mort. — **1er Août** : Dr Pierre Vachet : *La Pensée qui guérit*, Grasset. Dr Pierre Vachet : *Lourdes et ses Mystères*. Dr R. Molinéry : *Le fait de Lourdes devant la critique médicale*. Dr Jean Vinchon : *Les Déséquilibrés et la vie sociale*, M. Rivière. Dr François Nazier : *L'Anti-Corydon* (essai sur l'inversion sexuelle), Editions du Siècle. Dr François Nazier : *Trois entretiens sur la sexualité*, Editions du Siècle.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Gaétan Pirou : *Les Doctrines économiques en France depuis 1870*. Armand Colin. Comte de Fels : *La Révolution en marche*, Arthème Fayard. Mémento. — **1er Mars** : Lucien Romier : *Explication de notre temps*, Grasset. Mme Brunschvig et autres : *La Vie publique dans la France contemporaine*, Alcan. Ferdinand Lovio : *L'Enfant, pédagogie natalité, avortement*, Messein. Mémento. — **1er Mai** : Francis Delaisi : *Les Contradictions du monde moderne*, Payot. Gustave Kass : *Le Maintien à la terre*, Editions de la Revue des Indépendants. Mémento. **15 Juin** : Probus et autres : *France et Monde : La raison sociale de la France. Pour voir clair dans nos Finances*, Corréard. X... : *Le Mouvement de la population française en 1925*, Revue de la Plus Grande Famille. Gilles Normand : *Les lois qui tuent. L'Agonie des Cités*, La Pensée française. Mémento. — **1er Juillet** : Paul Choisnard : *Entretiens sur la Sociologie*, Ernest Leroux. Albert Mousset : *La France vue de l'étranger* ou *Le déclin de la diplomatie et le mythe de la propagande*, L'Ile-de-France, 71, rue de Provence. Albert Larnaude : *L'inconstitutionnalité des lois et le droit public français*, Revue politique et parlementaire, 10, rue Auber. Mémento. — **15 Août** : Maxime Leroy : *Vers une République heureuse*, édition du Progrès civique. Jacques Valdour : *La Vie ouvrière Le Faubourg, observations vécues*, édition Spès. René Morux et autres : *Construction et outillage des Ports français*, édition du *Journal de la Marine marchande*. Mémento. — **15 Septembre** : Werner Sombart : *Le Bourgeois, contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, Payot. Bertram Austin et Francis Lloyd : *Le Secret des Hauts Salaires*, préface de J.-L. Duplan. Payot. A. Baudé-Bancel : *La Réforme agraire en Russie*, La Bonne Idée, 152, rue de Vaugirard. Mémento. — **1er Octobre** : Calvin Coolidge : *Le Prix de la Liberté*, préface de F. Strowski, Payot. D. Chastenet : *La Dictature de l'Argent*, Flammarion. Gustave Kass : *Monopoles et industries d'Etat*, « Revue des Indépendants », 97, avenue de Clichy, Paris. Dr Chauveau : *Les Assurances sociales*, Payot. Mémento.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

1er Avril : L'admission de l'Allemagne ajournée. — **15 Avril** : La réorganisation du Conseil de l'Assemblée. — **1er Mai** : Démocratie et dictature. — **15 Mai** : L'Internationale et l'enquête sur la production. — **1er Juin** : La Russie des Soviets. — **15 Juin** : Organisation internationale et souverainetés nationales. — **15 Octobre** : La VIIe Assemblée. — **1er Novembre** : Argent et Religion. — **15 Novembre** : Le manifeste des banquiers et perspectives d'avenir. — **15 Décembre** : Désarmement.

THÉATRE

15 Janvier: *Mozart*, comédie nouvelle en 3 actes, de M. Sacha Guitry, Musique de M. Raynaldo Hahn, théâtre Edouard-VII, 2 décembre *L'Assoiffé*, pièce en trois actes de M. A. Déréra, traduite du roumain par l'auteur, musique de scène de M. Henri Breitenstein, mise en scène et décors de Pitoeff, théâtre des Arts, 16 décembre. *Le Silence*, pièce en trois actes et 5 tableaux de M. Lucien Chantel, Odéon, 16 décembre. *Fantaisie amoureuse*, pièce en trois actes, de M. André Lang, mise en scène, maquette et costumes de M. Gaston Baty, théâtre des Jeunes-Auteurs, 15 décembre. — **1er Février** : *La Viveuse et le Moribond*, par M. François de Curel, trois actes, au théâtre des Arts. — **15 Février** : *Dans sa candeur naïve*, trois actes de M. Jacques Deval, à la Comédie-Caumartin. *Le lit nuptial*, quatre actes de M. Charles Méré, à la Renaissance. *Les danseurs de gigue*, trois actes, neuf tableaux, de M. Henri Soumagne, à l'Œuvre. *Plaire*, quatre actes de MM. A. Birabeau et R. Wachthausen, à la Potinière. *Irma*, trois actes de M. Roger Ferdinand, à l'Atelier. — **1er Mars** : *J'ai*

perdu ma femme..., trois actes, de MM. Jean Kolb et Max Harry, au théâtre Cluny. *A Paris tous les deux*, trois actes, six tableaux, de MM. Jacques Bousquet et Henri Falk, à la Comédie des Champs-Elysées. *La Bergère au pays des loups*, prologue, trois actes et un épilogue, par M. Henri Ghéon, 4e spectacle des Compagnons de Notre-Dame, à l'Atelier. — **15 Mars** : *L'Ecole du Bonheur*, trois actes, de M. Paul Gavault, au théâtre Daunou. *Dalilah*, trois actes, de M. Paul Demasy, au théâtre de l'Odéon. *Chippée !* trois actes de M. Alex Madis, au théâtre de l'Avenue. M. Silvain au Music-Hall. — **1er Avril** : *Ariel*, drame en quatre actes, de M. Henry-Max, maison de l'Œuvre. *La Rose de Septembre*, comédie en trois actes, de M. Jacques Deval, Athénée. — **15 Avril** : *Félix*, trois actes, de M. Henry Bernstein au Gymnase. *Je ne vous aime pas*, trois actes, de M. Marcel Achard, à l'Atelier. *Le disciple du Diable*, cinq actes, de Bernard Shaw, à l'Odéon. *L'âme en peine*, trois actes, de M. Jean-Jacques Bernard, au théâtre des Arts. — **1er Mai** : *Un rayon de soleil*, comédie en trois actes, de M. Philippe Maquet, théâtre de la Potinière. *Poisson d'Avril ou les griffes du Destin*, d'après Colportage, un prologue et trois actes, de M. Georg Kaiser, version française de Mlle Madeleine Lindauer, théâtre de l'Œuvre. *Vive la République!* revue en deux actes et vingt tableaux, de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz, théâtre Marigny. *Tout pour le mieux*, comédie en trois actes, de Luigi Pirandello, version française de Benjamin Crémieux, théâtre de l'Atelier. — **15 Mai** : *La Carcasse*, trois actes, de MM. Denys Amiel et André Obey, à la Comédie-Française. *Têtes de rechange*, spectacle en trois parties, de M. J.-V. Pellerin. *La Riposte*, trois actes, quatre tableaux, de M. Fernand Nozière, au théâtre de Paris. — **1er Juin** : Colette actrice, à propos de la reprise de *Chéri*, au théâtre des Mathurins. *Bava l'Africain*, quatre actes, de M. Bernard Zimmer, à la Comédie des Champs-Elysées. — **15 Juin** : *Le Pèlerin*, un acte, de M. Charles Vildrac, à la Comédie-Française. *Le martyre de l'Obèse*, trois actes, de M. Alfred Savoir, d'après le roman de M. Henri Béraud au théâtre des Variétés. — **1er Juillet** : *La Dupe*, cinq actes, de M. Georges Ancey, à la Maison de l'Œuvre. — **15 Juillet** : *Les compères du roi Louis*, cinq actes, de M. Paul Fort, à la Comédie-Française. *Orphée*, un acte, de M. Jean Cocteau, au théâtre des Arts. Le Théâtre et le Baccalauréat 1926. — **1er Août** : Une lettre à propos de M. Antoine. *Séquence*, un acte de M. Pierre Chaumière; « *Et Dzim la la* », de M. Marcel Achard, au Théâtre des Arts. *Le Maître de la vie*, trois actes de M. Robert Coulom, à l'Atelier. *La folle Nuit*, trois actes de MM. Félix Gandéra et Mouézy Eon, à l'Athénée. Note. — **15 Août** : *La Garçonne*, trois actes de M. Victor Margueritte, au théâtre de Paris. .. *No, no, Nanette*, trois actes américains, adaptés par MM. Roger Ferréol et Robert de Simone, au théâtre Mogador. — **1er Septembre** : Music-Halls. Jazz'band. Noirs. Joséphine Baker aux Folies-Bergères. — **15 Septembre** : Réflexions d'un spectateur désenchanté. — **1er Octobre** : *Le Lac salé*, quatre actes, huit tableaux de M. Pierre Scize, d'après le roman de M. Pierre Benoit, au Théâtre des Arts. *Deux paires d'amis*, trois actes de M. Pierre Bost, à la Comédie des Champs-Elysées. — **15 Octobre** : *Chatterton*, trois actes d'Alfred de Vigny (reprise), à la Comédie-Française. — **1er Novembre** : *L'Homme qui jouait du benjo*, trois actes de MM. Paul Vialar et André le Bret, au théâtre Michel. *Petit Péché*, trois actes de M. André Birabeau, à la Comédie-Caumartin. *Parmi les loups*, trois actes de Georges-G. Toudouze, à l'Odéon. *As-tu du cœur?* trois actes de M. Jean Sarment, à la Renaissance. *Notre Amour*, trois actes de M. Fernand Nozière au théâtre Antoine. *Sardanapale*, trois actes de M. Boussac de Saint-Marc, au théâtre des Arts. — **15 Novembre** : *Le Dictateur*, quatre actes de M. Jules Romains, à la Comédie des Champs-Elysées. *La Déserteuse*, trois actes en vers de M. Maurice Rostand, à la Potinière. — **1er Décembre** : *Cœur ébloui*, quatre actes, de Lucien Descaves, au théâtre Daunou. *La Comédie du Bonheur*, trois actes, quatre tableaux,

de M. Evreïnoff, traduction de M. F. Nozière, à l'Atelier. — *15 Décembre* : Jean-Gabriel Borkman; quatre actes de Henrik Ibsen, à la Maison de l'Œuvre.

TOURISME

1er Janvier : L'Evolution hôtelière des Hospices alpins. La diffusion des Refuges. Le Camping près des neiges. — **1er Juillet** : Le Pays de Chartreuse et la Route des Alpes. — **1er Août** : Cévennes, Causses et Gorges du Tarn. — **15 Août** : Savoie et Mont Blanc. — **1er Septembre** : A travers le Vivarais. — **15 Septembre** : Dans les Hautes-Alpes : Queyras, Vallouise et Briançon.

VOYAGES

15 Janvier : André Chevrillon : *La Bretagne d'hier, Derniers reflets à l'Occident*, Plon. Ad. van Bever : *La Lorraine*, Vald. Rasmussen. — **15 Février** : Capitaine Pivert : *Mes chasses en Afrique et en Extrême-Orient*, Agence mondiale de Librairie. Pierre Mac Orlan : *Images sur la Tamise*, Simon Kra. — **1er Mars** : Roland Dorgelès : *Sur la route mandarine*, Albin Michel. Mme Yvonne Brémaud : *En passant par la Lorraine*, Librairie Fischbacher. — **15 Avril** : Paul Guiton : *Au cœur de la Savoie*, J. Rey, Grenoble. L. Silvestre de Sacy : *Les arbres historiques de Saint-Germain-en-Laye et de ses forêts*, « Les amis du vieux Saint-Germain », Imprimeries parisiennes réunies. — **1er Mai** : Princesse Bibesco : *Les Huit Paradis*, Bernard Grasset. — **1er Juin** : Ch. Dombre : *Dix jours en Pays camisard*, Berger-Levrault. Maurice Ligot : *Au Pays des Mauges*, J. Peyronnet. — **15 Juin** : Henriette Celarié : *Nos sœurs musulmanes*, Hachette. Marcel Kurz : *Alpinisme hivernal*, Payot. — **15 Juillet** : Ferdinand Ossendowski : *L'Homme et le Mystère en Asie*, Plon. Gustave Coquiot : *La Terre frottée d'ail*, André Delpeuch. — **1er Août** : Magdeleine Marx : *La Perfide*, Flammarion. Gabriel, Louis Jaray et Louis Hourticq : *De Québec à Vancouver*, Hachette. Léandre Vaillat : *Le Collier de Jasmin*, Fammarion. Robert Morche : *De Paris à Jérusalem*, édit. de la *Revue des Indépendants*. — **1er Septembre** : Yrjö Hirn : *Les Jeux d'Enfants*, traduit du suédois par T. Hammar, avant-propos de Lucien Maury, in-18, Paris, Stock. Pierre Roy : *Cent Comptines*, illustrées de 45 bois gravés et coloriés par l'auteur, in-4°, Paris, Henri Jonquières. Mohamed el Fasi et E. Dermenghem : *Contes fasis*, recueillis d'après la tradition orale in-18, Paris, Rieder. — **1er Octobre** : Dr Henri Aurenche : *Sur les chemins de la Corse*, Perrin. Antoine Delécraz : *Où en est la chasse en France*, Albin Michel. — **15 Novembre** : Albert Londres : *La Chine en folie*, Albin Michel. Claude Farrère : *Mes voyages*, Flammarion. — **1er Décembre** : Gilles Normand : *Au pays de l'or*, Perrin. Fia Ohmann : *Sous le ciel de l'Inde*, Librairie Pierre-Roger. — **15 Décembre** : Robert Chauvelot : *Les Iles du Paradis*, Berger-Levrault. Alexandre Arnoux : *Haute-Provence*, Emile-Paul Frères, 14, rue de l'Abbaye.

EDITIONS AUGUSTE PICARD
PARIS-VIe - 82, RUE BONAPARTE - PARIS-VIe

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LIVRES D'ÉTRENNES

Georges MARÇAIS

MANUEL D'ART MUSULMAN

L'Architecture en Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile

Deux beaux volumes in-8, 900 pages, 600 figures, brochés..... **80** fr.
Reliés toile.. **104** »

Charles DIEHL
Membre de l'Institut

MANUEL D'ART BYZANTIN

2e Édition, Revue et augmentée du texte et des illustrations

Deux volume in-8, 950 pages, 418 figures, brochés........... **80** fr.
Reliés toile .... **104** »

Derniers volumes parus dans notre collection :

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE L'ART

A partir du 1er Janvier 1927, les prix de cette collection seront majorés de 20 0/0.

UN GRAND SUCCÈS EN LIBRAIRIE.

R. de LASTEYRIE

L'ARCHITECTURE EN FRANCE

A L'ÉPOQUE GOTHIQUE

Ouvrage posthume publié par les soins de M. Marcel AUBERT

Deux grands volumes in-8 colombier 1200 pages, 100 figures, brochés. **200** fr.
Ces deux volumes se vendent pas séparément
Deux volumes reliés 1/2 chagrin, tête dorée................. **300** fr.
Le Tome II (sous presse) paraîtra en mars 1927.
(Envoi gratuit sur demande de nos prospectus).

LIBRAIRIE DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS-Ve
R. C. Seine 76.035

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE

Œuvres choisies de Prosper Mérimée.
G. ROTH. br. 9 »
mouton. 20 »
« Collection Pallas. »
Anthologie précédée d'une notice bio-bibliographique.

Précis de Littérature française moderne et contemporaine.
E. MAYNIAL. br. 7 »
rel. 10 »
Etude succincte mais complète des auteurs de 1715 à 1925. Excellent guide du lecteur.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

L'HISTOIRE PAR LES TEXTES.
La France contemporaine (1814-1914). cart. 24 »
Mme et L. DECHAPPE.
Véritable histoire politique.

Manuel historique de la Question d'Orient. br. 9 »
J. ANCEL.
Nouvelle édition à jour avec deux cartes.

Cartes de Cabinet

Carte murale de l'Europe.
(Les Etats 1926) en 8 couleurs, au 4 000 000e. Dimensions 145 × 150.
M. FALLEX. montée. 55 »
Au courant de toutes les modifications récentes.

Cartes des Chemins de Fer français (*Ministère des Trav. Pub.*).
(Nov. 1926). En 8 couleurs au 1 000 000e
Dimensions 108 × 123. montée. 70 »
(*sans hausse*)

SCIENCES NATURELLES

LES POISSONS ET LE MONDE VIVANT DES EAUX (*9 vol.*)
L. ROULE.
T. I. **Les Formes et les Attitudes** (ill. en couleurs). br. 30 »
rel. 50 »
Ce monumental ouvrage rappelle les *Souvenirs Entomologiques*. Illustration magnifique en trichromie.

A Marée Basse (*animaux et plantes du Littoral*). cart. 7 »
P.-H. FRITEL et R. CHARPIAT.

La Pêche et les Poissons.
Dictionnaire Général des Pêches.
H. DE LA BLANCHÈRE. br. 100 »
rel. 140 »
Nouvelle édition avec supplément (RENOIR, RYVEZ, JOUENNE). Pl. en couleurs.

SCIENCES - INDUSTRIE

Contribution à l'Etude du Graissage.
P. WOOG. br. 22 50
Seul ouvrage complet sur la matière.

L'Aviation pour tous (*Coll. des A B C*).
A. LAINÉ br. 5 »
cart. 6 »
Préf. de P. PAINLEVÉ.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'INGÉNIEUR ET DU PHYSICIEN
H. BOUASSE

Acoustique Générale. Ondes aériennes.
br. 40 »
rel. 48 »
Préf. Acoustique et musique.

Cordes et Membranes. Instruments.
br. 38 »
rel. 46 »
Préf. Histoire de la Science.

Hausse de 40 0/0 sur les prix ci-dessus

LIBRAIRIE DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS-Ve

R. C. Seine 760-35

LIVRES D'ÉTRENNES — **NOUVEAUTÉS**

VOYAGES DE GULLIVER

par JONATHAN SWIFT, ill. de JOB. In-4°, broché........ 35 » ; relié........ 60 »

Cette nouvelle édition joint à l'intérêt littéraire de l'ouvrage l'agrément considérable d'une illustration hors pair, exécutée, aquarelles et dessins, par JOB.

CONTES DU MOYEN AGE

par GASSIES DES BRULIES, ill. de M. BERTY. In-4°, broché... 35 » ; relié.. 50 »

4 contes très amusants tirés des romans de chevalerie, en vers, de l'époque de Saint-Louis et adaptés en prose moderne par l'auteur si apprécié des traductions en vers modernes des *Farces du Moyen Age*. Le maître M. Berty a orné cet ouvrage de dessins et d'aquarelles.

Au Pays du Soleil.
VIAL et MATAGRIN ; ill. de Jean MARTIN.
In 8°, br........................ 23 »
Rel........................ 38 »
Aventures provençales (*types et métiers*).

Les Chasseurs d'Épaves.
M. CHAMPAGNE ; ill. de JAQUES.
In-8, br........................ 17 »
Rel........................ 25 »
Audacieux explorateurs des fonds marins.

Romans et Contes de Voltaire.
Ill. d'après MOREAU LE JEUNE.
In-8°, br........................ 14 »
Rel........................ 22 »
Edition à l'usage de la jeunesse.

Les Marins de la Garde.
LEMAIRE ; ill. de JOB.
In-8°, br........................ 22 »
Rel........................ 40 »
Roman d'aventures, épisodes de la guerre d'Espagne sous Napoléon 1er.

L'Enfant de la Mine.
A. LATOUCHE, ill. de KAUFFMANN.
In-8°, br........................ 15 »
Rel........................ 27 »
Récit très attachant de la vie d'une trieuse.

Le Fils du Planteur.
M. CHAMPAGNE ; ill. de RAYNOLT.
In-8°, br........................ 15 »
Rel........................ 27 »
Aventures surprenantes à travers l'Europe et l'Amérique à la conquête d'un héritage.

Noëls Populaires de Provence.
N. SABOLY. Adaptation de X. PRIVAS et DARCIEUX ; dessins de RAYNOLT.
Album, in-8°, cart............... 10 »
Poésie et musique pleines de charme.

Les Proverbes en Images.
Zoé, la Prétentieuse.
Albums en couleurs, chacun...... 4 50
Historiettes illustrées comiques et morales.

"COLLECTION DES BELLES ŒUVRES"

Achat au comptant ou par paiements échelonnés (demander conditions).

RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, trad. FABULET et D'HUMIÈRES ; ill. REBOUSSIN. Br. 35 » ; rel. 65 »
Le Second Livre de la Jungle, trad. et ill. du MÊME. .... Br. 35 » ; rel. 65 »
Kim, trad. FABULET et FOUNTAINE-WALKER ; ill. FOUQUERAY........ Br. 40 » ; rel. 70 »
Contes, trad. FABULET, D'HUMIÈRES, AUSTIN JACKSON ; ill. DELUERMOZ. Br. 35 » ; rel. 65 »

Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson. SELMA LAGERLOF ; ill. REBOUSSIN.......................... Br. 35 » ; rel. 65 »
Histoires de Bêtes. L. PERGAUD, ill. DELUERMOZ............. Br. 35 » ; rel. 65 »
Le Monde Merveilleux des Insectes. J.-H. FABRE, ill. en coul. Br. 50 » ; rel. 80 »

CATALOGUE D'ÉTRENNES SUR DEMANDE

ABONNEZ-VOUS

LE CRAP

REVUE PARISIENNE ILLUSTRÉ

Directeur : JEAN

Jeune, vivant, combatif, le **Crapouillot** publie, tous les quinze jour gère, des poèmes, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, le Th de toutes les pièces et films qui font sensation à Paris.

Ses coll

ALEXANDRE ARNOUX, HENRI BÉRAUD, FRANCIS CARCO, LOUIS-LÉON MARTIN, ROLAND DORGELÈS, THOMAS RAUCAT, JEAN ROSTAND, J. KESSEL, BERNARD ZIMMER, JANE RAMEL-OBEY, CLAUDE BLANCHARD, P. REBOUX, M. DEKOBRA, R. KE LUC BENOIST, LOUIS CHERONNET, L. FARNOUX REYNAUD, M.

LA PLUS VIVANTE REV

qui apporte dans to

L'AIR D

Ses derniers numéros spéci

Le Jardin du Bibliophile : **7** fr. — **Le Salon d'Automne** **Deauville** : **5** fr. — **Le Cirque** : **5** fr. — **Le Salon des Indép** **l'Araignée** : **5** fr. — (+ *0,50 par numéro pour le port France et*

LA REVUE PRÉFÉRÉE

LE CRAPOUILLOT &

3, Place de la Sorbonne — P

Abonnement d'un an 1927 : France et colonies : **55** fr. Et l'accord de Stockholm : **65** fr.)

ANNÉE 1926 RELIÉE. (Un bel album sur papier glacé av compris) : **80** fr. ; (étranger) : **90** fr.

POUR 1927

)UILLOT

'TS, LETTRES, SPECTACLES

TIER = BOISSIÈRE

raison illustrée comprenant : une nouvelle, une traduction étran-
Cinéma et l'analyse de tous les livres, de toutes les expositions,

ateurs :

'A, JEAN GIRAUDOUX, ANDRÉ MAUROIS, PAUL MORAND,
GOMEZ DE LA SERNA, ALEXANDRE KOUPRINE, P. BILLOTEY,
ILE HENRIOT, JEAN LOUIS VAUDOYER, G. IMANN, ANDRÉ
OUIS ROUBAUD, DOMINIQUE BRAGA, J. LUCAS-DUBRETON,
IRE.

FRANÇAISE ILLUSTRÉE

s pays du monde

PARIS

illustrés à grand succès :

5 reproductions) : **5** fr. — **Le bien-manger** : **5** fr. — **La vie à**
: **5** fr. — **Le Salon des Tuileries** : **5** fr. — **Le Salon de**
ır le port Etranger).

L'ÉLITE COLONIALE

N OFFICE DE LIVRES

(Chèque postal : Paris 417-26)

75 fr. (et pour les pays ayant accepté le demi tarif postal de

de mille illustrations) (à Paris) : **70** fr. ; (province et col. port

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp, PARIS-VIIe. Tél. : Ségur 83-24

De l'avis de tous les littérateurs et de tous les lecteurs, un des plus passionnants et plus beaux romans de l'année, c'est :

LA PASSE DANGEREUSE

par W. SOMERSET MAUGHAM

Traduit par Mme E. R. BLANCHET

Par une excellente traduction, aussi fidèle qu'élégante, Mme E. R. Blanchet nous a fait admirer en M. W. Somerset Maugham un conteur original et puissant.

HENRI DE RÉGNIER (*Le Figaro*).

La Passe Dangereuse *est un roman de premier ordre.*

LUCIEN DESCAVES (*Le Journal*).

Beau roman, pénétrant et amer, aussi empoignant dans un tout autre genre que l'Archipel aux Sirènes, *et qui révèle, chez Somerset Maugham, une étonnante aptitude à se renouveler.*

PAUL SOUDAY (*Le Temps*).

La Passe Dangereuse *est un des romans les plus émouvants, les plus humains, et j'ajouterai des plus réussis, que depuis longtemps il m'ait été donné de lire. C'est un livre remarquable.*

FERNAND VANDÉREM (*La Revue de France*).

Ce roman est émouvant et singulier, d'une intensité ramassée et d'une concision lourde de vie et de vérité. La traduction de Mme Blanchet est toujours ce miroir magique où les deux langages unissent leurs nuances, leur lumière et leurs reflets.

GÉRARD D'HOUVILLE (*Candide*).

Ce roman puissant est d'une incontestable maîtrise. W. Somerset Maugham traite les personnages avec une sûreté impressionnante. C'est un grand écrivain.

PIERRE LOEVEL (*L'Avenir*).

Il faut louer Mme E. R. Blanchet d'avoir été dans son style si fidèle à cet écrivain : son élégance et sa précision sont justement les qualités de l'auteur de La Passe Dangereuse.

ANDRÉ GYBAL (*Le Quotidien*).

La Passe Dangereuse, *remarquablement traduite par Mme E. R. Blanchet, a le talent pittoresque, mais sobre, d'un Maupassant de l'exotisme et se teinte parfois de poétique langueur à la manière de Loti.*

MAURICE LÉNA (*L'Excelsior*).

La Passe Dangereuse est un roman passionnant et dramatiquement humain.

JEAN DORSENNE (*Dépêche Coloniale*).

Je ne veux pas vous raconter l'histoire des héros de ce livre. Il faut que vous en gardiez toute la nouveauté, tout le frémissement dramatique.

J'avais loué, l'an passé, l'Archipel aux Sirènes *du même auteur, de la même traductrice, mais ce n'était là qu'une entrée en matière.*

JACQUES DES GACHONS (*Fémina*).

Un volume in-16. Prix .... 12 fr.

"LA RENAISSANCE DU LIVRE"
78, Boulevard Saint-Michel, Paris (6e)
Téléphone : Fleurus 67-71 — Registre du Commerce : 194.545

UNE ŒUVRE MAGISTRALE QUI DOIT ÊTRE
DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES

SAINTE-BEUVE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
DES ORIGINES A 1870

en dix volumes in-18-jésus 18×11

IV. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

TOME II : Louis XIV. — Huet, évêque d'Avranches — La Fontaine. — Mme de Sévigné. — Mme de Lafayette. — Molière. — Charles Perrault. — Boileau. — Racine. — Bossuet. — Bourdaloue. — Fléchier. — La Bruyère. — Mme de Maintenon. — Fénelon.

V. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Saint-Simon. — Massillon. — Bayle. — Fontenelle. — Le Sage. — Montesquieu. — Les salons : Mme de Staël-Delaunay, Mme de Lambert, Mme du Deffand, Mme Geoffrin. — Marivaux. — L'abbé Prévost. — Duclos. — Voltaire.

Déjà parus :

I. - MOYEN AGE.
II. - SEIZIÈME SIÈCLE.
III. - DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. Tome Ier

Chaque volume : 9 fr.

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES

Sur toute question scientifique et littéraire. Tous travaux de rédaction. Résumés. Analyses. Mise au point de manuscrits. LIBRAIRIE POLYGLOTTE. Constitution de Bibliothèque.

TRADUCTIONS ET IMPRESSIONS

de toute nature, en langues européennes et orientales.

Brochure M envoyée franco sur demande.

BUREAU GÉNÉRAL de RECHERCHES DOCUMENTAIRES

2, Square Desnouettes, PARIS (XVe)

Téléphone : Vaugirard 10-98

Nord-Sud : Porte de Versailles

LA CHAUMIÈRE

à Capbreton-sur-Mer (Landes)

Pension de famille, ouverte toute l'année. Climat délicieux. Air vivifiant. Prix modérés. Arrangements pour familles. Cuisine soignée. Chauffage central. Salles de Bains. Tennis. Vaste parc planté de pins maritimes.

Produits naturels extra-fins des Landes. Gelée d'arbouses. Confits d'oies et de canards. Foies gras. Expédition.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Adj. ét. Me BAUDUIN, not. à Vanves, 31, Bd. du Lycée, le 20 décembre 26, à 14 h. 30, de 1° **IMM.** de rapp. à Paris **32, RUE DU MONT-THABOR** 1er arr^t^, contenance 311 m², Rapp. suscept. augmentation 75.000 frs. **M. à Pr. 920.000 frs** et la charge de conserver une rente viagère de 11.000 francs; 2° **IMMEUBLE** de rapp. à Paris **27, RUE DAREAU** 14e arr^t^ contenance 225 m² Rapp. 90.000 frs **M. à Pr. 900.000 frs** *Cons. p. ench. s. ch. imm.* **250.000 frs.** en espèces ou en valeurs. Fac. trait. avant adjudication. S'adresser pur tout renseig. à M. DENEUVILLE, 39, r. Brancion, Paris, ou au notaire.

VENTE Palais à Paris, 12 Janvier 1927, à 2 heures, 1er lot :

PROPRIÉTÉ, 55, RUE SAINT-MAUR, à **PARIS** (XIe arr^t^). Rev. br. 2[illegible].689 fr. 40.

M. à pr. 250.000 fr. 2e lot : **PROPRIÉTÉ** 59, rue de la Paroisse, à **VERSAILLES,** (S.-et-O.). Rev. br. 14.463 fr. **Mise à prix : 150.000 fr.** S'adresser à Me J. LAVERNE, avoué, 4, rue de Grammont, à Paris, Me Joseph CHARTIER, avoué, Mes GOUPIL et PINEAU, notaires.

BULLETIN FINANCIER

es sursauts du change déconcertent la Bourse, et il serait vain de chercher une quelue tendance d'une séance à la suivante. Disons toutefois qu'en dépit de leur irrégué, la hausse et la baisse alternant sans motifs appréciables, c'est la lourdeur qui a ominé. De ce fait, il y a eu à régler d'importants soldes débiteurs, ce qui a motivé ventes massives au comptant, destinées à acquitter de fortes différences au détriment acheteurs. Il semble impossible de préjuger de l'avenir; aussi, devant pareille incerle, et après les pertes sévères infligées au portefeuille français, les engagements veaux sont-ils réduits au possible. Cette quasi-absence de positions a du moins intage de nous assurer une situation de place absolument saine, ce qui pourra, le nent venu, déclencher une vigoureuse reprise.

a dépréciation subie par les valeurs françaises est tellement plus considérable que e enregistrée sur les changes appréciés, qu'il semble bien que, dès maintenant, les talistes dont l'horizon n'est pas borné par un avenir immédiat peuvent trouver ni la cote d'intéressantes occasions de placement. N'oublions pas, cependant, que les rations sur les valeurs mobilières ressembleront fort à un simple jeu de hasard, tant on ne sera pas parvenu à donner à notre franc une valeur déterminée. Signalons n que, parmi les causes qui ont pesé sur la tenue des devises, on doit faire état d'imtants rapatriements de capitaux.

los rentes conservent une allure satisfaisante et la majeure partie de leur avance ; Bons du Trésor sont calmes, les obligations du Crédit National en plus-value. Les ds d'Etats étrangers restent agités. Nos grandes banques sont peu affectées par l'amnce, tandis que les banques étrangères s'alourdissent.

es titres à revenu fixe se sont montrés beaucoup moins irréguliers que les valeurs nçaises ou étrangères, et l'on observe presque uniformément dans tout ce groupe une nde fermeté et des cours en hausse.

Tout comme le marché officiel, le marché en Banque semble fortement déblayé de itions douteuses. On s'engage avec timidité sur les pétroles en présence des bruits ncernant de nouvelles réduction des prix du produit. Caoutchoutières plus stables; on évoit pour le trimestre prochain une nouvelle réduction du quantum exportable à o/o.

Mines d'or, de diamants et valeurs territoriales lourdes et agitées.

Le Masque d'Or.

Crédit Mobilier Français

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale ordinaire des actionnaires du Crédit Mobilier Français a été nue le 18 novembre. Sur 76.861 actions déposées, 71.389 actions étaient présentes ou présentées.

Toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

L'assemblée a fixé à 40 fr. 90 brut par action le montant du dividende, au lieu de fr. l'an dernier, et décidé qu'il serait mis en paiement à partir du 29 novembre.

Le marquis de Ganay a été nommé administrateur pour une durée de six années et le ndat de M. A. Luquet et de M. le comte de Charnières, administrateurs sortants, a renouvelé pour la même période.

Avant de lever la séance, M. Luquet, président, a remercié, au nom du Crédit Mobir Français, les actionnaires de la confiance qu'ils avaient témoignée au conseil par leur résence et leurs votes.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Lettonie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie.

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier